


La Harpe, Jean François de (1739-1803). Abrégé de l'histoire générale des voyages . Tome vingt-unième. 1995.

BIBLIOTHÈQUE

FRANÇAISE.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES;

PAR J.-F. LAHARPE.

TOME VINGT-UNIÈME.



PARIS,
MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1825.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

QUATRIÈME PARTIE.

VOYAGES AU POLE BORÉAL.

LIVRE QUATRIÈME.

GROENLAND.

CHAPITRE VI.

Établissement au Groënland, depuis l'année 1733 jusqu'à l'an 1740.

Si l'avidité des hommes a pénétré dans les entrailles de la terre pour y chercher des trésors, il faut avouer qu'on doit en grande partie au zèle de la religion, sinon la connaissance, au moins la découverte de la surface du globe. Le prosélytisme s'est avancé dans les climats qui

semblaient inaccessibles à l'avarice. L'or avait attiré les vaisseaux des rois et des marchands dans toutes les régions du Nouveau-Monde, où le soleil fait germer les métaux précieux et les diamans sous ses pas : le christianisme a conduit les Européens dans les forêts du Canada. Le commerce des Anglais s'est étendu le long des côtes de la mer qui baigne l'Amérique septentrionale; mais ce sont des missionnaires catholiques qui ont parcouru les deux bords du fleuve Saint-Laurent, presque jusqu'à sa source, et visité les lacs et les pays, plutôt infestés qu'habités par des sauvages intraitables : ce sont des missionnaires jésuites qui ont découvert la Californie et défriché le Paraguay; enfin des missionnaires luthériens ont fait retrouver les traces effacées du Groënland; ils remplacent d'anciennes colonies perdues par de nouvelles qui seront plus utiles et plus durables. Ceux qu'on y voit établis aujourd'hui sont de cette institution singulière d'hommes de tous les états, la plupart laïques et gens sans lettres qui se réunirent en une espèce de congrégation religieuse sous la direction du comte de Zinzendorf. Ce seigneur allemand, à qui son enthousiasme fit une réputation fort étendue, mais équivoque, échauffé dans sa jeunesse par la lecture de la Bible, et surtout des prophètes, communiqua son esprit, eut des prosélytes, et leur bâtit en 1722 une maison à Berthelsdorff, dans la Haute-Lusace. Comme ce lieu s'appelait Herrnhut (la Garde du Sei-

gneur), et que ceux qui s'y retirèrent les premiers venaient de la Moravie, on leur a donné le nom d'*herrnhuters*, ou de *frères moraves*. Ces pieux ignorans ont toujours brûlé du zèle de la conversion des idolâtres; se contentant, pour parler leur langage, de ne savoir et de n'enseigner que Jésus. Cette nouvelle société de Jésus, semblable à la première, envoie ses disciples dans les parties du monde les moins connues, jette sourdement ses racines dans les colonies, et cache ses fondemens sous des terres incultes.

Cette compagnie, se glorifiant d'ailleurs de l'ignorance et de la grossièreté des premiers apôtres du christianisme, suit, à bien des égards, les traces de l'institution des jésuites, débute comme eux par les missions et l'instruction des enfans; mais au lieu d'éblouir, à leur exemple, par l'éclat des talens, elle étonne bien davantage par des succès aussi rapides, aussi grands, qu'elle ne doit, ce me semble, qu'à la petitesse même et à l'obscurité de ses moyens.

Cette société de Jésus consacra les premiers travaux de son apostolat aux nègres de Saint-Thomas, l'une des petites Antilles, qui sont dans la dépendance ou parmi les colonies du Danemarck. Un de ces nègres, baptisé sous le nom d'*Antoine*, s'étant lié avec les domestiques du comte de Zinzendorf, qui se trouvait à Copenhague, en 1731, au couronnement du roi Christian VI, suivit ce fondateur à Herrn-

hut, et fit entendre à sa congrégation que les nègres étaient trop surchargés d'occupations pour avoir le loisir d'assister à des instructions, et qu'un prédicateur ne pouvait espérer de les convertir, à moins qu'il ne fût esclave lui-même, et qu'en partageant leurs corvées, il ne profitât des heures du travail pour leur parler de religion. Peu de temps après, deux frères moraves écrivirent à la congrégation qu'ils se vendraient, s'il le fallait, et se feraient esclaves pour racheter les âmes des nègres. Mais les vœux d'une ferveur qui surpassait peut-être les forces humaines ne furent exaucés qu'après avoir été éprouvés par le temps.

Dans ces circonstances, on parlait beaucoup à Copenhague des mauvais succès du commerce des missions du Groënland. Le comte de Zinzendorf avait vu dans la capitale du Danemarck deux Groënlandais baptisés. Il venait d'envoyer, en 1732, de ses compagnons en Afrique; il s'en offrit trois autres à lui pour aller au secours d'Égède, qui soutenait seul contre les obstacles réunis de la nature et de la fortune l'entreprise de la conversion du Groënland, qu'il avait seul formée et commencée.

La congrégation des herrnhuters était composée de pauvres réfugiés qui passaient de la Moravie en Lusace avec toute leur fortune sur le dos, c'est-à-dire leurs habits. Les trois missionnaires destinés au Groënland s'embarquèrent en cet équipage pour Copenhague au mois de janvier 1733. Là se multiplièrent devant

eux toutes les difficultés qui devaient les empêcher l'aller plus loin ; car, s'étant adressés au premier gentilhomme de la chambre, Pless, qui avait engagé un négociant à équiper un vaisseau pour la baie de Disko, cet homme de cour reçut assez mal des gens qui, n'ayant ni le caractère ni la science propre à l'apostolat, voulaient s'ingérer dans une mission où les talens et les travaux de l'infatigable Égède avaient échoué jusqu'alors ; mais s'étant convaincu que la foi suffit pour coopérer efficacement aux progrès de la foi, Pless sollicita lui-même les bontés du roi pour qu'il fût permis à ces nouveaux missionnaires d'aller au Groënland. Le monarque écrivit de sa propre main à Égède de les bien accueillir, et de favoriser les efforts de leur zèle pour la conversion des infidèles.

Pless leur demanda cependant comment ils vivraient au Groëland. Du travail de nos mains, de la bénédiction du ciel, répondirent-ils ; nous cultiverons la terre et nous bâtirons une maison pour n'être à charge à personne. Mais il n'y a point de bois en ce pays-là, leur dit-on. Eh bien, nous y creuserons des fosses et nous y logerons. Non, répliqua le courtisan ; voilà cinquante écus d'Allemagne pour commencer à pouvoir vous pourvoir des matériaux et des outils nécessaires à la construction d'un logement. A l'exemple de ce seigneur, les grands de la cour voulurent contribuer à l'approvisionnement de ces missionnaires : ceux-ci

eurent bientôt un petit fonds d'argent, avec lequel ils achetèrent dix douzaines de planches, des lattes et quarante-six solives, des semences et des racines de plantes, des filets et des instrumens pour la chasse et la pêche, enfin les provisions les plus pressantes pour le vêtement et la nourriture. Jamais des missionnaires ne furent plus dignes de la protection du gouvernement que ceux qui s'équipaient en colons et qui voulaient commencer leur mission par l'agriculture et le commerce, objet le plus naturel des transmigrations et des populations nouvelles. C'est peut-être encore un des avantages temporels que le clergé luthérien peut avoir sur celui de la religion catholique, d'inspirer à ses membres, en leur permettant le mariage, toutes les idées d'économie domestique relatives au bien-être des familles, et par conséquent à la police sociale.

Les trois frères moraves, partis de Copenhague le 10 avril 1733, arrivèrent au Groënland le 20 du mois suivant. Leur premier soin fut de chercher sur la côte un séjour habitable et commode pour y bâtir. Ils mirent aussitôt la main à l'œuvre, et, dressant pierre sur pierre avec de la mousse dans les intervalles, ils s'élevèrent à la hâte un asile contre la neige et la pluie, se procurant de la subsistance avec un vieux bateau, qu'ils avaient acheté du capitaine danois qui les avait amenés. Ils passèrent d'une tente où ils gelaient de froid dans cette hutte construite à la groënlandaise; et dès le 15 juin

ils commencèrent une maison danoise, où en cinq semaines ils eurent du logement.

Aussitôt qu'elle fut achevée, ils songèrent à faire leurs provisions de bouche pour l'hiver; mais la chasse et la pêche leur réussirent d'abord assez mal, parce qu'ils n'y étaient guère exercés, et qu'ils avaient surtout peu d'adresse à mener un kaiak. Quand ils allaient chercher du bois flottant entre les îles, s'ils étaient surpris par le mauvais temps, après avoir gagné la terre avec beaucoup de peine, le vent de la nuit éparpillait leur bois, et la tempête emportait leur bateau, que les Groënlandais venaient leur rendre tout fracassé, quelques jours après. Mais, quand tout leur manquait, ils s'abandonnaient à la Providence; et s'ils n'avaient pas d'autre chose à faire, ils se mettaient à filer pour gagner leur vie, à l'exemple de leurs frères de Moravie et de Lusace.

Ces difficultés n'étaient pourtant rien au prix de celles qu'ils avaient à surmonter pour remplir l'objet de leur mission; car ils ignoraient même la langue danoise, dont ils avaient besoin pour apprendre celle du Groënland, et il n'y avait que les Danois qui pussent les initier dans les élémens de celle-ci. Pour surcroît d'embarras, on leur volait tous leurs livres et leurs papiers à mesure qu'ils écrivaient leurs leçons; comme si le démon, disent ces bons frères, avait voulu leur ôter tous les moyens de diminuer le nombre de ses vassaux. Mais la nature faisait tout pour les lui conserver. Les

Groënlandais, trop occupés de leur subsistance, n'avaient pas le loisir d'assister à des catéchismes de religion. Ce n'est pas qu'il n'y eût autour de Bals-Fiord environ deux cents familles qui formaient près de deux mille âmes; mais la plupart de ces habitans étaient dipersés dans les îles et les montagnes à la pêche des phoques, à la chasse des rennes; et quand l'hiver approchait, ils allaient faire des voyages de deux cents lieues, tantôt au nord et tantôt au sud. Il n'y avait pas moyen de les joindre pour les instruire; et les prédicateurs, ne pouvant suivre leur auditoire à la course, se contentaient de semer de temps en temps quelques germes de la parole divine lorsque la curiosité leur amenait par hasard des Groënlandais qui venaient voir leur maison ou leur demander des clous, des hameçons, des couteaux, qu'ils savaient bien voler au cas de refus. C'était peine perdue que d'aller d'une île à l'autre chercher des auditeurs, qu'on ne pouvait avoir même en les payant; car, dès qu'on leur parlait de religion, ils disaient aux missionnaires : Ne voulez-vous pas retourner chez vous?

Mais ce qui sembla devoir renverser toutes leurs espérances, ce fut une mortalité qui menaça de ruiner à jamais la population du Groënland. De six Groënlandais qu'on avait amenés en Danemarck deux ans auparavant, il ne restait qu'un garçon et une fille. Comme le climat étranger leur était contraire, on voulut les ren-

voyer dans leur pays. La fille mourut dans la traversée, et le garçon arriva sain et sauf, du moins en apparence; mais il apportait de l'Europe un venin caché dans ses veines, et qui ne tarda pas à se manifester par une éruption cutanée, où l'on n'aperçut d'abord aucun danger. Il continua de courir et de jouer avec ses camarades qu'il infestait cependant de la contagion. Lui-même en mourut le premier au mois de septembre; c'était l'année 1733. Celui qui le suivit de plus près au tombeau fut le jeune Frédéric Christian, dont Égède avait fait un excellent catéchiste, et qu'il regretta comme un sujet très-utile à la mission. Enfin on découvrit, par un malade de la colonie, que cette peste était la petite vérole. Aussitôt Égède dépêcha un exprès dans tous les pays pour avertir les Groënlandais de ne pas sortir de leurs habitations, s'ils ne voulaient pas gagner et répandre la peste européenne; et de n'y laisser entrer aucun vagabond du voisinage, qui ne manquerait pas de la leur apporter. Mais ces avis furent inutiles dans un pays ouvert et libre, où l'on ne peut empêcher personne d'aller et de venir à son gré.

La contagion fit les progrès les plus rapides, et d'autant plus violens, que le froid du climat et le peu de précaution des habitans rendaient l'éruption du venin plus difficile. Les malades souffraient des tourmens incroyables, et la chaleur de leur température, jointe à une soif brûlante qu'ils ne savaient apaiser qu'avec de

l'eau à la glace, les emportait en trois jours. Dans l'excès de leurs souffrances, quelques-uns se poignardaient eux-mêmes, ou s'allaient jeter dans la mer pour mettre fin à leurs maux. Un homme, dont le fils était mort de cette funeste épidémie, massacra sa belle-sœur, dans la persuasion qu'elle avait ensorcelé ce malheureux enfant. Les Danois craignaient avec raison un soulèvement de tout le pays contre eux, par le bruit qui s'était répandu qu'ils y avaient apporté cette peste. La frayeur même étendit la rage et l'influence de la contagion. Loin d'y apporter du remède, il semblait qu'on allât au-devant de ce fléau. Les malades restaient sans secours, et les morts sans sépulture. Quelques-uns invoquaient d'abord le Dieu dont les Européens leur avaient appris à bénir le nom; mais quand ils ne se sentaient point soulagés dans leurs prières, ils le blasphémaient avec des imprécations horribles, ne voulant point croire à l'existence d'une divinité qui leur semblait un être impuissant ou méchant.

Égède était dans la plus cruelle affliction; il allait de maison en maison, tantôt avec son fils, tantôt avec les frères moraves, consoler les malades ou les préparer à la mort. Partout il ne trouvait que l'image de la désolation : des cabanes désertes ou pleines de deuil et de cris de douleur, des cadavres étendus sur le seuil des portes, ou qui n'étaient enterrés qu'à moitié sous un tas de neige et de pierres. Dans une île entière ils ne virent qu'une pauvre fille,

toute couverte des pustules de la petite vérole, avec trois de ses petits frères. Leur père, après avoir enseveli tous les habitans, s'était mis lui-même dans un tombeau avec le plus jeune de ses enfans attaqué de l'épidémie, laissant l'ordre à sa fille de couvrir sa tombe de pierres et de peaux pour mettre son corps à l'abri des renards et des corbeaux. Le reste de cette malheureuse famille vivait de quelque provision de harengs secs et de phoque, jusqu'à ce que le mal ou la famine eût épuisé de tristes jours plus douloureux à conserver qu'à finir. Egède, parmi les progrès d'une calamité qui dévorait les habitans, recevait les uns, allait chercher les autres, et les secourait de tous ses soins, de ses provisions, ou par des instructions consolantes. Ses œuvres de charité chrétienne et d'humanité firent plus d'impression sur les âmes pour les disposer à la religion que n'en avaient pu faire ses discours depuis dix ans : tant les hommes ont de penchant à croire une divinité bienfaisante, que ses apôtres sauront toujours faire aimer en donner l'exemple des vertus qu'ils prêchent ! L'épidémie continua ses ravages durant près d'un an, et s'étendit l'espace de quarante lieues nord, et pour le moins autant vers le midi. Quand les facteurs danois abordèrent sur ces côtes, ils trouvèrent les maisons entièrement désertes le long de plus de trente lieues. Aux environs de la colonie, il périt en trois mois jusqu'à cinq cents personnes dans l'espace de huit lieues. On peut juger par-là du nombre

des habitans qui furent moissonnés par la petite vérole. Égède le fait monter à trois mille âmes, car il en réchappa très-peu, et l'on n'en sauva que huit ou neuf dans le seul canton de Bals-Fiord, qui était le plus peuplé.

Les Européens eux-mêmes se ressentirent, sinon des atteintes, du moins des suites de ce fléau, soit par les peines qu'ils avaient prises autour des malades, soit par la malignité que l'air avait contractée de l'infection des cadavres, soit enfin par le genre de vie qu'ils étaient obligés de mener, passant continuellement d'une étuve chaude à l'air excessivement froid. De quelque part que vînt le mal, Égède en perdit sa femme, qui mourut après avoir contribué de toutes ses ressources au soulagement des malades, ne manquant jamais de leur envoyer les cordiaux et les remèdes qu'elle avait chez elle. Les missionnaires furent attaqués à leur tour du scorbut, maladie du pays, occasionée, à ce qu'on croit, par les brusques vicissitudes du froid et du chaud, et par le changement trop subit d'une vie oisive et sédentaire en une suite de courses et de travaux pénibles et forcés.

Cependant ils se rétablirent avec le cochléaria du printemps, et recommencèrent leurs visites dans les habitations que les ravages de la petite-vérole avaient changées en tombeaux. Ils avaient la consolation de soulager les malades, mais sans espérance de convertir les âmes. Christian David, cet homme, qui de char-

pentier était devenu l'une des premières colonnes du herrnhutisme, qui, dès la naissance de cette société, comme par un esprit de prédiction, lui avait tracé en 1722 le plan d'une cité, où dix ans après on compta six cents habitans; cet homme singulier avait été envoyé par le comte de Zinzendorf au Groënland, pour servir de guide aux autres frères moraves, que son âge et son expérience le mettaient en état de diriger. Il trouva les Groënlandais tels qu'Égède les dépeint, et il en parle avec une franchise qui rend ses récits d'autant moins suspects, qu'ils ne sont pas toujours édifians. La vie que mène ce peuple, dit-il, est angélique en comparaison de celle de nos chrétiens d'Europe. Cependant les Groënlandais vivent sans connaître la Divinité, car ils tournent en dérision tout ce qu'on leur en dit. Qu'on leur en parle ou non, peu leur importe; ils écoutent un hymne comme une chanson; ils sont trop peu capables de réflexions pour avoir aucune idée de religion : on dirait même qu'ils n'ont pas de passions, tant ils paraissent insensibles. Ils ne pensent qu'à manger; du reste, aussi stupides que les animaux dont ils se nourrissent. Mais, comme les bêtes, ils aiment beaucoup leur progéniture, sans s'occuper d'ailleurs de l'éducation de leurs enfans. Quant à la foi, Dieu seul voit et sait s'ils en sont capables.

Ainsi ce n'est jamais que l'intérêt qui les apprivoise avec les missionnaires qu'ils abor-

dent ou qu'ils écoutent quand ils en espèrent quelque chose. Un jeune homme, par exemple, leur demanda de lui prêter main-forte pour ravoir sa femme ; et voici comment on la lui avait enlevée. Un père de famille, ayant épousé une veuve, avait donné au fils de cette femme sa fille en mariage, après l'avoir déjà fait épouser à un autre homme. Au bout de six mois, celui-ci rattrapa sa femme par ruse et par force, et le second mari vint réclamer le secours des Européens pour l'enlever encore au premier. Ce sont là les mœurs de ce peuple sans police et sans lois. Du reste, ils ne manquent pas d'un certain artifice ni de caresses engageantes pour exciter les Européens à la libéralité ; car ils auraient honte d'en obtenir rien par des prières. Mais dès qu'on leur parle de conversion, ils s'endorment, ou s'en vont avec un ris moqueur. Un missionnaire danois leur racontait un jour l'histoire de la création jusqu'au temps d'Abraham : ils dirent qu'ils croyaient tout cela : puis se mettant à débiter à leur tour les fables et les visions de leurs angekoks, ils demandèrent au missionnaire s'il ne les croyait pas aussi-bien qu'eux. Le Danois leur ayant répondu que non : Si tu ne nous en crois pas sur notre parole, lui dirent-ils, pourquoi veux-tu que sur ton simple témoignage nous croyions ce que nous ne pouvons comprendre ?

Malgré le peu de fruit et d'occupation que donnait aux nouveaux missionnaires l'entre-

prise de la conversion des Groënlandais, ils reçurent encore du Danemarck deux de leurs frères pour coopérateurs. Mais comme ce n'était pas de ces prédicateurs oiseux qui n'ont que le talent ou la manie de la parole, ils ne pouvaient arriver en trop grand nombre dans une terre qui ne demandait pas moins de cultivateurs que d'ouvriers évangéliques. Le Danemarck envoya donc trois vaisseaux, dont un attérit à Godhaab, et les deux autres abordèrent à l'île de Disko, avec des matériaux et des provisions pour y fonder une colonie. Christian David s'embarqua sur le premier de ces trois navires, qui le transporta de Godhaab à Disko, pour travailler au nouvel établissement en qualité de charpentier. C'était un homme excellent pour le bras et le conseil; et comme il était trop âgé pour apprendre la langue du Groënland, il se chargeait plus volontiers des affaires temporelles de la mission que de la conversion des âmes.

L'année 1735 fut presque toute employée à des préparatifs pour le grand ouvrage du salut des Groënlandais. Il fallait d'ailleurs laisser repeupler leurs familles moissonnées par le fléau de la petite vérole. Les missionnaires consacrèrent donc leur temps à l'étude de la langue et à de petits voyages pour s'initier de plus en plus dans la connaissance du pays et des mœurs de ses habitans; mais, au moment qu'ils allaient commencer leurs courses apostoliques, leur grand bateau de voyage fut enlevé de terre par

un ouragan qui, après l'avoir fait pirouetter dans les airs à quelques centaines de pas, le brisa contre un rocher. Égède eut la bonté de leur fournir un vieux bateau d'Europe et des matériaux pour le radouber.

Deux des missionnaires, Matthieu Stach et Christian Stach, frères à double titre par les nœuds de la nature et de la religion, allèrent voyager, le premier au sud, le second au nord, tous deux en compagnie de marchands, auxquels ils ne furent point inutiles dans les dangers et le mauvais temps qu'ils eurent tous à souffrir. On ne trouva de part et d'autre que des maisons vides dont les habitans étaient morts, et quelques chiens qui depuis deux ans avaient vécu malgré les plus grands froids, soit de coquillages, soit de vieilles peaux qui couvraient les tentes. Les Groënlandais ne faisaient pas d'abord grand cas des frères moraves, parce que, leur voyant mettre la main à l'œuvre dans toutes les occasions, ils les prenaient pour les domestiques des facteurs. Ce n'est pas qu'ils méprisent chez eux les gens qu'ils appellent serviteurs, car tout le monde l'est, excepté le père ou le chef de famille; mais parmi les étrangers ils apercevaient des distinctions si marquées entre les hommes, qu'ils s'informaient uniquement quel était le maître, et ne s'adressaient qu'à lui, jetant à peine un coup d'œil sur les autres : aussi les herrnhuters, qui craignaient de voir rejaillir sur leur ministère le mépris qu'on aurait pour leur personne, ré-

pondaient aux Groënlandais qui leur demandaient où était le maître : il n'y a point entre nous de maître ni de serviteur, et nous sommes tous frères. On les distinguait en effet des autres Européens par cet esprit d'égalité, d'union et de douceur qui caractérisa les premiers chrétiens et les nouvelles institutions religieuses.

Cette conduite leur attira par degrés la considération et la confiance des Groënlandais, qui se familiarisèrent avec ces étrangers au point d'aller sans cérémonie passer la nuit chez eux, quand elle les surprenait en chemin, ou qu'ils étaient accueillis de la tempête. Ils étaient même si fort accoutumés à prendre l'hospitalité chez les frères, ou à en recevoir des présens ou des vivres, qu'ils leur disaient franchement : « Nous ne viendrons pas vous écouter, » si vous ne nous donnez rien » ; tant ils s'imaginaient qu'un prédicateur devait payer ses auditeurs.

En effet, les bons frères moraves ne pouvaient guère renvoyer ces pauvres sauvages, presque toujours attirés par la faim à l'instruction, sans leur donner à manger, surtout en hiver, où le froid excessif ne leur laissait aucune ressource pour vivre. Mais quand l'été ramenait les provisions en abondance, ce n'étaient plus les mêmes importunités, et les Groënlandais ne venaient guère à la mission que lorsqu'ils avaient passé toute la nuit à danser, comme si l'heure de l'instruction leur eût paru la plus propre au sommeil. A cela près qu'ils

s'endormaient à la prière du matin, ils l'écoutaient avec assez de gravité, quoiqu'on la fît en allemand, qu'ils n'entendaient pas. Mais il y avait des textes de la Bible dont le sens faisait sur eux la plus grande impression quand on le leur expliquait. Ils furent frappés en particulier de ce passage d'Ézéchiel où le prophète disait au peuple hébreu: « Les infidèles qui sont » autour de vous apprendront que je suis le » Seigneur, moi qui rebâtis les maisons ruinées, » et replante les terres désolées: je l'ai promis, » et je le ferai. » Ce texte fit espérer aux Groënlandais que le Dieu des étrangers réparerait les ravages du fléau qui avait dévasté leurs cabanes. C'est ainsi que la religion se fraie des voies dans les âmes les moins disposées à la recevoir.

Mais rien ne la fait mieux triompher des esprits rebelles que les obstacles dont le zèle de ses apôtres est constamment traversé. Les frères moraves, qui jusqu'alors s'étaient soutenus dans un pays inhabitable par les bienfaits de leur patrie ou de la cour de Danemarck, se virent tout à coup oubliés et frustrés des secours qu'ils en attendaient. Ce délaissement les jeta dans la plus profonde détresse. Leurs provisions se réduisaient, pour toute l'année, à un baril et demi de gruau d'avoine dont ils avaient échangé une partie pour de la bière. Ajoutez à ce peu de ressources un demi-baril de pois, et du biscuit de bord en petite quantité; encore fallait-il céder une portion de ces vivres,

à Christian David, qui repassait à Copenhague pour les affaires de la mission, le capitaine qui devait le prendre sur son bord ne voulant lui donner passage qu'à cette condition. La chasse et la pêche, dont l'art ne leur était pas encore familier, avaient moins rendu que jamais par la disette et la rareté du poisson et du gibier. Ils n'avaient donc d'autre ressource que celle d'acheter du phoque des Groënlandais; mais les missionnaires se plaignent d'avoir éprouvé l'ingratitude et la dureté de ces sauvages au point que ceux qui leur avaient le plus d'obligation ne voulurent leur rien vendre, à quelque prix que ce fût.

Il fallait employer les instances et les prières pour obtenir de temps en temps quelque quartier de phoque, qu'ils achetaient encore fort chèrement; et quand cette provision était consommée, ils étaient réduits à vivre de coquillages ou d'algue marine, qu'ils aimaient mieux manger crue que bouillie. Enfin, disent-ils, Dieu, qui envoya un corbeau porter la nourriture au prophète Élie, suscita un Groënlandais, nommé Ypegau, qui vint de quarante lieues au sud offrir aux missionnaires de leur vendre tout ce qu'il pourrait épargner de ses provisions. Cet homme s'était pris d'affection pour eux dans une occasion où, égarés de leur chemin, le hasard les avait amenés chez lui. Il y avait près d'un an qu'ils l'avaient oublié, quand il se présenta devant eux au moment de leur plus forte disette : il eut pitié de leur

situation, et se chargea de pourvoir à leur subsistance durant ce temps critique. Ils s'accoutumèrent donc à manger le poisson et le gruau d'avoine, à l'huile de phoque, ragoût détestable sans doute, mais délicieux au prix des vieilles chandelles de suif dont ils avaient souvent été forcés d'assaisonner leurs mets.

La disette leur fut encore plus sensible par les périls qu'elle les obligea de courir; car, pour aller chercher des vivres, ils s'exposèrent souvent sur un misérable esquif à la merci des courans et des orages. Une fois ils furent emportés loin de la côte et ballottés par les brisans, qui les jetèrent ensuite dans une île où ils passèrent trois ou quatre jours en plein air, et par le temps le plus froid, avec leurs habits mouillés. Une autre fois, après s'être épuisés à ramer toute la journée, ils s'arrêtèrent la nuit dans un endroit désert, où, faute de tente, ils furent réduits à se creuser un asile dans la neige, jusqu'à ce que, pour éviter de mourir de froid, et d'être ensevelis sous de nouveaux flocons qui s'entassaient sur leur tête, ils sortirent de ce mauvais abri, et se réchauffèrent à force de courir. C'est dans ces tribulations de toutes espèces qu'ils passèrent la troisième année de leur mission.

L'année suivante, mêmes travaux avec aussi peu de fruit. Une disette presque continuelle : on y remédia pourtant. Les bateliers, à la sollicitation d'Égède, retranchèrent de leurs provisions de la semaine pour en vendre une légère

portion aux frères. Les missionnaires danois leur firent gagner aussi quelques vivres à écrire ou copier pour eux; mais, se trouvant eux-mêmes bientôt à l'étroit, ils furent obligés d'envoyer à la baie de Disko, dès le mois de mai, pour renouveler leurs provisions. Ypegau, le bon ami des frères, se trouvait souvent dépourvu; les autres Groënlandais gardaient tout ce qu'ils avaient pour leurs festins d'assemblée, et dans un seul repas, qui dura toute la nuit, les herrnhuters eurent la douleur de leur voir dévorer onze phoques, sans en vouloir céder la moindre partie pour de l'argent.

Cependant ces étrangers se soutinrent en assez bonne santé durant l'hiver : mais au printemps, réduits à l'algue marine, leurs forces diminuèrent au point que, n'étant plus en état de conduire leur bateau, ils devenaient le jouet des vents et des vagues. L'un d'entre eux se serait infailliblement noyé, si deux Groënlandais, qui se trouvaient à sa portée, ne l'eussent sauvé et conduit à terre en remorquant son bateau entre leurs kaiaks. Ces accidens étaient heureusement entremêlés de quelque faveur de la Providence. Une fois on trouva une baleine morte, dont on leur donna de quoi faire deux repas. Une autre fois qu'ils avaient passé cinq jours à ne manger que des coquillages, un Groënlandais leur apporta un marsouin tiré du ventre de la mère, mais qui ne put leur suffire que pour un repas. Dans une autre occasion, forcés par le vent contraire à relâcher dans une

île déserte, en revenant de la pêche sans avoir rien pris, ils virent un aigle sur son nid, et le tuèrent d'un coup de fusil. Après avoir grimpé, non sans beaucoup de peine, à la hauteur du nid, ils y trouvèrent deux gros œufs, et l'oiseau mort qui pesait douze livres, et dont les ailes leur fournirent quatre-vingt-huit plumes à écrire; ce qui fut pour eux une espèce de fortune.

Enfin un Groënlandais vint annoncer à la colonie qu'il était arrivé à trente lieues au sud un vaisseau allemand dont le capitaine avait des lettres pour les Européens. En effet, bientôt après on vit une chaloupe qui apportait un tonneau de provisions avec une lettre d'Amsterdam. C'était un des frères moraves établis en Hollande qui faisait cet envoi, pour essai, à ceux du Groënland, les priant de lui donner des nouvelles de leur mission, et de marquer s'ils avaient reçu ce tonneau, et si la voie qu'on avait prise pour l'envoyer était propre à former une correspondance. Ils répondirent par le capitaine, qu'ils allèrent joindre avec leur bateau, que l'envoi était venu à bon port, qu'ils recevraient avec reconnaissance, par les vaisseaux allemands, tous les vivres qu'on voudrait leur faire passer, et qu'au défaut de provisions, ils priaient qu'on leur envoyât un bon canot pour s'en procurer eux-mêmes par leur industrie.

D'un autre côté, ces enfans de la Providence, qui se plaisait à les surprendre, ne reçurent

pas, à beaucoup près, tous les secours qu'ils attendaient par les vaisseaux du Danemarck. Leur espérance à cet égard fut d'autant plus trompée, qu'on leur envoyait quatre personnes de plus avec moitié moins de vivres. Ce surcroît de famille était la mère de Matthieu Stach, âgée de quarante-cinq ans, avec ses deux filles, dont l'aînée avait vingt-deux ans, et la seconde douze. Elles étaient venues sous la garde de George Wiesner, qui, ayant le choix de rester au Groënland ou de s'en retourner, prit ce dernier parti l'année suivante.

Cette famille était venue au secours des frères pour les aider également dans les fonctions, soit spirituelles, soit temporelles de la mission; mais ce soulagement fut contre-balancé par une perte considérable. Le même vaisseau qui avait débarqué ces trois femmes ramena Égède en Danemarck. Cet homme, vénérable par son zèle, son courage, ses travaux et ses peines, abandonné presque seul dans le Groënland aux traverses et aux disgrâces de la nature, avait eu la douleur de voir moissonner tous les fruits de son apostolat par l'épidémie de 1733, qui fit périr les enfans qu'il avait baptisés : il avait perdu sa femme, qui faisait sa consolation et son soutien dans les amertumes d'une mission ingrate et stérile. Ses enfans croissaient sans qu'il pût leur donner au Groënland l'éducation pour laquelle ils étaient nés. Tout dépérissait sous ses yeux : il était lui-même extrêmement affaibli de corps et d'esprit par les fatigues et

les chagrins qu'il avait essuyés. Enfin il tomba malade du scorbut. Un an après avoir sollicité son retour en Danemarck, il obtint la permission qu'il demandait, et partit, le 9 août 1736, avec son plus jeune fils, ses deux filles et le corps de sa femme qu'il devait faire enterrer à Copenhague, où il arriva le 24 du mois suivant. Le premier objet de son empressement fut d'exposer au roi, dont il eut une audience, l'état où il avait laissé la mission du Groënland, les moyens de la ranimer et de la faire fleurir. On le nomma directeur de ce pieux établissement avec une pension annuelle de huit cents écus. En même temps il fut chargé d'ériger un séminaire de jeunes orphelins qu'on élèverait dans la langue du Groënland, et dans les études propres à en faire des missionnaires et des catéchistes pour ce pays aussi dépourvu des idées de religion que dénué de tous les biens de la terre. Il régit long-temps les affaires de cette mission; et vers la fin de sa vie il se retira avec une de ses filles à l'île de Falster, où il mourut le 5 novembre 1758, âgé de soixante-treize ans.

Les frères moraves, qui restaient seuls chargés du fardeau de la conversion des Groënlandais, travaillèrent à défricher ce champ inculte et abandonné. Ils étaient au nombre de sept personnes, qui ne composaient qu'une famille, ou du moins qu'un ménage. Les femmes prirent soin du détail économique de la maison, sans renoncer pourtant aux fonctions spirituelles;

et les deux sœurs de Matthieu Stach apprirent la langue du pays pour catéchiser leur sexe; mais les habitans n'avaient ni le loisir, ni l'envie d'écouter les instructions; et quand on ne leur enseignait rien de nouveau, ils faisaient comprendre qu'ils avaient assez entendu parler de merveilles à des gens qui en savaient plus que les bons frères, et qu'ils étaient las d'apprendre et de croire de ces sortes de choses. Loin de se laisser convertir dans les assemblées de plaisir où l'on venait leur prêcher l'Évangile, ils tâchaient d'engager les prédicateurs à s'y divertir comme eux; et lorsque ceux-ci voulaient conserver la décence et la gravité de leur ministère, on contrefaisait leur chant, leurs lectures et leurs prédications; on ridiculisait surtout leur pauvreté. Si les missionnaires disaient qu'ils n'étaient pas venus au Groënland pour la bonne chère, mais pour le salut des âmes, on leur répondait: « Voilà de beaux prê» cheurs! Ne savons-nous pas que vous êtes » des ignorans, qui feriez mieux d'étudier que » d'enseigner? » Comme ils souffraient tous ces sarcasmes sans altération, les sauvages abusaient de leur patience, et poussaient l'insulte et la dérision jusqu'à les poursuivre à coups de pierres, à leur sauter sur les épaules, à piller leur canot, ou le lancer à l'eau. Une nuit les frères, entendant du bruit autour de leur tente, sortirent et trouvèrent des gens le couteau à la main qui avaient déjà entamé les pelleteries dont leur logement était revêtu, pour les em-

porter; ces voleurs ne voulurent même se retirer qu'après que les bons frères les eurent menacés de leurs fusils.

Jusqu'ici l'histoire de ces missionnaires du Groënland n'est que celle de leur misère. L'année 1737 fut pourtant un peu moins disetteuse que les précédentes. Quoique les frères eussent plus de personnes à nourrir, et que le bateau ne pût aller en mer, le jour de Pâques ils mangèrent encore du pain, avec une perdrix chacun. Ils échangeaient de la bière pour des pois, et buvaient de l'eau. Quelquefois un Groënlandais venait leur vendre du pain qu'on lui avait donné à la colonie; d'autres fois on leur apportait des œufs. Un jour qu'ils trouvèrent un phoque mort avec le harpon dans le flanc, le pêcheur qui avait tué le monstre leur en offrit un autre pour ravoir son harpon. Ces soins de la Providence étaient mérités et secondés par leur industrie. Il avaient été obligés de faire fondre la neige et la glace dans leur chambre pour boire durant tout l'hiver; ils essayèrent de creuser un puits, et trouvèrent une source abondante qui ne les laissa plus manquer d'eau.

Christian Stach vint les rejoindre. Il était parti l'année précédente avec Égède, et ces deux missionnaires avaient essuyé de rudes tempêtes pendant leur retour en Danemarck; une entre autres qui les accueillit sur la côte de la Norwége au milieu d'un brouillard épais, et qui, pour peu qu'elle eût duré, les aurait sub-

mergés sans ressource. Il revint au Groënland avec deux autres membres de sa congrégation. Ces frères, qui s'étaient embarqués à Copenhague le 11 mai, n'abordèrent que le 5 juillet dans un port du Groënland, à quatre lieues de la colonie; ce qui prouve, en passant, que la traversée est souvent orageuse. Ils apportèrent à leurs confrères des nouvelles de la Hollande, d'où ils s'étaient rendus en Danemarck. Les frères d'Amsterdam devaient envoyer incessamment à ceux du Groënland un bateau neuf par les vaisseaux destinés à la pêche de la baleine. Les missionnaires allèrent donc à deux reprises voir s'il n'en arrivait aucun, et ce n'était pas sans besoin : ils avaient si souvent radoubé leur vieux bateau, qu'ils ne pouvaient plus s'en servir; mais ne voyant point le vaisseau qu'ils attendaient, ils le crurent perdu. Leur crainte était d'autant plus fondée, que la saison avait été des plus fâcheuses, car, même au mois de mai, les boissons s'étaient glacées dans les chambres à poêle, et l'on y avait eu le visage gelé. Les tempêtes avaient été si fréquentes, que le capitaine qui avait apporté aux missionnaires le premier envoi de Hollande avait perdu son vaisseau dans un port situé à cent vingt lieues au sud de la colonie. Heureusement l'équipage se sauva dans deux canots avec quelques provisions, mais il fut obligé d'aller à deux cents lieues au nord chercher un navire allemand.

Le mauvais temps avait commencé dès

l'entrée de l'hiver qui précéda ce printemps, et les bateliers de la colonie en avaient souffert plus d'une fois. Mais surtout au mois de décembre qu'ils retournaient de leur trafic, un ouragan qui les saisit à quatre lieues de chez eux les emporta tout à coup au milieu des glaces où ils furent ballottés par les vagues durant quatre jours ; à la fin ils regagnèrent la terre, mais ce fut à vingt-huit lieues de leur port; encore à peine furent-ils descendus, que le vent mit leurs bateaux en pièces et les fit dériver en haute mer. Par bonheur un Groënlandais recueillit les gens chez lui pendant quelques jours, et les mena sur son bateau jusqu'à moitié chemin pour regagner la colonie. Ils firent le reste de la route à pied, par un froid très-vif, dans un pays montagneux et sauvage, où ils se seraient perdus, s'ils n'avaient rencontré des guides qui achevèrent de les conduire à leur gîte.

Rien de plus rebutant sans doute que l'histoire uniforme d'un pays sans production, et presque sans habitans; de voyages sans fruit; de colonies sans progrès, et de travaux sans succès. Mais il n'est pas indifférent à la curiosité de l'esprit humain de voir, peut-être pour la première fois, l'exposition sincère et naïve des obstacles qu'une religion nouvelle trouve dans des âmes qui sortent des mains de la nature sans préjugés et sans science; et tel est le tableau que nous présente Crantz dans la mission des frères moraves.

Il y avait cinq ans que ces apôtres luthériens étaient allés porter l'évangile aux Groënlandais. Mais que peuvent, disait-on à Copenhague, des ignorans sur l'esprit des sauvages? Aussi ne voulait-on plus leur envoyer ni vivres ni secours. On se moquait de ces gens grossiers, qui ne devaient être comptés que pour le nombre et pour la dépense, et ne laissaient rien espérer de leur piété sans lumières. Mais le comte de Zinzendorf, d'ailleurs humilié des reproches qu'on faisait à ses disciples, ne se lassait point d'attendre de leur persévérance ce qu'on ne pouvait se promettre de leurs talens. Les Groënlandais, de leur côté, ne cessaient de repousser leurs instructions. Ce n'est pas qu'ils n'écoutassent avec quelque plaisir les prodiges de l'histoire des Juifs et les miracles des apôtres; mais si les missionnaires leur parlaient de l'essence et des attributs de Dieu, de la chute de l'homme, de l'expiation du péché et de la grâce, et de la sanctification des âmes, ils s'endormaient, répondaient toujours oui, pour ne pas entrer en dispute, et s'esquivaient dans l'instant. Encore étaient-ce les plus patiens et les plus complaisans, car il y en avait qui, témoignant ouvertement leur désapprobation, réfutaient la doctrine des prédicateurs et disaient : « Montrez-nous le Dieu que vous prê- » chez, et nous y croirons. Vous le représentez » comme un être trop sublime : comment se » peut-il que nous allions à lui, ou qu'il des- » cende jusqu'à nous? Il n'en prend aucun

» souci; nous l'avons invoqué quand nous n'a-
» vions rien à manger, ou que nous étions ma-
» lades; mais c'est comme s'il ne nous avait pas
» entendus. Nous croyons que ce que vous di-
» tes de lui n'est pas vrai; si vous le con-
» naissez mieux que nous, obtenez de lui, par
» vos prières, qu'il nous donne de quoi vivre,
» un corps sain, un temps serein, et tout ce
» qui nous manque. Notre âme n'est point ma-
» lade. Vous êtes bien autrement insensés et
» corrompus que nous; dans votre pays, il
» peut y avoir des âmes gâtées, et nous le
» voyons assez par les Européens qui viennent
» parmi nous; sans doute ils ont besoin d'un
» sauveur et d'un médecin pour l'âme. Votre
» paradis et vos joies célestes ne nous touchent
» point, et n'ont rien que d'ennuyeux à notre
» gré. Il ne nous faut que du poisson et des
» oiseaux; sans ce soutien, notre âme ne sau-
» rait pas plus subsister que nos corps. Il n'y
» a point de phoques dans votre paradis; ain-
» si nous vous l'abandonnons à vous et à tout
» ce qu'il y a de pis parmi les Groënlandais;
» mais pour nous qui devons aller dans le pa-
» lais de Torngarsuk, nous y trouverons en
» abondance et sans peine tout ce qui manque
» à nos besoins. »

« C'est ainsi, dit Crantz, qu'ils écartaient toutes les idées spirituelles qui pouvaient intéresser le salut de leurs âmes. Je n'oserais rapporter, poursuit-il les railleries indécentes qu'ils faisaient au seul nom du mystère de la Sainte-

Trinité et de l'Eucharistie. Lorsqu'ils étaient en humeur et qu'on ne pouvait leur imposer silence, il n'y avait point de saintes vérités dont ils ne fissent un jeu d'esprit, et un sujet de plaisanterie, car les plus stupides Groënlandais peuvent abuser de leur raison. »

Ce récit est conforme au témoignage de tous les missionnaires du Groënland ; et Matthieu Stach, en particulier, entre dans des détails qui servent à confirmer jusqu'à quel point les Groënlandais sont obstinés dans leur incrédulité. « Un jour, dit-il, qu'il pleuvait très-fortement, ils me pressèrent de prier le fils de Dieu de leur donner du beau temps, afin que la pluie ne pénétrât pas dans leur maison par le toit. Je leur répondis qu'avec de bonnes peaux pour couvrir leurs tentes, ils n'avaient pas besoin de demander à Dieu de faire cesser la pluie, mais qu'il fallait le prier pour le salut de leurs âmes. Ils se moquèrent de moi, disant qu'ils ne comprenaient rien à ce langage...... J'étais indigné quelquefois de les entendre blasphémer le Dieu que je leur prêchais. Les enfans ne laissaient pas de m'écouter de temps en temps, attirés par mes caresses : mais pour peu qu'ils vissent ou qu'ils entendissent quelque chose de plus amusant, ils allaient bien vite oublier tous mes discours. Je voulus parler un jour des choses célestes, de la vie éternelle, du jugement dernier, des récompenses du paradis et des peines de l'enfer. « Si votre fils de Dieu » est si terrible, me dit un Groënlandais, je

» ne veux point aller au ciel avec lui. Voulez-» vous donc aller en enfer? lui répliquai-je. Ni » l'un ni l'autre, répondit-il, mais rester sur la » terre. » Quand je lui dis qu'il fallait mourir, et après la mort aller dans un séjour de bonheur ou de malheur, il hésita un instant, puis me répondit qu'il n'entendait rien à cela, ni ne se souciait d'en savoir davantage. Un moment après il ajouta qu'il devait aller à la pêche, que sa femme manquait de vivres, et qu'il n'avait point d'oreilles pour écouter des choses incompréhensibles. »

Les frères moraves n'éprouvèrent donc que les peines et les dégoûts du ministère apostolique jusqu'à l'année 1738. Enfin, après six ans d'un travail infructueux, leur constance fut récompensée de quelque succès. Un jeune Groënlandais, nommé *Manghek*, vint s'offrir de rester avec eux, s'ils voulaient se charger de son entretien, à condition qu'il leur donnerait tout ce qu'il prendrait, soit à la chasse soit à la pêche. Ils crurent bien que cet engagement ne durerait de sa part que jusqu'à la belle saison; mais il tint parole, et ne voulut plus les quitter, malgré les tentatives de toute espèce qu'employèrent les sauvages pour l'engager à déserter la mission, ou pour le faire chasser par les missionnaires en l'accusant de larcins dont il était innocent. L'exemple de ce jeune homme fut bientôt imité par un père de famille qui s'appelait *Kaiarnak*, et qui de disciple des frères devint l'apôtre de ses com-

patriotes. Sa famille, attirée par ses discours, vint au nombre de neuf personnes se loger, avec sa tente et son bagage, auprès des missionnaires. Deux autres familles suivirent de près celle-là. Il y eut encore des Groënlandais qui vinrent passer l'hiver avec Kaiarnak; mais au printemps ils allèrent à la chasse des rennes, promettant de revenir l'hiver suivant. Ils revinrent en effet, mais aussi sauvages que les bêtes qu'ils avaient poursuivies, toujours prêts à déserter. Kaiarnak resta seul fidèle aux bons frères, abandonné lui-même de ses parens. Ceux-ci, voyant qu'il ne voulait pas les suivre, emportèrent la tente et le bateau de la famille; mais il aima mieux se voir dépouillé trois fois de tous ses effets par les sauvages que de retourner vivre avec eux. Après avoir essuyé bien des persécutions, des railleries et des mépris, il fit à son tour des prosélytes, et quelques-uns de ses proches et de ses amis vinrent prier les frères de leur accorder un emplacement dans leur voisinage, et de les aider à y bâtir une maison.

Dès le commencement d'octobre, quand la neige et la gelée ramenèrent les Groënlandais de leurs tentes amovibles dans les habitations fixes de l'hiver, environ vingt personnes allèrent se loger dans deux maisons qui furent construites près de la mission. Dès lors les frères commencèrent à élever une petite école de catéchisme pour cinq enfans, à qui ils enseignèrent à lire, non sans beaucoup de peine.

Ensuite ils s'érigèrent en médecins de ces familles; et malgré leur ignorance ils réussirent quelquefois à guérir des malades. Mais ce fut surtout, disent-ils, en leur inspirant de la confiance au Dieu qu'ils invoquaient; de sorte que, si leurs remèdes étaient inutiles au corps, ils ne l'étaient pas toujours à l'âme. Cependant il était difficile d'opérer la conversion sans la guérison. Comme les missionnaires exhortaient les malades à la prière, deux Groënlandais, ne sachant que dire à Dieu, demandèrent comment ils s'y prendraient pour implorer son assistance. Aussitôt les frères firent venir les enfans de ces malades, et leur ayant dit de demander quelque chose à leurs pères, ceux-ci n'eurent pas besoin d'autre modèle de prière pour s'adresser au père des hommes qui entend toutes les langues, et surtout la voix des affligés.

Quand les missionnaires eurent formé ce petit troupeau de néophytes, ils ne perdirent plus de vue leurs chères brebis, les suivant partout, de peur qu'on ne les enlevât du bercail. Ils les acccompagnèrent soit à la pêche, soit dans les foires, profitant de ces voyages pour attirer d'autres Groënlandais. Insensiblement leur troupeau grossit au point que le nombre de quatre pasteurs qu'ils étaient ne suffisait pas pour le conduire. Ils appelèrent donc encore deux de leurs frères d'Allemagne pour coopérateurs, soit dans les travaux qui ne demandent que des bras, soit dans les fonctions spirituelles du ministère évangélique.

L'année 1739 fut marquée par ces épreuves qui préparent les cœurs à la religion. Dès l'entrée de l'hiver le froid fut si rigoureux, et la glace ferma tellement les baies du sud, que les Groënlandais ne purent sortir pour aller chercher des provisions. Plusieurs d'entre eux périrent de faim et de froid faute de nourriture, et manquant d'huile pour entretenir leurs lampes, qui leur servent en même temps pour la cuisine et le chauffage. Dans cette double extrémité, les Groënlandais eurent recours aux Européens, leur ressource ordinaire. Quelques-uns furent obligés de faire six lieues sur les glaces, et d'autres de porter le kaiak sur la tête des journées entières avant de trouver l'eau pour ramer. Ils prièrent les missionnaires de leur prêter un asile, et de recueillir assez loin leurs femmes et leurs enfans qu'ils avaient laissés derrière eux dans les glaces. Les frères leur donnèrent tous les secours de l'humanité, et l'on envoya de la colonie un bateau pour sauver ces familles errantes. Mais comme la glace ne permit pas d'aborder à l'île où ces malheureux étaient arrêtés, on fut forcé de les laisser durant une semaine entière exposés à toutes les rigueurs de la misère, jusqu'à ce que le temps plus doux ouvrît les passages de la mer pour les transporter. Ces pauvres gens avaient été dix jours dans la neige, n'ayant pour nourriture que de vieilles peaux de tentes, le cuir de leurs souliers et de l'algue. Cependant un Groënlandais, plus hardi ou plus heureux que

les autres, avait pénétré dans l'île pour sauver sa femme et ses enfans dans deux kaiaks. Il mit dans l'un la mère, qui portait le plus jeune de ses fils sur son dos; et prenant lui-même l'autre enfant sur ses épaules, il remorqua le premier kaiak au second, qu'il conduisit tantôt sur la glace, tantôt sur l'eau, traînant et ramant tour à tour.

Les frères eurent leurs deux maisons si remplies de tout ce monde, qu'à peine leur restait-il une chambre pour eux. Ce fut un moment favorable à la mission; car la charité ouvre toujours le chemin à la foi. Cependant Crantz ne veut pas qu'on imagine que ses confrères aient employé les moyens temporels de la bienfaisance comme un appât de séduction pour attirer les Groënlandais au christianisme. Autre chose est, dit-il, de faire des prosélytes par des présens, ou de tendre les bras à la misère humaine, n'ayant égard qu'à ses besoins, et sans autre motif que de la soulager. Aussi les frères portèrent-ils le désintéressement jusqu'à ne pas acheter le salut des âmes par la subsistance qu'ils procuraient aux infidèles. Un de ces réfugiés avait laissé sa femme en couche pour chercher sa vie auprès des missionnaires; mais ils le renvoyèrent avec des provisions, lui disant que, s'il persistait dans le désir qu'il leur témoignait de se convertir, il pouvait revenir avec sa femme; il ne reparut plus. Quand la dureté de la saison eut cessé, ces réfugiés demandèrent qu'on les ramenât chez eux, et les

frères exaucèrent leurs vœux; trop contens de garder une de ces familles, avec la promesse que leur firent la plupart de ces sauvages, de retourner l'hiver suivant vivre avec eux pour entendre la parole de Dieu.

Mais lorsque le temps de la pêche dispersait les Groënlandais, les frères profitaient de la belle saison pour faire leurs courses apostoliques. Ils les commencèrent cette année dès le mois de février, en traînant ou portant leurs bateaux à travers les glaces. Jean Beck, l'un de ces *frères unis*, se rendit à Kanghek, où la disette avait rassemblé plusieurs familles. Il avait avec lui Manghek et Kaiarnak, qui l'aidèrent à catéchiser leurs compatriotes; mais ils n'y réussirent pas assez pour ne pas souhaiter de retourner à Neu-Herrnhut; c'était l'habitation des frères.

De leur côté, les missionnaires danois voulaient continuer leurs visites annuelles; mais souvent ils ne le pouvaient pas faute de bateau et de matelots: ainsi les frères se firent un devoir de zèle et de reconnaissance de les conduire eux-mêmes et de leur rendre une partie des bons offices qu'ils avaient reçus d'Égède et de ses compagnons. Crantz, membre de la congrégation des Herrnhuters, dit que ses confrères étaient quelquefois mieux accueillis des sauvages que les pasteurs du Danemarck, parce qu'ils se rendaient plus familiers, et que leur langage était plus à la portée de ce peuple grossier. Cependant leurs instructions ne faisaient

pas des progrès bien rapides, les Groënlandais ne pouvant élever leur raison au delà de l'idée d'un Dieu. Les mystères du péché originel et de la rédemption n'entraient point dans leur faible intelligence. Quand on leur en parlait, ils redisaient toujours, *nous croyons tout;* et cette réponse signifiait qu'on ne leur en parlât plus. Mais un d'entre eux donnant plus d'essor à ses réflexions, dit un jour aux catéchistes: « Est-ce que Dieu n'entendit pas le serpent quand » il séduisit Ève par ses discours? et s'il l'enten- » dit, pourquoi n'avertit-il pas la femme de s'en » défier, et ne prévint-il pas la chute du premier » homme? » Ainsi la stupidité des uns et le raisonnement des autres retardaient les fruits de la prédication de l'Évangile.

Les mœurs des Groënlandais étaient encore bien éloignées de ce que les Herrnhuters appelaient le royaume du ciel. Une vieille femme était morte la nuit, ou du moins l'avait paru. Son fils l'enveloppa d'abord dans une peau pour l'ensevelir. Mais une heure après elle poussa des cris lamentables. Un missionnaire obtint du fils qu'il découvrît le visage de sa mère pour y chercher quelque signe de vie; mais comme elle ne parla point, on la remit dans son enveloppe mortuaire. Peu de temps après on entend de nouveaux gémissemens; le fils découvre sa mère, et lui met dans la bouche un peu de graisse de poisson qn'elle avale, mais sans parler. On la recouvre encore; enfin, au troisième réveil, elle répondit à des questions, et le mis-

sionnaire dit au fils de prendre soin de sa mère. Mais ce malheureux, dès qu'il fut resté seul, l'enveloppa de nouveau, la descendit par sa fenêtre dans la mer, et de peur qu'on ne traversât une seconde fois son dessein, il alla l'ensevelir vivante dans une île voisine. Cependant on sut ce qu'il avait fait; et quand on lui reprocha cette mauvaise action, il se défendit en disant que sa mère avait perdu l'usage de ses sens et de sa raison depuis quelques jours qu'elle avait passés sans manger, et qu'il avait cru faire un acte de piété filiale en mettant fin à ses peines.

Cependant les deux sauvages qui s'étaient particulièrement attachés aux missionnaires demandaient le baptême qu'on leur avait appris à désirer. Mais soit qu'on eût remarqué de l'inconstance dans le caractère de l'un d'entre eux (c'était Manghek), soit qu'il ne fût pas assez instruit, on lui refusa cette grâce : ainsi ce prosélyte rebuté alla rejoindre les sauvages et ne reparut plus à la mission. Les frères tournèrent alors leurs soins sur Kaiarnak et sa famille, qui, après une instruction suffisante, furent baptisés le jour de Pâques au nombre de quatre : le mari, la femme, un fils et une fille.

Mais il n'y avait pas un mois qu'ils avaient reçu le baptême, quand une troupe d'assassins, venus du nord, tuèrent le beau-frère de Kaiarnak, sous prétexte qu'il avait fait mourir par ses maléfices le fils du chef de cette bande.

D'abord ils l'avaient attiré par adresse auprès de Kanghek, et l'avaient cruellement percé d'un harpon : il eut encore le bonheur d'arracher ce fer de son corps et de s'échapper de leurs mains. Mais ils le rattrapèrent ; et lui ayant donné treize coups de couteau, ils le précipitèrent en bas d'un rocher où il fut découvert après bien des recherches. Les meurtriers menaçaient encore d'assassiner Kaiarnak lui-même et son autre beau-frère, en dépit des Européens et des gens du sud. C'est ainsi qu'ils appelaient les Groënlandais qui habitaient ou commerçaient avec la colonie danoise et la mission; ceux-ci prirent l'alarme et voulaient s'enfuir : mais on les rassura. Les officiers de la colonie firent arrêter le chef des assassins et quelques-uns de sa bande; ils furent conduits prisonniers en présence de plus de cent Groënlandais. Le chef, interrogé, confessa qu'il avait commis trois meurtres de plus, et qu'il avait trempé dans trois autres. Comme il n'était pas sujet aux lois humaines, dit Crantz, parce qu'il ignorait même les lois divines, on lui lut le décalogue, en le menaçant des peines les plus sévères, s'il retombait dans l'homicide; ensuite il fut élargi. Mais deux de ses complices, qui avaient été instruits de la loi de Dieu avant de la violer, furent punis du fouet. Quelque juste que fût cette différence de traitement, peut-être n'était-elle pas bien propre à favoriser la propagation de l'Évangile; mais elle montrait de la part des juges et des chrétiens une im-

partialité qui faisait honneur à leur religion. Cependant Kaiarnak, cruellement effrayé de ces attentats, malgré le châtiment des deux coupables, voulut se dérober au danger, dans quelque retraite inconnue aux ennemis de sa famille et de sa vie. En vain on essaya de calmer ses alarmes en lui promettant protection; en vain on lui rappela la promesse qu'il avait faite au baptême de ne pas quitter les missionnaires; il fut touché jusqu'aux larmes de toutes leurs représentations, mais il ne put consentir à rester avec eux. A l'instant la mission fut désertée, à l'exception de deux tentes; toutes les espérances des frères sur la conversion du Groënland s'évanouirent, et il ne leur resta que la confusion d'avoir baptisé des païens sans en faire des chrétiens. Mais ce reproche, qu'on ajoutait à leur affliction, ne fut pas solide ni de durée: car, avant la fin de l'année, ils virent arriver vingt-un bateaux de Groënlandais, parmi lesquels étaient quelques amis de Simek, l'un des sauvages qui avaient accompagné Kaiarnak. Simek revint lui-même avec sa famille; en sorte que l'hiver suivant les frères eurent neuf familles dans leur voisinage. Ainsi les déserteurs, après avoir fait partout des recrues, vinrent insensiblement rejoindre les drapeaux de la foi, amenant plus de prosélytes qu'il n'y avait eu de transfuges.

Jusqu'ici l'on n'a parcouru qu'un volume de Crantz sur le Groënland. Il en reste un second encore plus long, mais qui roule tout en-

tier sur les progrès de la religion chrétienne et de la mission des frères Moraves chez un peuple abandonné, ce semble, du ciel et de la terre. Cet ouvrage, beaucoup moins curieux et moins intéressant que les lettres édifiantes des missionnaires catholiques, respire un fanatisme que toutes les religions devraient également désavouer. On n'y reconnaît l'Évangile d'aucune communion chrétienne. Le langage extravagant d'un piétisme mielleux et pétri d'ignorance et de fadeur convient encore moins à la doctrine de Luther, qui sans doute ne voulut pas détruire le monachisme pour lui substituer une bigoterie puérile et superstitieuse. Aussi ne pourrait-on exposer aux yeux du public ce fatras de mysticité gothique sans compromettre le respect qui est dû à la religion établie sur de meilleurs fondemens que ceux de ces frères ignorans. Cependant l'histoire d'un peuple converti, même par des fanatiques errans, peut montrer par quels moyens on introduit une religion dans un pays où elle n'a pas encore été prêchée. Si ce tableau seul intéresse par lui-même un grand nombre de lecteurs, un précis des travaux apostoliques auxquels les frères Moraves se sont livrés pendant l'espace de vingt ans aura quelque chose de neuf, d'instructif et d'attrayant tout ensemble. On y prendra du moins une idée juste de la marche que doit suivre une religion même erronée, quand on veut la faire entrer dans les esprits par la voie douce et lente de la persua-

sion. Car on ne verra point ici ce que le christianisme abhorre, la croix multiplier les gibets; le flambeau de l'Évangile allumer des bûchers; des princes idolâtres étendus par des chrétiens sur des grils ardens; les armes et les chaînes frayer un chemin de sang et de larmes aux missionnaires. Les Danois, quoique luthériens, quoique entêtés du système dur et tranchant de la prédestination, n'ont pas traité les Groënlandais comme les Russes traitent les Kamtchadales et les autres peuples idolâtres; enfin ils ont voulu convertir avant de soumettre, et non pas conquérir avant de convertir.

Les frères Moraves, gens sans étude et sans capacité, n'avaient d'autre mission ni d'autres talens pour l'apostolat que leur enthousiasme. Ils se croyaient inspirés; c'était leur unique moyen de convertir : le temps et les circonstances firent le reste; car nous est-il permis, à nous catholiques, de penser qu'ils fussent aidés de la grâce pour changer des idolâtres ou des athées en luthériens? Le ciel ne voulait point sans doute qu'on fermât une porte de l'enfer aux Groënlandais pour leur en ouvrir une autre. Aussi verra-t-on dans la conduite de ces missionnaires la main de l'homme au lieu du doigt de Dieu. Mais il faut convenir qu'ils ont employé d'ailleurs tous les moyens naturels que la vertu morale et la prudence humaine peuvent suggérer. D'abord ils vécurent en bonne intelligence avec ce qui restait de missionnaires

danois, qui, professant la même religion qu'eux, avaient plus de lumières, et joignaient la science au zèle. Cet accord prévint les schismes, les disputes et les scandales, qui plus d'une fois ont fait avorter les progrès de l'Évangile à la Chine ou dans l'Inde. Si, d'une part, les institutions du monachisme inspirent plus vivement cet esprit de corps qui, augmentant la chaleur du zèle religieux, donne plus d'activité, de force et de succès aux travaux de l'apostolat, d'un autre côté, ce même esprit de corps est un germe de dissensions et de zizanie qui détruit ce qu'il édifie, en divisant par des rivalités et des jalousies funestes ceux qui combattent pour la même religion sous des drapeaux de diverses couleurs. Combien de fois a-t-on vu ces légions manquer ou perdre des conquêtes, dont chacune d'elles voulait seule avoir toute la gloire, sans parler de l'utilité! Heureusement le Groënland n'offrait point de trésors ni de puissance à partager entre les prêtres luthériens du Danemarck et les frères ignorans de la Moravie. Aussi se rendaient-ils tous les devoirs mutuels de la charité chrétienne; et ce concours de vues et de bons offices avançait ou préparait la conversion des sauvages. D'ailleurs on ne perdait rien de ce qui pouvait faire une impression salutaire sur ces esprits simples : ils étaient surtout édifiés et touchés de l'attention qu'avaient les frères à ensevelir tous les morts, tandis que les Groënlandais, qui ne rendent ce dernier de-

voir qu'à leurs plus proches parens, laissaient les autres morts sans sépulture. Tous les événemens concouraient à l'œuvre du salut. Un Groënlandais qui se noyait, ayant appelé à son secours l'être qui est au-dessus des mers, deux hommes de sa nation vinrent le sauver des eaux, et il se convertit au christianisme. Un autre sauvage, qui avait souvent entendu prêcher les frères sans se convertir, tombe et meurt subitement en jouant à la balle. Sa mort pouvait être naturelle, disent les missionnaires; mais ils en prirent occasion d'exhorter les chrétiens à ne pas se mêler avec les païens, surtout dans les jeux et les divertissemens.

A Kokernen, la mer jeta sur le rivage une baleine morte. Aussitôt grand festin chez les Groënlandais, et la fête se termine par les danses. Deux chrétiens avertissent les idolâtres de ne pas se livrer à cette folle joie, mais de remercier Dieu de ses dons. Les sauvages se moquent de leurs remontrances. Avant la fin de l'assemblée, un des assistans tombe mort, bientôt après deux autres expirent aux yeux de tout le monde. Le lendemain il en meurt encore d'autres. Tous ceux qui avaient mangé de la baleine sont malades. Les frères Moraves les assistent, et leur font avaler des gouttes d'antidote. On leur avait dit que la baleine était verte et bleue du côté où le harpon l'avait blessée: ils en conclurent qu'elle devait être empoisonnée. En effet, les malades avaient d'abord les yeux fixes, puis la langue blanche. Peu de

temps après ils perdaient la connaissance et le sentiment; ils enflaient considérablement, et mouraient sans aucun signe de souffrance. Mais ceux qui résistaient quarante-huit heures et pouvaient vomir, en revenaient. Ceux qui avaient mangé de la chair verte où était le harpon moururent; quelques-uns des autres guérirent par les remèdes et les secours des missionnaires. C'est ainsi que ceux-ci travaillaient à leur grand objet de la conversion des âmes. Crantz pense que ceux qui avaient blessé cette baleine d'un fer empoisonné devaient être des Espagnols, dont il était venu cette année deux vaisseaux à la pêche. L'un des deux, dit-il, avait fait naufrage à quarante lieues de Godhaab. L'équipage tenta de se sauver à terre dans la chaloupe; mais on croit qu'il fut tué par les Groënlandais qui voulaient profiter des débris du naufrage. Cependant ceux-ci soutinrent qu'ils avaient trouvé ces malheureux morts de faim et de froid sur le rivage. Au reste, l'avidité des Européens a jeté tant d'alarme sur toutes les côtes des trois autres parties du monde, qu'ils doivent s'attendre à essuyer des hostilités et des trahisons partout où ils portent un appareil de guerre, de violence, d'avarice et de domination. Encore est-ce une espèce de bonheur pour eux que cette même religion qui, loin de réprimer leur injustice, semble irriter le feu de leur cupidité par un souffle de zèle souvent faux, et toujours excessif, ait inspiré à des âmes compatissantes et vertueuses

les œuvres de charité qui peuvent gagner et persuader. Si le Danemarck vient à bout avec le temps de civiliser les Groënlandais, il devra sans doute une partie de ses établissemens en ce pays sauvage à la patience des frères Moraves, qui jusqu'ici n'ont eu que des mœurs et de la pitié pour soutien de leur prosélytisme.

Le bon exemple donne tant d'empire à la parole, que tout réussit à ceux qui prêchent une morale qu'ils pratiquent. Les songes même coopéraient aux succès des missionnaires.

Un angekok vit en songe un enfant qui lui montra d'abord un lieu de délices, puis un séjour de ténèbres. Cet homme se convertit. Crantz avoue que ce songe pouvait lui venir de ce qu'il avait entendu parler souvent de l'enfant Jésus, du paradis et de l'enfer. « Mais quoique la Divinité, dit-il, puisse se manifester par des voies invisibles, ces songes ne méritent pas une grande confiance. Ceux qui se convertissent à la religion après ces sortes de visions nocturnes de l'imagination, n'ont jamais eu des idées saines du christianisme. Cet angekok lui-même, qui d'ailleurs menait une vie irréprochable, ne connaissait pas la véritable nourriture qui fait la vie de l'âme. »

Les Groënlandais qui écoutaient la prédication étaient fort sujets à faire des songes sur des matières de religion. Comme ils en abusaient, les missionnaires leur défendirent de se les raconter les uns aux autres. En général, les

histoires effrayantes, soit vraies ou fausses, agitent l'imagination durant le sommeil, et les rêves de la nuit troublent la raison des enfans durant le jour. Quelle avance y a-t-il à effrayer ainsi les esprits sous prétexte de les instruire? On est dévot tant qu'on a peur, et, quand l'âge des passions rend le courage, on reste sans religion et sans morale.

Cependant les missionnaires ne repoussaient point les âmes qui recherchaient le christianisme, quel que fût le motif qui les y amenât. Un angekok rêva qu'il était dans l'enfer. Réveillé par ce songe, il pleura deux jours, et se convertit. C'était toujours un triomphe pour les frères Moraves. Quoiqu'il soit rare de voir un ministre de la superstition y renoncer parce que les motifs qui l'attachent à ses dogmes, ou les raisons qui l'en ont détrompé, doivent également les prévenir contre la plupart des autres croyances, cependant, s'il a du penchant pour la religion, il en changera d'autant plus aisément qu'il ne voit que les abus de celle qu'il quitte, et le merveilleux de celle qu'on lui propose. C'est du moins le faible de tous les caractères ardens et inconstans, quand ils n'ont pas assez de courage ou de lumières pour voir la vérité, de changer d'erreur; et le luthéranisme n'est-il pas une erreur?

Aussi les apôtres de cette doctrine conviennent-ils à chaque page des obstacles qu'ils trouvaient à l'établir. Parmi les raisons qui détournaient les angekoks du christianisme, un

d'entre eux avoua que celle qui balançait le plus les semences de conversion qu'il sentait quelquefois au fond de son âme, était l'amour qu'il avait pour ses parens et ses enfans. Je ne pourrais, disait-il, goûter les joies du paradis tandis que ma famille serait en enfer. Cette objection, que tous les missionnaires chrétiens ont eue à résoudre dans toutes les parties du monde, méritait, ce semble, une réponse. Mais les frères Moraves, qui ne se vantent pas d'être théologiens, ne trouvaient pas sans doute dans la doctrine de Luther des armes défensives contre un si terrible assaut.

Un scandale plus grand encore que le raisonnement de cet angekok, fut l'exemple d'un Groënlandais qui, lassé d'assister aux conférences de religion, dit nettement « qu'il ne » croyait rien de tout ce qu'on débitait; qu'il » n'y avait point de Dieu; que tout était de » soi-même, et serait toujours comme il est; » qu'enfin il voulait suivre à cet égard l'opi» nion et l'exemple de ses pères, qui n'avaient » jamais entendu parler de religion. » Mais, répondent les missionnaires, ce langage frénétique venait du trouble de son âme, tourmentée par les impulsions de la grâce. La preuve en est qu'ayant entendu prêcher sur la mort dans une de nos assemblées, il se leva, après bien des contorsions, qui témoignaient son impatience, et sortit enfin, sans y reparaître depuis.

Un des moyens de prosélytisme que les Herrnhuters ont imaginé pour suppléer à la

science, c'est le chant. Les Lacédémoniens employaient la musique dans les combats, comme un instrument de victoire. Les Hébreux marchèrent à la conquête de la Palestine en chantant des vers sacrés, et les Luthériens se servent encore de cantiques pour le maintien et la propagation de la religion. Mais les frères Moraves ont établi des écoles de chant au Groënland, surtout pour les enfans et les jeunes filles. Les hommes, qui n'ont pas le temps d'assister aux instructions, apprennent l'Évangile par les hymnes qu'on leur chante dans les cabanes. Les enfans ont la mémoire facile, et les filles la voix douce. Le chant est tendre, mélodieux, distinct et posé, sans éclats, sans efforts. Les païens, dit Crantz, s'arrêtent souvent pour écouter le chant des femmes, et ils entendent en passant le catéchisme et la prédication. Quand les cantiques ont préparé les âmes à l'attendrissement, l'orateur profite de ces heureux instans où l'auditoire se laisse plus aisément persuader que convaincre. C'est alors qu'on écoute avec avidité les histoires tragiques et touchantes qui ont fait triompher la religion chrétienne chez tous les peuples simples, et disposés par les disgrâces de la nature ou les injures de la fortune à se passionner pour la doctrine la plus propre à consoler des malheureux. Le nom de Jésus souffrant, ami des pauvres, ennemi du riche, réparateur des maux, et victime de ses vertus, fait sur les Groënlandais cette impression d'enthousiasme qu'on retrouve

chez les Écossais qui firent la guerre à Charles Ier., et le livrèrent ou le vendirent à Cromwell. L'orateur, qui ne parle jamais sans se croire inspiré, dit avec confiance tout ce qui se présente plutôt à sa bouche qu'à son esprit; et quand la parole vient à lui manquer, il a recours aux larmes qui ont tant d'influence sur les âmes moins sensibles. Ces pleurs ont bien plus d'éloquence que les discours; et c'est là que le missionnaire des sauvages est au-dessus de l'orateur des rois. C'est cet empire de la parole et des larmes sur les sens et le cœur des hommes assemblés qui sans doute a si rapidement étendu les progrès de l'Évangile chez les nations errantes de l'Amérique, qui a civilisé les habitans du Paraguay, qui les a mis sous le joug d'une société trop répandue et trop puissante pour n'avoir pas mêlé quelques artifices à de grandes vertus.

Les frères Moraves semblent avoir étudié l'histoire et la marche des jésuites dans leur établissement. Nés dans une plus grande obscurité, ils se sont multipliés en aussi peu de temps. C'est le même enthousiasme, la même ferveur, le même esprit d'union et de fraternité. Si ces missionnaires luthériens, plus ignorans, n'ont pas eu l'oreille des rois, et ne se sont pas attachés spécialement à une cour pour s'insinuer dans toutes les autres avec une adresse plus souterraine encore, ils commencent, en gagnant le bas peuple, à se glisser dans toutes sortes d'états et de conditions, à se faire en

même temps commerçans, ouvriers et cultivateurs. Sous la direction de quelques grands qui fondent des châteaux au lieu de monastères, ils forment des peuplades, des colonies et des cités, dont ils sont à la fois les apôtres, les pères et les propagateurs par toutes les voies de la nature et de l'art, joignant les douceurs du mariage aux consolations de la piété, bâtissant l'édifice d'une grande société avec tous les leviers de la religion. A la vérité, les attachemens naturels et les soins domestiques inséparables de la vie conjugale relâchent ces nœuds factices qui lient et composent les sociétés monastiques et célibataires. Mais ce qu'on perd de l'esprit de fermentation et de vigueur, qui donne tout à coup un grand éclat et toute la célébrité de la renommée à un corps religieux, on le compense par le genre, le nombre et la solidité des établissemens qu'un peuple choisi, qui se mêle dans tous les autres, peut cimenter avec le temps. Peut-être les frères Moraves seront-ils dans la religion luthérienne ce que les quakers ont été dans la communion anglicane. Du moins citoyens et plus patriotes que les jésuites, enfans de la métropole et pères de la colonie, ils seront plus attachés par les liens du sang et par l'intérêt social à la patrie commune. Mais voyons avec quelle industrie ils jettent d'avance les germes de leur agrandissement et de cette félicité que tous les hommes ont le droit et même l'obligation de se procurer sur la terre. Quand leur enthousiasme opé-

rera ce bien sans aucun trouble, il sera toujours utile; mais l'enthousiasme entraîne souvent l'intolérance. Les missionnaires eux-mêmes s'en plaignent.

Un Groënlandais converti, se trouvant logé près d'une cabane où il y avait une assemblée de danse, et ne sachant comment éviter les tentations que lui donnait le bruit, se mit à genoux pour prier. Ensuite se levant, il entre dans l'assemblée, impose silence, ordonne qu'on l'écoute parler de Dieu, menaçant de briser le tambour sous ses pieds. Une femme, appelée Sara, ne s'arrêta pas aux menaces: dans une pareille assemblée, elle prit le tambour du bal et le mit en pièces. Mais nous l'avertîmes, disent les missionnaires, de ne pas troubler les jeux des inconvertis, et de se contenter d'instruire ceux qui voudraient l'écouter. Nous avons remarqué depuis, avouent ces bons frères, que notre Sara était pétulante, indocile et dédaigneuse. Ces défauts lui venaient des succès de sa prédication; mais elle a reconnu ses fautes et sa faiblesse. En général, ils se sont aperçus que, dès qu'un Groënlandais était chrétien, il voulait être apôtre. Cependant ils bénissent les heureux fruits de cette ferveur, et tâchent de la répandre, quoiqu'en y mettant les bornes de la prudence.

L'hiver était la bonne saison pour les missionnaires. C'était alors qu'ils se faisaient à loisir pêcheurs d'hommes. Mais comme le temps de la véritable pêche dispersait au loin les

Groënlandais, et qu'ils oubliaient en été tout ce qu'ils avaient appris de la religion en hiver, on fit un arrangement par lequel les femmes et les enfans orphelins demeurèrent dans des tentes auprès de la mission, sous la conduite d'un chrétien à qui l'on donna les moyens de pourvoir à leur subsistance, avec la charge de veiller à leur instruction. Cependant une femme chrétienne qui, sans être mariée, avait des liaisons trop charnelles avec un Groënlandais inconverti, se plaignit de cette innovation des missionnaires comme d'une gêne imposée sur les consciences et d'une violence faite à la liberté. Ses murmures pouvaient exciter le mécontentement et la désertion dans le bercail. On y porta remède en séquestrant cette néophyte dyscole de la société des fidèles, jusqu'à ce qu'elle fût rentrée dans son devoir.

Mais outre le soin qu'on prit de ce petit troupeau, l'un des missionnaires suivit les hommes à la pêche et à la chasse, et il n'y perdit pas son temps. Sans parler de la prière qu'il faisait soir et matin à ses catéchumènes, il prit beaucoup de perdrix, et emporta plusieurs sacs de harengs, donnant l'exemple du travail, et gagnant en même temps de quoi subvenir à la disette. C'était un nouveau moyen de faire des prosélytes : on ne peut lire sans quelque intérêt certains endroits du journal que ces missionnaires donnent des voyages qu'ils font à la suite des pêcheurs et des chasseurs. Écoutons un moment Frédéric Boëhmish. C'est un des

trois premiers frères Moraves qui allèrent au Groënland. Il s'y maria, en 1740, avec une fille de Matthieu Stach, son confrère. Il fit un voyage quatre ans après en Allemagne, pour aller rendre compte au synode de Herrnhut des succès de la mission du Groënland. En chemin, il fut arrêté par des soldats (prussiens sans doute) qui, le prenant pour un vagabond, voulurent l'enrôler par force, et le ballottèrent d'une place à l'autre. Mais il s'en défendit toujours, et fut enfin relâché par la médiation d'un abbé luthérien. Sa femme l'avait suivi partout avec deux enfans qu'elle portait au séminaire de Marienborn pour y être élevés et nourris par les soins et dans les principes de la société des Herrnhuters. Avant de repartir pour le Groënland, il reçut le sacerdoce, qui devait le mettre en état de remplir avec plus de fruit les fonctions de son apostolat. Voici le compte qu'il rend d'un voyage qu'il fit au mois de mai 1746 à la pêche du hareng.

« Le 19, dit-il, nous partîmes au chant des cantiques, sur quatorze *umiaks* et plusieurs *kaiaks*. Nous fîmes quatre lieues. Le soir j'assistai à l'heure du chant. Ensuite quelques Groënlandais vinrent dans ma tente, où nous eûmes un entretien dont je ne puis rendre l'onction et la douceur ineffables. « Mais dans ces momens » de la grâce.... quelle paupière pourrait rete- » nir.... les larmes de joie ?.... Elles brisent leur » écluse, et se débordent sur les joues.... comme

» un daim qui s'échappe et bondit à travers
» champs.... »

» Le 20, nous arrivâmes à Pissiksarbik. Il y avait sur le rivage six tentes de Groënlandais sauvages. Nous plantâmes les nôtres plus loin.

» Le 21, nos hommes allèrent à la pêche du phoque, et m'apportèrent quelques morceaux de chair de cet animal, dont je mangeai avec autant de plaisir qu'ils en témoignaient à me faire ce présent.

» Le 22, qui était le dimanche, je fis le matin l'office du jour. L'après-midi, j'allai visiter les tentes des sauvages. Le soir, mon catéchiste présida à l'heure du chant, et moi à l'instruction des baptisés.

» Le 23, le 24 et le 25, notre troupe fit la plus heureuse pêche de harengs, et moi aussi. Le temps était si chaud, que nous avions de la peine à porter nos habits. Mais le 26, le 27 et le 28, la neige amena un froid si vif, que je ne pouvais pas écrire.

» Le 29, je prêchai en plein air, et je lus ensuite à ma troupe des lettres de nos frères d'Europe.

» Le 1er. juin j'allai à la chasse, et je tuai un gros renne. Le lendemain j'en fis un régal à ma troupe, chez laquelle le démon, pendant ma courte absence, avait déjà semé de la zizanie; mais je la dissipai. J'envoyai de nos nouvelles, avec de la viande fraîche, à Neu-Herrnhut. On m'en rapporta des lettres qui me firent grand plaisir. Nous étions dans la saison où il

fait jour tout le temps de la nuit : j'en profitai pour aller à minuit pêcher du hareng dans un autre canton.

» Le 3, je fis une admonition à deux filles qui étaient aller chasser à mon insu avec d'autres hommes que leur chef de famille. Elles reconnurent leur faute, et n'y retombèrent plus. L'après-midi, je fis *la fête d'Amour* et le catéchisme à vingt-deux enfans. Je parlai à un homme veuf qui voulait se remarier à la façon de son pays, c'est-à-dire, vivre en concubinage. C'était un catéchumène ; je lui fis sentir l'indécence de cette conduite ; et, pour le sauver de la tentation, je l'engageai à retourner chez lui...

» Le 5, je prêchai. Le 6, j'allai à la chasse. Simon (c'est un Groënlandais baptisé) prit un daim dont il régala toute la troupe. Durant le repas, il dit : « Je n'ai plus honte de me laisser » guider comme un enfant par nos prédica- » teurs ; je sais par expérience que leur société » est bonne ; ils n'ont point envie de nous do- » miner, comme quelques-uns d'entre nous le » pensent et le débitent. »

A ce journal de la pêche Crantz demande la permission d'en joindre un autre de la chasse. C'est Matthieu Stach qui va nous le donner.

« Le 3 septembre, dit-il, quelques Groënlandais allèrent à la chasse des rennes, et comme nous n'aimons pas à les laisser aller sans instruction, je les suivis. Dans une baie nous fûmes accueillis d'un grain qui sépara nos bateaux. Je fus obligé de louvoyer dans la baie, ne pou-

vant aborder à cause de la hauteur du rivage hérissé de rochers. Le courant était rapide, et les lames menaçaient de nous submerger. Le bateau des femmes roulait sur les vagues qui se repliaient comme un ver. A cette occasion je me souviens d'un verset de nos cantiques : *Agneau, tu as fait l'univers ; mais souviens-toi que nous sommes tes petites créatures.* Dans un quart d'heure tout fut calme, et nous étant mis à ramer deux lieues, nous allâmes planter nos tentes à Okeitsuk pour attendre les deux autres bateaux que l'orage avait écartés. Mais ils ne purent nous rejoindre que deux jours après. Ils avaient couru le plus grand danger, surtout un jeune Groënlandais dont le kaiak n'avait pu suivre les bateaux, les vagues lui ayant emporté sa bouée ou vessie de pêche ; tandis qu'il voulait la rattraper, il avait perdu sa rame, ce qui l'obligea de ramer avec ses deux mains, qui lui en tinrent lieu, jusqu'à ce qu'il l'eût recouvrée. Le mauvais temps nous empêcha de chasser durant six à sept jours.

» Le 12, j'allai à la chasse, et je tuai deux rennes; les Groënlandais ne prirent rien : je leur donnai la moitié de ma chasse.

» Le 13, je pris encore un autre renne. Le matin, à l'heure de la prière, un Groënlandais vint me dire qu'il avait eu la pensée de prendre une verge et de battre sa femme, parce qu'elle ne voulait pas lui obéir. Je lui dis qu'on pouvait châtier ainsi les enfans, mais non les grandes personnes. Je parlerai, lui dis-je, à votre

femme ; elle se corrigera. « Eh bien, répondit-» il, je ne la battrai pas, mais je t'avertirai » quand elle retombera dans la même faute. »

C'en est assez pour faire connaître le plan de direction spirituelle que suivent les frères Moraves avec les Groënlandais. On voit dans ce court extrait leur langage, leur genre de vie, le courage qu'ils puisent dans leur enthousiasme, l'empire que le fanatisme qui s'exhale de leur âme dans celle des sauvages doit leur assurer à la longue sur ces peuples simples et de bonne foi. C'est la même méthode, le même esprit dans l'histoire de vingt ans de missions. Ces heureux insensés se sont fait un art de l'inspiration pour étendre leurs dogmes et leur culte. Tous les moyens humains, mais les plus doux, ont été dans leurs mains des instrumens de prosélytisme; et le prosélytisme à son tour deviendra peut-être un jour pour eux un instrument de puissance. Pourquoi faut-il qu'on soit obligé de louer et d'admirer la conduite de ces missionnaires luthériens qui, voulant policer les sauvages, corrompent leur raison pour les unir en société! Ne peut-on donner des lois et des mœurs aux hommes, sans leur inspirer des erreurs? N'y a-t-il que la force ou la ruse, et toujours la crainte qui nous puissent mener, même au bien? Ne verra-t-on jamais une ligue formée par la raison et l'humanité pour la propagation des vérités utiles au bonheur du monde, pour l'accroissement et la perfection de la société, pour la paix des états et

le soulagement des peuples ? Cette association, composée de gens sans parti, qui n'auraient que du courage, des lumières, de la vertu, du désintéressement, pourrait opérer avec le temps une révolution dans les opinions et les mœurs. Elle prendrait la place des sociétés qui jusqu'à présent n'ont été dirigées que par un fanatisme particulier de religion souvent mal entendue, et qui, sous prétexte de former de nouveaux établissemens, ne rassemblent que de nouvelles bandes de combattans. Car si l'état de nature est la guerre d'un seul contre un seul, l'état actuel de société est la guerre de tous contre tous. Qu'est-ce, en effet, qu'un sauvage que des missionnaires hérétiques attirent dans une peuplade catéchisée ? C'est un homme à qui l'on donne tantôt une boisson qui redouble sa soif au lieu de l'apaiser, tantôt un remède qui n'adoucit la mort qu'en aigrissant la vie. Sans parler ici des nations du Paraguay, qui sans doute sont des catholiques à la manière de leurs apôtres, mais qu'on ne connaît pas assez pour avoir le droit de préconiser ou de diffamer la société qui les a civilisées et dirigées, voyons par quelle suite et quelle combinaison de moyens les frères Moraves sont venus à bout de former au Groënland deux peuplades assez considérables d'hommes à demi policés sous le nom de chrétiens.

Crantz dit d'abord qu'on fut plusieurs années avant de faire part aux Groënlandais, même baptisés, du mystère de l'eucharistie. Les frè-

res Moraves se faisaient un scrupule de leur en parler, par une sorte de défiance. « Je n'examine point ici, dit-il, si elle était bien ou mal fondée; mais il est certain que les chrétiens du Groënland ne sentaient pas assez leur faiblesse et leur corruption pour participer à ce mystère. » On attendit qu'ils eussent une résignation de cœur à l'obéissance aveugle avant de les admettre à la communion. Aussi ce missionnaire ne date-t-il la congrégation ou l'église du Groënland que de l'année 1757, où l'on put bâtir une chapelle. Auparavant, dit-il, on avait catéchisé les Groënlandais en plein air, ce qui n'était commode ni pour l'auditoire ni pour le prédicateur. Depuis trois ans cependant on leur prêchait à couvert; mais la chambre d'assemblée était trop petite. Les missionnaires du Groënland en firent de fréquentes plaintes à leur congrégation d'Europe. Au synode qu'elle tint à Zeyst, Jean Beck, l'un de ces ouvriers évangéliques, fit acheter, par les libéralités des *frères unis*, du bois de charpente, et l'on fréta exprès un vaisseau pour transporter ces matériaux à la nouvelle confrérie. Christian David, cet infatigable charpentier qui avait bâti au Groënland la première hutte des Herrnhuters, et la première école des enfans du pays, voulut aussi construire la première maison de la mission. Elle fut commencée le 5 juillet; et malgré la neige qui tomba dans ce mois d'un soleil continuel, et qui augmenta dans le suivant, cet édifice fut assez

avancé pour qu'on pût y tenir à couvert les assemblées de religion dès le 16 septembre. Un mois après on fit la consécration de la nouvelle église. Ce fut une joie inexprimable parmi les Groënlandais que d'avoir pour la première fois une maison de prière. L'église attira bientôt autour de ses murs une espèce de bourgade composée de six grandes maisons qui contenaient environ cent quatre-vingts personnes; de sorte qu'avec celles de la colonie voisine on rassemblait à l'église près de trois cents personnes.

La peuplade de Neu-Herrnhut (ainsi s'appela la nouvelle maison des frères Moraves) fut partagée en trente bandes, neuf d'un sexe, et quinze de l'autre; les premières dirigées chacune par un homme, et les autres par autant de femmes. Ensuite on établit une école de chant. Deux frères qui savaient un peu de musique instruisirent des enfans à chanter par routine, c'est-à-dire, avec la seule attention de l'oreille, sans employer l'étude des yeux. C'est à peu près ainsi qu'on devrait peut-être enseigner la musique et toutes les autres choses aux enfans, jusqu'à ce que l'âge des forces du corps et de l'esprit les mît en état d'appliquer la théorie à la pratique, et de chercher dans la réflexion les principes de tout ce qu'ils ont appris par les sens.

Quand on eut une église, on célébra des fêtes, entre autres celle de la congrégation. Elle se tint tous les mois; on y baptisait les ca-

téchumènes; on prêchait, on faisait les offices, on y lisait les lettres des confrères d'Europe, et surtout celles des élèves de tous les séminaires de l'unité, adressées aux jeunes chrétiens du Groënland. Ces lectures étaient interrompues par le chant de quelques versets, où le sang de l'agneau (mot de mysticité fréquemment répété) faisait couler les larmes. Toutes ces pieuses inventions attiraient insensiblement le concours à la nouvelle église, et la congrégation, augmentée de cinquante-deux personnes préparées depuis long-temps au baptême, se trouva composée, en 1747, de cent trente-quatre Groënlandais baptisés. Dès lors on commença de faire à l'église des mariages, des funérailles, et toutes les cérémonies qui, consacrant les actes et les engagemens les plus solennels de la vie civile par le sceau de la religion, donnent de la consistance au culte public, de l'autorité, puis du pouvoir et des richesses à ses ministres. Mais une observation singulière faite par Crantz, « c'est, dit-il, que, depuis qu'on a bâti une église au Groënland, les coups extraordinaires de la grâce y sont moins fréquens. Elle y agit avec moins d'éclat que dans les premiers temps de l'arrivée des missionnaires. Je fus d'abord étonné, poursuit-il, de ce changement, qui ne me paraissait pas favorable à la religion. Mais, en y regardant de plus près, je trouvai que les conversions miraculeuses, loin d'être nécessaires, auraient pu avoir de fâcheuses conséquences. La grâce n'avait plus besoin

de susciter des témoins à l'Évangile lorsque la cité sainte brillait sur la montagne, et que le chandelier y éclairait au loin et auprès. Une nuée de témoins donnait plus d'éclat à cette lumière victorieuse que des flambeaux épars et isolés. »

C'est avec ce langage mystique et ces bénignes interprétations que les frères Moraves croient voir et montrer partout le doigt de Dieu dans leur propre ouvrage. Si la famine afflige les Groënlandais, c'est un châtiment du ciel contre ces infidèles. Si la disette les attire à la congrégation, où la charité, par une assistance gratuite, en retient quelques-uns à la nouvelle église, c'est la grâce qui les y appelle, les touche et les convertit. Si les pasteurs et leurs troupeaux de baptisés échappent aux dangers de la mer, aux glaces flottantes qui, dispersant leurs bateaux, les égarent et les ballottent des mois entiers, tantôt sous les eaux et tantôt au-dessus, sauvés enfin à la nage et à la rame, ils remercient l'agneau de ce miracle. Si, dans le rude mois de décembre, quand tout leur manque, ils trouvent sur le rivage une baleine morte de neuf brasses de longueur, trois cents personnes qui se mettent à la dépecer, après s'en être rassasiées et en avoir fait d'amples provisions, regardent cette heureuse rencontre comme un don du ciel, et croient cette baleine aussi miraculeuse que celle de Jonas. Ces luthériens enfin, ces frères *illuminés*, *morts*, *réveillés*, *ignorans*, divisés en autant de classes

que l'académie des Arcades avait jadis de colonies distinguées par des noms ridicules, ces frères Moraves se voient toujours portés sur les ailes de l'amour divin, et se croient invincibles, invulnérables, tandis qu'ils nagent dans le sang qui coule des plaies de l'agneau. Cependant ils mêlent souvent au secours d'en-haut des armes et des moyens qui tiennent trop de la faiblesse humaine pour n'être pas suspects.

Un jour, après avoir admis dix-neuf Groënlandais au *souper du Seigneur* (c'est ainsi qu'ils appellent la communion), ils baptisèrent sept enfans du troupeau, parmi lesquels était une jeune fille qu'ils avaient sauvée quelques semaines auparavant du danger de la damnation; on va voir comment. Cette brebis était allée avec un homme de sa cabane à Kanghek. Un sauvage groënlandais l'enleva par force, et voulut en faire sa femme à la façon violente du pays. L'hôte qui l'avait reçue était trop faible contre des païens qui prétendaient, en dépit des Européens, épouser les filles baptisées de même que les autres, sans attendre leur consentement, et malgré leur résistance. Il la laissa donc à ces barbares, et, le cœur rempli de chagrin, il vint avertir les missionnaires de cette étrange aventure. Comme il y avait trois jours que la fille était entre les mains des sauvages, on partit, dès la nuit même qu'on en fut informé, pour courir à sa délivrance. Un des libérateurs entrant dans la cabane où elle était enfermée, lui dit : « Comment es-tu venue ici? Cet hom-

» me, dit-elle, en montrant son ravisseur, m'y » a entraînée par force. Avais-tu du penchant » pour lui?... Non, puisqu'il m'a tirée par les » cheveux.... Prends donc tes effets et suis-» nous, car nous sommes venus exprès te cher-» cher. » En même temps il entre un frère ou un député de la mission avec un fusil. Aussitôt les sauvages dirent à la fille de se dépêcher de partir, de peur qu'on ne les tuât tous. On les assura qu'il ne leur serait fait aucun mal, pourvu qu'ils ne s'avisassent pas une autre fois de mettre la main sur les brebis du bercail des frères. Les sauvages ne songèrent plus, dit le missionnaire, qu'à se voir délivrés de nous; et la pauvre fille en fut quitte pour avoir été battue par de vieilles femmes qui avaient employé, en vertu de leur ministère, les voies de rigueur usitées au Groënland pour forcer la pudeur à se laisser ravir ce qu'elle n'ose accorder. C'est ainsi que les frères secondaient quelquefois les impulsions de la grâce. Ils firent cette année (1748) trente-cinq baptêmes et huit enterremens dans leur église, qui se peuplait et s'agrandissait en même temps de morts et de vivans. Tout leur réussit donc, et leurs travaux spirituels furent récompensés par des bénédictions même temporelles; car la mer jeta presqu'à leur porte assez de bois flottant, non-seulement pour leur provision de chauffage, mais pour ajouter une aile à leur maison et construire une salle d'école.

L'année suivante la sœur Judith bâtit une

espèce de couvent pour les filles. Cette Groënlandaise était allée, il y avait deux ans, en Allemagne, avec quatre autres personnes de son pays, sous la conduite du missionnaire Matthieu Stach. Deux de la troupe, mari et femme, moururent à la maison de Herrnhut, en Lusace. Les trois autres suivirent le frère Stach en Hollande, où le capitaine Gerrison, qui les avait amenés du Groënland sur le vaisseau *l'Irène*, les prit encore sur son bord pour aller à Londres. Les deux jeunes Groënlandais avaient traversé toute l'Allemagne à pied, sans se faire connaître. Ils gardèrent de même l'incognito en Angleterre, de peur d'exciter une curiosité qui ne devait que leur être importune. Cependant ils furent présentés au roi et à la cour, dont les regards pouvaient être accompagnés d'une bienfaisance utile à la mission.

De Londres, ils partirent sur *l'Irène* pour la Pensylvanie, où ils visitèrent les congrégations de Béthléem et de Nazareth, qui sont des établissemens du herrnhutisme. Ils trouvèrent là des Américains convertis qui leur donnèrent des lettres de dévotion pour leurs frères groënlandais. Christian David, qu'ils avaient pris en Allemagne, fit une bonne provision de lattes de cèdre et de bois de construction pour bâtir un magasin de vivres; et la congrégation de Pensylvanie envoya ce présent à celle du Groënland en signe d'union et d'alliance spirituelle.

L'Irène passa de New-York à New-Herr-

nhut en trois semaines, avec les deux missionnaires et les trois Groënlandais. « Quand on connaît, dit Crantz, la simplicité des sauvages et la dépravation des chrétiens, on doit regarder comme un miracle que ces trois personnes n'aient pas été perverties dans un voyage de deux ans. » Mais les mauvaises impressions que ces étrangers avaient reçues en Europe s'effacèrent si vite de leur imagination, qu'ils coopérèrent même de leurs travaux et de leurs soins aux progrès de l'Évangile. La sœur Judith, en particulier, profita de tout ce qu'elle avait vu à Herrnhut en Lusace pour former au Groënland des institutions utiles à son sexe. Elle proposa à toutes les filles nubiles, et aux servantes qui n'étaient pas mariées de venir habiter avec elle dans une maison séparée, ou du moins de s'y rassembler le soir, après avoir fait leur tâche dans leur famille. Elles passent ainsi la nuit dans un dortoir commun. Cette séparation les met à l'abri de voir et d'entendre des choses qui, dans des maisons faites et disposées comme le sont celles des Groënlandais, peuvent occasioner des désirs ou des actions souvent peu conformes à la morale du christianisme, et surtout à la régularité du herrnhutisme.

C'est ainsi que l'arbre et le sauvageon croissaient et fleurissaient ensemble par tous les moyens que fournit un zèle actif et industrieux. Tantôt on mariait un missionnaire avec une sœur du herrnhutisme pour travailler

de concert à la propagation des chrétiens par les voies de la nature et de la religion ; tantôt on pensionnait un Allemand qui avait appris le groënlandais pour être catéchiste ou maître d'école ; tantôt on apprenait l'allemand à des enfans du Groënland pour écrire, parler et chanter dans les deux langues des missionnaires et des néophytes. Crantz dit pourtant qu'aujourd'hui l'on n'enseigne point la langue allemande aux Groënlandais, parce qu'ils n'ont pas le temps de l'apprendre, et qu'elle n'est d'aucune utilité pour eux ni pour la mission.

Si celle-ci produit quelques bons effets, ce n'est pas sans un mélange de zizanie, dont elle a semé le germe entre les habitans baptisés et les sauvages inconvertis. En effet, on trouva parmi les chrétiens que la congrégation perdit cette année un homme assassiné par un sauvage pour une injure qu'il prétendit avoir reçue d'un chrétien. Il paraît que les Groënlandais en veulent aux missionnaires, parce qu'ils regardent comme enlevées à la nation des personnes qui quittent leur famille pour aller vivre avec ces étrangers. On se plaint déjà dans le Groënland que le christianisme divise le père d'avec son fils, et le frère d'avec sa sœur. C'est aux hurrnhuters de répondre à ce reproche.

D'un autre côté, la police de ce peuple se perfectionne dans leur société. Une femme chrétienne étant venue à mourir, un enfant qu'elle laissait resta à l'homme chez qui elle ha-

bitait : un sauvage de Kanghek vint réclamer cet enfant, parce qu'il était né chez lui, et qu'il l'avait adopté sous le nom d'un fils qui lui était mort. Mais, comme l'autre Groënlandais avait depuis ce temps-là fait vivre l'enfant et la mère, le procès fut jugé en faveur du chrétien chez qui la mère était morte, contre le sauvage chez qui l'enfant était né. Ce n'est pas que ce jugement ne fût susceptible de révision et d'appel dans la jurisprudence de nos tribunaux, où l'on verrait bientôt éclore des mémoires, et des factums, et des plaidoyers, et des consultations, et des sentences contradictoires sur cette belle question.

L'hiver de 1750 fut plus rude qu'on n'en avait encore vu. Le havre de Neu-Herrnhut, qui a six milles d'étendue dans sa moindre largeur, fut tellement couvert de glace, même dans le mois d'avril, qu'on n'y put avoir d'eau malgré la force des courans et des hautes marées de l'équinoxe. La famine fut générale dans le Groënland. Cependant on s'en ressentit moins qu'ailleurs à la mission, où l'on avait appris aux fidèles non-seulement à prier, mais à travailler, à faire des provisions, à vivre avec économie; les inconvertis vinrent y chercher de l'assistance. On profita de leur détresse pour leur prêcher l'Évangile; ce fut sans fruit. Ils admiraient le bon ordre et la sorte d'abondance qui régnaient à Neu-Herrnhut; mais quand on leur demandait s'ils ne voulaient pas suivre l'exemple de leurs frères

qui ne manquaient de rien dans un endroit qui n'était pas le mieux situé du Groënland, ils répondaient : « Saniessegalloar pogun, kissien ajournakau ; c'est-à-dire, nous nous convertirions volontiers, si ce n'était pas si difficile. » Ensuite continuait-on à leur parler de religion, ils s'enfuyaient, comme si c'eût été quelque sortilége, ou une maladie contagieuse.

Il paraît que ce qui choquait les Groënlandais était de voir leurs mœurs contrariées par ces missionnaires étrangers, dont la vie et la direction semblaient attenter à la liberté des sauvages. Un de ces inconvertis vint à la mission menacer les frères de brûler leur maison, s'ils ne lui rendaient une femme qu'ils avaient prise sous leur protection, après qu'elle s'était échappée de ses mains pour se soustraire au mariage. On se mit en garde contre ses menaces ; mais comme il rôdait toujours dans l'intention d'enlever cette femme, celle-ci n'étant pas encore au rang des catéchumènes, on la lui rendit en le priant de ne pas l'épouser par violence. On apprit par la suite qu'ils étaient d'accord l'un et l'autre ; ainsi la mission ne se mêla plus de cette querelle de ménage.

Le zèle de ces prédicateurs est quelquefois sujet à troubler le repos des familles. Une Groënlandaise s'étant retirée chez les chrétiens pour y recevoir le baptême, ses frères voulurent la ramener chez eux ; mais comme elle ne se souciait pas d'y retourner, et qu'elle s'était

mise sous la protection d'un missionnaire, ils l'enlevèrent dans l'intention, dit-on, de la tuer. Pour obtenir grâce de la vie, elle entra dans un canot, et consentit à partir avec ces sauvages. Le missionnaire écrivit à la colonie de Bonne-Espérance pour faire arrêter les ravisseurs et relâcher la fille baptisée. On fit la garde à Kanghek, où ils devaient passer en allant au sud; mais on ne la vit point, parce que ses frères l'avaient obligée de se tapir dans le bateau sous des peaux, en la menaçant de l'égorger, si elle remuait ou se montrait. A quatorze lieues plus loin, elle pria ses frères de la descendre un moment à terre pour aller cueillir des baies ou des fruits sauvages. Dès quelle fut débarquée, elle se cacha dans des rochers où on la chercha pendant deux jours sans pouvoir la trouver. Enfin les sauvages s'étant rembarqués, elle fit plusieurs lieues à pied dans les montagnes, jusqu'à ce qu'elle rencontra un Groënlandais qui la conduisit à son canot et la remit à la colonie. On ne peut excuser, ce semble, la conduite des missionnaires qui, dans l'intention de sauver des âmes, établissent une séparation entre les Groënlandais, et élèvent des familles spirituelles aux dépens de celles que la nature avait formées. Toute religion qui dérobe un fils ou une fille à ses parens, sous prétexte de rendre ou d'attacher ses enfans à Dieu, est une religion de discorde, de persécution, ennemie de la paix des états et du bonheur de la société gé-

nérale. La conversion devient alors séduction ou violence. Rien ne rachète ce vice inhérent au prosélytisme. Cependant, s'il était permis de conquérir et de subjuguer des peuples sauvages, les voies insinuantes que le christianisme inspire aux missionnaires pour étendre la domination des princes de l'Europe sont peut-être les plus humaines que l'on puisse employer. Les frères Moraves ont pris au Groënland toutes les précautions pour rendre leurs chrétiens heureux. Ils ont fait des statuts de police extérieure, utiles au bon ordre, à la paix domestique, au bien du corps, lié de si près au bien de l'âme, dit Crantz, des réglemens, en un mot, qui tendent à former un peuple de mœurs réglées et sociales, également agréable à Dieu et aux hommes. Si quelqu'un manque à ces statuts, on l'y ramène par des admonitions d'abord secrètes, ensuite publiques; par les corrections de la charité fraternelle; par les lois pénales de la religion, dont la plus sévère est l'excommunication, toutefois passagère. C'est une loi convenable peut-être à des temps de ferveur, et salutaire tant qu'elle est révérée; mais, dans des siècles où le relâchement des mœurs a gagné jusque dans le sanctuaire, ébranlé les dogmes, et miné les fondemens de la religion par les scandales de ses ministres, l'excommunication devient infructueuse contre les particuliers, insolente contre les princes, et ridicule, quand elle n'est pas séditieuse. Aussi le clergé luthérien, tou-

jours soumis à la puissance de l'état, ne hasarde une arme aussi débile que dans un pays où sa nouveauté fait sa force. Il ne prête à ce glaive spirituel aucun pouvoir tranchant, et, satisfait de l'ascendant de confiance que la vertu donna toujours au sacerdoce, il ne compromet point imprudemment une autorité d'opinion avec celle qui naît des lois physiques.

C'est par de telles voies de douceur que les missionnaires du Groënland gouvernaient leur troupeau chéri de chrétiens. Ils les comparent à des enfans bien nés, dont le bon exemple inspirant l'émulation a plus d'influence pour entraîner au bien et prévenir le mal, que les préceptes et les châtimens d'un maître sévère. Les Groënlandais ne manquaient de rien sous la direction des frères Moraves, et c'était un des bons argumens que ceux-ci savaient employer en faveur de leur doctrine. Dans un endroit (disaient-ils à leurs néophytes) où deux familles pouvaient subsister, vous vivez au nombre de trois cents personnes; et quand on meurt de faim, même dans les lieux où régnait l'abondance, vous êtes en état de secourir les indigens de votre superflu. Vous voyez donc que le Dieu qu'on vous prêche est bien votre père ou votre pourvoyeur. C'est sous ce dernier titre qu'on distingue au Groënland un père, ou un mari. Cette abondance tournait presque toujours au profit de la prédication, continue Crantz. Dans l'hiver de 1751, les îles d'alentour

furent tellement couvertes de canards sauvages, qu'on les prenait avec la main en les chassant sur la côte. Ces canards firent l'effet de la manne dans le désert. Un samedi au soir les chasseurs revinrent avec leurs kaiaks remplis chacun de quarante ou cinquante pièces de gibier. Ceux qui voulurent aller le lendemain matin à la chasse, au lieu d'assister à l'office divin, s'en retournèrent les mains vides, et le corps bien fatigué. Les missionnaires leur dirent alors que, si la chasse avait été si heureuse le samedi, c'était afin qu'on pût sanctifier le dimanche.

Ces pieux sophismes étaient soutenus par des œuvres de charité plus persuasives. Un catéchiste de la mission, étant à la chasse, rencontra dans sa route un pauvre Groënlandais qui venait de perdre sa femme et se préparait à enterrer avec elle une fille de six mois, parce qu'il n'avait pas de quoi la nourrir. Il dépêche aussitôt vers cet homme un chrétien qui lui demande sa fille, l'emporte, la fait baptiser, et la donne aux sœurs de la congrégation pour l'élever. Voilà le triomphe de la religion et de l'humanité.

L'année 1752 est remarquable dans l'histoire du Groënland par la visite d'un évêque; c'était Watteville, gendre du comte de Zinzendorf. Entré dans la famille et la congrégation de cet instituteur, il fut promu à l'épiscopat dans l'église luthérienne, et, à ce titre, nommé visiteur général des missions du herrnhutisme. Le voyage qu'il fit au Groënland est assez instruc-

tif et assez court pour ne pas être omis dans l'histoire des voyages. Voici le précis de la relation qu'il envoya de cette course apostolique au comte, son beau-père et son directeur.

« Le 1er. mai, nous partîmes d'Elseneur, d'où nous vîmes sortir en même temps que nous une flotte de soixante-quatre bâtimens. Nous longeâmes les côtes de Suède, et le 2 nous passâmes du Cattegat dans la mer du Nord; elle nous parut couverte de harengs qui bouillonnaient comme de petites vagues. Le 4, nous vîmes la côte de Norwége, qui disparut le 6, et le 9 nous dépassâmes les îles de Shetland pour entrer dans la mer occidentale. Ces trois derniers jours, nous fîmes deux cents lieues par un bon vent d'est. Le mauvais temps nous obligea de relâcher le 14 durant vingt-quatre heures. Ensuite tout alla bien jusqu'au 21, que nous essuyâmes du gros temps pendant les trois fêtes de la Pentecôte, mais sans discontinuer d'avancer. Le 23, nous rencontrâmes deux vaisseaux pour la baie de Disko, partis huit jours avant nous. On se parla des trois bords, et la nuit nous sépara. Le 24, nous dépassâmes le cap Farewell pour entrer dans le détroit de Davis. Le 25, nous commençâmes à naviguer entre les glaces. Le 27, le vent, jusqu'alors favorable, tourna contre nous; un brouillard continuel nous déroba tout, même notre route, jusqu'au 1er. juin. Alors il se dissipa pour nous laisser voir une grande île de glaces flottantes, qu'il fallut tourner.

Le 3, on fut investi de ces glaces par trois côtés, n'ayant la mer ouverte qu'à la poupe, par le vent du sud. Le lendemain, nous fûmes entièrement pris des glaces, et l'on ne put que ramer au travers. Depuis le 4 jusqu'au 10, on se trouva toujours entre des montagnes et des plaines flottantes de glace. Le 12, nous découvrîmes la terre, mais à vingt-quatre lieues de distance, par la cime des montagnes couvertes de neige. A dix heures du matin, le ciel offrit à nos regards trois parélies, couronnés chacun de deux cercles de lumières. Aucun de nos navigateurs n'avait encore rien vu de pareil. Ce phénomène fut accompagné d'un léger vent d'ouest, bientôt remplacé par un bon vent du sud. Comme il nous portait trop en avant au nord, nous carguâmes les voiles le 13 au matin. A huit heures on gagna vers la terre, et le courant fut si favorable, qu'à dix heures nous touchâmes aux îles les plus voisines de la côte où nous allions. Ce fut là que je vis pour la première fois deux Groënlandais qui nageaient avec leurs kaiaks comme des canards, souvent entre deux eaux, toujours devant notre vaisseau, malgré les vagues et le gros temps. Nous embouchâmes entre Kanghek et Kokernen, dans le passage méridional de Bals-Fiord. Le vent, qui fraîchit toujours jusqu'au degré de la tempête nous obligea d'amener nos voiles l'une après l'autre, et cependant avec une demi-voile nous rasions les îles comme un trait. Enfin je vis la maison de Neu-Herrnhut, et

à une heure après midi nous ancrâmes. Je ne savais encore si j'étais à terre ou sur mer, lorsque je sentis dans mes bras le frère Bech qui m'arrosa de ses larmes. La joie fut si vive, qu'il se trouva subitement délivré d'un accès de fièvre qui venait de le prendre. »

Crantz interrompt ici le journal du pieux évêque pour faire une courte description du rude hiver qu'on avait éprouvé cette année au Groënland. Depuis février jusqu'à Pâques, le froid fut si violent, qu'aucun kaiak ne trouva d'eau pour naviguer. Un jeune Groënlandais, qui avait pu risquer le sien entre les glaces brisées, fut emporté par les vagues, et retrouvé trois mois après dans sa nacelle, à moitié rongé par les corbeaux et les renards. Personne ne sortit de sa cabane sans y rentrer avec les mains et le visage perclus de froid. Un ouragan accompagné d'éclairs fit craquer la maison et la chapelle de Neu-Herrnhut, comme un vaisseau dans le naufrage, et faillit emporter ou renverser tout cet édifice. Les missionnaires, hors d'état d'aller faire leurs visites dans les bourgades chrétiennes, reçurent tous les Groënlandais qui venaient chez eux par bandes chercher un asile contre le froid et la famine. Toutes les provisions de leur maison et des meilleures cabanes furent distribuées entre les indigens les plus affamés, sans songer au lendemain. Le mois de mars ouvrit quelque passage à travers les glaces; on se dispersa dans les baies, sur la côte, et parmi les îles,

pour attraper des oiseaux, de petits poissons et quelques phoques. Mais les uns revinrent sans rien prendre, chassés et rebutés par le mauvais temps; les autres restèrent emprisonnés dans les îles de glaces et les tempêtes.

Telle était la situation d'où sortaient les Groënlandais quand l'évêque Watteville arriva chez eux. Ce prélat, qui venait de visiter les congrégations de la Pensylvanie, trouva des rapports entre les habitans du Groënland et ceux de l'Amérique septentrionale. « C'est la même couleur, dit-il : si les Groënlandais viennent de l'Amérique, ce doit être par la baie d'Hudson. Ils ressemblent plus aux Indiens de ces bords qu'à ceux du Canada. Le caractère des Groënlandais est flegmatique et sanguin, celui de l'Iroquois mélancolique et colère, plus grave et moins enfant que les Groënlandais.

» Le 14 juin, poursuit l'évêque, je visitai le paysage de Neu-Herrnhut. Rien de plus sauvage au premier aspect; des rochers escarpés et rompus, rarement parsemés de quelques couches ou veines d'une terre qui n'est que du sable. Au milieu de cette horrible perspective s'élève une maison commode et riante, ornée d'un jardin, environnée de culture, et jouissant du plus beau feuillage sur un roc où l'herbe n'avait jamais percé. C'est le jardin du Seigneur planté dans le désert.

» Le 22, je vis l'exercice des kaiaks, où la jeunesse du Groënland fait les évolutions les

plus surprenantes sur l'eau, et s'aguerrit de bonne heure aux tempêtes par les jeux de l'enfance. Les missionnaires ont soin d'exercer leurs jeunes néophytes à gouverner un kaiak, à manier la rame pour en faire de bons pêcheurs. C'est dans la même vue qu'ils les détournent de chasser aux rennes, et les encouragent à la pêche aux phoques, bien plus utile à la nation. »

Dans un long journal de toutes les fonctions d'une visite pastorale, on voit l'évêque Watteville prêcher, catéchiser, célébrer tous les offices de son ministère en langue allemande, assisté d'un missionnaire qui explique en groënlandais tout ce que dit et fait le prélat. Heureusement, dans ces sortes d'instructions, c'est moins le sens que le bruit de la parole qui fait impression sur ce peuple sauvage.

« Le 27, dit l'évêque luthérien, j'allai me promener sur la montagne aux Perdrix, où les frères font durant l'hiver une chasse qui leur coûte trop de peine pour qu'ils y soient attirés par un autre motif que la nécessité.

» Le 28 ils commencèrent leur provision de tourbe. Le soin de se pourvoir de bois et de tourbe est leur plus forte occupation de l'été. Dans les premières années, ils en trouvaient autour de leur maison. Ils sont obligés aujourd'hui de faire deux lieues et plus pour en avoir. J'y allai avec eux.

» Le 30 ils y retournèrent avec onze ba-

teaux groënlandais pour charger leur tourbe. Ils achetèrent aussi du bois et des œufs d'oiseaux. Les œufs font leur principale nourriture en été.

» Le 3 juillet on acheva la provision de tourbe. C'est un travail fatigant, et souvent aussi dangereux que celui de décharger les bateaux, et de transporter cette terre le long des rochers, où l'on est quelquefois surpris par des torrens de neige fondue qui grossissent tout à coup. Les frères avaient fait venir vingt bateaux de tourbe. Il leur fallut ensuite l'étaler sur les rochers pour la faire sécher.

» Le 4 j'allai par curiosité voir les sauvages du Groënland pour m'instruire et parler de leurs mœurs en témoin oculaire. Nous passâmes la nuit dans une de leurs tentes. Elles sont incomparablement mieux entendues et plus commodes que celles qu'on trouve dans les bois de la Pensylvanie.

» Le 11 j'allai à Kanneisut, de l'autre côté de Bals-Fiord, c'est-à-dire sur la presqu'île septentrionale de ce golfe. Cette langue de terre est surmontée de tertres rocailleux, qui ont pour bases d'assez grandes plaines, coupées de ruisseaux et d'étangs bordés de gazon. C'est une perspective charmante dans l'été, qui formerait un séjour très-agréable, si toutes ces eaux ne produisaient pas des essaims de moustiques ou moucherons beaucoup plus insupportables que ceux de Saint-Thomé en Afrique, et de la rivière Delaware, dans le New-Jersey. C'était

un excellent quartier pour la chasse aux rennes; et nos frères, dit le prélat, en faisaient bonne chère; mais depuis que les fusils sont devenus communs chez les Groënlandais, un renne y est une rareté. La pêche du saumon supplée à cette disette. Les frères prennent quatre cents à six cents truites saumonées dans un coup de filet.

» Le 18 je fis une excursion pour voir le pays. Nous allâmes à Kanghek, où les Groënlandais du sud vont hiverner quelquefois par centaines; ce qui est très-commode pour la mission de Neu-Herrnhut, qui n'en est qu'à quatre lieues. Je comptai dans cet endroit quatorze habitations ou maisons d'hiver. De là nous allâmes au détroit de Népisének. C'est un canal qui s'avance entre le continent et les îles; le courant et le flux y poussent une quantité de phoques d'autant plus aisés à prendre que l'eau n'y est pas profonde : aussi cet endroit est-il fort fréquenté durant les étés et les automnes; le concours des Groënlandais et la pêche contribuent à rendre cette situation agréable et florissante. »

L'évêque Watteville parle ensuite de baptêmes, d'enterremens et de mariages, dont il rendit les cérémonies plus solennelles par son ministère ou sa présence. Il eut des conférences avec les Groënlandais, coadjuteurs de la mission; ils étaient au nombre de onze frères et douze sœurs. Tantôt il prêchait aux assemblées, tantôt il donnait des audiences particulières. Il

allait d'un dortoir à l'autre, chez les garçons, chez les jeunes filles, chez les gens mariés, chez les veuves; tous ces états forment autant de quartiers séparés. Celui des mariés était composé de quarante-huit ménages; il n'y avait que deux hommes veufs, mais quarante veuves. La plupart sont assez belles, dit le prélat Herrnhut, quoiqu'il leur reste encore une certaine rudesse sauvage. Les filles, au nombre de quarante, ont aussi quelque chose de mâle et de dur, qu'elles tiennent sans doute de leurs travaux, plus convenable à l'homme qu'à leur sexe. Mais du reste elles ont du talent et du goût pour gagner des prosélytes, et il n'y a guère de femmes qui ne fassent leurs maris chrétien.

« Le 30, continue l'évêque, la pluie nous empêcha de tenir le chœur, c'est-à-dire d'assembler les classes à l'esprit. Je me contentai donc de prononcer dans ma chambre un discours sur les devoirs particuliers de chaque classe de la congrégation. Je fis voir comment chacune de ces classes pouvait s'appliquer les différens noms sous lesquels le Sauveur est désigné dans l'Écriture; tels sont les doux noms de frère, d'ami, de bien-aimé, d'époux et de mari.

» Le 7 août on entreprit de clore un cimetière convenable aux idées religieuses que le christianisme ajoute à la vénération naturelle des hommes pour les cendres des morts. Les tombeaux furent couverts de terre et de gazon.

Je pris plaisir à voir l'ardeur et l'activité avec laquelle les femmes groënlandaises se portèrent à cet ouvrage; car les hommes ne travaillent jamais à la terre; ils n'ont même aucune dextérité pour ce genre d'occupation. L'objet du travail amena l'entretien sur le mystère de la résurrection, qui fait envisager la mort avec moins d'effroi que les Groënlandais n'en ont ordinairement pour ce dernier terme. Il n'y a peut-être pas de peuple au monde pour qui la vie soit plus dure, et la mort plus redoutable.» Après avoir visité la colonie, et recommandé ses frères au missionnaire danois et au facteur, le prélat fit encore quelques fonctions de son ministère pastoral, revit le rituel, qui contenait la liturgie et les hymnes, prit congé des familles chrétiennes du Groënland, et se proposa de repartir au bout d'un séjour de deux mois. Mais le 11 août les glaces entrèrent dans le Bals-Fiord, et l'on apprit de quelques habitans des îles voisines que la mer en était toute couverte. Si le vent du sud qui les amenait eût duré quelques jours de plus, il fallait renoncer à se rembarquer; mais il tourna dès ce même jour à l'ouest, et le soir au nord; ce qui nettoya la baie.

« Le 12, reprend le pasteur, nous montâmes à bord du vaisseau dès les cinq heures du matin. En y allant, je trouvai sur mon chemin les rochers couverts de femmes et d'enfans, tandis que les hommes venaient nous escorter dans leurs kaiaks. A huit heures nous sortîmes

du havre, et sur les dix heures nos frères et les Groënlandais prirent congé de nous à Kanghek. Le nombre des habitans baptisés montait, quand je partis, à trois cents. Il était mort cinquante-trois chrétiens depuis le commencement de la mission. C'était le fruit de vingt ans. Mais la semence de la parole divine donnait l'espérance de la plus abondante récolte. Je m'éloignai du Groënland avec cette consolation.

» Un vent assez fort nous mit promptement au large; mais nous rencontrâmes bientôt les glaces qui nous forcèrent de gouverner toute la nuit entre les écueils flottans et les terres. Le 13 au matin nous trouvâmes une ouverture au sud-ouest. Nous passâmes et perdîmes la terre de vue, mais toujours ayant à côtoyer de grandes montagnes de glace. Jusqu'au 21, rien de fâcheux; mais du 22 au 27 ce fut jour et nuit une tempête continuelle qui nous porta l'espace de cent quarante lieues vers l'Amérique, sans qu'il fût possible de virer de bord, qu'au risque d'être submergé par la grosse lame. Il fallut donc se laisser dériver au gré des courans et de l'orage, dans le danger d'être jeté sur quelque plage inconnue de l'Amérique. Enfin, le 27 à midi, la tempête diminua; le 28, le temps se calma, et nous vîmes un bel arc-en-ciel. Le 29, on se trouva sous le 55° 53′ de latitude, c'est-à-dire à cent vingt lieues plus au sud que nous ne devions être. Le 4 septembre, nous rencontrâmes un vaisseau qui venait de

la colonie du nord ou de la baie de Disko. Le 8, un second vaisseau parut; nous apprîmes par cette rencontre que l'hiver de cette année avait fait de grands ravages dans la colonie du nord; qu'il y avait eu beaucoup de Groënlandais morts de faim, et d'Européens malades du scorbut. Le 15, une tempête nous sépara de ces deux vaisseaux; elle fut suivie le lendemain d'un calme soudain, mais accompagné d'une grosse lame plus dangereuse encore que la tempête. Enfin, le 2 octobre, nous ancrâmes à Elseneur, où nous vîmes le lendemain cent voiles sortir du Sund, et le 4 nous arrivâmes heureusement à Copenhague. »

Crantz ajoute à ce journal une courte notice de ce qui se passa durant le reste de cette année. Aussitôt après le départ du vaisseau qui ramena dans le Danemarck le visiteur des missions du Groënland, ce pays fut désolé par une maladie épidémique. C'étaient des espèces de pleurésies, accompagnées de maux de tête aigus. Les convertis surtout s'en ressentirent vivement. Trente baptisés en moururent. La plus grande mortalité régna depuis la mi-août jusqu'au milieu d'octobre. Les frères n'eurent point de relâche dans leurs peines, partagés entre les fonctions de médecins et de pasteurs. Quelques-uns en furent malades.

Les inconvertis remarquèrent très-bien que le mal était tombé singulièrement sur les chrétiens. Les *nookleets*, disaient-ils, les gens de la pointe, (car la mission de *Neu-Herrnhut* est

sur une langue de terre), aimant trop le Sauveur, périssent d'amour. Nous voyons bien, dit une femme avec malignité, que ces gens-là sont les victimes de *leur cher Agneau*. Crantz observe que l'esprit de dérision s'empare aisément des Groënlandais qui résistent au Saint-Esprit, et qui se piquent plus de raisonner que de croire. Cependant ils eurent leur tour, et l'épidémie n'épargna pas plus les incrédules que les fidèles. Mais la contagion fut plus sensible peut-être à la mission qu'ailleurs, parce que les hommes y étaient plus rassemblés. Cela n'empêcha point les âmes bien disposées d'y venir, et même de vivre avec les frères, quoique les Groënlandais fuient comme la peste tout endroit où il est mort seulement deux ou trois personnes.

Parmi douze chrétiens qui furent emportés par ce fléau, et que Crantz a insérés dans une espèce de ménologe, on en trouve un dont la maladie est caractérisée par un délire qui marque bien l'enthousiasme et le fanatisme dont les frères Moraves enivrent les Groënlandais. Ce malade vit dans un songe une multitude de petits poissons qui, fuyant les monstres marins dont ils devraient être la proie, avaient trouvé sur une côte une retraite assez grande pour les recevoir, eux et tous ceux qui viendraient s'y réfugier. Au sortir de ce songe, revenu de son délire, il dit que cette côte était l'image du côté de Jésus, dont la plaie ouvrait un asile à tous les pécheurs. Les herrnhuters

ne parlent jamais à ce peuple que des blessures de l'Agneau. Mais l'impression qu'un tel langage fait sur l'imagination de ces nouveaux chrétiens leur donne une joie dans la vie, une patience dans les maux, un courage à mourir, qui semble multiplier les prosélytes. On dirait que chaque enterrement produit deux baptêmes, et que la mort même engendre les chrétiens. Cela prouve bien, dit Crantz, la vérité de ces vers d'un cantique : *Le royaume du Christ n'est pas bâti dans les espaces imaginaires ; ce n'est pas un songe imposteur, enfanté par les ombres de la nuit, comme l'a dit un poëte profane.* Quel est ce poëte ? Est-il Anglais, ou Suisse ? Mais les Groënlandais eux-mêmes ont quelquefois *une raison qui résiste à la foi*, selon l'expression d'un vieux cantique allemand. « Quand je leur parlais, dit un missionnaire, du Créateur qui s'était fait homme pour racheter leurs âmes, j'en ai trouvé qui traitaient mes sermons de romans. Mais si je leur disais de rentrer en eux-mêmes, ils confessaient la vérité, et leur cœur se rendait malgré les révoltes de leur raison. » Tant la charité des frères Moraves, leur union, l'onction de leurs discours, et surtout le don des larmes qui suppléait en eux au don de la parole, devaient faire impression sur ces âmes simples, qui ne pouvaient d'ailleurs reprocher aux prédicateurs le contraste choquant d'une vie molle et d'un faste audacieux avec la doctrine évangélique de la pauvreté et de l'humilité !

Crantz, poursuivant l'histoire des conquêtes apostoliques de ses frères, nous a menés à l'année 1753. Au mois de janvier, dit-il, on vit arriver à la mission un sauvage avec toute sa famille. L'aspect de ces voyageurs avait quelque chose d'effrayant. Ils étaient, pour ainsi dire, cuirassés de glace par le brouillard gelé qu'ils avaient traversé au milieu de la mer. On eût dit une cotte de mailles de l'acier le plus affiné. Ce sauvage s'appelait Kainek. C'était un grand du pays, c'est-à-dire, un homme issu d'un père, d'un grand-père et d'un bisaïeul renommés dans la pêche des phoques. Les missionnaires l'avaient connu en 1739, et leur doctrine avait touché son cœur. Le nom de ses aïeux et l'éclat de son rang s'opposaient à sa conversion; il craignait, disent les frères, la dérision que l'on doit affronter à la suite de la croix, chez les Groënlandais comme chez les autres nations. Pour éviter les poursuites de la grâce, il avait fait deux voyages, l'un au sud, l'autre au nord; mais ses inquiétudes augmentaient à proportion qu'il s'éloignait de la mission. Ce même homme qui avait menacé de brûler la maison des frères pour avoir une femme qui s'était réfugiée chez eux, fut converti par cette femme qu'on lui avait rendue. On les baptisa tous les deux ensemble. Ils allèrent dès ce moment s'établir à Neu-Herrnhut avec toute leur famille, au nombre de vingt personnes, qui reçurent le baptême l'une après l'autre. Cette conversion fit du bruit dans le

*..

Groënland, et grossit le concours des auditeurs à la mission. Les courses des baptisés, les visites des inconvertis, le commerce et l'industrie qui augmentaient à Neu-Herrnhut avec la population, l'abondance des uns, la disette des autres, le bien et le mal, tout servait au progrès du christianisme. Tous les événemens étaient mis à profit par les herrnhuters, qui ne manquaient pas de subordonner le cours de la nature aux vues et aux intérêts de leur zèle. Si quelque chrétien se noyait ou se sauvait à la pêche, le ciel l'avait pris ou laissé pour le salut de son âme. Dans une course que les missionnaires avaient faite sur mer pour se procurer des provisions de bouche, à peine eurent-ils mis le pied sur le rivage, que le bateau d'où ils venaient de débarquer creva sous le poids des phoques dont il était chargé. Tout le monde fut dès lors convaincu que l'ange du Seigneur avait veillé sur les fidèles. On verra dans l'histoire suivante comment les herrnhuters ont l'art d'interpréter en leur faveur les choses les plus contraires au succès de leur prédication.

Un certain Jacob, Groënlandais baptisé, s'étant trouvé impliqué dans une querelle à la colonie de Frédric-Haab, avait résolu de se réfugier chez les inconvertis du nord. Mais lorsqu'il se disposait à suivre ce projet dicté par le mécontentement, les gens d'un vaisseau allemand lui persuadèrent de venir en Europe avec eux. Il se livre à cette idée, et charge quelqu'un d'aller recommander aux mission-

naires le soin de sa femme et de ses enfans pendant son absence. On se hâte de renvoyer au vaisseau pour arrêter le départ de cet homme, mais il était trop tard. Ce malheureux sauvage fut emmené en Hollande. Comme on l'y faisait voir pour de l'argent, on s'aperçut à certains signes qu'il était chrétien, et l'on conjectura qu'il avait été attiré au baptême par adresse ou par force. On lui répéta d'abord le nom de famille des frères Moraves qui étaient au Groënland; mais ne les connaissant que sous leur nom de baptême, il ne comprit rien à ce qu'on lui disait. On lui chanta ensuite quelques versets d'un hymne. Aussitôt il se mit à chanter. Pour savoir s'il était de la mission des Danois ou de celle des herrnhuters allemands, on entonna quelques paroles sur un ton qui n'était pas celui du rituel ordinaire. Il continua sur ce même ton. Ensuite le même monde s'attroupant autour de lui, ce Groënlandais répéta souvent le nom de Jésus. Puis regardant les meubles de sa chambre avec un air de mépris, il frappa sur sa poitrine, et se mit à genoux. On comprit alors qu'il voulait parler du mépris du monde et prêcher l'amour de Jésus, s'imaginant avoir devant les yeux une troupe de païens à convertir. Cette singularité fit du bruit à Amsterdam, où ce sauvage avait excité la curiosité du public. Les matelots, qui craignaient les enquêtes du magistrat sur l'enlèvement de ce malheureux, le ramenèrent à bord de leur vaisseau. Matthieu Stach, qui

était alors à Herrnhut, ayant été instruit de cette aventure, se dépêcha d'aller à Amsterdam pour délivrer ce sauvage du rôle pitoyable que l'avarice des chrétiens lui faisait jouer. Mais pendant que le missionnaire était en chemin, ce misérable mourut. Le frère Stach s'en consola, dans la persuasion que c'était un bonheur pour ce Groënlandais d'avoir été enterré dans un cimetière de chrétiens plutôt que d'être allé vivre avec des sauvages du nord, comme fit sa famille, qui déserta la mission et reprit les mœurs et les erreurs de sa nation.

Cette perte fut bientôt réparée, poursuit l'historien, par un concours de soixante-sept Groënlandais qui vinrent se joindre aux habitans de Neu-Herrnhut. Ce furent autant de nouveaux candidats pour le baptême. On distribua toute l'habitation en cinquante-deux classes, dont trente-une furent composées du sexe le plus enclin à l'amour de Jésus. Un catéchiste fut chargé de présider à l'instruction des garçons, et de les pourvoir chacun d'un kaiak équipé pour la pêche, aux frais du magasin des orphelins. Comme les assemblées se tenaient soir et matin à la lumière, pour laisser le jour, extrêmement court, au travail que demandaient les subsistances, on représenta aux sauvages la nécessité de contribuer à l'entretien des lampes, dont l'huile jusqu'alors avait été fournie aux dépens des frères Moraves. Tout le monde consentit à la collecte. Elle

fut abondante, et le surplus de l'huile qui revint de cette contribution fut donné à ceux qui n'en avaient point. C'est ainsi que la religion prenait des accroissemens insensibles d'une année à l'autre.

En 1754, on comptait quatre cents Groënlandais baptisés depuis 1739; et dans cet espace de quinze ans il en était mort cent. Le froid, qui fut excessif cette année, amena la famine, en couvrant la terre de neige, et la mer de glace. On alla de la colonie de Bals-Fiord, et des îles voisines, à pied, par des intervalles de six lieues de mer. Dès que la communication fut libre par eau, les inconvertis vinrent de tous les côtés à la mission, attirés par la faim. Les chrétiens partagèrent leurs vivres avec eux tant qu'il leur en resta. Malgré ces largesses de la charité chrétienne, ils ne manquèrent de rien jusqu'au mois d'avril, que les glaces fondirent. La terre s'en déchargea dans la mer au printemps, comme la mer l'en avait bloquée en hiver. Ainsi ces deux élémens semblent se livrer une guerre perpétuelle avec les glaces dont ils se couvrent, et qu'ils se renvoient tour à tour. Les missionnaires profitèrent des chemins ouverts pour faire leurs visites et leurs excursions apostoliques chez les inconvertis. On les recevait avec quelque amitié, mais sans faire beaucoup d'attention à leurs sermons. Les jeunes gens, et ceux qui ne les avaient jamais entendus prêcher, étaient, disent-ils, plus frappés de leur

doctrine que les personnes d'ancienne connaissance.

Ils célébrèrent cette année plusieurs fêtes chrétiennes, nouvelles pour le Groënland, entre autres celle de l'*Épiphanie*, de la *Purification*, de l'*Annonciation;* mais toutes sous le nom de Jésus, et non sous celui de la Vierge, appelant la seconde de ces fêtes la *Présentation de Jésus*, et la troisième l'*Humanité de Jésus*. Peu de jours après, ils célébrèrent sa Passion et tous les autres mystères avec une partie des cérémonies touchantes que le clergé luthérien a retenues des rites de l'église romaine. Elles firent beaucoup d'impression sur les Groënlandais, soit baptisés, soit catéchumènes, soit même inconvertis. Les larmes des chrétiens attiraient celles des païens; le chant et le sermon de la Passion faisaient également pleurer l'orateur, les ministres et l'assemblée. Tel est le pouvoir de l'harmonie, de l'éloquence, des représentations et de tout ce qui parle aux sens; si l'on n'aime mieux attribuer à la grâce la conversion des idolâtres au luthéranisme.

Toutes ces impressions de piété furent détruites ou balancées par des chrétiens mêmes; c'étaient des matelots hollandais qui étaient venus à la prédication. S'ils furent fort édifiés d'y voir une si nombreuse assemblée de Groënlandais, ils ne leur donnèrent pas lieu de se féliciter de leur abord. Ces Européens étaient de l'équipage d'une flotte de quatorze vaisseaux

envoyés à la pêche de la baleine. Six de ces bâtimens, pour éviter les glaces, avaient été forcés d'entrer dans le Bals-Fiord, et d'y mouiller une quinzaine de jours à deux lieues de la colonie danoise. Les autres huit vaisseaux étaient restés comme emprisonnés dans les glaces. Cet accident fut par contre-coup funeste aux Groënlandais. Attirés par les provisions des Hollandais, ils se lièrent avec eux, mangèrent de tout ce qu'ils trouvèrent à bord des vaisseaux, surtout des pois, avec une voracité qui pouvait être irritée par la nouveauté des mets et par une famine de quelques mois. Outre le dérangement de conduite, les querelles et les désordres que produisirent ces excès de bouche parmi des sauvages excités à l'intempérance par l'exemple et l'invitation des matelots, les Groënlandais en contractèrent une espèce d'épidémie qui fit beaucoup de ravage dans le pays. La contagion était dans les vaisseaux. On s'en aperçut sur un cadavre que les Groënlandais portèrent à terre pour le faire ensevelir dans le cimetière de Neu-Herrnhut. Elle se répandit bientôt à quatorze lieues des environs, et plusieurs chrétiens en moururent.

Les sauvages, qui venaient, selon leur coutume, tous les ans à la mission, voyant que la maladie caractérisée par des toux, des maux d'oreille, des pleurésies, emportait tous les jours quelque chrétien au tombeau, s'enfuirent avec toutes les frayeurs de la mort, et

n'osèrent plus reparaître. Mais ceux des inconvertis qui avaient passé l'hiver et le printemps à Neu-Herrnhut restèrent tranquillement exposés au danger. La contagion sembla ne tomber que sur les baptisés; et les coadjuteurs de la mission en furent les premières victimes. La joie qu'ils témoignaient à mourir chrétiens balança le regret de leur perte. Mais la mort des meilleurs pères de famille, augmentant le nombre des veuves et des orphelins, fit un vide difficile et long à réparer. Cette calamité fut suivie de l'espèce d'anarchie et de licence qu'entraînent toujours les fléaux publics dans une société nouvellement formée. Ainsi, dit Crantz, les missionnaires ne savaient trop s'ils devaient prendre pour sujet de leurs discours funèbres, dans la déroute générale des esprits, ce texte de l'Écriture, *Son âme plaisait au Seigneur; il s'est hâté de l'enlever;* ou ces autres paroles : *Le temps est venu que le jugement doit commencer dans la maison du Seigneur.* Les prêtres préférèrent ce dernier texte, pour jeter, disaient-ils, de salutaires alarmes dans les cœurs; et ils virent mourir leurs fidèles dans des sentimens de résignation. Ces pieux luthériens ne cessent d'admirer les textes heureux qu'ils trouvaient dans l'office du jour, quand ils avaient quelqu'un à enterrer. « Un jour ce furent ces paroles de saint Jean : *Encore un peu de temps, et vous me verrez.* Un autre jour, par la plus heureuse allusion, on tomba sur ce verset du cantique des canti-

ques : *Lorsque le roi s'est tourné vers moi, l'odeur de mes parfums est montée jusqu'à lui.* » Quel abus du sens de la Bible que de comparer les eaux de senteur dont se parfumait l'épouse de Salomon avec l'odeur d'un cadavre! Est-ce là ce qu'on appelle prêcher la religion et convertir des âmes? Quoi! le Dieu de l'univers a créé les hommes, établi les rois, révélé ses oracles, institué ses ministres pour qu'on lui fît parler un semblable langage? Anathème et dérision à tous ceux qui prêtent à l'Éternel des vues si peu dignes de sa sagesse! La raison universelle, la vérité n'est pas dans le cœur des hypocrites, ni dans l'esprit des enthousiastes. Les herrnhuters ne peuvent être que l'un des deux. Il faut arracher cette ivraie qu'ils sèment dans la parole divine; et, pour la faire sécher, il n'y a qu'à la montrer. Ne haïssons pas, ne méprisons pas les hommes jusqu'à les laisser dupes de ce fanatisme inspiré par l'ignorance et toléré par une aveugle politique. Ce serait se jouer de la Divinité même, de l'immortalité de l'âme, de tous les dogmes utiles que la raison et la saine religion embrassent avec joie, que de les faire recevoir avec ce mélange insensé d'erreurs et de puérilités mystiques.

Les Groënlandais sont heureux, dira-t-on, par les pieuses chimères dont on repaît leur crédulité. Leur dévotion est la consolation de leur misère. Mais quel remède que celui qui donne un mal aussi dangereux que l'est le fa-

natisme! Semblable à l'opium, c'est un calmant qui finit par le délire. Écoutons le langage des chrétiens du Groënland. Une femme avait perdu son mari. Cet homme était un oracle, un modèle pour les Groënlandais. Ses exemples leur servaient de règle, et ses reproches de frein. Jour et nuit il leur parlait des souffrances de Jésus, et ce qu'il leur disait allait du cœur au cœur. Quand il fut mort, sa femme écrivit : « Le Sauveur est mon époux ; je soupire pour » lui, je l'attends avec la même ardeur que je » sentais pour mon mari Pierre quand il tar- » dait trop long-temps à revenir de la mer. » J'aime mon Sauveur parce qu'il m'a aimée le » premier. Je l'ai toujours devant les yeux, et » ne puis l'oublier. Mes fautes sont sans nom- » bre, mais je les cache dans ses blessures. Mon » cœur est à l'Agneau pour qu'il le remplisse » de son sang. Comme les enfans croissent dans » le sein de leur mère, je croîtrai dans le sang » de l'Agneau. J'écris ces paroles pour nos frè- » res et nos sœurs de la congrégation. » Tel est le langage que les herrnhuters parlent aux sauvages. C'est ainsi que ces illuminés font entrer des hommes égarés dans la maison du salut par la porte de l'erreur.

Ils se justifient sans doute en pensant que, dans la mortalité presque annuelle dont la famine des hivers afflige le Groënland, ils n'ont pu trouver que ces heureuses illusions pour consoler les mourans. En effet, il y eut tant de morts en 1754, qu'on fut obligé de con-

sacrer un nouveau cimetière à Pissiksarbik, et le 12 juin on y enterra trois corps à la fois. Pissiksarbik est un lieu commode et fréquenté pour la pêche du hareng. Mais plusieurs des Groënlandais qui étaient venus cette année y chercher de la nourriture y trouvèrent la mort. Presque tout le monde y fut malade, entre autres le missionnaire Beck; mais il fut secouru dans ses maux, et remplacé dans ses fonctions par son confrère Matthieu Stach, qui venait de Moravie, après avoir été dans le Labrador en Amérique. On voit que les voyages les plus longs et les plus périlleux ne coûtent rien à ces hommes de feu. Ils bravent toutes les glaces des mers et des terres du nord, tant ils ont le cœur échauffé, disent-ils, par le sang de l'Agneau. Ils vivent sans crainte au milieu des horreurs de la famine et de la contagion. Cette année, ils ensevelirent en trois mois trente-sept personnes dans une peuplade de deux ou trois cents, et parmi ce nombre de victimes il n'y eut que deux enfans. Ce fut une grande brèche dans le troupeau de Herrnhut.

La pêche du hareng ne fut pas abondante; celle des fletans, qui se fait dans le mois d'août à Kokernen, rendit aussi très-peu de chose. Les missionnaires en achetèrent pour en faire sécher et saler environ le tiers de leur provision d'hiver. La pêche du saumon, qui se fait en septembre, ne donna presque rien; mais elle fut compensée par celle des phoques, que la saison orageuse poussa en nombreuse quan-

tité sous l'abri des îles. On en prit beaucoup, et l'on n'oublia pas d'en faire une forte provision pour nourrir les veuves et les orphelins que la mortalité de cette année avait laissés sans appui, sans soutien. Ainsi l'on ne put en vendre au facteur de la colonie que trente-six barils, ce qui faisait à peine la moitié de la vente ordinaire.

Au mois d'octobre on rentra dans les cabanes ou maisons d'hiver, et le premier soin des missionnaires fut de pourvoir au dérangement que la contagion avait causé dans la peuplade de Neu-Herrnhut. On songea d'abord aux familles qui avaient perdu leur chef. Les adultes en état de travailler furent chargés de l'entretien de leurs mères et de leurs frères ou sœurs. Les jeunes enfans sans tuteur furent distribués dans différentes familles, pour y être élevés dans l'unique profession du pays, ou pour y rendre les services domestiques qu'on pouvait attendre de leurs forces. Ceux du plus bas âge restaient avec leur mère; ou, s'ils n'en avaient pas, on les confiait aux sœurs de la congrégation, qui leur donnaient le lait, s'ils étaient à la mamelle. C'est un grand sacrifice chez les Groënlandaises. Elles sont jalouses de n'allaiter que leurs propres enfans. Plutôt que de donner à leur fils un rival étranger, disent-elles, qui partage le suc de leurs mamelles, elles laisseront périr un orphelin sans la moindre pitié. Le christianisme a rectifié ce préjugé de l'amour maternel. Ces femmes font aujourd'hui

par charité ce qu'elles ne faisaient pas autrefois par humanité; mais on ne les voit pas accorder au vil intérêt ce qu'elles refusaient à la commisération naturelle; arracher leur propre fils de leur sein pour y substituer le fils du riche; vendre chèrement leur lait pour un nourrisson étranger, et racheter à bas prix une mamelle étrangère pour l'enfant de leurs entrailles; trafic inhumain et sordide qui décèle une société dégénérée, où les mères semblent rompre à jamais tous les nœuds de la nature au moment que se déchire le viscère qui les unissait à leurs enfans. O sentiment délicieux de la tendresse maternelle, par combien de vices, et peut-être de crimes, il faudra remplacer tes douceurs et tes consolations!

Heureux encore les sauvages groënlandais au milieu de leurs frimas, si l'on compare leur vie aux peines que le luxe nous cause. La famine ne leur donne que la mort, et l'abondance nous procure mille maladies. On peut du moins remédier à leur disette. Si l'on en croit Crantz, toute l'attention des missionnaires se porte à les soulager de ce fléau, vice de leur climat. Mais, en nourrissant les enfans abandonnés, on leur enseigne en même temps à se nourrir eux-mêmes. « Car nos frères, dit-il, n'ont ni l'intention, ni le talent d'entretenir l'oisiveté des indigens qui n'ont pas appris de bonne heure à pourvoir à leur subsistance. Ils aiment mieux prodiguer leurs soins et toutes leurs ressources à l'éducation des enfans pour les

...

mettre en état de travailler de leurs propres mains. »

Cette année finit à l'ordinaire par la fête du retour du soleil. Les frères Moraves permirent qu'on imitât cette réjouissance profane en donnant des festins dans quatre maisons principales. Mais, à l'exemple de la primitive Église, ils ont épuré cette solennité du paganisme par des espèces d'agapes chrétiennes, où les convives allient une joie innocente avec la décence qu'inspire la religion. Quand les inconvertis invitent un fidèle à leurs festins, « Vous » savez bien, répond celui-ci, que nous avons » des plaisirs qui ne sont pas les vôtres; c'est » le Sauveur et sa passion. Voilà ce qui nous » plaît : suivez vos goûts, et ne troublez pas » nos délices par un mélange profane de vos » usages avec nos institutions. » Ainsi la société nationale est déjà rompue entre les Groënlandais par la société particulière que les frères Moraves y ont introduite.

L'année 1755 n'eut rien de remarquable au Groënland que pour les météorologistes ou les observateurs de la température des saisons. L'hiver fut extrêmement doux, et la pluie ne fut pas plus froide au mois de janvier qu'en été. Un temps si modéré n'était pas favorable aux oiseaux de mer; ils cherchèrent le froid entre les îles; mais il attira d'un autre côté beaucoup de phoques, qui sont rares dans cette saison. Une si douce température se soutint jusqu'au mois de mars, où elle fut troublée

par de furieuses tempêtes qui rendirent la mer impraticable, et soulevèrent les vagues au point d'arracher du rivage les bateaux ancrés ou attachés. Au mois d'avril survint une fonte de neiges, accompagnée d'une pluie si abondante, que la nouvelle église de la colonie faillit à en être emportée. Les torrens s'y précipitèrent avec une impétuosité dont rien ne se sauva que les murailles de l'édifice. Heureusement les églises ne sont pas riches au Groënland; aussi la piété n'y est que plus pure, et la Divinité n'en est que mieux adorée. Des âmes innocentes en font tout l'ornement: les ministres y pratiquent les devoirs qu'ils prêchent. Un clergé d'ailleurs peu nombreux n'y professe point un célibat qu'il ne peut garder. Cette même année il arriva de la Moravie un herrnhuter, qui venait d'y prendre en même temps une femme et le diaconat. Les sacremens de l'ordre et du mariage ne sont pas incompatibles chez les luthériens. Les pasteurs et les brebis en vivent plus tranquilles. Chez les herrnhuters, la femme d'un prêtre, devenue sœur de l'unité, participe en quelque sorte aux fonctions du sacerdoce. Elle peut veiller à l'éducation des filles, ou du moins à leur instruction. Il y a de l'analogie dans les devoirs et les occupations des deux époux. L'esprit intérieur de leur vie monastique et l'esprit public de leurs emplois ne sont pas opposés ni séparés. C'est peut-être un grand bien politique; et quand la religion le permet, c'est une sage économie dans la dis-

cipline ecclésiastique. Au reste, les devoirs du sacerdoce sont d'autant plus faciles à remplir chez les herrnhuters, qu'ils laissent volontiers aux simples fidèles le soin d'instruire et de parler dans les églises. Chacun y peut dire ce que l'esprit de dévotion lui dicte. Les Groënlandais eux-mêmes, sans être catéchistes, prêchent dans les assemblées, et sont quelquefois mieux écoutés de leurs compatriotes que des missionnaires étrangers. C'est qu'ils parlent avec ingénuité, dit Crantz, plutôt de leurs propres faiblesses que des défauts des autres. Ils prient pour les fidèles, et n'invectivent pas contre les mécréans. Ils n'ont point l'art de dénaturer le sens des Écritures par des explications forcées ou par des allusions souvent téméraires et ridicules, comme le font quelquefois les herrnhuters eux-mêmes. Sans travail étudié, sans recherche d'esprit, sans air de suffisance et de capacité, ils font plus d'impression sur les âmes que s'ils leur reprochaient des vices et des scandales qu'une juste récrimination fait souvent rejaillir de l'auditoire sur le prédicateur. Il faut pourtant avouer que le langage de ces prêcheurs du Groënland n'est pas toujours bien digne de la Divinité dont ils se disent inspirés ; mais il est à la portée des Groënlandais, et conforme à leur génie. Comme tous les peuples simples et les nations originales, ils aiment les figures du langage; mais il faut qu'on prenne ces images dans la nature et dans les mœurs de leur pays. « Vous savez, dit un de ces sauvages

» baptisés, combien nous abhorrons le sang de » la baleine, et pour peu qu'il en tombe sur » nos habits, nous les quittons aussitôt pour les » laver. Il n'en est pas de même du sang de » l'Agneau. Chaque goutte qui s'en répand est » un ornement. Oh! si vous en aviez goûté une » fois, vous ne pourriez vous en rassasier. »

Le même orateur sauvage écrivait dans une lettre : « Lorsque je pense à mes péchés, mes » larmes coulent de mes yeux; mais, lorsque je » vois l'Agneau sur la croix, je me sauve dans » la blessure de son côté comme le poisson de » de Népisek se cache dans le trou d'un ro- » cher. »

Ces peuples, échauffés par des enthousiastes, brûlent de soif pour le sang de l'Agneau. « Ils en sont altérés, disent-ils, tantôt comme » la terre, qui, desséchée par le soleil conti- » nuel de l'été, redemande la pluie; tantôt com- » me les moucherons ou les cousins qui s'abreu- » vent du sang de l'homme; tantôt comme les » enfans à la mamelle qui, dès qu'ils s'éveil- » lent, crient après le lait. » Les frères Moraves se félicitent de faire désirer l'eau du baptême avec la même ardeur par les jeunes enfans qui peuvent chanter les hymnes de la mission. Ce désir passe quelquefois des enfans aux vieillards. « Une veuve, disent-ils, très-avancée en âge, vint à Neu-Herrnhut. Elle nous fit entendre par des gestes fort expressifs et curieux à voir qu'elle était restée ensevelie pendant deux jours, au bout desquels elle avait repris

ses sens, et assez de force pour sortir du tombeau. Les missionnaires lui répondirent « que c'était le bon pasteur qui avait retiré sa brebis des serres de la mort. Elle fut étonnée d'apprendre que Dieu aimât les hommes à cet excès, et promit de revenir, ou du moins d'envoyer ses enfans à l'instruction. »

C'est avec ce langage, soutenu de tous les autres moyens de propagation qui viennent de la religion ou de ses ministres que les herrnhutistes baptisèrent en très-peu de temps vingt-huit catéchumènes, sans compter onze enfans. Cette année fut donc heureuse. Les Groënlandais eurent des vivres jusqu'à être surchargés de leur abondance. La prospérité attira la foule à la mission, et la mort n'y moissonna que treize baptisés.

Mais elle se dédommagea cruellement dans le printemps de l'année suivante. Dalager, facteur danois, étant allé à Kellingeit pour le commerce des huiles de poisson, en rapporta les plus tristes nouvelles. La famine y était extrême. Une jeune fille qu'il en avait amenée en était la preuve. Ses parens, réduits à ne pouvoir la nourrir, l'avaient laissée dans une caverne déserte pour s'épargner la douleur de la voir mourir de faim. Deux jours après, l'ayant retrouvée encore en vie, ils la jetèrent toute nue dans la mer. Comme elle ne put se noyer, un sauvage qui la rencontra sur le rivage en eut compassion, et, n'ayant rien à lui donner, la mit dans un magasin de vivres, mais déjà

vide de provisions. Le facteur arriva dans cette conjoncture à Kellingeit. Touché de pitié, il prit cette enfant, qui n'était plus qu'un squelette desséché par le froid et la faim, la sustenta, l'habilla, la réchauffa de ses propres mains; puis, lui ayant rendu insensiblement la vie, il l'envoya, dans un sac de fourrure, aux frères de Neu-Herrnhut, offrant de fournir à l'entretien d'une pauvre veuve qui voudrait prendre soin de cette fille. Elle est encore vivante pour la gloire et la satisfaction de son bienfaiteur. *Puissent les bénédictions de celle qu'il a sauvée répandre la prospérité sur les jours de cet homme sensible!* C'est la prière que fait Crantz à la fin de ce récit. De pareils tableaux raniment l'Histoire des Voyages. Elle offre souvent des déserts si tristes et si arides, que l'écrivain et le lecteur se rebuteraient au milieu de leur course, si le cœur n'y trouvait pas quelquefois des sites et des momens de repos qui lui permettent de s'épanouir, respirer et s'attendrir.

La rigueur de la saison, disent les missionnaires, y ferma cette année tous les cœurs à la grâce. La faim rendait les esprits sourds à la prédication. On n'y vint point. Il n'y eut même que deux familles qui voulurent hiverner à Kanghek, place communément très-fréquentée. Cependant le froid amena beaucoup d'eiders; car il paraît que la nature a des équivalens dans toutes ses vicissitudes, soit d'inclémence, soit de bénignité. Le froid, qui chasse les phoques,

attire les oiseaux; et le temps doux, qui n'est pas un attrait pour les oiseaux aquatiques, laisse entrer les phoques dans les baies. Quelle que fût l'âpreté de la saison, il fallut, dès le mois de mars, sortir des cabanes pour chercher de place en place quelques ressources contre la famine. A cette calamité des hivers se joignit l'incursion d'un pirate qui vint des côtes de l'Amérique infester celles du Groënland, sous prétexte que les glaces l'y poussaient. Ce même écumeur avait, dix ans auparavant, pillé les pauvres Groënlandais. Mais en ce moment il y avait de la mésintelligence entre le capitaine et l'équipage de ce navire. Cependant on se tint en garde sur les côtes, parce qu'il avait ses canons chargés. D'ailleurs, comme on avait emmené un Groënlandais à bord de ce vaisseau, le facteur de la colonie fit arrêter quelques gens de l'équipage qui étaient venus à terre, et on les y retint jusqu'à ce que le Groënlandais eût été renvoyé.

Le printemps amena par hasard plusieurs baleines sur les côtes de Bals-Fiord; mais les habitans de cette baie n'étant pas exercés à la pêche de ce poisson, ils n'en prirent aucun. L'été leur fournit une baleine morte; et l'automne fit tomber dans leur pêche une sorte d'espadon (connu sous le nom d'*ardluit*), qui fait la guerre aux phoques pour s'en nourrir. Ce monstre agresseur est si redoutable, qu'à son approche tous les phoques disparaissent. Il a tant de force et d'adresse, qu'il en prend quatre

ou cinq à la fois, un dans la gueule, deux sous les nageoires, et un sous sa queue. Mais l'homme attaque à son tour, prend et mange ce poisson dévorant.

La mission n'offre rien de curieux cette année, si ce n'est quelques mots singuliers des Groënlandais, soit convertis, soit inconvertis. Un de ceux-ci disait au sujet du christianisme: « J'ai deux volontés : l'une qui cède, et l'autre » qui résiste. Elles sont souvent aux prises; » mais la dernière l'emporte toujours. » « C'était » celle de la chair, dit Crantz; dans tous les » temps elle a été l'ennemie de l'Évangile. » Cependant il admire la vivacité de la foi chez les Groënlandais. « Cette foi n'est plus, dit-il, en Israël, c'est-à-dire, en Europe. Il semble qu'elle se réfugie dans le Nord, chez les peuples barbares et sauvages. » Le caractère simple de ces peuples y est sans doute plus propre. On sait que, née en Asie et dans l'Égypte, quand elle vint dans l'empire romain, elle jeta ses premières racines dans l'esprit des nations barbares qui conquirent l'Europe. Après la décadence de Rome, les beaux génies de l'Orient et de l'Afrique, éteignant par leur savoir ou par leur doctrine les restes du goût de la littérature grecque et latine, s'emparèrent de la religion comme de leur domaine, et la firent germer et fleurir par leurs écrits au milieu de l'ignorance que l'invasion des Goths, des Francs et des Germains avait répandue avec les flots de sang, la ruine des villes et l'esclavage

des nations policées. Mais sans doute alors comme aujourd'hui les prêtres du paganisme furent les derniers à se rendre : soit esprit d'intérêt ou dureté de cœur, ils ne veulent pas reconnaître la révélation de l'Évangile. Ceux du Groënland ont toujours des objections à faire contre ses dogmes. Un angekok disait un jour à un Groënlandais qui l'exhortait à se convertir : « Je ne vois pas quel avantage ont les » croyans sur les mécréans ; car je vous avouerai de bonne foi que je ne me vante pas, » comme les angekoks mes confrères, de voyager dans l'autre monde, d'y apporter et d'en » rapporter des nouvelles. »

Le chrétien lui répondit : « Quant à nous, » soyez sûr que nous devons aller dans un séjour de gloire dont nous ne pouvons pas faire » la description, parce que nous ne l'avons jamais vu ; mais cette gloire consiste à voir » Dieu de nos propres yeux. Cependant l'âme » seule doit jouir de cette vision pendant que » le corps retourne en poussière. Au reste, le » Sauveur nous donnera sans doute un nouveau » corps, parfait à tous égards, pour nous faire » participer à sa gloire. »

Quoique Crantz paraisse très-édifié de cette explication des dogmes du christianisme, on peut douter qu'elle soit assez orthodoxe pour satisfaire les chrétiens qui ne sont pas de sa communion. Mais un Groënlandais n'est pas tenu sans doute d'en savoir plus qu'on ne lui en a enseigné sur une doctrine qui a besoin

d'une révélation expresse et d'une foi bien vive pour soumettre la raison. Une preuve que la foi seule opère les effets de la foi, c'est qu'une Groënlandaise qui n'avait pas reçu le baptême qu'elle demandait depuis long-temps, choquée de ce qu'on la renvoyait toujours à la fin du sermon, avec ces paroles liturgiques, *ite, missa est*, s'en alla si bien, qu'elle ne revint plus parmi les catéchumènes. Mais, pour une brebis perdue, il en resta plus de soixante dans le bercail, dont trente-six furent admises au bain sacré du baptême.

La moisson spirituelle se ressentit, l'année suivante, de la disette de l'hiver et des ravages de la famine. Les Européens n'en avaient pas encore vu de si cruelle. L'alternative des vents orageux et des temps de neige, jointe aux brouillards gelés qui semblaient exhaler dans les airs comme une atmosphère de glace, ces frimas et ces périls réunis fermèrent la communication des îles, soit entre elles, soit avec le continent. Il ne fut pas possible, jusqu'au mois de mars, d'aller chercher de la nourriture. Les enfans périssaient, d'un côté, sans sépulture; de l'autre, on les enterrait encore vivans. Le sort de ces victimes perçait chaque jour le cœur des missionnaires: enfin ils se hasardèrent à profiter des premières trêves du froid pour arrêter ou diminuer le cours de cette calamité. Deux de ces frères charitables allèrent à Kanghek.

« Le 23 mars, disent-ils dans leur journal,

nous nous mîmes en route. La brume de la mer était encore bien froide; mais, à la faveur du vent, nous passâmes à Kanghek. En parcourant cette île, nous vîmes une maison qu'on avait abandonnée faute d'huile à brûler pour le chauffage. Près de là nous trouvâmes quinze personnes à demi mortes de faim, étendues dans une espèce de magasin creusé en terre, et si bas, que nous fûmes obligés d'y entrer en rampant sur le ventre, sans pouvoir y rester debout. Ces malheureux étaient couchés les uns sur les autres pour s'échauffer mutuellement, sans feu, sans rien. De faiblesse ils ne purent ni se remuer ni parler. Un de nos gens alla leur chercher deux poissons à la mer. Une petite fille, image de la mort dévorante, en prit un, le déchira tout cru avec les dents, et l'avala sans le mâcher: quatre enfans de cette famille étaient déjà morts. Nous distribuâmes à ces misérables affamés une partie de nos provisions, en les exhortant à venir à la mission; ce dont ils n'avaient pas grande envie, par l'éloignement pour l'Évangile et les chrétiens.

» Le 26, nous retournâmes à Neu-Herrnhut. Mais le vent et la mer contraires nous obligèrent de relâcher dans un endroit où nous trouvâmes encore des gens qui n'avaient rien à manger. Les enfans criaient la faim : nous leur donnâmes un peu de farine, qu'ils avalèrent froide et crue. Enfin le soir nous arrivâmes chez nous. »

Ces deux ministres furent bientôt suivis de

la famille qu'ils venaient d'arracher à la mort. On distribua ces tristes créatures dans les maisons des Groënlandais. D'abord elles n'y trouvèrent pas grande ressource; mais à force de chercher elles ramassèrent dans les balayures des arêtes de poisson sucées et rongées, ou quelques pièces de vieux souliers. On les secourut, du reste, autant que le permirent la disette des provisions au-dedans, l'inutilité des courses pour la chasse, et l'impossibilité d'aller à la pêche par les mauvais temps. Cependant, malgré la rigueur de la saison, on attrapa quelques phoques, et l'on tua dans les îles un grand ours blanc, animal très-rare dans ces cantons.

Il fallut subsister de ces faibles ressources jusqu'à Pâques, où commença la pêche du hareng, qui finit à la Pentecôte. Cette pêche fut suivie de la chasse aux rennes, puis de la grande pêche aux phoques. On en prit jusqu'à cent dans un jour, et l'on fut en état d'en tirer pour le commerce cent soixante barils de graisse ou d'huile, tant la belle saison remplaça les vides de l'hiver.

La mission ne retira cette année aucun profit de la famine. L'adversité même, qui ramène à la religion, semblait en éloigner les Groënlandais. Non-seulement ceux qui vinrent réclamer la charité des frères avec le désir apparent ou le prétexte de se convertir s'en allèrent dès qu'ils n'eurent plus besoin d'assistance, mais il y en eut même qui témoignèrent la plus grande répugnance à recevoir les secours de

l'humanité des mains des chrétiens, comme s'ils n'eussent vu dans la conversion de ceux-ci qu'une espèce de parjure envers la patrie. « Ces sentimens, dit Crantz, prouvent bien que le salut n'est que l'ouvrage de la grâce : ni les fléaux du ciel ni les prodigalités de la mer ne pouvaient fléchir l'incrédulité des Groënlandais, jusqu'à ce que l'Esprit saint eût touché leur âme. » On a même vu ceux qui, malgré leur conviction intérieure, s'étaient raidis contre les assauts de l'indigence, se rendre, dans la liberté de l'aisance, aux douces semonces de la parole divine qui les appelait au christianisme. Ainsi, tandis que, dans les hivers précédens, la peuplade de Neu-Herrnhut s'était accrue de trente à soixante personnes, cette année elle n'augmenta que de sept. Cependant, à la fin de l'automne, le nombre des habitans monta jusqu'à quatre-vingt-douze.

Tout y était dans le meilleur état. L'abondance y ramena la joie et la santé. On ne perdit pas un seul homme à la pêche. Il y eut pourtant des accidens. Un pêcheur enfermé dans les glaces fut obligé de sauter sur un glaçon, et d'y suivre le courant, en traînant son kaiak où était pris un phoque. Il fut emporté avec sa pêche l'espace de trois milles; après quoi son radeau de glace se rompit ou se déroba sous ses pieds, et le laissa, plongé dans l'eau jusqu'aux aisselles, gagner le bord comme il put. Un missionnaire aussi faillit à se noyer dans un umiak qui fit eau par le fond. Mais

ayant été recueilli par un autre bateau, on recousit une pièce de cuir à son umiak, et les femmes se remirent à ramer.

La petite église de Neu-Herrnhut fut troublée par quelques scandales. Les courses avaient mis la dissipation dans le troupeau. Il fallut excommunier six chrétiens que le serpent avait débauchés, dit Crantz. Ces brebis chassées se perdirent tout-à-fait; il leur arriva des malheurs loin du bercail, et les disgrâces qui suivirent leur punition aidèrent à contenir les fidèles dans l'obéissance. Mais les voies de la religion doivent être douces et persuasives. Pour gagner les cœurs, il faut les toucher. Rien ne faisait plus d'impression sur les Groënlandais que les lectures dont on les entretenait dans les assemblées de la congrégation. La longue nuit des jours d'hiver se passait à lire des lettres édifiantes; tantôt c'était la vie de quelques enfans du herrnhutisme morts en Europe avec ces sentimens d'enthousiasme dont il est si facile, mais si dangereux de prévenir la raison dans le premier âge; tantôt c'était une peinture de la misérable condition des nègres condamnés par leur naissance, leur faiblesse ou leur férocité même, à vivre dans un esclavage éternel. On leur représentait ces malheureux vendus à des maîtres impitoyables par des brigands d'Afrique ou d'Europe qui vont à la poursuite des nègres, comme les nègres vont à la chasse des tigres. Les Groënlandais frémissaient de rage à ce récit, et bé-

nissaient les horreurs de leur climat qui les défendait de l'inhumanité des avides Européens; car tous les fléaux de la nature ne révoltent pas le cœur humain comme les injures de l'homme. Ces sauvages, heureux sous le joug volontaire de la religion, trouvaient les tempêtes, les glaces, la disette et la famine, douces et légères au prix de la servitude personnelle, des travaux forcés et des outrages de toute espèce auxquels la race des hommes blancs a soumis celle des hommes noirs. De l'Afrique on transportait l'attention des nouveaux chrétiens sur l'Amérique, où les herrnhuters avaient aussi des frères et des sœurs. Quand on lut aux Groënlandais la perte de la congrégation de Gnadenhutten en Pensylvanie, ils en furent touchés jusqu'aux larmes. Cette catastrophe avait consumé dans les flammes quelques herrnhuters européens des deux sexes : mais les sauvages américains n'avaient perdu que leurs effets et s'étaient sauvés à Bethléem, où la commisération leur fit trouver des ressources pour le vêtement et la nourriture. La religion, qui dans des temps de ferveur étend et resserre les liens de l'humanité, fit la même impression de charité sur les Groënlandais que sur les Pensylvains. Ceux-là voulaient tous contribuer au soulagement de leurs frères de l'Amérique. « L'un dit, J'ai une belle peau de renne que je donnerai ; l'autre, J'ai une paire de bottes neuves que je veux envoyer ; un autre, Il faut que je donne un phoque pour la nourriture et le

chauffage de ces pauvres gens. » Ces offres, accompagnées de larmes de joie, douce effusion d'une pitié secourable, ne furent point rejetées; et quelle que fût la valeur de la contribution, on en convertit les effets en argent qu'on fit passer aux herrnhuters d'Europe pour l'employer en Amérique.

Ce seul trait dédommage de la stérilité d'événemens qui fait languir la curiosité dans les annales du Groënland. Les missionnaires remplissent ce vide de lambeaux de discours, édifians, si l'on veut, mais décousus, que l'imagination des sauvages enthousiastes leur dicte dans les accès de dévotion. Ce sont des comparaisons entre les brouillards de l'hiver et les ténèbres de l'incrédulité; entre le courant du flux qui jette sur le rivage l'algue ou l'herbe de mer, et le sang de l'Agneau où les âmes chrétiennes nagent entraînées par les torrens de la grâce jusqu'au port du salut. Ensuite c'est le registre mortuaire de l'année. On y trouve la mort d'un enfant de neuf ans qui avait beaucoup de mémoire, et surtout de piété. On loue son assiduité à l'école, son goût pour le chant, et même pour la poésie, joint à une vivacité d'esprit qui se montrait quelquefois par un peu de folie.

Tous ces sentimens étaient autant de pas et de préparatifs pour la conversion du Groënland. L'année 1758 fait époque dans les annales du herrnhutisme par la fondation d'une seconde église ou mission qui fut érigée à Lichtenfels.

Cet événement demande un récit préliminaire qu'il faut reprendre d'après Crantz.

La congrégation du Groënland, dit-il, s'était accrue jusqu'au nombre de quatre cents néophytes baptisés, sans en compter deux cents passés au rang des élus dans l'éternité. C'était avoir beaucoup fait dans l'espace de vingt ans pour un pays très-mal peuplé. La mission de Neu-Herrnhut ne devait guère en attendre davantage, surtout du Nord, parce que les colonies danoises, qui s'y étaient établies dans cet intervalle, avaient toutes un missionnaire de la métropole. Elle ne pouvait donc gagner des âmes que du côté du sud, où le Danemarck n'avait point de colonies.

Le Bals-Fiord, les îles de Kanghek et de Kokernen fournissaient du monde à la nouvelle peuplade, parce qu'elles offraient une station en hiver aux voyageurs du nord et du sud, qui allaient commercer les uns chez les autres. C'est là que les missionnaires faisaient leurs excursions et leurs recrues apostoliques, mais d'une manière peu suivie et précaire, comme chez des passans qui n'y avaient point d'établissemens. Quelque avantageuse que soit en effet la position de Bals-Fiord, la meilleure peut-être de tout le Groënland, les Groënlandais ne s'y fixaient point, soit par attachement pour le lieu de leur naissance, les insulaires n'aimant point le continent, et les habitans de la terre ferme ne pouvant s'habituer dans des îles; soit parce que la pêche du phoque

étant différente, selon les endroits que ces animaux fréquentent, on risquerait de mourir de faim un an ou deux avant de se former aux différentes méthodes de cette pêche. Aussi n'y avait-il que l'empire de la religion sur les esprits qui pût accoutumer ces sauvages étrangers au séjour de Neu-Herrnhut, qui est à cinq ou six lieues de la pleine mer. D'un autre côté, les missionnaires ne souhaitaient pas que leur peuplade se multipliât au delà de certaines limites. Les établissemens qu'embrasse leur institut ne se bornent pas à la prédication et aux fonctions purement spirituelles du zèle religieux, mais elles comprennent l'éducation et le gouvernement des hommes, depuis la naissance jusqu'au dernier âge. Une maison de nourricerie, les écoles, les assemblées de conférence et d'instruction de toute espèce exigent un emplacement et un entretien qui ne comportent pas une population fort nombreuse. Le Groënland n'est pas comme de certaines terres en friche qui ne demandent que de la culture pour nourrir beaucoup d'habitans. Le sol et le climat y repoussent les hommes; ses rochers ne sont pas de ces pierres que Deucalion et Pyrrha n'avaient qu'à jeter sous la jambe ou par-dessus la tête pour repeupler l'espèce humaine.

Aussi les herrnhuters délibérèrent, en 1752, s'ils n'établiraient pas à Kanghek ou à Kariak, qui est à six lieues de Neu-Herrnhut, une paroisse succursale pour le soulagement de cette

église. Mais leur délibération n'eut pas de suites. Deux ans après, le Danemarck ayant établi un comptoir à Fisker-Fiord, les Groënlandais qui étaient venus de cette côte à Bals-Fiord durant l'été s'en retournèrent chez eux; et quelques-uns de ceux qui s'étaient fixés à Neu-Herrnhut dirent aux frères qu'ils ne pouvaient y rester, et que, si l'on voulait les convertir il fallait venir demeurer avec eux dans un séjour plus méridional. Deux herrnhuters ayant pris connaissance du local, instruisirent la congrégation de l'état des choses et du désir que témoignaient les Groënlandais de Fisker-Fiord. On présenta un mémoire au comte de Berkentin, alors président de la chambre du commerce du Groënland. La société apostolique offrait à la compagnie marchande d'aller s'établir dans ce comptoir, si elle pouvait y être utile au commerce. Cette proposition fut agréée; mais l'exécution en fut différée.

Enfin, en 1758, le temps vint de mettre la main à l'œuvre. Matthieu Stach, qui avait toujours montré la plus forte envie de porter l'Évangile aux Sud-Landais, en obtint la permission à Herrnhut, où il était; il en partit avec deux frères qu'il y avait recrutés pour assistans. Ils traversèrent le théâtre de la guerre en Allemagne, et se rendirent à Copenhague par Hambourg. Ils s'embarquèrent le 4 mai. Dans la traversée, ils n'essuyèrent ni tempête, ni presque point de mauvais temps : ce bonheur singulier fut accompagné des meilleurs traitemens

de la part des gens du vaisseau. La situation des frères Moraves avait bien changé depuis vingt ans. Dans les premiers voyages qu'ils firent au Groënland, comme on ne voyait en eux que des hommes grossiers, sans naissance, sans bien, sans éducation, qui obtenaient de la cour un passage gratuit sur les vaisseaux marchands, sans qu'on sût à quel titre et pour quel objet, ces mendians étaient accueillis avec très-peu d'égards et beaucoup de mépris. On les raillait, on les insultait, et les sarcasmes, disent-ils, rejaillissaient jusque sur la religion qu'ils allaient prêcher. Mais, en 1750, le commerce du Groënland ayant été donné à une compagnie royale, il fut réglé, pour ce qui concernait les missionnaires, que désormais, au lieu des franchises dont ils avaient joui jusqu'alors, ils paieraient un fret modéré. A cette condition les armateurs recherchèrent des passagers dont le transport, loin d'être à la charge des navigateurs, pouvait favoriser le commerce dans un pays où ils avaient beaucoup d'influence sur l'esprit des habitans. Aussi les trois frères reçurent toutes sortes de politesses et de marques d'attention, soit des officiers, soit de l'équipage du vaisseau sur lequel ils passèrent à la mission de Neu-Herrnhut. A peine y furent-ils arrivés, le 27 juin, que dès le 19 juillet suivant ils partirent avec quatre familles de Groënlandais, au nombre d'environ trente-six personnes, pour aller fonder une nouvelle église à Fisker-Fiord, près du comptoir de la colonie

danoise. Leur guide, qui était né dans ce canton, les mena dans une île assez grande : après l'avoir parcourue, on reconnut un endroit appelé *Akonamiok*, à trois milles de la pleine mer. Cette situation avait l'inconvénient d'être fermée au midi par une haute montagne qui lui interceptait durant trois mois de l'année les rayons du soleil, si rares et si précieux au Groënland ; mais on y avait de l'eau courante qui ne gelait pas même en hiver, un bon abri pour les canots, un chemin toujours sec du côté de la mer : c'étaient autant d'avantages pour attacher, pour attirer les Groënlandais à la mission. On planta donc les tentes dans cet endroit, où était encore une vieille maison du pays.

Le premier soin fut d'en bâtir de semblables avec des pierres et des mottes. Comme chacun travaillait pour soi, les missionnaires, ne tirant pas de grands secours des Groënlandais, n'avancèrent pas beaucoup leur maison. L'un d'eux était obligé de faire la cuisine ; d'ailleurs ils n'avaient pu se procurer d'outils ni d'ustensiles, soit de Copenhague ou de Neu-Herrnhut. Ils étaient obligés de rouler des pierres à force de bras, de porter la terre dans des sacs, d'aller chercher des mottes par eau. Pour le toit, ils n'avaient que quelques lattes, sans soliveaux. Heureusement, à peine avaient-ils fini la maçonnerie, que le flux jeta sur les bords de leur île deux grosses pièces de bois de charpente. Ils les recueillirent, comme si c'eût été un présent du ciel apporté par les anges.

Leur maison fut composée d'une chambre de quinze pieds en carré, et d'une autre pièce qui servait de dépense et de cuisine. Le toit, à la hauteur de six pieds, plat et sans talus, fut appuyé sur deux piliers. Les lattes furent revêtues d'une double couche de mottes, et le tout couvert de vieilles peaux, de même que l'intérieur des murailles en était tapissé.

Les Groënlandais bâtirent pour eux une maison où ils entrèrent le 14 octobre. Mais les provisions commençaient à leur manquer, lorsqu'ils découvrirent assez près de chez eux une petite baie où il était entré des phoques. Après les avoir enfermés dans ce golfe, ils en tuèrent assez pour en fournir au facteur de la colonie voisine trois ou quatre barils d'huile. Comme les naturels du pays n'y avaient jamais vu venir de ces animaux, on ne manqua pas d'attribuer cet effet du hasard aux vues d'une providence miraculeuse.

Bientôt on vint de tous les environs, les uns pour voir, les autres pour entendre les missionnaires. Le comptoir danois était séparé de la mission par un chemin de six milles, coupé de rochers et de vallées. Les hommes venaient par eau, les femmes par terre. De leur côté, les missionnaires allaient chez les inconvertis; mais le chemin était si dangereux, qu'un d'entre eux ayant glissé se serait brisé la tête, s'il ne fût heureusement tombé dans un abîme comblé de neige. Ainsi commença cette nouvelle fondation. On y établit le même ordre

qu'à Neu-Herrnhut pour les exercices de la mission. Elle fut fréquentée beaucoup par les femmes, et très-peu par les hommes. Dès l'année suivante, dit Crantz, les maris oublièrent les prédicateurs, et renoncèrent au privilége inestimable d'être les premiers fruits de cette nouvelle plantation de la foi.

C'était la même disposition d'esprit dans les sauvages qui allaient à Neu-Herrnhut. Quelques-uns y rendaient visite à leurs parens, mais avec la précaution de ne pas trop écouter les prédicateurs : « Car ils s'étaient aperçus, » disent-ils, que plusieurs de leur nation, et » surtout des jeunes gens, après avoir entendu » seulement une ou deux fois parler de la mort » et de la croix de Jésus, s'en étaient laissé en- » ticher, ou même ensorceler, au point de n'a- » voir plus eu de repos, jusqu'à ce qu'ils fussent » venus vivre avec les croyans, au grand regret » de leurs parens et de leurs amis. » « Est-il bien étonnant, ajoute Crantz, sur le mot *ensorceler*, que des païens regardent le christianisme comme un sortilége, quand des chrétiens éclairés attribuent à la magie des effets naturels qu'ils ne peuvent nier ni comprendre ? »

Ce missionnaire, achevant l'histoire de cette année, dit qu'elle fut très-douce et presque sans hiver, eu égard au climat. Janvier donna plus de pluie que de neige ; mais il neigea si fort et si long-temps en avril, qu'on fut obligé d'aller en raquettes ou souliers de neige jusqu'à la fin de mai. La pêche fut abondante, et

la mer, toujours ouverte, parut enceinte ou grosse de harengs.

Dans le nécrologe qui termine les annales de 1758, on parle d'une chrétienne dont la vie eut quelque singularité. Présentée au baptême à l'âge de douze ans par ses parens, ils voulurent la ramener quelque temps après dans leur canton du sud, parmi les sauvages inconvertis. Elle implora le secours des Herrnhuters, qui la retinrent à la mission malgré sa famille. Deux ans après, son père et sa sœur revinrent pour l'enlever; mais elle fut délivrée de leur persécution par leur mort, qui suivit de près leur arrivée. Un de ses parens essaya de nouveau de la faire revenir au lieu de sa naissance, mais sans succès. La chrétienne fut inébranlable. Trois ans après, elle se cassa la jambe, devint boiteuse ou percluse, tomba dans la consomption, et mourut au bout d'un an avec résignation.

La mission perdit encore un enfant de quatre ans, qui fut jeté par un coup de vent contre un rocher, et se brisa l'épine du dos. « Durant sa » maladie, il disait : Je veux m'en aller. — Où, » mon cher enfant? lui demandait son père. » — Trouver le cher Agneau, » répondait-il, parlant sans cesse du sang et des plaies de l'Agneau.

Après cet enfant, mourut cette même Judith dont on a déjà parlé. Elle était d'abord de la plus profonde stupidité; mais dès qu'elle fut chrétienne, et qu'elle eut voyagé avec les frères

Moraves en Allemagne, elle fit tant de progrès, qu'on la mit à la tête du bercail des sœurs du Groënland. Elle catéchisait, prêchait, enseignait ; elle écrivit plusieurs lettres dont Crantz donne un léger extrait. Entre autres, avant que de mourir, elle dicta ces mots pour une de ses sœurs spirituelles avec qui elle s'était intimement liée à Herrnhut. « Ma chère amie, » je vous envoie le dernier baiser de mon cœur. » Mon tabernacle tombe de faiblesse ; mais je » verrai bientôt les blessures de l'Agneau. Je » salue encore une fois toutes les sœurs qui » sont avec vous. Je me sens trop épuisée pour » en dire davantage. Votre chère Judith. » Ainsi meurent les inspirés du Groënland, avec le langage des premiers apôtres du christianisme, répétant dans leurs lettres les épîtres de saint Paul, et se croyant aussi remplis que lui des dons de l'esprit saint. Ils vivent dans l'erreur, mais ils meurent contens.

La suite des annales du Groënland ressemble au commencement. Ce sont toujours des prêcheurs illuminés, qui, par des discours inintelligibles, attirent des sauvages stupides à des cérémonies, ridicules sans doute, puisqu'elles ne sont pas consacrées au culte de la véritable église. Car, en ce genre, tout ce qui n'est pas révélé devient absurde, et ne peut qu'indigner la raison. Ainsi l'on doit faire grâce au lecteur de toutes les oraisons jaculatoires dont Crantz a rempli les trois quarts d'un assez gros volume. S'il espère par cette pieuse adresse augmenter

en Europe le nombre des prosélytes du herrnhutisme, il doit craindre de diminuer encore davantage celui des vrais croyans. Que fait-il, si ce n'est démolir le temple auguste de la religion pour bâtir des autels aux idoles de son imagination? Foulons en passant toutes les chimères des herrnhuters, et ne recueillons dans les légendes de leurs missions que ce qui s'y trouvera d'instructif ou de curieux pour l'esprit humain.

On y verra cette année une terreur panique. Elle fut répandue par un Groënlandais de la baie de Disko, qui avait fait un voyage en Hollande avec un pêcheur de baleine. Revenu dans son pays, il y sema le bruit qu'au printemps suivant il devait y venir une flotte pour exterminer les Européens et les nationaux qui se trouveraient mêlés avec eux. Cette fausse alarme fit déserter les Groënlandais du voisinage des missions. Vingt bateaux des habitans du sud retournèrent aussitôt vers la côte, avec tous les pêcheurs établis à Kanghek. Ainsi ce peuple était le jouet de toutes les erreurs qu'on lui débitait.

Les angekoks profitaient de ces désertions pour rétablir leur empire; et quand ils ne pouvaient pas désabuser les esprits des prestiges du herrnhutisme, ils venaient étudier cet art de séduction pour en renforcer leurs artifices. Un angekok, chaque peuplade a le sien; celles qui ne sont pas assez riches ou assez nombreuses pour en entretenir un de ces devins sont

méprisées de toutes les autres; un angekog vint avec sa femme à Litchtenfels dire qu'il voulait se convertir. Mais il avait l'intention, dit-on, en formant des liaisons avec des chrétiens, d'en être protégé contre des ennemis qui le poursuivaient pour un meurtre; comme si le christianisme pouvait être un asile d'impunité pour les assassins. Ces imposteurs ont encore un autre dessein : c'est d'acquérir, en fréquentant les missionnaires, quelque nouveau charme pour fasciner les yeux d'un peuple grossier. L'association qu'ils font des saines idées de la religion avec leurs impostures est un appât de plus, qui sert à établir leur crédit et leur réputation. Aussi les coadjuteurs groënlandais de la mission n'aiment point à parler de l'Évangile avec les angekoks, parce que ceux-ci mêlent cet antidote à leur poison, dont ils espèrent augmenter le débit par cette supercherie. Enfin s'ils n'ont pas le talent de grossir le nombre de leurs dupes, ils cherchent du moins à débaucher les chrétiens. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les femmes se mêlent toujours de la perversion comme de la conversion des hommes. Deux ou trois familles désertèrent la mission de Neu-Herrnhut à l'instigation ou par l'obstination de méchantes femmes, qui, dit Crantz, n'y trouvaient pas à satisfaire la double intempérance dont elles étaient tourmentées.

Cette année ne fournit rien de plus curieux à l'histoire, si ce n'est quelques effets du mau-

vais temps. Deux Groënlandais envoyés à la colonie de Frédrics-Haab pour y porter des lettres, furent au retour assaillis par les glaces qui ballottèrent leurs kaiaks deux jours entiers. Dans les fatigues qu'ils se donnèrent pour s'en débarrasser, la sueur qui perçait de leur corps se glaça sur leurs habits. Un de ces messagers eut une main gelée. Ils seraient morts de soif tous les deux, s'ils n'étaient arrivés la troisième nuit à leurs cabanes, où ils trouvèrent enfin de l'eau.

Au mois de septembre, la nouvelle maison de Litchtenfels essuya des secousses, comme d'un tremblement de terre, quoiqu'elle fût très-basse et qu'elle eût des murailles épaisses de quatre pieds. Les maisons d'alentour eurent leur toit fendu; les bateaux à sec furent emportés par l'ouragan; huit hommes se noyèrent en pleine mer. Cette tempête se fit sentir au loin; car dans le même temps la Baltique et le Categat eurent plusieurs vaisseaux perdus. Cet ouragan fut précédé et suivi de tourbillons de feu qui parurent dans les airs. Un de ces météores tomba près d'une maison: l'incendie y prit, mais fut éteint. Un semblable phénomène arriva la veille de Noël, à midi. Quelque extraordinaires que paraissent ces effets de la nature, Crantz parle encore d'une tempête arrivée deux ans auparavant. Elle éclata le 22 septembre 1757, avec un vent de sud accompagné de pluie et de neige. On vit des éclairs d'une force inouïe au Groënland, et rare en

Europe, mais sans aucune suite de feu ni le moindre bruit de tonnerre. On crut sentir en même temps un tremblement de terre.

L'année 1760 ne fut pas fertile en événemens, non plus qu'en provisions. L'hiver enchaîna le Groënland dans une profonde inertie. Le froid excessif y fit sentir la disette de très-bonne heure. Les glaces y régnèrent en si grande quantité jusqu'à la fin de mai, que, même à Pâques, on ne put apercevoir, de la cime des plus hautes montagnes, le moindre espace ouvert à la navigation sur une étendue de mer très-considérable. Cependant la rigueur de la nature n'alla pas jusqu'à la famine ; et si la charité se trouva dépourvue de ressources, les besoins de l'indigence ne furent pas extrêmes.

Mais la mission se ressentit de cet engourdissement général, et la ferveur des chrétiens en parut refroidie. On vit, selon le proverbe allemand, *le plus près de l'église, et le dernier dedans ;* c'est-à-dire que les sauvages qui venaient de loin montraient plus d'ardeur pour la parole divine que ceux qui vivaient dans le voisinage des chrétiens, et surtout des Européens. « On peut comparer, dit Crantz, les sauvages de la nature à une terre inculte qui ne produit rien, mais qui n'attend que de la semence pour être fécondée; et les Groënlandais qui ont été gâtés par le commerce des Européens, à une terre qui, donnant d'elle-même des ronces et des chardons, n'en est que plus

difficile à défricher et à cultiver. » En général les Européens sont plus édifiés de la dévotion des Groënlandais que ceux-ci ne le sont du christianisme des Européens. La doctrine est plus pure en Europe, et la morale au Groënland. C'est qu'il est plus aisé d'inspirer des opinions que des mœurs : celles-ci tiennent aux besoins, qui ne reçoivent guère de loi que de la nature; celles-là dépendent beaucoup de l'ignorance de l'esprit humain, qui, dans son incertitude, reçoit indifféremment toutes les erreurs ou les vérités qu'on lui présente. Il n'appartient pas toujours aux rois de donner des mœurs à leurs peuples : mais tout homme de génie, s'il est éloquent, peut donner des opinions à son siècle. Souvent même l'enthousiasme suffit aux ignorans pour répandre leurs idées. On le voit par les progrès que l'hétérodoxie du herrnhutisme a fait dans le Groënland.

La petite congrégation de Litchtenfels s'agrandit tout à coup cette année de neuf familles, qui composaient cinquante-cinq personnes. « Ce fut une grande joie, dit Crantz, de voir entrer dans le parc toutes ces brebis noires ou sauvages. » C'était au mois d'août : comme la saison d'hiverner approchait, il fallut profiter du beau temps pour préparer un abri à ce petit troupeau. Les Groënlandais agrandirent leur habitation ou maison d'hiver jusqu'à soixante-quinze pieds de longueur sur quinze de largeur. Les filles et les veuves furent mises

dans des logemens séparés. Mais la grande maison logea soixante-quatre personnes, et servit à tenir les assemblées de religion. C'est là qu'on retrouvait l'esprit de l'Évangile dans la paix et la concorde des familles, mais non dans le langage des néophytes, trop étranger à la raison pour être celui de la vérité.

« Comme Ève fut formée de la côte d'Adam, » dit un de ces sauvages enthousiastes, ainsi le » chrétien formé du côté de l'Agneau devient » chair de sa chair, os de ses os. Vous savez, » dit un autre, comment les moucherons (ce » sont les cousins) se nourrissent, dans l'été, » de notre sang, mais que nous les tuons ou » les chassons. Jésus ne fait pas de même. Il se » plaît à nous voir entrer dans ses blessures » pour y rassasier notre âme de son sang. »

Voilà les comparaisons avec lesquelles on édifie peut-être les Groënlandais ou des frères Moraves; mais on scandalise infailliblement les vrais chrétiens, qui se repaissent des vérités sublimes de l'Évangile, et non pas d'illusions et de similitudes; honteux abus, jeux indécens de l'esprit humain. Hâtons-nous d'abréger sur des puérilités.

Ce fut l'année suivante que Crantz, avec un de ses confrères, s'embarqua pour le Groënland, dans l'intention de voir ce pays par lui-même, et d'y prendre des notions exactes pour en faire une histoire fidèle. « Je partis, dit-il, le 17 mai de Copenhague. Je ne pouvais être ni mieux traité par les hommes, ni plus

mal par le temps. Les gens du vaisseau me comblèrent de prévenances ; mais, outre que nous fûmes trois semaines auprès des bas-fonds de Bus sans pourvoir faire plus de six lieues, j'eus cinq tempêtes à essuyer, dont la dernière, qui m'accueillit à la pointe du Groënland, fut la plus dangereuse. Cependant les vents de nord et d'ouest, qui nous retardèrent, avaient éclairci les glaces flottantes; de façon qu'à quelques montagnes près, que nous vîmes même d'assez loin, la mer fut libre, et sembla nous ouvrir l'entrée de Bals - Fiord ; mais, avant d'y emboucher, un calme soudain nous prit, et, nous laissant à la merci du courant, faillit à faire échouer notre vaisseau contre les rochers de Kokernen. Heureusement, comme nous n'étions plus qu'à deux portées de fusil de cet écueil, un vent nous éloigna de la côte, et nous remit en pleine mer. Enfin nous arrivâ-à Neu-Herrnhut onze semaines après être partis de Copenhague.

» Dès le 3 et le 4 d'août nous vîmes arriver à la mission beaucoup de Sud-Landais ou sauvages méridionaux ; mais ils n'avaient pas la moindre idée de religion. Ils venaient dans nos chambres nous parler de la beauté de leur pays, en nous invitant à les y suivre. Voulions-nous les entretenir du bonheur des croyans, ils répondaient qu'ils n'entendaient rien aux discours des Européens, et que l'immortalité de l'âme, les noms de Créateur et de Sauveur, étaient pour eux des mots incompréhensibles.

Alors nous appelâmes un Groënlandais, qui leur fit une explication très-claire de cette doctrine. Ils en furent frappés et agités. »

C'était le premier effet de la prédication de porter l'inquiétude dans l'âme des sauvages. Ils désiraient la vérité des dogmes du christianisme ; ils espéraient, ils craignaient, ils doutaient. Cette perplexité les suivait partout, jusqu'à ce qu'ils eussent ou rompu toute liaison, ou fait une alliance éternelle avec les chrétiens. Mais la jeunesse se rendait le plus souvent sans combattre. On voit une fille s'arracher de sa famille, et venir habiter à la mission. Son père et sa mère vont l'y chercher. Elle pleure et demande à se convertir. Rien ne peut la ramener à la cabane paternelle, ni la parole que lui donne son père de la laisser revenir au printemps, ni la tentation de beaux habits que lui promettent ses frères. Cependant son cœur se brise entre les mouvemens de la nature et les impulsions de la grâce. Elle tombe dans l'espèce de convulsion que de tels combats font toujours éprouver à la sensibilité du sexe et de l'âge les plus prompts à s'attendrir. Ce spectacle porte le trouble et la douleur dans les entrailles du père. Il ne peut quitter sa fille; il reste avec elle à Neu-Herrnhut, tandis que ses fils désolés vont rejoindre à Kanghek leur frère aîné. La grâce n'est victorieuse qu'à demi. La nature souffre, une famille est mutilée, et ses membres déchirés palpitent dans l'angoisse. Telles sont les scènes touchantes et cruelles que

donne une religion qui porte le glaive dans la chair et le sang, lorsque, pour se faire suivre, elle veut qu'on brise les nœuds les plus chers et les plus sacrés, les liens éternels qui unirent les familles avant les sociétés, et les sociétés avant les sectes. Est-ce, encore une fois, aux propagateurs de la doctrine de ce Luther qui rompit les barrières du cloître et du célibat monastique, est-ce à ses disciples de séparer, pour ainsi dire, ce qu'il avait rejoint, les pères et les enfans? Aussi n'est-il pas étonnant qu'un Groënlandais à qui l'on demande s'il ne veut pas assister à la prédication des frères Moraves réponde : « Non, je ne veux pas y aller ; cela » me rendrait malade. » Crantz dit que ces mots signifiaient que la prédication le mettrait mal avec lui-même; mais on pourrait croire qu'un Groënlandais prenait ce mot à la lettre, quand on voit, en effet, la mission fréquentée surtout par des infirmes, des paralytiques et des estropiés. Un homme, entre autres, après avoir eu les pieds gelés par le froid, se les était laissé couper; et cependant, ainsi mutilé, ce chrétien gouvernait un kaiak avec tant d'habileté, qu'il n'y avait pas de pêcheurs groënlandais qui vécût de son travail avec plus d'aisance.

Du reste, la congrégation de Neu-Herrnhut augmenta cette année, mais de quinze enfans sur vingt-cinq baptêmes. Elle perdit d'un autre côté seize néophytes, qui moururent; un seul périt par accident. « Ce fut, dit Crantz,

le petit Jonas, enfant de trois ans, qui ravissait les missionnaires par son chant. Il était assis au soleil pour y respirer une douce chaleur; et pendant que sa mère allait lui chercher à boire, une pièce de glace fondue au dégel tomba sur le corps de cet enfant et l'écrasa. Telle est la vie que l'on mène au Groënland ; le dégel du printemps n'y est pas moins funeste que les glaces de l'hiver. Puisque l'Évangile est fait surtout pour les malheureux, il ne manquera jamais de disciples; car il y a toujours des victimes à consoler : celles de la société chez les Européens, celles de la nature chez les Groënlandais. Un d'entre eux disait à une vieille femme, qui sentait avec effroi les approches de la mort : « Nous craignions comme toi, la » peine de mourir; mais depuis que nous es- » pérons d'aller vivre avec le Sauveur, cette » crainte s'est évanouie. Ah ! dit la mourante, » que vous êtes heureux ! » C'est dans ce moment où l'homme soupire pour l'immortalité que la religion inspire ses terreurs ou ses espérances; mais alors le juste n'a rien à craindre.

Le petit troupeau de Lichtenfels s'était accru de trente catéchumènes dans une année. Les missionnaires avaient besoin d'assistans; mais comment pouvoir les loger? Leur grande maison était trop petite, et d'ailleurs presqu'en ruine. Un pan de muraille était tombé deux fois; les corbeaux en avaient rongé la couverture de cuir, et la pluie tombait à travers le toit par mille trous. Enfin il s'y était amoncelé

tant de neige de toutes parts, qu'on passait sur la maison sans s'en apercevoir. La mission attendait une charpente d'Europe ; mais la saison était avancée , et l'on se disposait à réparer le vieil édifice, quand on apprit le 8 juillet qu'un vaisseau venait d'arriver à Frédrics-Haab , chargé de toutes les pièces de charpenterie prêtes à mettre une maison sur pied.

Quelle joie! mais aussi quel embarras ! Il n'y avait que trois ouvriers , dont un était malade. Le reste de l'été ne laissait pas assez de temps pour achever cet édifice. On était même indécis sur l'emplacement; mais un texte de l'Écriture qu'on trouva dans l'office du jour détermina les frères à mettre la main à l'œuvre ; car c'est l'espèce de sort qui les guide quand ils sont irrésolus. Une allusion , un rapport de leur lecture à leur situation est pour eux une inspiration. Il semble que l'esprit saint ait moins parlé aux Juifs qu'aux herrnhuters, ou que ceux-ci soient les seuls héritiers de l'ancien et du nouveau Testament.

Par un surcroît d'attention de la Providence sur eux , il était survenu cinq des confrères de Neu-Herrnhut à Lichtenfels. Tous se firent maçons ou charpentiers. Mais l'ouvrage allait lentement , à cause de la pente du terrain; ils bâtissaient sur la croupe d'une colline. Il leur fallut donc élever un mur de dix pieds d'un côté, pour égaliser le plan de la maison. Ce travail coûta beaucoup de temps à un grand nombre d'ouvriers. Enfin il leur arriva du

secours. Au retour de la pêche du hareng, les Groënlandais se mirent à porter des pierres sur leur dos, et de la terre dans leurs vieux habits d'hiver, faute de sacs. Le capitaine du vaisseau se prêta même au besoin des frères en venant décharger son bois de charpente dans un endroit assez voisin de leur habitation, au lieu de le débarquer au comptoir de la colonie, qui était à trois milles plus loin. Ces attentions, la bonne volonté des gens de l'équipage, l'empressement des Groënlandais, tout concourut si bien à hâter l'ouvrage, que, malgré le mauvais temps, l'édifice fut mis sur pied dans le court espace de trois semaines.

On poussa l'intérieur du logement avec la même activité. Dès le commencement d'octobre, il y eut deux chambres en état d'être habitées. Tous ces travaux furent précédés et accompagnés de prières et de sermons relatifs au but de cette pieuse fondation, et la ferveur de la dévotion ne faisait qu'échauffer l'ardeur des ouvriers.

Cependant l'année avait été fort rigoureuse. L'éternel ennemi de ce climat inhabitable, le froid avait affamé les Groënlandais jusqu'à la fin de mai. La terre, couverte de neige, et la mer de glaces, les avaient tenus bloqués dans leurs cabanes après la consommation de toutes les provisions. On avait extrêmement souffert sur les côtes du sud. Quoique les plus voisines du soleil, elles sont les plus exposées aux glaces flottantes que le nord y débouche par la mer

orientale. Dès que ces obstacles cessèrent, on se répandit dans le Fisker-Fiord, pour attraper du poisson; mais un coup de vent emporta les pêcheurs si loin, qu'ils eurent de la peine à regagner la terre. Sans tente et sans abri, ces malheureux, échappés du naufrage, restèrent deux jours et deux nuits exposés à toutes les rigueurs d'un ciel nébuleux, dont la rosée n'était que de glace. Quelques-uns en eurent les membres gelés, et ce ne fut qu'à force de se battre et de se traîner les uns les autres comme c'est l'usage au Groënland par les grands froids, qu'ils se garantirent de périr sur la glace.

A Lichtenfels, le commencement de l'hiver fut assez doux pour donner la facilité de prendre quelquefois jusqu'à dix phoques dans un jour; mais la neige et la glace reprirent au printemps. La mer devint impraticable. Heureusement les eiders, ne pouvant respirer sous les glaces, venaient à terre; et comme ils avaient la vue éblouie par la blancheur de la neige, on les prenait en vie avec la main. Ainsi les glaces, qui refusaient la pêche, donnaient les ressources de la chasse.

« Je passais un soir, dit un missionnaire dans son journal, c'était le 8 avril, je passais dans une maison à l'heure du souper. Je vis deux veuves avec leurs enfans tenant à la main une poignée d'algue qu'ils allaient manger avant de se coucher. C'était leur nourriture ordinaire, à laquelle ils ajoutaient quelques

moules quand ils en trouvaient sur le sable à la basse marée. Cependant ils étaient contens, et ne se plaignaient jamais. Il est vrai qu'il régnait parmi tous ces malheureux une prévenance mutuelle. Si l'on prenait un phoque, toute la maison y avait part. Mais quand il fallait le dépecer entre soixante personnes, les portions étaient petites, d'autant plus qu'on n'attaquait guère dans cette saison que de jeunes phoques. Le jour suivant nous partageâmes entre les indigens le peu de harengs qui s'était conservé de la pêche de l'été pour les besoins de l'hiver. On ne pouvait en faire une grande provision, il se gâtait à l'humidité; car on n'avait point de magasin à Lichtenfels.»

Du reste, la belle saison y fut très-heureuse pour la pêche. Le facteur de la colonie voisine employa tout l'hiver à faire transporter et encaisser les huiles qu'il avait achetées en automne. Depuis que les herrnhuters se sont établis dans le Groënland, le commerce s'y est accru d'une année à l'autre, au point que leurs petites peuplades fournissent seules autant de cargaisons qu'on en tirait auparavant de tout le pays. C'est un objet d'environ cent cinquante tonneaux ou barils de marchandises.

Parmi les particularités de cette année, Crantz remarque un effet, ou du hasard ou de l'imagination, sur une maladie très-aiguë. C'était la goutte, dont un Groënlandais fut si tourmenté, qu'il voulait se fendre le pied où il en souffrait. Sa femme alla demander un re-

mède aux missionnaires. On lui donna la première fiole de pharmacie qui se trouva sous la main. Le malade y prit confiance, et bientôt il se sentit non-seulement soulagé de sa douleur, mais guéri de l'enflure de la goutte. Le moindre changement de remède ou de régime est capable de rétablir un Groënlandais malade. Un morceau de pain noir, un plat de gruau d'avoine, quand ils en ont une forte envie, vaut une médecine pour ces sauvages, sur qui les sensations nouvelles ont d'autant plus d'activité qu'elles sont moins partagées et combattues.

Un phénomène qui n'a rien de singulier que d'avoir été observé au Groënland avec des yeux philosophiques, ce fut une éclipse totale de lune, qui parut le 12 novembre à sept heures et demie du matin. Le calendrier de Copenhague n'en fit pas mention; mais elle fut annoncée dans celui de Berlin, comme invisible, environ pour une heure et demie de l'après-midi. On peut juger par cette différence de la distance qu'il y a entre le méridien de Berlin et celui du Groënland à Bals-Fiord.

Crantz, dont les annales finissent à 1762, entame l'histoire des missions de cette année par de longues plaintes sur le peu de disposition que témoignaient les Groënlandais du sud à se convertir. « Leurs cœurs, dit-il, sont impénétrables comme leurs rochers. Quand on leur parle du Créateur et du Sauveur, ils répondent qu'ils n'entendent pas ce langage; et cela veut dire qu'ils ne veulent pas même l'en-

tendre. Ils ont toujours des raisons pour ne pas écouter les catéchistes et les prédicateurs : l'un veut aller chercher de la poudre et du plomb pour chasser aux rennes, l'autre manger de l'ours, l'autre construire un canot. Enfin, continuent les missionnaires, nous voyons passer beaucoup de ces méridionaux qui vont au nord ou qui en reviennent; mais le commerce qu'ils y font avec les Européens les rend en même temps et plus policés et plus prévenus contre le christianisme. » De tout temps les missionnaires du Nouveau-Monde ont avoué que la fréquentation des navigateurs et des marchands d'Europe détruisait auprès des Américains tous les fruits de la prédication de l'Évangile. C'est pour cela sans doute que les jésuites du Paraguay avaient obtenu que les vaisseaux de l'Espagne et du Portugal ne séjourneraient pas dans les ports voisins de leurs peuplades; mais leur prétexte de religion cachait, dit-on, un projet d'ambition. Rien n'est pur sur la terre, et le nom du ciel même s'y corrompt dans la bouche des hommes : les uns prêchent une religion d'obéissance, et veulent dominer; les autres professent une morale sainte, et vivent dans la débauche. Les sauvages qui voient les œuvres et n'entendent pas les discours méprisent la parole et suivent l'exemple. Cette conduite très-conséquente n'accélère pas les progrès du christianisme au Groënland. On s'y plaint que les habitans du midi sont quelquefois aussi libertins que les Européens,

avec cette différence qu'ils ne connaissent pas les devoirs de morale et de religion, que ceux-ci croient naturels et révélés à l'homme. On voit les herrnhuters aux prises avec un Groënlandais, qui veut faire sa concubine d'une de leurs épouses du Seigneur; l'un la poursuivre, les autres la cacher; celui-là réclamer le droit de son pays, qui donne une femme à qui peut la ravir; ceux-ci couvrir la pudeur du manteau de la religion. « Il semble que Satan, disent les frères Moraves, ait envoyé dans ces cantons l'écume de ses sujets, tant ils font gloire d'employer leurs jours et leurs nuits à son service, dans les festins, les danses, les jongleries, la débauche et le sortilége. C'est un torrent qui entraîne même les plus sensés des infidèles. » Cependant l'auteur de ces complaintes se félicite de ce que le petit troupeau de chrétiens n'est point infecté de la contagion. Les enfans mêmes, dès qu'ils entendent le bruit d'un bal de sauvages, fuient et sèment l'alarme, comme les coureurs d'une armée à l'approche de l'ennemi.

On sera moins étonné du peu de facilité que les herrnhuters ont à multiplier le nombre des chrétiens, quand on fera réflexion que l'ignorance même des sauvages est un obstacle à leur conversion. L'équivoque des langues suffit pour arrêter les fruits de la prédication. Au commencement, quand les Danois parlaient de l'existence de Dieu, leur mot *gud* (goud) embarrassait les Groënlandais, qui, confondant

le sens avec le son, s'imaginaient qu'on voulait leur parler d'une rivière; car *Gud*, qui chez les Danois signifie Dieu, ne veut dire que fleuve chez les Groënlandais. « Eh! qui doute, disaient » ceux-ci, que la rivière existe? Comment ne » croirai-je pas à Gud? répondait un de ces » sauvages : n'entends-je pas sa voix? » C'était du bruit d'une rivière qu'il voulait parler. Les choses sublimes et inouïes qu'on leur racontait de la Divinité ne rapprochaient pas leurs esprits grossiers de la vérité. Les plus intelligens convenaient que Dieu avait pu créer l'homme; mais que le Créateur se fût fait homme, et que l'auteur de la vie et de l'existence eût pu mourir, c'est ce qu'ils ne pouvaient croire. Il fallait donc suppléer aux raisonnemens théologiques, qui n'ont d'empire que sur l'esprit, par des moyens qui pussent agir sur les sens. Le chant était la ressource des missionnaires.

« Le chant des hymnes, disent-ils, quand il est doux, mélodieux, accompagné de l'onction du cœur, n'est pas la moindre partie d'un culte raisonnable. Cette espèce de théologie a toujours un heureux effet. Les hymnes s'apprennent aisément; les enfans les chantent avec un son de voix qui pénètre. Les vérités les plus profondes s'insinuent par le charme de l'harmonie, et gravent dans les âmes une impression ineffaçable. » Dans les écoles de chant, ceux qui ne savent pas lire, assis sur un banc, apprennent à chanter l'un de l'autre. Les sœurs, qui lisent presque toutes, savent encore mieux

chanter. Elles n'ont pas autre chose à faire; tandis que les hommes, qui passent toute la journée à la pêche ou à la chasse, revenant le soir bien fatigués, n'ont envie que de manger et de dormir. Mais Dieu supplée en leur faveur à ce moyen d'instruction. Tantôt il envoie des maladies, et tantôt des visions. C'est du moins ce que les herrnhuters appellent *les voies de Dieu*, lorsqu'ils veulent s'autoriser dans leur apostolat. Dans tout ce qu'ils disent ou qu'ils font, dans tous les événemens dont ils sont témoins, ils voient un dessein de la grâce, un moyen divin pour opérer la conversion des Groënlandais. On les trouve partout sur les traces des jésuites. Ils ont déjà l'usage des cantiques, introduit par cette société dans les missions. Bientôt ils emploîront comme elle les retraites, les congrégations, et tous ces moyens qui, dans la véritable Église, devraient produire des fruits permanens; mais qui, dans une communion hétérodoxe, n'auront que des effets subits et passagers. Laissons encore une fois les exercices spirituels des herrnhuters pour jeter un coup d'œil sur des travaux plus relatifs à l'*Histoire des Voyages*.

Les missionnaires avaient à peine achevé de bâtir leur maison de Lichtenfels, qu'ils furent obligés de la réparer; il leur fallut relever une cheminée détruite par la gelée, calfater le toit avec de la mousse, goudronner l'enceinte, et faire le parquet avec quatre douzaines de planches qu'ils avaient fait venir de God-Haab.

Enfin ils bâtirent une tour pour une cloche qu'on leur avait apportée de Copenhague. Ensuite ils radoubèrent leur vieux bateau, creusèrent un puits; tracèrent un jardin sur un terrain humide, et l'entourèrent d'une muraille de dix pieds de hauteur. Tous ces travaux exigeaient des courses. On alla dans les îles chercher de la mousse, du bois flottant sur le bord de la mer, des taillis et des arbrisseaux dans les vallées. Ce ne fut pas sans périls, quoiqu'au milieu de l'été. La neige ou la glace arrêtèrent ou retardèrent plus d'une fois le transport de ces matériaux. D'ailleurs il y a moins de ressource pour le chauffage et la subsistance dans ce canton qu'à Bals-Fiord. Les rennes y sont rares, ainsi que les eiders. Il y manque plusieurs sortes de poissons. Aussi les Groënlandais n'eurent pas autant de provisions de bouche cette année que la précédente, et ils ne purent fournir au commerce que la moitié des huiles qu'il en tirait ordinairement.

Crantz répète encore ses lamentations sur l'endurcissement des Groënlandais inconvertis. « Ceux qui viennent du nord et du sud, dit-il, et qui s'arrêtent à Kanghek, ne veulent pas écouter la prédication, craignant les syndérèses de leur conscience. Presque tous ont maintenant une notion de Dieu; mais ils s'obstinent à ne pas changer de mœurs. La comparaison qu'ils font de leur vie avec celle des autres les tranquillise. Ils écoutent prêcher la morale de l'Évangile avec indifférence; mais

quand on veut leur parler de Jésus et de ses mérites, ils fuient comme si le feu les poursuivait. Les enfans ont une autre espèce de sensibilité : rarement on les entretient des souffrances du Sauveur sans leur arracher des soupirs, et quelquefois des larmes. Les vieillards au contraire s'irritent de ce langage. J'en ai vu, dit Crantz, touchés au point de trembler et de frissonner comme un daim, faire des contorsions, frapper du pied, secouer leurs habits, écouter enfin avec tous les signes d'impatience; et quand le sermon était fini, courir avec précipitation, de peur que la parole divine ne s'attachât à leur âme. » Aussi de trente bateaux qui passèrent à Neu-Herrnhut, ne resta-t-il à la mission que deux jeunes filles.

Mais le missionnaire se console de ce peu de succès auprès des inconvertis par la prospérité du petit bercail des chrétiens. Dans les voyages et les travaux de la belle saison, il ne s'en perdit aucun. On prit beaucoup d'eiders et de phoques. Dès les premiers jours d'avril, on attrapa même un morse : c'était le second qu'on eût vu dans ces parages depuis trente ans. Ainsi l'année fut abondante pour la pêche; mais elle finit par une sorte d'épidémie qui n'enleva cependant que dix-neuf chrétiens. Crantz finit cet article par un précis de la vie de ces justes. Elle est sans doute édifiante pour la congrégation des herrnhutistes. Ces pieuses histoires ne manqueront pas d'exciter la ferveur des uns, la charité des autres, et de hâter, par

ces heureuses impressions, l'avancement des missions du Groënland; mais elles doivent être au moins indifférentes à tous les chrétiens qui ne sont pas de sa secte, et ne peuvent qu'inspirer à tous les hommes raisonnables une sorte de pitié pour les victimes de l'enthousiasme. Si les mensonges, ou plutôt si l'erreur des herrnhuters console quelques sauvages mourans, on voit qu'elle afflige les vivans; car la raison grossière de ce peuple stupide se scandalise souvent d'une doctrine prêchée sans la mission de l'Esprit saint, qui n'appelle point des luthériens à la propagation de l'Évangile, mais les invite plutôt à rentrer dans le sein de l'église universelle.

Crantz a cru devoir donner à la fin de son histoire du Groënland une description raccourcie de tous les établissemens que sa congrégation a formés. On y trouvera tous les détails de situation économique, de police civile et de discipline ecclésiastique qui concernent la mission des herrnhuters. Quoiqu'il n'ait fait, ce semble, son ouvrage que pour ses confrères, il devient essentiel, même aux savans, pour la connaissance du Groënland. La religion y ébauche la police d'un peuple sauvage. Les herrnhuters y jettent les fondemens de la société. La première église y forme la première bourgade. C'est un spectacle curieux de voir comment des étrangers sans science et sans richesses parviennent à rendre habitable un pays où les indigènes n'ont jamais su qu'errer, sans cesse



V. Adam del. *Gossard sc.*

Vue de la Maison de Neu-Herrnhut, à Bals-Fiord.

ballottés entre la mer et la terre qui les repoussent tour à tour, et semblent se faire un jouet de l'espèce humaine. L'ouvrage de Crantz, ennuyeux à parcourir au premier coup d'œil, attache à mesure qu'on y avance. Semblable à ces déserts sablonneux où, quand on a marché quelque temps, on est forcé d'achever sa route, de peur de perdre ses fatigues sans les abréger en revenant sur ses pas, cette histoire du Groënland, aride, effrayante comme le pays même dont elle est le tableau, rebute ou fait languir l'attention et la curiosité du lecteur; mais quand on a franchi tant de glaces, il est triste d'avoir fait un si long voyage sans avoir rien vu, et de ne pas rapporter au moins des cailloux d'un rivage sans culture. Il faut donc recevoir le précis qu'on va lire comme une collection de tout ce qu'il y a de curieux dans un pays où la nature est morte. Les hommes qui cherchent à la ranimer deviennent intéressans. Deux peuplades élevées au Groënland par six hommes obscurs soulagent un moment l'âme accablée de la dévastation de deux empires ruinés en Amérique par deux nations chrétiennes. L'humanité, la vertu, ne sont pas encore éteintes au fond de tous les cœurs.

Au sud-ouest de la presqu'île de Bals-Fiord est située la maison de Neu-Herrnhut, à trois milles de la mer, entre le havre de la baie et de la colonie de Godhaab. La côte y présente trois grandes plates-formes séparées par des rochers qui s'avancent dans la mer; le rivage

y est couvert de cailloux que cet élément semble y jeter comme une digue qu'il oppose à ses propres fureurs. La côte monte insensiblement entre les rochers, dans un vallon creusé par un ruisseau qui n'est qu'un chemin de glace en hiver. A quelques pas de ce ruisseau, sur la plate-forme du milieu, s'élève la maison de la mission ou de la congrégation. Son grand corps-de-logis, flanqué de deux ailes, lui donne l'air d'un palais. C'en est un du moins pour le Groënland, quoique cet édifice ne soit que d'un étage, construit de bois, couvert de planches et de joncs, avec un enduit de poix. Au milieu du faîte, s'offre de loin une petite tour qui renferme une cloche. La maison n'a que soixante-dix pieds de long sur trente de large. La plus grande pièce est l'église. Dans ce même corps de bâtiment sont quatre chambres et deux antichambres, dont l'une sert de salle à manger, et l'autre d'école pour les filles. L'aile droite, au nord, est composée d'une chambre pour le catéchiste, d'une antichambre et d'une écoles pour les garçons. L'aile gauche, au midi, ne comprend que deux magasins, l'un pour les provisions, l'autre pour le bois. A quelques pas de là est une étable de brebis. Dans les souterrains on a bâti la cuisine, la boulangerie et le four; et on a creusé un puits. Sur le devant de la maison, à l'ouest, on a planté un jardin, qui ne fournit à la table que des laitues, des navets, des raves, des choux, des porreaux. Un chemin mène du jardin au rivage, où l'on

a bâti un hangar à la groënlandaise pour y mettre deux grands bateaux et le bois de charpente à couvert des ouragans et de la neige.

A droite et à gauche du grand édifice, les Groënlandais ont construit sur la croupe des rochers qui descendent à la mer leurs habitations d'hiver; et derrière ces maisons leurs magasins de vivres ou de provisions de chairs, de graisse et d'huile de poisson. Les caisses de harengs saures, qui font leur nourriture ordinaire; les pelleteries pour les tentes, et les autres ustensiles, sont dans un grand magasin fait de lattes de pin. Au-dessus est le grenier à foin pour les brebis. Les tentes, en été, sont plantées entre les deux rangées de maisons, sur un terrain uni. En hiver, les umlaks sont le long de la côte, la quille renversée, et soutenus sur des pieux; ils servent de couvert aux haiaks, aux tentes ployées, et aux ustensiles de la pêche. Du côté du nord, derrière les cabanes, sont deux cimetières, l'un pour les baptisés, l'autre pour les inconvertis. Les tombes sont faites de pierres taillées dans le roc, et sont couvertes de mottes de terre, qui verdissent et ressemblent de loin à des couches de jardinage, comme si les Groënlandais ne pouvaient engraisser et féconder la terre où ils sont nés que de leurs cendres mêmes. Cependant, en été, l'on voit le gazon et le cochléaria étendre des palissades de verdure autour de leurs cabanes et sur leurs toits. Dans l'hiver, ce coup d'œil est remplacé par une illumination presque

continuelle des feux de chaque cabane, qui forment une perspective régulière et symétrique, comme les maisons qui, bâties toutes à la même hauteur, ont des ouvertures ou fenêtres uniformes à des distances égales.

Lichtenfels, à trente-six lieues au sud de Neu-Herrnhut, dans une île d'environ huit lieues de circuit, domine sur le voisinage de la mer, qui s'enfonce dans une baie entourée de rochers arides et pelés. Le bâtiment n'a qu'un étage, mais deux entrées. L'église est sans piliers, plus belle et plus solide, et même un peu plus large que celle de Neu-Herrnhut; mais cet édifice est perché sur un roc où l'on n'imaginerait pas de trouver des hommes. Le corps-de-logis contient trois chambres à coucher, deux autres petites chambres et une cuisine : on y a joint une étable de brebis et un chantier de bois. Derrière la maison était une espèce de fondrière où l'on a fait un jardin. Devant ce logement il n'y a de la place que pour quatre maisons de Groënlandais; mais de l'autre côté, où la mer laisse plus de terrain habitable, on est assez au large pour bâtir.

Neu-Herrnhut a seize maisons. Trois de ces logemens sont des cloîtres ou dortoirs. Le premier renferme cinquante-cinq jeunes gens ou petits garçons, un autre soixante-huit filles, soit en bas-âge, soit nubiles; et le troisième, soixante-deux veuves. La plupart de celles-ci vivent ensemble; mais les autres, qui ont des enfans, mangent avec leurs familles.

Treize maisons contiennent soixante-quatre familles, qui se réunissent sous un même toit, au moins deux, et sept au plus. Ce n'est pas tant par détresse ou par économie qu'on vit ainsi plusieurs ensemble que pour se réchauffer mutuellement par la cohabitation. Chaque famille est composée de huit à dix personnes. Les unes en ont moins, mais telle en aura seize. Elles ont chacune leur lampe ou foyer en hiver, comme leur tente en été. Chaque famille devrait aussi avoir son umiak; mais il n'y en a que trente-deux qui possèdent un grand bateau. Du reste, chaque homme a son kaiak pour vivre de la petite pêche.

Les chrétiens suivent à cet égard le même arrangement que les sauvages, si ce n'est qu'ils n'ont pas la liberté d'errer et de se débander pour la subsistance. On croirait d'abord que cette gêne nuit à l'abondance des provisions et à la propagation de l'Évangile : mais l'expérience a prouvé, dit Crantz, que, si d'une part la dispersion donne plus d'avantage pour la pêche et la chasse, de l'autre, la règle et l'économie dans la distribution et le soin des vivres l'emportent sur la facilité de s'en procurer. Les sauvages, qui pêchent partout, manquent souvent de subsistance, tandis que les chrétiens, bornés à certaines côtes de pêcherie, ont un superflu qui supplée à la disette des autres. Quant à l'Évangile, c'est un flambeau qui a besoin de nourriture; il s'éteint loin du foyer de la mission; et si les néophytes vivaient sé-

parés, chacun dans le lieu de sa naissance, on verrait plus de chrétiens retomber dans les ténèbres, que de sauvages attirés à la lumière.

Malgré ces bornes que l'on met aux courses des chrétiens, chaque père de famille est le maître d'aller planter sa tente où il veut; mais avant de partir, il avertit du lieu qu'il choisit, afin que les coadjuteurs puissent le trouver dans leurs visites. On a de plus l'attention de ne pas laisser partir les néophytes avant Pâques. C'est un devoir qu'on a su leur imposer pour les faire participer aux grâces du mystère qu'on solennise dans cette fête. Mais comme on veut leur ôter tout besoin ou prétexte de s'absenter avant la célébration de la Pâque, quoique chacun soit libre de disposer de ses provisions, les pasteurs ont l'œil sur l'usage qui s'en fait, de peur que la dissipation ou la mauvaise économie ne les épuise avant la saison de les renouveler. C'est dans ce dessein qu'on a bâti un magasin où chacun apporte sa provision de harengs et de poissons séchés, dont il va prendre deux ou trois fois par semaine la quantité nécessaire pour la subsistance de chaque jour.

Au mois de mai, les frères ont soin qu'on aille de bonne heure à la pêche du phoque, pour renvoyer les umiaks aux gens qui n'en ont point, et leur donner le moyen de faire leurs provisions. Un missionnaire suit chaque bande dans les différentes pêches, qui ont toutes leurs saisons. Celle du hareng dure un mois. C'est le temps où les païens font le plus de fo-

lies, et le pasteur alors doit veiller sur son troupeau. Il prend garde qu'aucune brebis ne reste en arrière ou ne s'égare. Les Groënlandais ont toujours conservé le goût le plus vif pour la chasse aux rennes; et comme il est difficile de les y suivre, les missionnaires tâchent de les en détourner. Ces courses dérobent des mois entiers à l'instruction; elles exposent une famille à traverser de grands déserts, où l'on ne trouve que des dangers et des tentations. Les peaux qu'on retire de cette chasse ne servent qu'aux luxe des fourrures, qui ne vaut pas les provisions de bouche. Ce sont les phoques qui doivent tout fournir aux Groënlandais; tentes, bateaux, salaisons, chauffage, tous les besoins et les commodités de la vie en dépendent uniquement. Quiconque perd son temps à courir après les rennes risque évidemment de tomber dans la disette, et devient non-seulement inutile, mais onéreux au commerce, qui perd en profit tout ce que les oisifs consomment sans gagner. Telles sont les raisons que les missionnaires emploient en faveur de la pêche contre la chasse.

Comme il n'y a point de Groënlandais si riche qu'il ne puisse mourir de faim d'une année à l'autre, et comme les veuves surtout et les orphelins y sont les plus exposés, le soin particulier que la mission prend de ces femmes et de ces enfans, sans parler des autres indigens, est un des motifs de conversion les plus attrayans. La monogamie et la liberté de se choi-

sir un mari fait aussi beaucoup de prosélytes parmi les femmes. D'un autre côté, les sauvages méprisent beaucoup ceux des nouveaux convertis qu'ils voient nourris de la charité publique; mais l'industrie, loin d'avoir diminué chez les baptisés, s'étant accrue par l'assistance mutuelle qui règne entre eux, les peuplades chrétiennes sont en vénération.

Quand il se présente une famille nécessiteuse à la congrégation, on tient conseil dans la sacristie sur les moyens de la secourir. C'est ordinairement à qui s'offrira pour recevoir les réfugiés. Les enfans abandonnés trouvent un père qui les adopte ou une nourrice qui les ajoute à sa famille. Les néophytes pourvoient à la subsistance; mais les missionnaires se chargent du reste, comme le vêtement et le kaiak.

Les vieillards et les infirmes des deux sexes ont un asile ouvert à Neu-Herrnhut. Dans la famine de 1572, cette peuplade ne fut, pour ainsi dire, composée que de pauvres, que la misère générale y fit réfugier de toutes parts. Depuis, on a si bien veillé à l'éducation des enfans, qu'ils sont en état, non-seulement de gagner leur vie, mais de soulager ceux qui tombent dans l'indigence, dont la charité les avait retirés eux-mêmes. Les mères de famille ont entre elles une émulation secrète pour secourir les malades, sans aucune ostentation, et même à l'insu les unes des autres. Ce n'est qu'à la fin de l'hiver qu'on sait, par les indigens, comment et par quelles mains ils ont été

généreusement assistés. Un diacre de la congrégation est chargé de s'informer des besoins cachés, et de partager entre les familles les mieux pourvues celles qui sont sans ressource. Ainsi les frères Moraves se regardent plutôt, dit Crantz, comme les serviteurs des nouveaux chrétiens que comme des législateurs. Ce n'est point en maîtres qu'ils gouvernent leurs peuplades, mais c'est par la voie de la prière et de l'exemple qu'ils les dirigent; car ils craindraient de fortifier le soupçon où penchent les Groenlandais, que, sous prétexte de les attacher au christianisme, on veut les priver de leur liberté. Le moindre attentat sur leur indépendance formerait un obstacle invincible au but du prosélytisme qu'on se propose.

De la police civile et domestique Crantz passe au gouvernement ecclésiastique. « Chaque peuplade, dit-il, a son missionnaire et deux diacres, tous gens mariés. Leurs femmes soignent le ménage, et dirigent les néophytes de leur sexe; car les Groënlandais sont d'un caractère assez jaloux pour ne pas confier l'instruction de leurs femmes à des hommes, même sacrés. Il y a de plus un catéchiste pour tenir l'école des enfans, et un assistant ou coadjuteur de la mission chargés des soins économiques et de la réparation des bâtimens; c'est un homme de main qui doit tout faire, maçonnerie, charpenterie, ouvrages et travaux, quels qu'ils soient.

Chaque mission est composée de cinq ou-

vriers évangéliques. Les voyages qu'il faut faire en été, les travaux de la pêche et de la chasse, qui ne sont point des amusemens, les peines de corps qu'exige la charge de veiller au salut des âmes, le besoin de parvenir à l'entretien de la vie dans un pays où le clergé n'a point encore de salaire, tant de soins demandent le concours de quelques hommes.

De plus, il a fallu du temps aux missionnaires pour apprendre la langue du Groenland. Un homme qui, dans trois ans d'étude, vient à bout d'entendre les sauvages de ce pays, et d'en être entendu, ne doit pas avoir un médiocre talent. Qu'on imagine donc l'extrême difficulté qu'eurent les trois premiers herrnhuters, qui, n'ayant jamais vu de grammaire, furent obligés d'apprendre le latin pour entendre les principes raisonnés de toute langue, et qui ne comprirent les termes latins qu'au moyen d'une version danoise qu'ils n'entendaient que par l'analogie du dialecte danois avec la langue allemande. D'ailleurs ils furent six ans sans avoir de commerce avec les Groënlandais, faute d'un idiome commun pour la conversation. Cependant à force d'application ces hommes sans lettres ont fait assez de progrès pour prêcher en groënlandais et traduire dans cette langue des hymnes et des passages très-difficiles de la Bible. Le lecteur conçoit ce que devient un sens très-obscur en lui-même, quand il passe par le canal de ces frères ignorans dans une langue étrangère à

toutes les idées de religion, d'histoire et de mœurs asiatiques. Quelle serait l'indignation de Moïse, s'il revenait sur la terre avec Énoch, de voir ses livres sacrés mutilés, défigurés et travestis dans toutes les versions hétérodoxes qui en ont paru depuis trente siècles! Si tel est le sort des choses divines, quel doit être celui des choses humaines!

Malgré les peines de toute espèce que les frères Moraves ont dû dévorer dans le Groënland, il est assez singulier qu'il n'en soit pas mort un seul dans l'espace de près de trente ans. Ils n'ont pas même essuyé de maladie aiguë, quoiqu'ils aient eu perpétuellement à lutter contre la faim, la soif, les frimas, les tempêtes, la fatigue des voyages aussi périlleux sur terre que sur mer. L'étonnement redouble en apprenant que dans les autres missions, et surtout dans les Antilles, les herrnhuters ont perdu presque tous leurs confrères. Crantz ne veut pas qu'on attribue uniquement cette différence à celle d'un climat plus pur et plus sain au nord que sous la zone torride, puisque le scorbut, dit-il, et même les maladies contagieuses, font beaucoup de ravage au Groënland; mais il rend grâces de cette protection visible à la Providence, qui soutient les frères Moraves par des voies merveilleuses, comme si les miracles se multipliaient à proportion de l'ignorance et de la faiblesse des hommes.

Cependant les missionnaires ont soin de seconder les desseins de leur vocation par des

voyages qu'ils font tour à tour en Allemagne, chacun à peu près tous les six ans, pour entretenir ou rétablir leur santé. On veille à la conserver, soit au Groënland, soit en Europe. Le diacre de la mission étrangère envoie à ceux de Herrnhut la liste de ce qui lui manque pour l'entretien des frères. On l'achète et on le transporte de Copenhague. Ils ont tous un traitement égal, sans salaire, ni présens, ni quêtes. Personne ne songe qu'aux besoins du moment; et ce que l'un possède, tous le partagent. Leurs voyages de navigation sont payés par la congrégation. L'unité du herrnhutisme se charge de l'éducation physique et morale de leurs enfans, qui sont placés dans le commerce ou dans les colléges, selon les dispositions qu'ils montrent au sortir des nourriceries.

Pour fournir à toutes les dépenses des missions, l'unité n'a d'autre ressource que dans les frères. Le travail des uns et la charité des autres pourvoient aux besoins de tous. Le salut des païens coûte cher aux chrétiens; mais chaque herrnhuter y contribue de ses facultés. Les enfans eux-mêmes sont jaloux de concourir à la propagation de la foi par le travail de leurs mains. Les plus pauvres ouvriers de journée aiment mieux retrancher sur leur nourriture que de ne pas coopérer à l'œuvre de Dieu chez les païens. Il y a des diacres chargés de faire la collecte de ces aumônes, et d'en employer le produit au bien des missions, sans aucune rétribution personnelle. Crantz re-

mercie la Providence de ce que la libéralité des bienfaiteurs a rempli jusqu'à présent tous les engagemens contractés au nom des propagateurs de la foi. Ainsi, tandis que les missions de l'Amérique ont hâté la ruine d'une société religieuse en Europe, une nouvelle société chrétienne entretient et fonde des missions au Groënland. Il semble que les frères Moraves voudraient remplacer les jésuites dans la propagation de l'Évangile.

Les missionnaires du Groënland se sont associé vingt coadjuteurs nationaux des deux sexes. Ils ont avec ces coopérateurs deux conférences par semaine sur l'état spirituel et temporel des néophytes. Il y a de plus des servans ou clercs de l'un et de l'autre sexe qui sont chargés de la propreté de l'église, de la lumière des lampes, de l'eau baptismale; mais il n'y a point d'autres offices en titre, et personne n'est gagé ou payé pour remplir le sien. Le salaire, dit Crantz, ouvrirait l'entrée du sanctuaire à la corruption.

Chaque jour on s'assemble à six heures pour la prière du matin; elle est courte, et seulement pour les baptisés. Les catéchumènes ont aussi leur assemblée à huit heures pour la lecture et le chant, mais d'une demi-heure: ensuite les hommes vont à la mer. Après cette assemblée vient celle des enfans, qui sont catéchisés, puis menés à l'école: les filles, sous un missionnaire ou un diacre marié; les garçons, sous un catéchiste. On y apprend à lire

et à écrire. Le soir, au retour de la mer, vient l'heure du chant, où tout le monde assiste. Après le souper, on fait la prière du soir.

Les dimanches, après la prière du matin, on tient le chœur, c'est-à-dire que les différentes classes de chrétiens, séparés par le sexe, l'âge et l'état, ont une courte assemblée. Quand le temps est mauvais ou qu'il y a peu de monde, cette assemblée devient générale et l'on y prêche; elle se tient l'après-midi; on y fait une homélie sur l'évangile du jour, et ce discours dure quelquefois une heure entière. Le prédicateur est devant une table, car il n'y a pas de chaire; il se tient debout pour être mieux entendu de toute la salle et des chambres attenantes, qui sont pleines de monde. Le soir, on chante les litanies en chœur; ensuite on administre la communion et le baptême avec une onction qui fait couler les larmes : aussi les enfans sont très-empressés de se trouver à cette cérémonie, et demandent à chanter les litanies pour y assister.

Crantz donne ensuite une courte description de la solennité des grandes fêtes. On ne doit point omettre ici ce qu'il rapporte ailleurs de la célébration de la nativité de Jésus. « On chanta toute la nuit (c'était en 1747) des noëls allemands et groënlandais. A trois heures et demie du matin on assembla le peuple au son des trompettes; on prêcha sur l'humiliation du Sauveur qui s'est fait homme. Ensuite on donna des aiguilles et des couteaux, que les enfans de

Herrnhut en Allemagne envoyaient en présens d'étrennes aux chrétiens des missions. La musique et le chant attirèrent tous les païens d'alentour. L'église avait été illuminée, et les fenêtres étaient garnies de lampions faits de coquilles de moule, et rangés en symétrie. La fête des Innocens fut célébrée avec des enfans, auxquels on donna une *fête d'amour*, c'est-à-dire une espèce d'agape ou de repas, qui fut composé de harengs saures. Jamais, dit l'auteur de ce récit, on ne vit tant de dévotion que dans ces fêtes; jamais on ne vit couler tant de larmes que dans ce petit troupeau de sauvages, que l'Agneau du Seigneur avait rassemblé sous le pôle du nord, et qu'il avait baignés de ses sueurs et de son sang.

Crantz ne cesse de s'extasier du chant des Groënlandaises. « Elles l'emportent, dit-il, pour la douceur, l'harmonie et l'accord, sur certaines congrégations du herrnhutisme en Europe. On croirait de loin n'entendre qu'une seule voix, tant elles y mettent de justesse et de concert : elles n'ont qu'un défaut, c'est que, traînant lentement sur chaque syllabe, l'haleine leur manque souvent pour finir la phrase du chant ou du vers, quand elle est un peu longue. On remédie à ce défaut en soutenant le chœur avec des instrumens. L'orchestre est composé de deux ou trois violons, deux flûtes et quelques guitares. Les Groënlandais ont de l'aptitude pour la musique; il y en a qui savent sonner de la trompette et du cor. »

Quant à l'instruction, qui ne réussit pas aussi bien que le chant, Crantz s'étend avec complaisance sur une nouvelle méthode familière aux herrnhuters. « Ils ont éprouvé, dit-il, que rien n'était plus inutile que de parler aux Groënlandais de l'existence et de l'attribut de Dieu pour les préparer à la doctrine de l'expiation du péché. » Après six ans d'un travail infructueux pour faire entrer la religion dans les esprits par la voie du raisonnement, ils s'avisèrent de débuter par la passion et la mort de Jésus. « C'est, dit l'historien herrnhut, le plus sûr moyen d'éclaircir l'esprit épais et grossier des sauvages païens. » Presque tous les missionnaires des Indes orientales et occidentales ont fait la même expérience. On ne gagne rien auprès des idolâtres à leur représenter les perfections de la Divinité et les devoirs de la vertu, a dit un missionnaire luthérien de l'Inde. Un presbytérien d'Écosse, qui avait vécu long-temps en Pensylvanie et dans le New-Jersey, dit qu'il avait passé bien des années avant d'introduire les plus simples notions de Dieu chez les sauvages américains; mais qu'à l'exemple des missionnaires voisins, s'étant hasardé à parler du mystère de la croix, tous les esprits s'étaient éveillés de leur sommeil, au grand étonnement du prédicateur. « Ce réveil, dit-il, ne s'est jamais manifesté au bruit des vérités effrayantes de la religion; mais toutes les fois que je m'attachais aux scènes pathétiques de la mort et de la croix du

Sauveur, à son amour pour les hommes, et sa vie exemplaire et pleine de bienfaisance, aux richesses de sa grâce et de sa miséricorde, j'ai senti parmi mes auditeurs une vive agitation qui passait de la componction du cœur à la lumière de l'esprit. » Crantz dit qu'il a observé les mêmes effets chez les Groënlandais. Les grandes questions de raisonnement laissaient le cœur vide, et remplissaient l'esprit d'une curiosité souvent funeste. On ne s'avise pas même d'apprendre le catéchisme aux Groënlandais par routine, parce que la répugnance qu'ils ont pour tout exercice forcé de la mémoire les éloignerait de la vérité. L'émulation du savoir, même en matière de religion, n'a pas encore troublé ni remué l'ignorance et l'incuriosité naturelle de ce peuple. Il n'y a que les enfans qui, apprenant à lire, savent bien des choses par cœur; mais les adultes se contentent de croire sans réfléchir. C'est par le cœur que la foi vit en eux. Celui qui pleure sur sa misère, qui soupire pour la grâce, est admis au baptême avant celui qui sait et qui ne sent pas les vérités de la religion. Mais n'est-ce pas abuser à la fois de la révélation et de la raison que d'insinuer l'une dans l'esprit humain à l'insu de l'autre? L'enthousiasme inspiré par la séduction des sens n'a qu'un moment; la conviction intime est de tous les temps. Cent orateurs de toutes les sectes du monde, qui se succéderaient dans un même auditoire, le soulèveraient tour à tour chacun pour la sienne

contre toutes les autres. Un peuple sauvage verserait son sang pour Amida, ou celui des autres pour Mahomet, si l'on venait lui mettre à la main des armes homicides ou des instrumens de macération. Dieu veut régner par la raison; il l'a donnée à l'homme pour son bonheur; elle doit le mener par cette vie à l'autre. L'Être Suprême s'est manifesté d'abord aux sens par la nature, et par les sens à la raison. Les cieux sont ses témoins; c'est là sa grande révélation. La grâce elle-même entre dans l'âme par la route des sens. La foi vient de l'ouïe; mais le témoignage de l'ouïe est subordonné au jugement des autres sens. Qui n'en surprend qu'un seul sera tôt ou tard démenti. N'est-ce pas même une profanation des vérités saintes, un renversement de l'esprit humain, de parler des merveilles d'un être dont on laisse l'existence incertaine? Ce n'est pas ainsi qu'on procède dans les écoles d'une théologie orthodoxe. La philosophie elle-même parle de Dieu seul avant que celle-ci divise son essence. L'une et l'autre ne supposent pas, elles prouvent; mais l'une met d'abord en question ce que l'autre doit établir en assertion. On peut donc regarder comme inconvertis des chrétiens qui ne savent pas même s'il est un Dieu. Si jamais le Groënland tombait en d'autres mains que celles des Danois, combien le zèle religieux aurait à détruire d'erreurs avant d'établir la première vérité! Ne valait-il pas mieux laisser les Groënlandais dans les ténèbres et

l'assoupissement d'une ignorance universelle, que de les réveiller avec le feu du herrnhutisme, qui brûle sans éclairer? Non, l'eau du baptême, que les frères Moraves confèrent, n'est pas propre à éteindre l'incendie du fanatisme qu'ils allument dans les âmes. Leur baptême! s'ils ne le croient pas essentiel au salut, pourquoi vont-ils le porter chez tous les sauvages des quatre parties du monde? Ou s'ils le croient d'une nécessité indispensable, pourquoi ne baptisent-ils pas les enfans des inconvertis? C'est pourtant leur méthode. Ils exigent le consentement des parens pour baptiser un enfant; mais que fait la promesse ou le refus du père d'élever son enfant dans les dogmes des herrnhuters? L'une donne-t-elle, l'autre ôte-il la grâce qui sanctifie? Telles sont les inconséquences d'un prosélytisme aveugle, erroné, sans lumières, sans science, qui prend la vocation de l'apostolat ou dans le dégoût d'un métier obscur, ou dans l'envie de voyager, ou dans la présomption d'endoctriner, ou dans l'ambition de dominer sur les âmes, et de faire du bruit et du mouvement au loin. Un charpentier, en effet, qui va convertir des pêcheurs au Groënland, ne peut être animé que par une de ces passions et de ces inquiétudes secrètes du cœur humain. Mais ces passions sembleront peut-être excusables, si l'on considère que la peine et l'avilissement où la multitude est condamnée par les lois de notre société peuvent exciter toutes les âmes fortes à secouer une injustice qu'elles

sentent vivement, et à chercher quelquefois chez les sauvages les plus maltraités de la nature une égalité ou une indépendance que la fortune refuse dans la police de nos climats. Or, rien ne provoque à cette indépendance naturelle comme les sentimens outrés du zèle religieux. Tel homme est chrétien pour ne pas obéir, et tel se fait apôtre pour commander.

Ce qu'il y a de singulier chez les herrnhuters, c'est que ces mêmes apôtres, qui ne veulent pas conférer le baptême aux enfans sans la formalité d'un consentement bien inutile à la vertu du sacrement, y admettent des adultes au prix d'une légère instruction. « Pourvu que ces sauvages aient, dit Crantz, une idée claire des vérités fondamentales de la doctrine chrétienne, et qu'ils entendent le symbole de Luther, on les baptise; encore n'exige-t-on pas, surtout des gens agés, qu'ils sachent ce symbole par cœur et mot à mot..... Mais on a plus d'égard à la droiture de leur âme qu'à la promptitude de leur conception, à la fidélité de leur mémoire, ou à la flexibilité de leur langue. » La raison des missionnaires pour ne pas insister sur ces formulaires de doctrine vient peut-être, dit l'historien, « de ce qu'ils ont vu avec douleur, même au milieu de la chrétienté, des années se passer à apprendre par cœur et à répéter les catéchismes, sans qu'on en réussit davantage à éclairer les esprits et à épurer les cœurs. » Aussi ces instructions préliminaires qu'on exige des catéchu-

mènes au Groënland les conduisent au baptême en quatre semaines; quoique tel Groënlandais pourrait être des années entières avant de bien digérer cette préparation.

On baptise les catéchumènes plusieurs à la fois, en certains jours solennels. Le missionnaire les exorcise par l'imposition des mains, et, délivrant leurs âmes de la puissance du démon, il les réclame au nom du Christ. Mais n'est-ce pas l'histoire de ce possédé de l'Évangile dont l'âme fut à peine délivrée d'un démon qu'aussitôt il y en entra sept autres pires que le premier? En effet les missionnaires herrnhuters semblent ne retirer les Groënlandais des ténèbres du paganisme que pour les infecter des erreurs du luthéranisme.

Pour la communion, il faut, dit l'auteur, non pas une connaissance spéculative, mais une connaissance pratique ou animée, qui consiste dans une vie de lumière, un profond sentiment de la pauvreté d'esprit, une faim et une soif intérieures pour les choses divines; en un mot, dans un état de l'âme qui rend les mystiques herrnhuters sublimes à leurs yeux, et ridicules aux yeux de tout le monde. Quand on est préparé par de fréquentes instructions au grand mystère, on est admis à voir administrer la communion. Jusqu'à ce moment, on n'en est pas même témoin, de peur de donner accès à des réflexions inutiles, et souvent dangereuses. On prévient ces doutes par des conférences secrètes. Deux époux qui veulent être admis au

souper du Seigneur vont trouver le missionnaire et sa femme, qui prépare d'avance le goût de cette manne céleste, en irritant la soif des désirs qu'ils inspirent. On sait que les luthériens allemands n'ont jamais voulu renoncer à la réalité du pain et du vin dans le mystère de l'eucharistie. Leurs sens grossiers veulent bien admettre un miracle qu'ils n'aperçoivent pas, mais ne consentent point à perdre ce qu'ils voient. Ils aiment mieux boire à la fois le sang du Christ avec le vin de la consécration que de ne pouvoir jouir que d'un bien surnaturel. Combien de sang humain a-t-on versé pour leur ôter l'impanation! combien en ont-ils perdu pour la garder! C'est dans cette erreur que les herrnhuters élèvent les Groënlandais. Le pain est un double appât entre leurs mains pour amorcer les sauvages. Ils prennent ces pêcheurs du nord comme nos pêcheurs attrapent le poisson. Mais le pain eucharistique du luthéranisme est un poison pour les âmes. Malheur aux Groënlandais qui en goûtent! ils sont enivrés d'un délire mortel. C'est bien alors qu'ils auraient besoin d'être réveillés de leur assoupissement, s'il est permis d'emprunter le langage des frères Moraves. Mais ceux-ci n'oublient rien pour les entretenir jusqu'au tombeau.

Le meilleur moyen qu'ils aient imaginé de bercer et d'endormir les âmes dans le songe de leurs erreurs, est l'établissement des chœurs. Leur motif est pourtant louable en apparence : « C'est, disent-ils, la déplorable expérience de la

corruption générale des hommes, soit qu'ils vivent dans des pays froids ou chauds, en nations policées ou en peuplades sauvages; c'est la corruption mutuelle des deux sexes qui a engagé les frères de l'Unité à les séparer.... » Les Groënlandais, dit Crantz, malgré leur réserve ou leur froideur extérieure, ne sont pas exempts de cette dépravation naturelle: on croyait qu'il serait impossible de les en corriger; mais depuis que les filles, n'étant pas fort heureuses avec des maris qui les épousaient par force, ont consenti à vivre ensemble à part, les jeunes garçons ont suivi leur exemple, et ces classes ou bandes se sont multipliées par le penchant à l'imitation. La religion préside à ces séparations : elle les entretient par des instructions. Il y en a pour chaque classe. Le dimanche on assemble les nourrices, qui viennent à l'instruction avec leurs enfans à la mamelle. Le missionnaire leur fait chanter des cantiques relatifs à leur fonction maternelle, et leur donne quelques leçons sur la manière d'élever ou de préparer leurs nourrissons à la religion.

Ceux-ci, parvenus à l'âge de quatre ans, passent du sevrage à la classe de l'enfance. Les garçons et les filles séparées ont leur instruction à part chaque dimanche, et le catéchisme tous les jours. Les plus jeunes apprennent à lire, et les plus grands à écrire. Leurs premiers livres d'école sont les vies édifiantes de quelques enfans chrétiens. Quand ils sont plus avancés, on leur donne le catéchisme de Lu-

ther, et l'histoire de la passion du Sauveur. Comme la langue groënlandaise n'a point de caractères particuliers, on lui a prêté ceux de la langue latine. L'école se tient le matin. L'après-midi, les enfans vont travailler chez leurs parens, manier la rame et le harpon. En été, les écoles se ferment pour la pêche et la chasse. Malgré ces longues vacances, les enfans apprennent assez bien à lire, quelques-uns dans un seul hiver; d'autres sans études savent par cœur tous les élémens et les prières de la religion à force de les entendre réciter. Mais tous s'instruisent et s'élèvent sans aucune voie de contrainte et de rigueur, par les caresses, l'exemple et l'émulation.

A douze ans, on fait monter les enfans à la grande classe, garçons ou filles, mais toujours séparément. Les garçons vont manger chez leurs parens; mais les filles vont chercher leurs vivres, et reviennent manger ensemble. Tout est bien jusqu'alors. Le bas-âge et l'adolescence ont besoin de guides, et la direction des Herrnhuters ne peut qu'être utile, pourvu qu'elle soit bien entendue. Mais quand la raison a pris ses forces, il semble qu'ils devraient rendre l'homme à sa liberté naturelle, ou du moins à l'autorité paternelle, qui est la première et la plus légitime, parce qu'elle est établie sur les cœurs par ses bienfaits. Cependant les frères Moraves semblent vouloir ici prendre la place des pères, du moins à l'égard de ceux qui n'en ont pas.

A l'âge de vingt ans on songe au mariage. Chacun est libre de se choisir une femme. Mais quand un jeune homme ne paraît pas avoir fait de choix, ses parens lui proposent un parti; si ce n'est eux, ce sont les missionnaires. On a, disent-ils, assez de confiance en leur zèle pour recevoir une épouse de leurs mains. Ils demandent donc à un jeune homme quel est l'objet de ses vœux. On approuve son choix dès qu'il n'est pas contraire au bonheur et au salut de son âme; mais si la religion de l'époux devait en souffrir, les frères ne lui donneraient pas la bénédiction nuptiale. Quand l'homme s'est expliqué, l'on consulte la fille. Elle refuse d'abord, mais avec moins de simagrées que ne le veut l'ancien usage du pays. Cependant, si le refus est bien formel, on n'insiste plus, parce que les voies de force sont interdites, et que celles d'insinuation ne réussiraient point. On ne permet point le mariage entre les chrétiens et les païens, même dans l'espérance de faire un dévot chrétien d'un tendre amant; on y a trop souvent été trompé. La polygamie est défendue, et le divorce n'est pas permis, quoiqu'il ne soit pas sans exemple dans la communion de Luther. On ne reçoit pas même à la peuplade un Groënlandais qui a quitté sa femme sous prétexte de se convertir : ce serait peut-être un secret amour pour une fille chrétienne qui ferait abandonner une femme païenne. On n'admet pas non plus au petit bercail une femme qui s'y réfugie sans le consentement de

son mari sauvage. Les herrnhuters abhorrent, dit Crantz, cette propagation du christianisme, qui se fait par des vues purement charnelles. S'il se peuplait de tous les maris ou de toutes les femmes mécontens de leur union, que de baptêmes se feraient aux dépens du mariage! Le bien de la religion veut que les sacremens soient d'accord. C'est pour cela sans doute que, dans l'église luthérienne, les prêtres sont mariés comme les simples fidèles. Si les frères Moraves soignent ainsi les âmes au Groënland, ils n'ont pas moins d'attention à la santé du corps.

Dès qu'il y a des malades, ils leur procurent des médecines; ils se chargent même de les saigner. Ce remède, qu'ils ont introduit, est très-utile, disent-ils, dans un pays froid, où les maladies viennent d'abondance de sang. Après les fonctions de médecins, ils vaquent à l'une des plus utiles dans leur ministère, celle d'assister les mourans, et d'enterrer les morts. Ils mettent les corps dans une bière; elle est couverte d'un drap blanc, où sont écrits en rubans rouges un texte de l'Écriture, ou des vers de quelque hymne. Les funérailles ne sont plus accompagnées et suivies de tant de pleurs et de lamentations si longues, depuis que l'espérance de la résurrection a soulagé les mourans et consolé les vivans.

Enfin l'ouvrage de Crantz est terminé par une récapitulation dont voici le sommaire. Depuis 1739 jusqu'en 1762, les herrnhuters ont

baptisé sept cents Groënlandais. Il en est mort deux cent cinquante. Ce qui reste à Neu-Herrnhut monte à quatre cent vingt-un baptisés, dont cent soixante-quatorze communians. Cette congrégation a de plus trente-neuf catéchumènes. Lichtenfels a cent baptisés, trente-huit catéchumènes, et trente inconvertis. C'est peu, dit Crantz, dans une nation qui peut avoir dix mille âmes; mais c'est beaucoup eu égard à notre siècle, où le nombre des mécréans augmente considérablement, et celui des païens ne diminue guère. « Je sais bien, dit ce pieux historien, qu'on ne regarde pas comme une acquisition pour le christianisme la conversion de quelques sauvages stupides, qui ont à peine une lueur de raison, et qui n'entendent rien de ce qu'on leur prêche. Mais le miracle n'en est que plus grand lorsqu'on considère que ces espèces de brutes qui se soumettent au joug de l'Évangile sont des hommes d'un caractère si indocile, qu'ils mourraient de faim, ou se donneraient la mort plutôt que de fléchir devant un homme. Quel étonnement ne doit-ce pas être de voir ces sauvages farouches se laisser guider par des hommes qu'ils regardaient d'abord et que les autres regardent encore comme des barbares! N'est-ce pas une merveille visible de la grâce? C'est la toute-puissance de la croix qui pénètre les cœurs, qui brise les rochers. » Crantz finit son livre comme beaucoup d'orateurs chrétiens commencent un sermon. Il applique aux frères

Moraves un texte que les jésuites ont mis cent fois à la tête du panégyriste de l'apôtre des Indes et du Japon : *C'est l'ouvrage du Seineur; et nos yeux ne se lassent point de l'admirer.*

CINQUIÈME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN.

INTRODUCTION.

CHRISTOPHE Colomb ayant découvert, en 1498, le continent de l'Amérique méridionale, les Espagnols essayèrent bientôt de s'y établir; mais ils éprouvèrent beaucoup de résistance d'une partie des naturels de la partie la plus occidentale de cette région, baignée par la mer des Caraïbes. Ce ne fut que vers la fin de l'année 1510 qu'ils apprirent qu'à l'ouest du pays montagneux où ils étaient on trouvait une grande mer. Vasco Nugnez de Balboa la découvrit le 25 septembre 1513.

On ne sait pas précisément pourquoi elle reçut le nom de *Mer du Sud;* était-ce parce que l'on appelait l'Océan atlantique *Mer du Nord*, et que l'on regarda la nouvelle mer comme plus méridionale? mais ces deux dénominations sont absurdes et ne peuvent subsister en géographie; car, ainsi que l'a très-justement observé Fleurieu, en passant de l'ancien Océan dans le nouveau, quelque route que l'on

prenne, on ne change pas de latitude ; la partie de la mer où l'on entre n'est pas la mer du Sud relativement à l'autre ; elle est même moins méridionale, si l'on en double l'extrémité sud de l'Amérique, que la partie de la mer d'où l'on sort.

Le nom de grand Océan est donc celui qui convient le mieux à cette vaste étendue d'eau qui se répand de l'est à l'ouest entre l'Amérique, l'Asie et l'Afrique, sur un espace de trois mille quatre cents lieues marines, à peu près la demi-circonférence du globe.

Quant à la partie de mer la plus anciennement connue qui baigne les côtes occidentales de l'Europe et de l'Afrique, et les côtes orientales de l'Amérique, le nom d'*Océan atlantique*, consacré par l'antiquité, employé longtemps par les historiens et les cosmographes, et remis en honneur par quelque géographes modernes, mérite d'être conservé (1).

L'on n'emploîra donc que ces dénominations dans l'Histoire des Voyages que l'on va lire, excepté lorsque l'on citera les propres expressions des navigateurs ou des narrateurs.

La nouvelle de la découverte d'une mer à l'occident de l'Amérique fit beaucoup de bruit en Europe, et inspira à plusieurs navigateurs le désir d'essayer une expédition dans cet océan inconnu. Mais, dit un historien espagnol, communiquait-il avec la mer du Nord (Océan

(1) Observations sur la division hydrographique du globe, etc.

atlantique)? Cette question, qui piquait la curiosité de tous les savans, demeurait sans solution ; aucun d'eux ne s'offrait pour aller constater l'existence de ce passage incertain. On ne pénétrait dans cette mer nouvelle que par l'isthme du haut duquel on l'avait découverte; on ne songeait à y naviguer que pour faire des excursions sur les côtes de l'Amérique qu'elle baigne, afin de ravir de l'or aux habitans de ces contrées.

L'ardeur de participer aux riches productions des Moluques donna lieu à une découverte que le désir d'étendre les connaissances géographiques n'avait pu décider à entreprendre. Magellan eut la gloire de trouver la route qui conduisait par l'ouest à cet archipel, auquel jusqu'alors on n'allait que par l'est. Le succès de sa tentative ouvrit la voie à d'autres navigateurs. Depuis son temps jusqu'à nos jours le grand Océan a constamment été parcouru par les vaisseaux européens. Les uns ont fait le tour du globe, d'autres ont simplement parcouru des parties plus ou moins considérables de cette vaste mer. L'on a pensé que, pour bien faire connaître les découvertes qui ont successivement eu lieu, il était à propos de retracer l'histoire de toutes ces expéditions, dont la plupart offrent des particularités intéressantes et instructives. On les a disposées dans l'ordre chronologique, comme le plus convenable pour donner une idée claire et exacte des faits. L'on a supprimé les circonstances peu impor-

tantes, et l'on a, autant qu'on l'a pu en parlant des découvertes des premiers navigateurs, indiqué si les modernes se les sont appropriées, parce qu'ils les ignoraient ou les connaissaient mal.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Magellan.

FERNAND Magalhaens, que nous avons pris l'habitude de nommer Magellan, était Portugais de nation, et d'une famille noble. Les historiens qui nous ont fait connaître ses actions ne nous ont instruits ni du lieu de sa naissance, ni des particularités de sa vie privée. On sait seulement qu'il s'adonna de bonne heure à la navigation, se livrant à l'étude de la cosmographie et de l'astronomie, comme tous les hommes de son temps qui se sont illustrés sur mer. Pour acquérir des titres aux faveurs de la cour, et obtenir un emploi convenable à ses talens, il entreprit le voyage des Indes, et servit avec distinction sous le célèbre Albuquerque, surtout à Malacca, en 1511, lorsque ce vice-roi en acheva la conquête.

Il se trouvait à cette expédition avec son parent François Serrano. Argensola, historien des Moluques, écrit que Magellan partit avec Serrano et Antonio Abreu pour aller à la découverte de cet archipel; mais il est le seul

qui fasse mention de cette particularité. Il paraît, au contraire, que Magellan sollicita un commandement et ne put l'obtenir ; alors il résolut de revenir en Europe demander l'avancement qui lui avait été refusé dans les Indes. Il avait profité de son séjour dans ces contrées pour prendre toutes les informations qu'il croyait propres à servir à sa fortune. Les lumières qu'il devait à Serrano, avec lequel, selon tous les historiens, il conserva toujours d'étroites relations, semblaient lui promettre un accueil favorable en Portugal.

Ce fut dans sa campagne de l'Inde que la force de caractère et le courage qui rendirent Magellan si propre aux grandes entreprises se manifestèrent avec éclat. Herréra en cite un trait qui mérite d'être connu : un bâtiment qu'il montait se perdit sur un écueil isolé au milieu de la mer ; il ne restait plus de ressource que de se sauver sur une petite île voisine ; mais quand il fut question de s'embarquer dans les canots pour s'y rendre, de violentes contestations s'élevèrent. Les chefs et les officiers voulurent, à la faveur de leur rang, être du premier voyage : les matelots et les soldats s'y opposèrent. Magellan, voyant que de pareils débats dans une situation si périlleuse pouvaient causer la perte de tous, dit à l'équipage : « Mes enfans, laissez-les partir, je resterai avec vous ; mais qu'ils nous donnent » leur parole de nous envoyer chercher dès » qu'ils auront mis pied à terre. » Le trouble

s'apaisa, et sa présence suffit pour les tranquilliser.

Arrivé à Lisbonne, Magellan continua de correspondre, autant que l'éloignement le permettait, avec son ami Serrano. Celui-ci l'invitait à retourner aux Indes, et même à se rendre aux Moluques, dont il lui indiquait même la distance de Sumatra. Il l'engageait à chercher les moyens de découvrir l'extrémité du continent où Colomb avait abordé, afin de parvenir dans la mer que Balboa avait vue. Magellan s'adonnait avec ardeur à l'étude de la géographie et de la navigation. Il obtint la permission de consulter les mémoires et les cartes déposés dans les archives, et y puisa de nouvelles lumières. Il se lia d'amitié avec Martin Behaim, célèbre cosmographe, et avec Ruy-Falero, si habile astrologue que le peuple le croyait sorcier. Ces deux hommes, versés dans la géographie, fortifièrent Magellan dans la résolution de s'ouvrir un passage dans l'océan situé à l'ouest de l'Amérique.

Magellan, s'il faut en croire un historien, avait, à son retour, demandé une augmentation de paie de six francs par mois. Sa requête avait été rejetée; il pensa qu'elle obtiendrait plus de faveur lorsqu'elle serait appuyée du mémoire dans lequel il présentait les découvertes qu'il méditait. Mais il était du destin de la cour de Lisbonne de ne pas prêter l'oreille aux propositions qu'on lui adressait de tenter des voyages aventureux.

Colomb avait échoué; il en fut de même de Magellan; ses offres furent reçues avec une sorte de mépris. Outré de dépit d'un refus si humiliant et d'un traitement si peu mérité, il résolut de s'expatrier. Des correspondances secrètes l'instruisirent des dispositions de la cour d'Espagne, et le décidèrent à quitter le Portugal pour se rendre auprès de Charles-Quint. On trouva par la suite dans les papiers de Serrano des lettres par lesquelles Magellan l'informait qu'il espérait bientôt le rejoindre; que l'état de ses affaires le forçait à ce voyage; que, s'il ne pouvait réussir à l'entreprendre au service de Portugal, ce serait à celui d'Espagne.

Accompagné de Ruy-Falero, qui croyait aussi avoir à se plaindre du roi, et suivi de quelques pilotes auxquels il avait persuadé d'abandonner le Portugal, Magellan arriva, en 1517, à Valladolid, où Charles-Quint faisait sa résidence. Ce prince était alors absent; Magellan s'adressa à don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, chargé du département des Indes. Ce ministre l'écouta avec attention, et, approuvant ses vues, informa son souverain des propositions de Magellan, qui s'offrait de démontrer que les Moluques et les autres îles d'où le Portugal tirait tant d'épiceries précieuses, appartenaient à l'Espagne, conformément à la ligne de démarcation du pape Alexandre VI, ajoutant que ce navigateur se proposait d'y trouver une route par la

mer de l'ouest, opposée à celle des Portugais, qui s'y rendaient en allant à l'est par la mer des Indes.

Charles, qui était à Saragosse, fit venir Magellan, et lui donna audience en présence de ses ministres. Magellan, qui avait déjà fourni des informations sur la richesse des productions des Moluques, n'eut pas de peine à prouver au roi que l'Espagne avait des droits sur ces îles, et la proposition de les faire valoir fut accueillie avec empressement. Les motifs sur lesquels cette prétention était fondée paraîtront très-plausibles, si toutefois on se reporte au temps où la question fut agitée. Alexandre VI avait partagé le monde en deux parties égales par une ligne qui, relativement à l'Europe, passait à l'ouest des Canaries et des Açores, et de l'autre côté de la terre marquait une séparation à 180° en longitude. Les Espagnols devaient avoir la possession de tous les pays qu'ils pourraient découvrir à l'ouest de cette ligne de démarcation, et les Portugais, de ceux qu'ils découvriraient à l'est. Étrange donation fondée sur l'ignorance totale de la bonne philosophie et de la physique. Avec l'une on aurait fait réflexion que le pape ne pouvait donner ce qui ne lui appartenait pas, et avec l'autre on aurait su qu'en conséquence de la forme sphérique du globe il était très-possible que deux nations arrivassent au même point, en allant, l'une au levant, et l'autre au couchant. La partie inférieure de ce cercle ima-

ginaire tracé par le pape fixait le terme où devaient s'arrêter de part et d'autre toutes les prétentions : or, comme on ignorait les lieux où cette ligne devait passer, et que l'on manquait des moyens de les connaître, il s'ensuivit des contestations, dont celle qui occupait alors la cour d'Espagne est la plus remarquable. Tous les cosmographes croyaient alors, d'après Ptolomée, que les côtes de Siam et de Cochinchine étaient à 180° de longitude, comptés du méridien des îles Canaries; il pouvait, en conséquence, y avoir des difficultés entre le Portugal et l'Espagne sur la possession de quelques points de ces côtes. Cependant les Moluques, situées à une grande distance à l'est, semblaient se trouver dans la moitié du monde concédé à l'Espagne. Cette dernière puissance pensa qu'elle donnerait plus de poids à ses prétentions si elle envoyait chercher ses îles du côté de l'ouest. Mais il fallait pour cela contourner la barrière que le continent d'Amérique semblait opposer de ce côté. Magellan s'y était engagé; il confirma devant Charles-Quint ce qu'il avait dit à son ministre; et, pour prouver la possibilité de ce qu'il avançait, il montra au roi, sur une carte ou un globe ingénieusement enluminé, la route qu'il se proposait de suivre pour aller aux Moluques par l'ouest. L'on y voyait un détroit tracé immédiatement à la suite des terres les plus au sud de l'Amérique. L'on demanda à Magellan comment, dans la supposition où le détroit n'exis-

terait pas, il arriverait dans le grand Océan. Il répondit qu'il lui était impossible de douter de la réalité du détroit; mais qu'en supposant même qu'il pût se tromper il prendrait la même route que les Portugais, ajoutant qu'ils n'avaient aucun droit de s'en plaindre, puisqu'on pourrait toujours leur prouver que les Moluques étaient dans les limites assignées à l'Espagne par la décision du pape.

Magellan parvint à persuader le conseil d'Espagne; et Charles-Quint, dont le génie était capable d'apprécier un projet hardi, conçut une haute opinion de celui qui le lui présentait : il voyait d'ailleurs ses raisonnemens appuyés du témoignage d'un Portugais aussi renommé que Serrano, et d'un savant aussi célèbre que Falero : il ne balança pas à lui accorder sa confiance. Il les créa l'un et l'autre chevaliers de Saint-Jacques de Calatrava, et les nomma capitaines de vaisseau.

Le conseil d'Espagne conclut avec Magellan un traité dont les dispositions sont curieuses à connaître.

Magellan s'engagea à découvrir les Moluques et les îles occidentales dans les limites assignées à l'Espagne par la ligne de démarcation, et de s'y frayer une route par la mer de l'ouest. Le roi lui promet que pendant dix ans il ne permettra à aucun navigatenr, sujet de l'Espagne, d'aller sur les traces de ses découvertes. Il accorde à Magellan le vingtième de toutes les richesses qu'on retirera des nouvelles décou-

vertes, déduction faite des frais de l'armement. Magellan et ses descendans, nés en Espagne, auront le titre de général de tous les pays qui seront découverts. Ils auront aussi la faculté d'envoyer, tousles ans, pour la valeur de 10,000 ducats dans les vaisseaux du roi, qui en rapporteront les retours, sans autres frais que les droits ordinaires. Si les îles que Magellan découvrira excèdent le nombre de six, la quinzième partie du revenu net de deux de ces îles lui sera accordée. Il recevra, en outre, le cinquième de ce que rapporteront les vaisseaux de la première expédition. Le roi s'engage à faire armer cinq vaisseaux. La flotte aura deux cent trente-quatre hommes d'équipage, payés et nourris pendant deux ans.

Le dessein de Magellan fut d'abord traversé par don Alva d'Acosta, ambassadeur de Portugal, qui sentit combien le succès de cette entreprise nuirait aux intérêts de son souverain. Il s'efforça de l'empêcher, se donna beaucoup de mouvemens pour faire chasser Magellan de la cour, représentant que c'était un homme dans la disgrâce de son roi légitime; et en même temps il assurait Magellan que, s'il voulait retourner en Portugal, le roi le chargerait de ces mêmes découvertes, qu'il avait le dessein d'entreprendre, et lui accorderait de bien plus grands avantages que ceux qu'il obtenait en Castille. Magellan ne se laissa pas amorcer par les propositions d'Acosta, et eut même besoin d'une certaine adresse pour échap-

per à ses embûches, car le bruit courut que des assassins étaient postés pour attenter à la vie de Magellan et de Falero. D'un autre côté, Acosta échoua dans ses tentatives de détourner le conseil d'Espagne d'exécuter le projet de Magellan, et celui-ci partit avec les ordres du roi pour faire armer à Séville la flotte destinée à son expédition.

De nouveaux obstacles attendaient Magellan à Séville. Les officiers du gouvernement apportèrent à l'équipement de la flotte des lenteurs extraordinaires; ce ne fut qu'avec une sorte de répugnance qu'ils la pourvurent d'armes, de munitions, de provisions et de marchandises. L'argent nécessaire manqua; Alonzo Guttierez, trésorier, et Christophe Aro de Burgos, firent de leurs propres fonds des avances pour accélérer l'armement; et, en considération de l'évêque de Burgos, des négocians de Séville suppléèrent à ce qui manquait encore. Enfin, comme il était question d'une entreprise nouvelle, et que l'on ne savait pas précisément où elle devait aller, les pilotes refusaient de s'embarquer. Il arriva des ordres de les y contraindre. La flotte était sur le point de faire voile lorsqu'il s'éleva un différent entre Magellan et Ruy-Falero, qui devait faire le voyage en qualité de cosmographe. Il s'agissait de savoir au quel des deux serait confié le droit de porter l'étendard royal et le fanal. Le roi ordonna que Falero resterait en Espagne pour y rétablir sa santé, jusqu'au prochain voyage.

Sancho Martinez de Leyva, corrégidor de Séville, eut ordre en même temps de remettre à Magellan l'étendard royal dans l'église de Sainte-Marie de la Victoire, et de lui faire prêter serment, suivant l'usage d'Espagne, de se conduire en loyal et fidèle serviteur du roi. Magellan reçut ce même serment de tous les officiers de la flotte, qui lui jurèrent de le suivre partout où il voudrait les conduire, et de lui obéir en tout ce qu'il leur commanderait. S'étant tous recommandés à Dieu, ils s'embarquèrent pour ce voyage, qui devait immortaliser le nom de Magellan.

Ce chef de l'expédition commandait *la Trinité*, Juan de Cartagéna *le Saint-Antoine*, Louis de Mendoça *la Victoire*, Gaspard de Quésada *la Conception*, dont Sébastien del Caño était second; enfin Rodriguez Mendoza commandait *le Saint-Jacques*. Sur ces cinq navires les deux premiers étaient de cent trente tonneaux chacun, les deux autres de quatre-vingt-dix, le cinquième de soixante : ils portaient en tout deux cent trente-sept hommes d'équipage. Quels faibles moyens pour une longue navigation dont le terme était inconnu!

La flotte partit de Séville le 10 août 1519, mais ce ne fut que le 20 septembre suivant qu'elle appareilla de San-Lucar à l'embouchure du Guadalquivir. Le départ de la flotte, dit Herréra, fut ainsi retardé jusqu'à l'arrière-saison par les vives instances que faisait le Portugal pour détourner Charles-Quint de cette

entreprise; mais ce monarque déclara que son intention était de ne rien usurper sur les possessions accordées au Portugal par la capitulation conclue avec lui, et qu'il avait donné des ordres précis à tous ses capitaines de ne se mêler en rien des affaires des Portugais. Ceux-ci publiaient que le roi d'Espagne en serait pour les frais de cet armement; que Magellan était un homme d'un caractère trop vain et trop inconséquent pour que l'on pût fonder sur ses discours la plus légère espérance, et qu'il ne tiendrait en aucune manière les promesses qu'il avait faites.

Magellan, ayant relâché à Ténériffe pour se ravitailler, en repartit le 2 octobre. On suivit la côte de Guinée jusqu'à 8° de latitude nord, et l'on fut pris de calme avec de la pluie et des raffales jusqu'à la ligne équinoxiale. Ces temps contraires empêchaient d'avancer. Les capitaines, ennuyés déjà de la longueur de la route, annonçaient un esprit de révolte; ils étaient indignés d'obéir à un homme qui n'était pas de leur pays, et Magellan éprouvait combien il est difficile de réussir chez une nation dans laquelle on est étranger. Un jour, le capitaine Juan de Cartagéna demanda au pilote de la capitane pourquoi il ne naviguait pas d'après les instructions données à Séville, et signées par Magellan. « Laissez là les questions, reprit celui-ci; votre devoir est de me » suivre. » Cartagéna lui représenta qu'il aurait dû prendre là-dessus le conseil de ses officiers,

et ne pas agir ainsi d'autorité; qu'il n'était pas juste de décider une chose, puis d'en faire une autre; et qu'il était au moins inutile de leur avoir donné la route par écrit. « Vous êtes dans » l'erreur, reprit Magellan; la route par écrit » vous devient utile dans le cas où des coups » de vent vous écarteraient de l'escadre; mais » tant que nous marcherons de conserve, mon » pavillon dans le jour, et mon fanal dans la » nuit, doivent vous guider. »

Le 13 décembre, les Castillans arrivèrent au Rio de Janeiro, sur la côte du Brésil, et imposèrent à cette baie le nom de Sainte-Luce. Les Indiens vinrent dans des pirogues chargées de volailles, de maïs, de fruits, de perroquets et d'autres oiseaux. Ils offraient un esclave pour une hache. Le général défendit sous peine de la vie d'acheter aucun esclave, pour ne pas donner lieu aux Portugais de se plaindre qu'il eût trafiqué sur leurs terres, et d'ailleurs pour épargner leurs vivres.

« Ici, dit Pigafetta, auquel on doit la relation de ce voyage, nous fîmes une abondante provision de poules, de patates, d'une espèce de fruit qui ressemble au cône du pin; mais qui est extrêmement doux et d'un goût exquis (l'ananas); de roseaux fort doux (cannes à sucre), de la chair d'anta (tapir), laquelle ressemble à celle de la vache, etc. Nous fîmes d'excellens marchés; pour un hameçon ou pour un couteau, l'on nous donnait cinq à six poules; pour un petit miroir ou une paire de ci-

seaux nous obtenions assez de poisson pour nourrir dix personnes; pour un grelot ou pour un ruban les indigènes nous apportaient une corbeille de patates; c'est le nom qu'on donne à des racines qui ont à peu près la forme de nos navets, et dont le goût approche des châtaignes. Nous changions aussi chèrement les figures des cartes à jouer: pour un roi de denier (1) on me donna six poules, et encore s'imagina-t-on avoir fait une très-bonne affaire.

» Nous avions alors le soleil à notre droite, et nous souffrions bien plus de la chaleur qu'en passant la ligne. La terre du Brésil, qui abonde en toutes sortes de denrées, est aussi étendue que l'Espagne, la France et l'Italie ensemble: elle appartient au roi de Portugal.

» Les Brésiliens ne sont pas chrétiens; mais ils ne sont pas non plus idolâtres; car ils n'adorent rien: l'instinct naturel est leur unique loi. Ils vivent très-long-temps, car les vieillards parviennent ordinairement jusqu'à cent vingt ans, et quelquefois jusqu'à cent quarante. Ils vont tout nus, les femmes aussi-bien que les hommes. Leurs habitations sont de longues cabanes qu'ils nomment *boï*, et ils se couchent sur des filets de coton appelés hamacs, attachés par les deux bouts à de grosses poutres; leur cheminée est par terre. Un de ces boïs contient quelquefois jusqu'à cent hommes, avec leurs femmes et leurs enfans; il y a par conséquent toujours beaucoup de bruit. Leurs bar-

(1) Nom d'une carte du jeu de tarot.

ques, qu'ils appellent pirogues, sont formées d'un tronc d'arbre creusé au moyen d'une pierre tranchante, car les pierres leur tiennent lieu de fer, dont ils manquent. Ces arbres sont si grands, qu'un seul canot peut contenir jusqu'à trente et même quarante hommes, qui voguent avec des avirons semblables aux pelles de nos boulangers. A les voir si noirs, tout nus, sales et chauves, on les aurait pris pour les matelots du Styx.

» Les hommes et les femmes sont bien bâtis et conformés comme nous. Ils mangent quelquefois de la chair humaine, mais seulement celle de leurs ennemis. Ce n'est ni par besoin ni par goût qu'ils s'en nourrissent, mais par un usage qui, à ce qu'ils nous dirent, s'est introduit chez eux de la manière suivante : Une vieille femme n'avait qu'un seul fils qui fut tué par les ennemis. Quelque temps après, le meurtrier de son fils fut fait prisonnier et conduit devant elle; pour se venger, cette mère se jeta comme un animal féroce sur lui, et lui déchira une épaule avec les dents. Cet homme eut le bonheur non-seulement de se tirer des mains de cette vieille femme et de s'évader, mais aussi de s'en retourner chez les siens, auxquels il montra l'empreinte des dents sur son épaule, et leur fit croire (peut-être le croyait-il lui-même) que les ennemis avaient voulu le dévorer tout vif. Pour ne pas céder en férocité aux autres, ils se déterminèrent à manger réellement les ennemis qu'ils prendraient dans les

combats, et ceux-ci en firent autant. Cependant ils ne les mangent pas sur-le-champ ni vivans, mais ils les dépècent et les partagent entre les vainqueurs; chacun porte chez soi la portion qui lui est échue, la fait sécher à la fumée, et chaque huitième jour il en fait rôtir un petit morceau pour le manger. J'ai appris ce fait de Jean Carvallo, notre pilote, qui avait passé quatre ans au Brésil.

» Les Brésiliens se peignent le corps, et surtout le visage, d'une étrange manière et de différentes façons, les femmes aussi-bien que les hommes. Ils ont les cheveux courts et laineux, et n'ont de poil sur aucune partie du corps, parce qu'ils s'épilent. Ils ont une espèce de veste faite de plumes de perroquets, tissues ensemble, et arrangées de façon que les grandes pennes des ailes et de la queue leur forment un cercle sur les reins, ce qui leur donne une figure bizarre et ridicule. Presque tous les hommes ont la lèvre inférieure percée de trois trous, par lesquels ils passent de petits cylindres de pierre longs de deux pouces. Les femmes et les enfans n'ont pas cet ornement incommode. Ajoutez à cela qu'ils sont entièrement nus par-devant. Leur couleur est plutôt olivâtre que noire. Leur roi porte le nom de *cacique*.

» On trouve dans ce pays un nombre infini de perroquets, de manière qu'on nous en donnait huit ou dix pour un petit miroir. Ils

ont aussi de très-beaux chats maimons, jaunes, semblables à de petits lions.

» Ils mangent une espèce de pain rond et blanc, mais que nous ne trouvions pas de notre goût, fait avec la moelle ou plutôt l'aubier qu'on trouve entre l'écorce et le bois d'un certain arbre, et qui a quelque ressemblance avec du lait caillé. Ils ont aussi des cochons, qui nous parurent avoir le nombril sur le dos, et de grands oiseaux dont le bec ressemble à une cuillère; mais ils n'ont point de langue.

» Quelquefois, pour avoir une hache ou un coutelas, ils nous offraient pour esclaves une ou même deux de leurs jeunes filles; mais ils ne nous présentèrent jamais leurs femmes; d'ailleurs celles-ci n'auraient pas consenti à se livrer à d'autres hommes qu'à leurs maris; car, malgré le libertinage des filles, leur pudeur est telle, quand elles sont mariées, que jamais elles ne souffrent que leurs maris les embrassent pendant le jour. Elles sont chargées des travaux les plus pénibles, et on les voit souvent descendre de la montagne avec des corbeilles fort chargées sur la tête; mais elles ne vont jamais seules; leurs maris, qui en sont très-jaloux, les accompagnent toujours avec des flèches dans une main et un arc dans l'autre; cet arc est de bois de Brésil ou de palmier noir. Si les femmes ont des enfans, elles les placent dans un filet de coton suspendu à leur cou.

» Ces peuples sont extrêmement crédules et

bons, et il serait facile de leur faire embrasser le christianisme. Le hasard fit qu'on conçut pour nous de la vénération et du respect. Il régnait depuis deux mois une grande sécheresse dans le pays; et comme ce fut au moment de notre arrivée que le ciel leur donna de la pluie, ils ne manquèrent pas de l'attribuer à notre présence. Lorsque nous débarquâmes pour dire la messe à terre, ils y assistèrent en silence et avec un air de recueillement; et voyant que nous mettions à la mer nos chaloupes, qui demeuraient attachées aux côtés du vaisseau, ou qui le suivaient, ils s'imaginèrent que c'étaient les enfans du vaisseau, et que celui-ci les nourrissait

« Le capitaine général et moi fûmes un jour témoins d'une étrange aventure : les jeunes filles venaient souvent à bord s'offrir aux matelots pour obtenir quelque présent. Un jour une des plus jolies y monta, sans doute pour le même objet; mais ayant vu un clou de la longueur du doigt, et croyant n'être pas aperçue, elle le prit et l'enfonça bien vite entre les deux lèvres de ses parties naturelles; croyait-elle le cacher? croyait-elle s'en orner? c'est ce que nous ne pûmes deviner. »

La flotte remit en mer le 27 décembre, et, côtoyant la terre, alla jusqu'au cap Sainte-Marie, à l'embouchure du Rio de la Plata. « C'est ici, dit Pigafetta, qu'habitent les cannibales ou mangeurs d'hommes. Un d'eux, d'une figure gigantesque, et dont la voix ressemblait à celle

d'un taureau, s'approcha de notre navire pour rassurer ses camarades, qui par crainte s'éloignaient du rivage et se retiraient avec leurs meubles dans l'intérieur du pays. Désirant leur parler et les voir de près, nous sautâmes à terre au nombre de cent hommes, et les poursuivîmes pour en attraper quelques-uns; mais ils faisaient de si grandes enjambées, que même en courant et sautant nous ne pûmes jamais parvenir à les joindre. »

Le lundi 6 février 1520, les Castillans sortirent du Rio de la Plata; le 12, ils essuyèrent une tempête affreuse; le 24, ayant trouvé une belle baie, Magellan voulut y entrer pour voir si ce n'était pas quelque détroit; mais ayant trouvé qu'elle se rétrécissait et n'offrait qu'une embouchure de rivière, il en sortit, et l'appela *la baie Saint-Mathias*. Les Castillans étaient déjà au 4e. degré de latitude australe, et souffraient un grand froid, et plus ils allaient en avant, plus les tempêtes augmentaient; il se passait quelquefois trois et quatre jours sans que les navires pussent se rejoindre.

Étant entrés dans une baie (le Port-Désiré), où il y a deux îles, pour y faire du bois et de l'eau, ils trouvèrent ces lieux peuplés d'oiseaux de mer (manchots) et de phoques. Les premiers y étaient en si grand nombre et si peu farouches, qu'en une heure de temps on en fit une abondante provision pour les équipages des cinq vaisseaux. On emporta aussi beaucoup de phoques, mais on ne trouva ni bois ni eau. Il

survint en ce lieu une si violente tempête, que les câbles de la capitane furent rompus, et qu'elle faillit d'être jetée à la côte.

Après beaucoup d'autres traverses, ils trouvèrent le 31 mars, par 49° 30' de latitude sud, un bon port que Magellan nomma *le port Saint-Julien*, et où il résolut de passer l'hiver; car on sait que dans ces contrées australes cette saison a lieu depuis mai jusqu'en septembre, précisément dans le temps qui correspond aux grandes chaleurs de nos climats.

Magellan avait déjà éprouvé la répugnance des capitaines de la flotte à se soumettre à ses ordres. Il avait été obligé d'ôter le commandement du *Saint-Antoine* à Cartagéna, qu'il remplaça par Mesquita, un de ses parens; et quoiqu'il nommât quelque temps après Cartagéna capitaine de *la Conception*, il ne put apaiser sa haine; Mendoça et Quésada partageaient aussi les mêmes sentimens. A peine le capitaine général avait-il annoncé que l'on hivernerait dans la baie Saint-Julien, et réglé la distribution des vivres, que les équipages, excités par les mécontens, se plaignirent de la rigueur du froid et des privations qu'ils avaient à endurer; enfin tous demandèrent à retourner en Espagne. Magellan, en homme qui a prévu toutes les difficultés, et que rien n'ébranle, leur répondit: « Je préfère la mort à la honte » de manquer à ma promesse. Le roi m'a chargé » de ses ordres, je les exécuterai. A tout évé» nement, mon dessein est de suivre cette

» entreprise jusqu'à ce que je trouve un dé-
» troit, ou la mer ouverte à l'extrémité de
» ce continent, et je rencontrerai certai-
» nement l'un ou l'autre. La navigation est
» sans doute périlleuse en hiver sur cette côte;
» mais elle redevient facile au retour du prin-
» temps. Rien alors ne pourra nous empêcher
» de prolonger le continent jusque sous le
» pôle. Ignorez-vous que nous arriverons dans
» des lieux où nous jouirons de la lumière du
» soleil pendant plusieurs jours de suite? Je
» m'étonne que des hommes comme les Castil-
» lans fassent paraître cette faiblesse. Vous
» n'avez pas à vous plaindre de la disette des
» vivres; sur ce rivage nous avons abondance
» de bois, de bonne eau, de poisson et de gi-
» bier. Le biscuit et le vin ne vous ont pas
» manqué, et vous en aurez toujours en suffi-
» sance, si vous vous conformez à ce que j'ai
» réglé. Notre retour serait d'autant plus hon-
» teux que nous n'avons encore rien fait pour
» la gloire. Nous ne sommes qu'à la hauteur du
» pôle, où les Portugais sont tant de fois arri-
» vés avant nous. Au reste, je le déclare, j'aime
» mieux mourir que retourner en arrière hon-
» teusement. Je suis persuadé que la plupart
» de ceux qui m'accompagnent sont animés de
» ce courage naturel aux Castillans, comme ils
» l'ont témoigné en de plus grandes occasions,
» et comme ils le font voir encore tous les jours.
» Passons donc l'hiver ici, et attendons avec
» patience la saison favorable qui nous per-

» mettra de reprendre la mer; alors nous dé-
» couvrirons un monde inconnu, riche en or,
» en épiceries, et où chacun de nous pourra
» s'enrichir. »

Ce discours apaisa les murmures des équipages pendant quelque temps; mais bientôt la sédition éclata. Un jour que Magellan avait envoyé un de ses canots au *Saint-Antoine* pour y prendre quatre hommes et les conduire à l'aiguade, un soldat du vaisseau avertit les gens du canot de ne pas aborder, parce que Quésada y commandait et retenait prisonnier Mesquita, nommé capitaine par Magellan. A la nouvelle de cette rébellion, le capitaine général renvoya le même canot au *Saint-Antoine* et aux autres vaisseaux demander quel chef ils reconnaissaient; Quésada, Mendoça et Cartagéna répondirent qu'ils ne reconnaissaient d'autre autorité que celle du roi; Serrano, le seul qui n'eût pas trempé dans le complot, répondit qu'il était fidèle au roi et à Magellan. Dans une circonstance si critique, ce vaillant homme de mer développa toute la force de son caractère, et fit un coup d'autorité qui lui réussit, mais que l'humanité désapprouvera toujours. Sachant que les matelots ne partageaient pas la haine dont leurs capitaines étaient animés, et qu'un grand nombre épousaient ses intérêts, il envoya poignarder, par un de ses affidés, Mendoça sur son propre vaisseau *la Victoire*. L'équipage rentra aussitôt dans l'obéissance.

Après ce coup hardi, Magellan donna ordre à chacun de se tenir à son poste et de faire bonne garde pour empêcher les autres vaisseaux de sortir de la baie. Bientôt on aperçut *le Saint-Antoine* qui dérivait sur la capitane et *la Victoire*. On supposa que ce bâtiment venait les combattre, et l'on se mit en devoir de repousser l'attaque. La capitane canonna *le Saint-Antoine*, mais on n'apercevait sur le pont que Quésada armé de toutes pièces, qui marchait comme un furieux, et appelait ses gens à haute voix. Ceux-ci n'osaient se montrer sur le pont, que foudroyait l'artillerie de la capitane. Alors Magellan s'approcha avec ce vaisseau et *la Victoire*, aborda *le Saint-Antoine*, et s'empara de la personne du rebelle sans éprouver la moindre résistance. Les gens de *la Conception* livrèrent Cartagéna.

Le lendemain le cadavre de Mendoça fut écartelé publiquement par les ordres de Magellan. Un conseil de guerre condamna Quésada au même supplice. Quant à Cartagéna, son rang ne permettant pas de le mettre à mort, il fut laissé à terre avec un aumônier de la flotte qui essaya de nouveau de faire révolter les équipages. L'instruction du procès fit connaître une quarantaine de coupables qui méritaient la mort; Magellan leur pardonna, pour qu'une punition trop rigoureuse ne le rendît pas odieux.

Ces désordres apaisés, Magellan donna ordre à Serrano d'aller reconnaître la côte au sud.

Une tempête jeta son navire à la côte à vingt-cinq lieues du port Saint-Julien; il fut brisé; heureusement l'équipage se sauva. Deux matelots vinrent par terre apprendre ce désastre au capitaine général, qui envoya un canot chargé de provisions au secours des naufragés; il les répartit sur les autres bâtimens de la flotte, et donna le commandement de *la Conception* à Serrano.

Magellan fit construire sur le rivage une maison en pierre où il établit la forge, afin de mettre en sûreté les travailleurs et leurs outils, quoique jusqu'alors il n'eût paru aucun Indien. Le froid était si vif, que trois hommes en perdirent l'usage de leurs membres; on se trouvait alors dans les jours les plus courts de l'année.

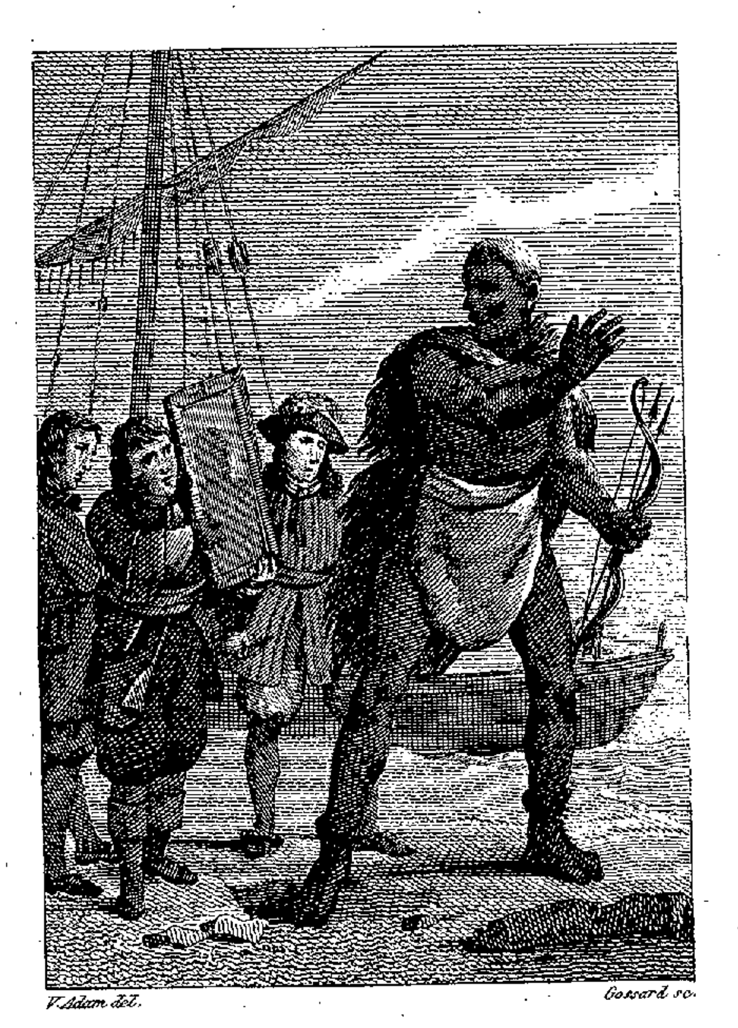
Quatre hommes qui avaient été envoyés pour reconnaître le pays, avec ordre de s'avancer jusqu'à trente lieues dans les terres, revinrent au bout de quelques jours; ils n'avaient trouvé qu'un pays désert en apparence, et dépourvu d'eau douce.

Il y avait deux mois que la flotte était dans le port de Saint-Julien sans que l'on aperçût aucun habitant du pays. Un jour il en parut un sur le rivage; il était presque nu, chantait et dansait en même temps en se jetant de la poussière sur la tête. Le capitaine général envoya à terre un matelot avec ordre de faire les mêmes gestes comme signes d'amitié et de paix; ce qui fut très-bien compris, et le sauvage se

laissa paisiblement conduire dans une petite île où le capitaine était descendu. « Cet homme était si grand, dit Pigafetta, que notre tête touchait à peine à sa ceinture. Son visage était large et teint en rouge, à l'exception des yeux qu'il avait entourés de jaune, et de deux taches en forme de cœur sur les joues. Ses cheveux, qui étaient en petite quantité, paraissaient blanchis avec quelque poudre. Il portait un manteau fait de peaux cousues ensemble, et une chaussure de la même peau. Il tenait de la main gauche un arc court et massif, dont la corde était faite d'un boyau; de l'autre main il portait des flèches de roseau courtes, ayant d'un côté des plumes comme les nôtres, et à l'extrémité, au lieu de fer, la pointe d'une pierre à fusil blanche et noire. Ces sauvages forment, de la même espèce de pierre, des outils tranchans pour travailler le bois.

» Le capitaine général lui fit donner à manger et à boire, et parmi d'autres bagatelles, lui présenta un grand miroir d'acier. Le géant, qui probablement voyait pour la première fois sa figure, recula si effrayé, qu'il renversa quatre de nos gens qui étaient derrière lui. On lui donna des grelots, un petit miroir, un peigne et quelques grains de verroterie. Ensuite on le remit à terre, en le faisant accompagner par quatre hommes bien armés.

» Un de ses camarades le voyant de retour, courut en avertir d'autres; ceux-ci s'apercevant que nos gens armés s'approchaient d'eux,



V. Adam del. Gossard sc.

Le Géant, qui probablement voyoit pour la première fois sa figure, recula si effrayé......

se rangèrent en file, étant sans armes et presque nus. Ils commencèrent aussitôt leur danse et leur chant, pendant lesquels ils levaient l'index vers le ciel, comme avait fait le premier, pour indiquer qu'ils nous regardaient comme des êtres descendus d'en-haut; ils nous montrèrent en même temps une poudre blanche dans des marmites d'argile, et nous la présentèrent, n'ayant autre chose à nous donner à manger. Les nôtres les invitèrent par des signes à venir sur nos vaisseaux. Les sauvages y vinrent en effet; mais les hommes, qui ne tenaient à la main que leur arc et leurs flèches, avaient chargé leurs effets sur leurs femmes, comme si elles eussent été des bêtes de somme.

» Les femmes ne sont pas si grandes que les hommes; en revanche elles sont plus grosses. Leurs mamelles tombantes ont plus d'un pied de long. Elles sont peintes et habillées de la même manière que leurs maris; mais elles couvrent leurs parties naturelles avec une peau mince. Elles n'étaient rien moins que belles à nos yeux; cependant leurs maris s'en montraient fort jaloux. Elles conduisaient avec des espèces de licous quatre animaux dont la peau leur sert à faire leurs manteaux. Cet animal, nommé guanaco, ressemble à un petit chameau.

» Ces hommes étant arrivés à bord, le capitaine général leur fit servir une chaudronnée de bouillie qui était capable de rassasier vingt hommes; mais les six Indiens la mangèrent

entièrement. Le lendemain deux autres apportèrent à bord un guanaco; le capitaine leur fit donner à chacun une camisole rouge dont ils furent fort satisfaits.

» Six jours après il en vint un plus grand et mieux fait que les autres; il avait aussi les manières plus douces; il sautait si haut et avec tant de force, que ses pieds s'enfonçaient profondément dans le sable. Il passa quelques jours avec nous. Nous lui apprîmes à prononcer le nom de Jésus, l'oraison dominicale, etc.; ce qu'il fit aussi bien que nous, mais d'une voix extrêmement forte. Enfin on le baptisa en lui donnant le nom de *Jean*. Le capitaine général lui fit présent d'une chemise, d'une veste, de caleçons de drap, d'un bonnet et de diverses bagatelles. Il retourna vers les siens en paraissant fort content de nous. Le lendemain il apporta au capitaine un guanaco, et reçut d'autres présens pour qu'il nous en amenât encore d'autres; mais depuis ce jour nous ne le revîmes plus, et nous soupçonnâmes même que ses camarades l'avaient tué, parce qu'il s'était attaché à nous. Cet homme voyant à bord jeter des rats à la mer, les demanda pour les manger, et pendant six jours ne fit autre chose que porter à terre les rats et les souris que l'on prenait.

» Ce ne fut qu'après plus de vingt jours d'intervalle que les Indiens reparurent. Ils étaient au nombre de quatre, sans armes; mais nous sûmes ensuite qu'ils les avaient cachées derrière

des buissons. Ils étaient tous peints de différentes manières. Le capitaine voulut retenir les deux plus jeunes et les mieux faits pour les mener avec nous en Espagne ; et, voyant qu'il était difficile de les arrêter par la force, il eut recours à l'artifice ; il leur donna une grande quantité de couteaux, miroirs, grains de verroterie, de sorte qu'ils en avaient les mains pleines : ensuite il leur offrit deux paires d'anneaux qui servent à enchaîner, et quand il vit qu'ils témoignaient le désir de les avoir, car ils aiment passionnément le fer, et que d'ailleurs ils ne pouvaient plus les prendre avec les mains, il leur proposa de les leur attacher aux jambes, pour les porter plus facilement chez eux : ils y consentirent. Alors nos gens leur appliquèrent les cercles de fer et en fermèrent les anneaux, de sorte qu'ils se trouvèrent enchaînés. Aussitôt qu'ils s'aperçurent de cette supercherie, ils devinrent furieux, soufflant, hurlant, et invoquant Setebos, qui est leur démon principal, pour qu'il vînt à leur secours. »

Le capitaine, qui voulait aussi avoir de leurs femmes pour porter en Europe cette race de géans, ordonna d'arrêter les deux autres pour les obliger de nous conduire à l'endroit où demeuraient leurs femmes. Neuf hommes des plus forts suffirent à peine pour les jeter à terre et les lier, et même l'un d'eux parvint encore à se délivrer tandis que l'autre fit de si grands efforts, qu'on le blessa légèrement à la tête ;

enfin les Castillans le contraignirent à les conduire chez les femmes des deux prisonniers. Ces femmes, apprenant le malheur arrivé à leurs maris, poussèrent des cris affreux. Le chef des Castillans, voyant la nuit approcher, résolut d'attendre le lendemain pour amener ces femmes, et cependant fit bonne garde. Sur ces entrefaites deux sauvages arrivèrent et passèrent le reste de la nuit avec les Castillans sans témoigner ni mécontentement ni surprise; à la pointe du jour, ils dirent quelques mots aux femmes, et aussitôt, hommes, femmes, enfans, tous prirent la fuite, et ces derniers couraient encore plus lestement que les autres. Un homme caché dans un buisson tua un Castillan d'un coup de flèche. Il fut impossible d'atteindre les fuyards. On brûla la hutte des sauvages et on enterra le mort, après avoir cherché en vain à le venger.

« Tout sauvages qu'ils sont, dit Pigafetta, ces Indiens ne manquent pas d'une certaine médecine. Quand ils ont mal à l'estomac, par exemple, au lieu de se purger comme nous ferions, ils se fourrent une flèche assez avant dans la bouche, pour exciter le vomissement, et rendre une matière verte mêlée de sang. Le vert provient d'une espèce de chardons dont ils se nourrissent. S'ils ont mal à la tête, ils se font une entaille au front, et, dans toutes les parties du corps où ils ressentent de la douleur, afin que le sang sorte en plus grande quantité de l'endroit dont ils souffrent.

» Ils ont les cheveux coupés en forme d'auréole comme les moines, mais plus longs et soutenus autour de la tête par un cordon de coton dans lequel ils placent leurs flèches quand ils vont à la chasse. Quand il fait bien froid, ils se lient étroitement les parties naturelles contre le corps. Il paraît que leur religion se borne à adorer le diable. Ils prétendent que dix à douze démons apparaissent à l'homme à l'agonie, chantant et dansant autour de lui. Setebos, leur chef, ou le grand diable, fait plus de bruit que les autres, qui se nomment Cheleoule. Ils sont peints comme ces sauvages. Celui qui resta plusieurs jours avec nous prétendait avoir vu une fois un démon avec des cornes et des poils si longs, qu'ils lui couvraient les pieds; il jetait, ajouta-t-il, des flammes par la bouche et par le derrière.

» Ces peuples, auxquels notre capitaine donna le nom de *Patagons*, couvrent leurs huttes de la peau des mêmes animaux dont ils se vêtent, et les transportent çà et là, n'ayant pas de demeures fixes. Ils vivent de viande crue, et d'une racine douce qu'ils nomment *capac*. Ils sont grands mangeurs; les deux que nous avions pris mangeaient chacun une corbeille pleine de biscuit par jour, et buvaient un demi-seau d'eau d'un trait. Ils mangeaient les souris toutes crues, même sans les écorcher. »

Quand on fut prêt à partir, Magellan ordonna de mettre à terre Cartagéna et le prêtre,

en conséquence de la sentence qui avait été rendue contre eux, et de leur donner du pain et du vin en abondance. Après cinq mois de séjour dans le port Saint-Julien, la flotte en sortit le 24 août, et alla faire du bois et de l'eau à l'embouchure de la rivière de Santa-Cruz, découverte par Serrano. On y séjourna près de deux mois, et l'on s'y approvisionna aussi d'une sorte de poisson très-bon à manger. Avant de quitter cet endroit, Magellan enjoignit à chacun de se confesser et de communier en bon chrétien.

Enfin, vers la mi-octobre, la flotte sortit de la rivière de Santa-Cruz, et, sans s'écarter de la côte, elle continua de faire route au sud, quoique avec grand' peine, à cause des mauvais temps. Le 21 octobre, jour de sainte Ursule, on découvrit un cap que Magellan nomma *le cap des Onze Mille Vierges*, à cause de la solennité du jour; et, apercevant en même temps une grande ouverture dans les terres, il envoya *le Saint-Antoine* et *la Conception* pour reconnaître jusqu'où s'étendait cet enfoncement, qui était fort propre pour mettre les vaisseaux à couvert, tandis que *la Trinité* et *la Victoire* les attendaient à l'entrée. Les deux bâtimens avaient ordre d'être de retour dans cinq jours. Quand ils revinrent, l'un rapporta qu'il n'avait vu que de petites îles et une mer semée d'écueils; l'autre avait continué pendant trois jours à naviguer dans un détroit dont il n'avait pas aperçu la fin; il avait quelquefois sondé

sans trouver fond. Ayant observé que le flux était toujours plus considérable que le reflux, il était impossible que ce bras de mer ou ce détroit ne s'étendît pas beaucoup plus loin.

D'après ce rapport, Magellan s'avança une lieue dans le détroit, jeta l'ancre, et dépêcha un canot avec dix hommes pour aller à terre et examiner le pays. Ils avaient à peine parcouru une lieue sur le continent, qu'ils trouvèrent une maison où il y avait plus de deux cents sépultures d'Indiens, parce qu'ils ont coutume d'habiter les bords de la mer en été et d'y enterrer leurs morts, et l'hiver ils retournent dans l'intérieur. En revenant au vaisseau, les Castillans rencontrèrent une baleine morte échouée sur le rivage, et quantité d'os de ces monstrueux cétacés ; ce qui leur fit conjecturer que ces parages étaient fort sujets aux tempêtes.

Plus loin, Magellan prit hauteur, et trouva qu'il était par 52° 56′ de latitude australe. Ne doutant pas que le détroit qu'il avait découvert ne fût le passage qu'il cherchait, il voulut s'en assurer encore mieux, et donna ordre au *Saint-Antoine* d'aller le reconnaître. Ce vaisseau courut cinquante lieues sans découvrir d'issue. Jugeant donc que l'on était dans un détroit qui communiquait à la mer du Sud, il revint annoncer cette nouvelle, qui fut reçu de toute la flotte avec de grands transports de joie.

Cependant Magellan assembla ses principaux officiers, et leur recommanda de dresser un

état de leurs provisions, parce qu'il tenait le passage aux Moluques pour assuré. Il se trouva sur chaque vaisseau des vivres pour trois mois. Alors l'opinion générale fut qu'il convenait de poursuivre l'entreprise, et qu'il serait infâme de l'abandonner au moment où l'on était près de recueillir le fruit du voyage. Étienne Gomez, pilote du *Saint-Antoine*, fut d'un avis contraire. Il prétendit que, puisque l'on avait trouvé le détroit pour passer aux Moluques, la prudence ordonnait de retourner en Espagne pour y équiper une nouvelle flotte, parce qu'ayant à traverser une mer immense, on s'exposerait à périr, si l'on était surpris par des calmes ou des tempêtes.

Magellan répondit que la certitude même d'être réduit à manger les cuirs dont les vergues étaient garnies ne le détournerait pas d'effectuer ce qu'il avait promis à l'empereur, et qu'il espérait l'aide de Dieu pour conduire l'entreprise à une heureuse conclusion.

Il défendit à tout l'équipage, sous peine de mort, de parler de retour, et ordonna que les navires fussent prêts à appareiller le lendemain matin; en quoi il montra autant de prudence que de fermeté, car la réputation d'habileté et d'expérience d'Étienne Gomez aurait infailliblement entraîné les marins.

Comme on aperçut pendant la nuit, sur la terre, à gauche ou au sud, qui d'ailleurs était froide et stérile, quantité de feux, on la nomma *Tierra del fuego* (Terre du feu).

On avança dans le détroit; sa largeur variait d'une portée de fusil à une portée de canon. Les côtes se montrèrent d'abord verdoyantes; plus loin, âpres, hautes, escarpées et couvertes de neige, excepté le long du rivage, où l'on voyait des forêts de grands arbres : elles étaient coupées de baies larges et profondes. Arrivé à cinquante lieues de l'entrée, on découvrit un nouveau canal qui s'enfonçait au sud et entre les montagnes. Magellan chargea *le Saint-Antoine* d'aller le reconnaître, et de revenir dans trois jours; cependant il continua sa marche pendant un jour, et s'arrêta avec les deux autres bâtimens pour attendre *le Saint-Antoine*. Six jours s'étant écoulés sans qu'il parût, il dépêcha *la Victoire* à sa recherche. Ce fut en vain. L'on présuma qu'il était retourné en Espagne. Cette supposition fut confirmée par l'événement. Mesquita, capitaine du *Saint-Antoine*, retournait au port où il avait laissé Magellan; mais Étienne Gomez et d'autres factieux se saisirent de lui, le mirent aux fers, et donnèrent le commandement à un autre. En passant le long de la côte d'Amérique, ils recueillirent Cartagéna et son compagnon d'infortune, et les ramenèrent en Espagne.

La désertion du *Saint-Antoine* causa un vif chagrin à Magellan, parce que ce vaisseau emportait une partie considérable de ses vivres; d'ailleurs elle le privait de l'appui de Mesquita et de plusieurs autres Portugais qui lui

étaient attachés; de sorte qu'il ne lui restait plus que le capitaine Barbosa et quelques autres sur la fidélité desquels il pouvait compter. Il consulta donc ses principaux officiers par écrit, ne jugeant pas à propos qu'ils vinssent à son bord, de peur qu'étant réunis il ne s'élevât quelque discussion sur le retour en Espagne, dont il ne voulait pas entendre parler. Cette démarche ne fut donc de sa part qu'une simple marque de déférence; mais, connaissant le mécontentement de la plupart des officiers, il entra avec eux dans les plus grands détails pour réfuter leurs objections, et les engager, s'il était possible, par la voie de la persuasion, à ne pas renoncer à une entreprise dont le succès était déjà presque assuré, jurant par l'ordre de saint Jacques que c'était l'expédient le plus sûr pour sauver la flotte, et que la Providence, qui leur avait fait découvrir ce canal, les conduirait heureusement au terme de leurs vœux.

Magellan poursuivit donc sa route dans le détroit avec les trois vaisseaux qui lui restaient. Le 28 novembre il aperçut au sud le cap qui terminait la côte, et entra dans l'Océan, ouvert devant lui. Là, il rendit à Dieu des grâces infinies de ce qu'il lui avait fait la grâce de trouver ce qu'il avait tant souhaité. Il ordonna des prières pour remercier Dieu; et, voyant que la côte à droite courait au nord, il fit route de ce côté pour s'éloigner promptement des climats froids.

« Nous pleurâmes tous de joie, dit Pigafetta.

Le cap au sud fut appelé *cabo Deseado* (cap Désiré), parce qu'en effet nous désirions depuis long-temps de le voir. Nous donnâmes au détroit le nom de *détroit des Patagons.* » La postérité, plus juste, lui a imposé le nom du hardi navigateur qui le premier osa le franchir. Le nom de *détroit de Magellan* a été consacré, et devait l'être. Plus tard on appela *cap Victoire* celui qui termine le détroit au nord, d'après le vaisseau de l'escadre qui portait ce nom.

Depuis le moment où Magellan eut doublé ce cap, faisant route au nord, le temps fut presque toujours orageux jusqu'au 18 décembre, qu'il se trouva par 32° 30′ de latitude australe. Les vents ne lui avaient pas été si contraires que la mer, qui l'incommodait beaucoup; mais, à mesure qu'il s'approcha des climats chauds, ils devinrent plus doux et plus favorables; et enfin, ayant passé au sud-est, il fit route au nord-ouest.

« Nous navigâmes dans cette mer pendant trois mois et vingt jours, dit Pigafetta, sans goûter d'aucune nourriture fraîche. Le biscuit que nous mangions n'était plus du pain, mais une poussière mêlée de vers qui en avaient dévoré toute la substance, et qui de plus était d'une puanteur insupportable, étant imprégnée d'urine de souris. L'eau que nous étions obligés de boire était également putride et puante : nous fûmes même contraints, pour ne pas mourir de faim, de manger des morceaux de

cuirs de bœuf, qui couvraient la grande vergue. Ces cuirs, toujours exposés à l'eau, au soleil et aux vents, étaient si durs, qu'il fallait les faire tremper pendant quatre à cinq jours dans la mer pour les rendre un peu tendres ; ensuite nous les mettions sur de la braise pour les manger. Souvent même nous avons été réduits à nous nourrir de sciure de bois, et les souris même, si dégoûtantes pour l'homme, étaient devenues un mets si recherché, qu'on les payait jusqu'à un demi-ducat la pièce.

» Ce n'était pas là tout encore. Notre plus grand malheur était de nous voir attaqués d'une espèce de maladie par laquelle les gencives se gonflaient au point de surmonter les dents ; et ceux qui en étaient attaqués ne pouvaient prendre aucune nourriture. Dix-neuf hommes en moururent, et parmi eux le géant patagon et un Brésilien, que nous avions conduit avec nous. Outre les morts, nous avions vingt-cinq à trente matelots malades, qui souffraient des douleurs dans les bras, dans les jambes et dans quelques autres parties du corps ; mais ils en guérirent. Quant à moi, je ne puis trop remercier Dieu de ce que pendant tout ce temps, et au milieu de tant de malades, je n'ai pas éprouvé la moindre infirmité.

» Pendant cet espace de trois mois et vingt jours nous parcourûmes à peu près quatre mille lieues dans cette mer, que nous appelâmes *Pacifique*, parce que, durant tout le temps de notre traversée, nous n'essuyâmes pas la moin-

dre tempête. Nous ne découvrîmes non plus, pendant ce temps, aucune terre, excepté deux îles désertes, où nous ne trouvâmes que des oiseaux et des arbres, et par cette raison nous les nommâmes *Desventuradas* (les Infortunées). Nous ne trouvâmes point de fond le long de leurs côtes, et n'y vîmes que beaucoup de requins. Elles sont à deux cents lieues l'une de l'autre : la première par 15° de latitude méridionale, la seconde par 9°. D'après le sillage de notre vaisseau, que nous prîmes par le moyen de la chaîne de la poupe (ligne de loc), nous parcourions chaque jour soixante à soixante-dix lieues; et si Dieu et sa sainte mère ne nous eussent accordé une heureuse navigation, nous aurions tous péri de faim dans une si vaste mer. Je ne pense pas que personne à l'avenir veuille entreprendre un pareil voyage. »

Après avoir ainsi indiqué la position des deux îles que l'on rencontra, Pigafetta, quelques lignes plus bas, leur en donne une différente, et dit qu'elles sont par 15° et par 20° de latitude sud. Selon les premières positions, l'une de ces îles devrait être celle des Chiens, que Lemaire a vue après Magellan, et l'autre une des Marquesas de Mendoça. Mais, sans entrer ici dans des détails que cet ouvrage ne comporte pas, on doit dire que, selon toute probabilité, les deux îles vues par Magellan sont, d'une part, l'île Pitcairn de Carteret, et de l'autre l'île des Chiens de Lemaire. Quoi qu'il en soit,

il paraît certain que Magellan a passé entre l'archipel dangereux de Bougainville, et les Marquesas de Mendoça; qu'il a fait route ensuite à peu près au nord-ouest jusqu'à l'hémisphère septentrional, et qu'il atteignit ensuite aux îles Mariannes.

« Le 6 mars 1521, étant arrivé à 12° de latitude septentrionale, nous découvrîmes, dit Pigafetta, une petite île au nord-ouest, et ensuite deux autres au sud-ouest. La première était plus élevée et plus grande que les deux autres. Le capitaine général voulait s'arrêter à la plus grande pour y prendre des rafraîchissemens et des provisions; mais cela ne nous fut pas possible, parce que les insulaires venaient sur nos vaisseaux et volaient tantôt une chose et tantôt une autre, sans qu'il nous fût possible de les en empêcher. Ils étaient d'ailleurs en si grand nombre, que l'on ne pouvait plus se remuer. Le capitaine les fit mettre dehors, et il fallut en venir à la violence, parce qu'ils n'en voulaient pas sortir. Les insulaires en colère revinrent dans leurs pirogues, et jetèrent tant de pierres et de bâtons brûlés, que le général, qui d'abord avait défendu de leur faire aucun mal, ne pouvant plus souffrir ces insultes, commanda de tirer l'artillerie. Quoique l'on en eût tué plusieurs, ils ne laissaient pas de revenir à nos vaisseaux pour troquer leurs denrées contre nos marchandises. Un soir ils eurent l'adresse de détacher le canot qui était amarré à l'arrière de la capitane, et l'emmenèrent à leur île.

» Le capitaine irrité, envoya le lendemain deux chaloupes avec quatre-vingt-dix hommes armés, qui débarquèrent à un village situé au pied d'une montagne, brûlèrent une cinquantaine de maisons et plusieurs canots, tuèrent sept insulaires, et enlevèrent les vivres qu'ils trouvèrent. Les Indiens, qui s'étaient retirés sur la montagne, lançaient sur nos gens une si grande quantité de pierres, que l'on eût cru qu'il grêlait. Mais quand on vint à tirer les arquebuses, ils s'enfuirent plus haut. De cette manière on recouvra le canot. Le capitaine général fit charger de l'eau, et répartir les vivres entre tous les vaisseaux, puis ordonna que chacun rentrât à son bord. Comme après ces actes d'hostilités, il jugea qu'il ne pouvait pas s'arrêter plus long-temps dans ces îles, il en partit le lendemain en continuant sa route dans la même direction.

» Lorsque nos gens, continue Pigafetta, blessaient les insulaires avec leurs flèches, armes qu'ils ne connaissaient pas, de manière à leur traverser le corps d'outre en outre, ces malheureux tâchaient de retirer ces flèches de leurs corps, tantôt par un bout et tantôt par l'autre; après quoi, ils les regardaient avec surprise, et souvent ils mouraient de la blessure; ce qui ne laissait pas de nous faire pitié. Cependant lorsqu'ils nous virent partir, ils nous suivirent avec plus de cent canots, et nous montrèrent du poisson comme s'ils voulaient nous le vendre; mais quand ils étaient près de nous, ils

nous lançaient des pierres et prenaient la fuite. Nous passâmes à pleines voiles au milieu d'eux; mais ils surent éviter nos vaisseaux avec beaucoup d'adresse. Nous vîmes aussi dans leurs canots des femmes qui pleuraient et s'arrachaient les cheveux, probablement parce que nous avions tué leurs maris.

» Ces peuples ne connaissent aucune loi, et ne suivent que leur propre volonté. Il n'y a parmi eux ni roi ni chef; ils n'adorent rien, et vont tous nus. Quelques-uns d'entre eux ont une longue barbe, des cheveux noirs noués sur le front, et qui leur descendent jusqu'à la ceinture. Ils portent aussi de petits chapeaux de palmier. Ils sont grands et fort bien faits. Leur teint est d'une couleur olivâtre; mais on nous dit qu'ils naissaient blancs, et qu'ils devenaient bruns avec l'âge. Ils ont l'art de se colorer les dents de rouge et de noir, ce qui passe chez eux pour une beauté. Les femmes sont jolies, d'une belle taille, et moins brunes que les hommes. Elles ont les cheveux fort noirs, plats et tombant à terre. Elles vont nues comme les hommes, si ce n'est qu'elles couvrent leurs parties sexuelles avec un tablier étroit, fait de toile, ou plutôt d'une écorce mince comme du papier, qu'on tire de l'aubier du palmier. Elles travaillent dans leurs maisons à faire des nattes et des corbeilles avec des feuilles de palmier, et d'autres ouvrages semblables pour l'usage domestique. Les uns et les autres s'oignent les cheveux et tout le corps d'huile de coco,

et d'une petite plante (*raphanus oleifer*).

» Ce peuple se nourrit d'oiseaux, de patates, d'une espèce de figues longues d'un demi-pied (bananes), de cannes à sucre, et d'autres fruits semblables. Leurs maisons sont de bois, couvertes de planches, sur lesquelles on étend les feuilles de leurs figuiers (bananiers), longues de quatre pieds. Ils ont des chambres assez propres, avec des solives et des fenêtres; et leurs lits, assez doux, sont faits de nattes de palmier très-fines, étendues sur de la paille assez molle. Ils n'ont pour toute arme que des lances garnies par le bout d'un os pointu de poisson. Les habitans de ces îles sont pauvres, mais très-adroits, et surtout voleurs habiles; c'est pourquoi nous les appelâmes îles des Larrons (*islas de los Ladrones*).

» Leur amusement est de se promener avec leurs femmes dans des canots semblables aux gondoles de Fusine près de Venise; mais ils sont plus étroits; tous sont peints en noir, en blanc ou en rouge. La voile est faite de feuilles de palmier cousues ensemble, et a la forme d'une voile latine. Elle est toujours placée d'un côté; et du côté opposé, pour donner un équilibre à la voile, et en même temps pour soutenir le canot, ils attachent une grosse poutre pointue d'un côté, avec des perches en travers pour lui servir d'appui. C'est ainsi qu'ils naviguent sans danger. Leur gouvernail ressemble à une pelle de boulanger, c'est-à-dire que c'est une perche au bout de laquelle est attachée une

*.

planche. Ils ne font point de différence entre la proue et la poupe; et c'est pourquoi ils ont un gouvernail à chaque bout. Ils sont bons nageurs, et ne craignent pas de se hasarder en pleine mer comme des dauphins.

» Ils furent si émerveillés et si surpris de nous voir, que nous eûmes lieu de croire qu'ils n'avaient vu jusqu'alors d'autres hommes que les habitans de leurs îles. »

Herréra, dont le récit est d'accord avec celui de Pigafetta, dit que Magellan donna à ce petit archipel le nom d'îles des Voiles (*islas de las Velas*). En effet, cette dénomination a quelquefois été employée pour le désigner.

Le 16 mars, au lever du soleil, on se trouva près d'une terre élevée à trois cents lieues à l'ouest des îles des Larrons. On s'aperçut bientôt que c'était une île. Elle se nommait *Zamal* (1). Derrière cette île on en vit une autre non habitée. Les Castillans apprirent ensuite que son nom était *Humana* (2). Magellan résolut d'y prendre terre le lendemain pour faire aiguade avec plus de sûreté, et jouir de quelque repos après un si long et si pénible voyage. Il y fit aussitôt dresser deux tentes pour les malades, et ordonna de tuer une truie. Sans doute il l'avait prise aux îles des Larrons, où les navigateurs postérieurs ont trouvé beaucoup de cochons.

(1) Samar, une des Philippines.

(2) Petite île au sud de Samar. On la nomme *l'Encantada* (l'Enchantée).

Le lundi 18, dans l'après-midi, l'on vit venir une pirogue avec neuf hommes. Magellan ordonna que chacun se tînt tranquille et gardât le silence. Ils montèrent à bord, et leur chef, s'adressant au capitaine général, lui témoigna par des gestes le plaisir de voir les Castillans. Quatre des plus apparens de la troupe restèrent sur le vaisseau, tandis que les autres allèrent appeler leurs compagnons occupés à pêcher, et revinrent avec eux.

Magellan, les voyant si paisibles, leur fit donner à manger, et leur offrit en même temps des bonnets rouges, de petits miroirs, des peignes, des grelots, de la toile, des bijoux d'ivoire, et autres bagatelles semblables. Les insulaires, charmés de la politesse du capitaine, lui donnèrent du poisson, un vase plein de vin de palmier, qu'ils appelaient *araca*, des bananes longues de plus d'une palme, d'autres plus petites et de meilleur goût, et deux cocos. Ils indiquèrent en même temps par des gestes qu'ils n'avaient pour le moment rien de plus à offrir; mais que dans quatre jours ils reviendraient et apporteraient du riz, qu'ils appelaient *oumaï*, des cocos, et d'autres provisions.

« Les insulaires, dit Pigafetta, se familiarisèrent beaucoup avec nous, et c'est par ce moyen que nous pûmes apprendre les noms de plusieurs choses, et surtout des objets qui nous environnaient. C'est aussi d'eux que nous apprîmes que leur île s'appelait *Zuloan;* elle n'est pas fort grande. Ils étaient polis et hon-

nêtes. Par amitié pour notre capitaine, ils le conduisirent, dans leurs canots, aux magasins de leurs marchandises, tels que clous de girofle, cannelle, poivre, noix-muscade, macis, or, etc., et nous firent connaître par leurs gestes que le pays vers lequel nous dirigions notre course fournissait abondamment de toutes ces denrées. Le capitaine général les invita à son tour à se rendre sur son vaisseau, où il étala tout ce qui pouvait les flatter par la nouveauté. Au moment qu'ils allaient partir, il fit tirer un coup de bombarde qui les épouvanta étrangement; de sorte que plusieurs étaient sur le point de se jeter à la mer pour s'enfuir; mais on n'eut pas beaucoup de peine à leur persuader qu'ils n'avaient rien à craindre; si bien qu'ils nous quittèrent assez tranquillement, et même de bonne grâce, en nous assurant qu'ils reviendraient incessamment comme ils nous l'avaient promis auparavant. L'île déserte sur laquelle nous nous étions établis est, comme je l'ai dit plus haut, nommée Humana par les insulaires; mais nous l'appelâmes *l'Aiguade aux bons indices* (*Aguada de los buenos segnales*), parce que nous y avions trouvé deux fontaines d'eau excellente, et que nous aperçûmes les premiers indices d'or dans ce pays. On y trouve aussi du corail blanc, et il y a des arbres dont les fruits, plus petits que nos amandes, ressemblent aux pignons de pin. Il y a aussi plusieurs espèces de palmiers, dont quelques-uns donnent des fruits bons à man-

ger, tandis que d'autres n'en produisent point.

» Ayant aperçu autour de nous une quantité d'îles, le 17 mars, cinquième dimanche de carême (dimanche de la Passion), nous leur donnâmes le nom d'archipel Saint-Lazare, parce qu'en Espagne on appelle ce jour-là *le dimanche de Saint-Lazare*. Il est par 10° de latitude septentrionale, et à 161° de longitude de la ligne de démarcation (1).

» Le vendredi, 22 du même mois, les insulaires tinrent parole, et vinrent avec deux canots remplis d'oranges, de cocos, une cruche pleine de vin de palmier, et un coq, pour nous faire voir qu'ils avaient des poules. Nous achetâmes tout ce qu'ils apportèrent. Leur chef était un vieillard; son visage était peint; et il avait des pendans d'oreilles d'or. Ceux de sa suite avaient des bracelets d'or au bras, et des mouchoirs autour de la tête.

» Nous passâmes huit jours près de cette île, et le capitaine allait journellement à terre, visitant les malades, auxquels il portait du vin de cocotier, qui leur faisait beaucoup de bien.

» Les habitans des îles près de celle où nous

(1) Cet archipel reçut ensuite le nom d'îles Philippines. Il est situé entre les 134e. et 144e. degrés de longitude à l'est de l'île de Fer, par conséquent à l'ouest entre les 195e. et 205e. degrés de la ligne de démarcation. On ignore si en déterminant la longitude, Magellan était de bonne foi, ou s'il ne l'a fait que pour trouver les Moluques en-deçà du 180e. degré; mais il est certain que, jusqu'à Dampier, on se trompait de 25 degrés dans les longitudes de ces parages.

étions avaient de si grands trous aux oreilles, et le bout en était si allongé, qu'on pouvait y passer le bras.

» Ces peuples sont cafres, c'est-à-dire païens. Ils vont nus, n'ayant qu'un morceau d'écorce d'arbre pour cacher les parties naturelles, que quelques-uns des chefs couvrent d'une toile de coton brodée en soie aux deux bouts. Ils sont de couleur olivâtre, et généralement assez replets. Ils se tatouent et s'oignent tout le corps avec l'huile de cocotier et de gengeli pour se garantir, disent-ils du soleil et du vent. Ils ont les cheveux noirs, et si longs, qu'ils leur tombent sur la ceinture. Leurs armes sont des coutelas, des boucliers, des massues et des lames garnies d'or. Pour ustensiles de pêche ils ont des dards, des harpons et des filets faits à peu près comme les nôtres. Leurs embarcations ressemblent aussi à celles dont nous nous servons.

» Le lundi saint 25 mars, je courus le plus grand danger. Nous étions sur le point de faire voile, et je voulais pêcher du poisson. Ayant, pour me placer commodément, posé le pied sur une vergue mouillée par la pluie, je glissai et je tombai dans la mer sans que personne s'en aperçût. Heureusement la corde d'une voile qui pendait dans l'eau se trouvait à ma portée; je la saisis, et je criai avec tant de force, que l'on m'entendit et qu'on mit un canot à la mer pour me sauver, ce que je dois sans doute attribuer non pas à mes propres

mérites, mais à la protection miraculeuse de la très-sainte Vierge.

» Nous partîmes le même jour, et, gouvernant entre l'ouest et le sud-ouest, nous passâmes au milieu de quatre îles, appelées Canalon, Hainangon, Ibusson et Abarien.

» Le jeudi 28 mars, ayant vu pendant la nuit du feu dans une île, nous mîmes le matin le cap de ce côté, et lorsque nous en fûmes à peu de distance, nous vîmes une petite barque qu'on appelle *boloto*, avec huit hommes, s'approcher de notre vaisseau. Le capitaine avait un esclave natif de Sumatra; il essaya de leur parler dans la langue de son pays; ils le comprirent et vinrent se placer à quelque distance de notre vaisseau; mais ils ne voulurent pas monter à bord, et semblaient même craindre de trop s'approcher de nous. Le capitaine, voyant leur méfiance, jeta à la mer un bonnet rouge et quelques autres bagatelles attachées sur une planche; ils les prirent et en témoignèrent beaucoup de joie; mais ils partirent aussitôt, et nous sûmes ensuite qu'ils s'étaient empressés d'aller avertir leur roi de notre arrivée.

» Deux heures après, nous vîmes venir à nous deux balangais (nom qu'ils donnent à leurs grands canots), tout remplis d'hommes; le roi était dans le plus grand, sous une espèce de dais formé de nattes. Quand le roi fut près de notre vaisseau, l'esclave du capitaine lui parla, ce qu'il comprit très-bien; car les rois

de ces îles parlent plusieurs langues. Il ordonna à plusieurs gens de sa suite de monter sur le vaisseau; mais il resta dans son balangai, et aussitôt que ses gens l'eurent rejoint, il partit.

» Le capitaine accueillit avec beaucoup d'affabilité ceux qui étaient montés sur le vaisseau, et leur fit des présens. Le roi, qui en fut instruit, voulut, avant de retourner à terre, donner au capitaine un lingot d'or et une corbeille pleine de gingembre; mais le capitaine, tout en le remerciant, refusa d'accepter le présent. Vers le soir, l'escadre alla mouiller près de la maison du roi.

» Le lendemain 29, le capitaine envoya à terre l'esclave qui lui servait d'interprète, pour dire au roi que, s'il avait des vivres à nous envoyer, nous les paierions bien, en l'assurant en même temps que nous n'étions pas venus vers lui pour commettre des hostilités, mais que nous voulions être ses amis. Alors le roi vint lui-même au vaisseau dans notre chaloupe avec six de ses principaux officiers; il embrassa le capitaine, et lui fit présent de vases de porcelaine pleins de riz cru et couverts de feuilles, de deux dorades assez grosses, et de divers autres objets. Le capitaine lui offrit à son tour une veste de drap rouge et jaune, faite à la turque, et un bonnet rouge fin. Il fit aussi des présens aux hommes de sa suite, donna aux uns des miroirs, aux autres des couteaux. Ensuite il fit servir le déjeuner, et ordonna à l'esclave interprète de dire au roi qu'il voulait

vivre en frère avec lui, ce qui parut lui faire grand plaisir.

» Il étala ensuite devant le roi des draps de différentes couleurs, des toiles, du corail et d'autres marchandises; il lui fit voir aussi toutes les armes à feu jusqu'à la grosse artillerie, et l'on tira quelques coups de canon, dont ces insulaires furent fort épouvantés. Il fit armer de toutes pièces un Castillan, et dit à trois autres de lui porter des coups d'épée et de stylet, pour montrer au roi qu'un homme armé de cette manière était invulnérable, ce qui surprit beaucoup ce prince; c'est pourquoi, se tournant vers l'interprète, il le chargea de dire au capitaine qu'un tel homme pouvait combattre contre cent. Oui, répondit l'interprète, au nom du capitaine; et chacun des trois vaisseaux a deux cents hommes armés de cette façon. On lui fit ensuite examiner séparément chaque pièce de l'armure, en lui montrant la manière dont on s'en servait. »

Magellan, comme on le voit, exagéra beaucoup le nombre des hommes qu'il avait sous ses ordres, puisqu'en tout il ne lui en restait pas deux cents. Si le récit de Pigafetta est sincère, on doit supposer que ce chef enfla ses forces, afin d'ôter au roi indien l'envie d'attaquer les vaisseaux, ce qui rend sa forfanterie excusable.

« Après cela, continue Pigafetta, le capitaine général conduisit le roi au château d'arrière, et s'étant fait apporter la carte et la boussole, il lui expliqua à l'aide de l'inter-

prète comment il avait trouvé le détroit pour venir dans la mer où nous étions, et combien de lunes il avait passé en mer sans voir la terre.

» Le roi, étonné de tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, prit congé du capitaine, en le priant d'envoyer avec lui deux Européens pour leur faire voir à son tour quelques curiosités de son pays. Le capitaine me nomma avec un autre pour accompagner le roi.

» En abordant à terre, le roi leva les mains au ciel, et se tourna ensuite vers nous : nous en fîmes autant, ainsi que tous ceux qui nous suivaient. Le roi me prit alors par la main, un de ses officiers en fit autant à mon camarade; et nous nous rendîmes ainsi sous une espèce de hangar fait de roseaux où l'on gardait le balangai du roi, qui avait environ cinquante pieds de long, et qui ressemblait à une galère. Nous nous assîmes sur la poupe et essayâmes de nous faire entendre par des gestes, parce que nous n'avions pas d'interprètes avec nous. Les personnages de la suite du roi l'entouraient, se tenant debout, armés de lances et de boucliers.

» On nous servit alors un plat de chair de porc, avec une grande cruche pleine de vin. A chaque bouchée de viande nous buvions une écuellée de vin, et lorsqu'on ne vidait pas entièrement l'écuelle, ce qui n'arrivait guère, on versait le reste dans une autre cruche. L'écuelle du roi était toujours couverte, et personne n'y touchait que lui et moi.

Chaque fois que le roi voulait boire, il levait les mains au ciel, les tournait ensuite vers nous, et, au moment où il prenait l'écuelle avec la main droite, il étendait vers moi la gauche, le poing fermé; de manière que la première fois qu'il fit cette cérémonie, je crus qu'il allait me donner un coup de poing; et il restait dans cette attitude pendant tout le temps qu'il buvait : m'étant aperçu que chacun l'imitait, j'en fis autant. Ce fut ainsi que se passa notre repas; et je ne pus me dispenser de manger de la viande, quoique ce fût le vendredi saint.

» En attendant l'heure du souper, je présentai au roi plusieurs choses que j'avais apportées; et en même temps je lui demandai le nom de plusieurs objets dans leur langue; ils étaient surpris de me les voir écrire.

» Le souper vint : on apporta deux grands plats de porcelaine; l'un contenait du riz bouilli, l'autre du porc cuit dans son bouillon. On suivit d'ailleurs les mêmes cérémonies qu'au goûter. Nous passâmes de là au palais du roi, qui avait la forme d'une meule de foin. Il était couvert de feuilles de bananier, et soutenu, à une assez grande distance de terre, sur quatre grosses poutres; on se servit d'une échelle pour y monter.

» Le roi nous fit asseoir sur des nattes de roseaux, les jambes croisées comme les tailleurs. Une demi-heure après, on apporta un plat de poisson rôti, coupé par morceaux, du gingembre qu'on venait de cueillir, et du vin.

Le fils aîné du roi étant survenu, il le fit asseoir à notre côté. On servit alors un poisson cuit dans son bouillon, et du riz pour en manger avec le prince héréditaire. Un Castillan, mon compagnon, but sans mesure et s'enivra.

» Leurs chandelles sont faites d'une espèce de résine qu'ils appellent *anime*, qu'on enveloppe dans des feuilles de palmier ou de bananier.

» Le roi, après avoir fait signe qu'il voulait se coucher, s'en alla, et nous laissa avec son fils, avec qui nous dormîmes sur une natte de roseaux, ayant la tête appuyée sur des oreillers faits de feuilles d'arbres.

» Le lendemain matin, le roi vint me voir, me prit par la main, et me conduisit dans l'endroit où nous avions soupé, pour y déjeuner ensemble; mais notre chaloupe était venue me chercher; je fis des excuses au roi, et je partis avec mon compagnon. Le roi était de très-bonne humeur, il nous baisa les mains, et nous lui baisâmes les siennes. Son frère, qui était roi d'une autre île, vint avec nous, suivi de trois hommes. Le capitaine général le retint à dîner, et lui fit présent de plusieurs bagatelles.

» Ce roi nous dit qu'on trouvait dans son île des morceaux d'or gros comme des noix, et même comme des œufs, mêlés avec de la terre qu'on passait au crible pour les trouver, et que tous ses vases, et même tous les ornemens de sa

maison, étaient de ce métal. Il était vêtu fort proprement selon l'usage du pays, et c'était le plus bel homme que j'aie vu parmi ces peuples. Ses cheveux noirs lui tombaient sur les épaules; un voile de soie lui couvrait la tête, et il portait aux oreilles des anneaux d'or. De la ceinture jusqu'aux genoux, il était couvert d'un drap de coton brodé en soie; il portait au côté une espèce de dague ou d'épée, qui avait un manche d'or fort long : le fourreau était de bois très-bien travaillé. Sur chacune de ses dents on voyait trois taches d'or, de sorte qu'on aurait dit qu'il avait toutes ses dents unies par ce métal.

» Il fait son séjour dans une île où sont les pays de Butuan et de Calagan (1); mais quand les deux rois confèrent ensemble, ils se rendent dans l'île de Massana, où nous étions actuellement. Le premier s'appelle raja Colambu, le second raja Siagu (2).

» Le jour de Pâques, qui était le dernier jour du mois de mars, le capitaine général envoya de bonne heure l'aumônier à terre avec quelques matelots, pour y faire tous les préparatifs nécessaires pour dire la messe; et en même temps il dépêcha l'interprète vers le roi pour lui annoncer que nous irions dans son île, non pour dîner avec lui, mais pour remplir une cérémonie de notre religion. Le roi

(1) Ce sont deux cantons de Mindanao.

(2) Herréra donne à l'île de Massana le nom de Mazaguas.

approuva tout, et nous envoya deux porcs tués.

» Nous descendîmes à terre au nombre de cinquante, armés seulement à la légère, et vêtus le plus proprement possible. Au moment que nos chaloupes touchèrent le rivage, on tira six coups de bombarde en signe de paix. Nous sautâmes à terre, où les deux rois, qui étaient venus à notre rencontre, embrassèrent le capitaine et le placèrent au milieu d'eux. Ensuite nous marchâmes en ordre jusqu'à l'endroit où l'on devait dire la messe, qui n'était pas très-éloigné du rivage.

» Avant que l'on commençât le service divin, le capitaine général jeta de l'eau musquée sur les deux rois. Ils allèrent comme nous à l'oblation, et baisèrent la croix, mais ils ne firent point l'offrande. A l'élévation, ils adorèrent l'eucharistie, les mains jointes, imitant toujours ce que nous faisions. Dans ce moment, les vaisseaux, au signal donné, firent une décharge générale de l'artillerie. Quelques-uns de nous communièrent après la messe, et ensuite le capitaine fit exécuter une danse avec des épées, ce qui causa beaucoup de plaisir aux deux rois.

» Après cela, il fit apporter une grande croix garnie de clous et de la couronne d'épines, devant laquelle nous nous prosternâmes, et les insulaires nous imitèrent encore en cela. Alors le capitaine fit dire aux rois par l'interprète, que cette croix était l'étendard qui

lui avait été confié par son souverain pour la planter partout où il aborderait; et que par conséquent il voulait l'élever dans cette île, à laquelle ce signe serait d'ailleurs favorable, parce que tous les vaisseaux qui dorénavant viendraient la visiter connaîtraient, en le voyant, que nous y avions été reçus comme amis, et ne leur feraient aucun mal, et que, dans le cas même où quelqu'un d'entre eux serait pris, il n'aurait qu'à montrer la croix pour qu'on lui rendît sur-le-champ la liberté. Il ajouta que cette croix devait être placée sur la sommité la plus élevée des environs, afin que chacun pût la voir, et que chaque matin il fallait l'adorer; qu'en se conformant à cette pratique salutaire, ni la foudre ni les orages ne leur causeraient désormais aucun mal. Les rois, pénétrés de la vérité du discours du capitaine, le remercièrent, et le firent assurer par l'interprète qu'ils étaient satisfaits, et exécuteraient avec plaisir ce qu'il venait de leur proposer.

» Leur ayant fait demander si leur religion était celle des Maures ou des gentils, ils répondirent qu'ils n'adoraient aucun objet terrestre; mais, levant les mains jointes et les yeux au ciel, ils firent entendre qu'il adoraient un être suprême qu'ils nommaient *Abba*, ce qui fit grand plaisir à notre capitaine. Alors le raja Colambu, levant les mains vers le ciel, lui dit qu'il aurait bien désiré de lui donner quelques preuves de son amitié. On s'enquit

de lui pourquoi il avait si peu de vivres dans son île : « C'est, répondit-il, parce que je ne » fais pas ma résidence dans cette île ; je n'y » viens que pour la chasse ou pour y avoir des » entretiens avec mon frère, je demeure avec » ma famille dans une autre île. »

» Le capitaine assura le roi que, s'il avait des ennemis, il se joindrait volontiers à lui avec des vaisseaux et ses guerriers pour les combattre. Le roi repartit qu'il était en guerre avec les habitans de deux îles, mais que ce n'était pas le temps convenable pour les attaquer, et remercia le capitaine. L'après-midi, la croix fut plantée sur le sommet d'une montagne; la fête finit par une décharge de notre mousqueterie ; le roi et le capitaine général s'embrassèrent, et nous retournâmes sur nos vaisseaux en traversant des champs cultivés. Le capitaine avait demandé quel était dans les environs le port où il pourrait le plus facilement ravitailler ses vaisseaux et trafiquer avec ses marchandises. On lui répondit qu'il y en avait trois : Leyte, Zebu et Calagan (ou Caragua dans l'île de Mindanao); mais que celui de Zebu était le meilleur. On lui offrit des pilotes pour l'y conduire, et le capitaine fixa notre départ au lendemain, proposant au roi des otages pour répondre des pilotes jusqu'à ce qu'il les eût renvoyés. Les rois y consentirent.

» Le 1er. avril, dans la matinée, nous allions lever l'ancre, lorsque le roi Colambu nous fit dire qu'il nous servirait lui-même de

pilote, si nous voulions attendre qu'il eût fini sa récolte de riz et d'autres productions de la terre, priant en même temps le capitaine de lui envoyer du monde pour accélérer ce travail. Le capitaine satisfit au désir du roi; mais les deux princes avaient tant mangé et tant bu la veille, que soit qu'ils fussent incommodés, ou seulement fatigués des suites de l'ivresse, ils furent hors d'état de donner aucun ordre, et nos gens restèrent à ne rien faire. Les deux jours suivans on travailla vivement, et la besogne fut achevée.

» Nous passâmes sept jours à Massana. Les insulaires ont le corps peint, et vont tout nus, se couvrant seulement les parties naturelles d'un morceau de toile. Les femmes portent un jupon d'écorce d'arbre qui leur descend de la ceinture aux talons. Leurs cheveux noirs leur tombent quelquefois jusque sur les pieds. Leurs oreilles sont percées et ornées de bagues et de pendans d'or. Ces insulaires sont grands buveurs, et mâchent continuellement un fruit appelé *areca*, qui ressemble à une poire : ils le coupent par quartiers et l'enveloppent dans des feuilles de l'arbre appelé *betré*, qui ressemblent à celles du mûrier, et ils y mêlent un peu de chaux. Après qu'ils l'ont bien mâché, ils le crachent, et leur bouche devient toute rouge. Ils prétendent que ce fruit leur rafraîchit le cœur; on assure même qu'ils mourraient, s'ils voulaient s'en abstenir. Les animaux de cette île sont les chiens, les chats, les cochons,

les chèvres et les poules. Les végétaux comestibles sont le riz, le millet, le panis, le coco, l'orange, le citron, la banane et le gingembre. Il y a aussi de la cire.

» L'or y est en abondance, ainsi que le prouvent deux faits dont j'ai été témoin. Un homme nous apporta une jatte de riz et des figues, et demanda en échange un couteau. Le capitaine, au lieu du couteau, lui offrit quelques pièces de monnaie, et entre autres une double pistole d'or; mais il les refusa, et préféra le couteau. Un autre proposa d'échanger un gros lingot d'or massif contre six filières de grains de verroterie; mais le capitaine s'y opposa absolument, de crainte que ces insulaires ne comprissent que nous mettions plus de prix à l'or qu'au verre et qu'à nos autres marchandises. Massana est à vingt lieues d'Humana.

» Nous partîmes, et dirigeant notre route au sud-est, nous passâmes au milieu des îles de Leyte ou Baybais, Bohol, Candigan, et Gatigan. Dans cette dernière, nous vîmes des chauves-souris aussi grosses que des aigles. Nous en tuâmes une que nous mangeâmes, et à laquelle nous trouvâmes un goût de poulet. Il y a aussi des pigeons, des tourterelles, des perroquets et d'autres oiseaux noirs et gros comme une poule, qui font des œufs aussi gros que ceux de canard, et qui sont fort bons à manger. On nous dit que sa femelle pond ses œufs dans le sable, et que la chaleur du soleil suffit pour les faire éclore. De Massana à Gatigan il y a vingt lieues.

» Nous partîmes de Gatigan en mettant le cap à l'ouest; et comme le roi de Massana, qui voulut être notre pilote, ne pouvait pas nous suivre avec sa pirogue, nous l'attendîmes près de trois îles, nommées Polo, Ticobon, et Pozon. Lorsqu'il nous eut rejoints, nous le fîmes monter sur notre vaisseau avec quelques hommes de sa suite, ce dont il fut très-content, et nous allâmes ainsi à Zebu. De Gatigan à Zebu il y a quinze lieues.

» Le dimanche 7 avril, nous entrâmes dans le port de Zebu. Nous passâmes près de plusieurs villages où nous vîmes des maisons construites sur les arbres. Quand nous fûmes près de la ville, le capitaine fit arborer tous les pavillons et amener toutes les voiles, et l'on fit une décharge générale de l'artillerie, ce qui causa une grande alarme parmi les insulaires. Le capitaine envoya aussitôt l'interprète et un Castillan à terre pour rassurer le roi, en lui disant que c'était notre usage de faire ainsi ce grand bruit comme un salut et un signe de paix et d'amitié, pour honorer en même temps le roi et l'île. Ces explications tranquillisèrent les esprits.

» Le roi était environné d'un peuple immense. Il demanda le motif de notre arrivée dans son île; l'interprète répondit que le commandant des vaisseaux était au service du plus grand roi de la terre, et allait aux Moluques; mais que le roi de Massana, où sa flotte avait touché, lui ayant parlé avec de grands éloges du

roi de Zebu, il était venu lui rendre visite, et en même temps prendre des rafraîchissemens en échange de marchandises.

»Le roi repartit que le capitaine était le bienvenu, mais que tous les vaisseaux qui entraient dans son port pour y trafiquer devaient commencer par payer un droit; ajoutant que quatre jours auparavant ce droit avait été acquitté par une jonque de Siam, qui avait chargé des esclaves et de l'or, et il appela un marchand maure arrivé de Siam pour le même objet, afin qu'il confimât la vérité de ce discours.

»L'interprète répliqua que le capitaine, étant le serviteur d'un si grand roi, ne paierait de droit à aucun roi de la terre; que, si le roi de Zebu voulait la paix, il avait apporté la paix, mais que, s'il voulait la guerre, il lui ferait la guerre. Le marchand de Siam, s'approchant alors du roi, lui dit en son langage. « *Cata raja chita*, c'est-à-dire, Seigneur, prenez garde à vous. Ces gens-là (il nous croyait Portugais) sont ceux qui ont conquis Calicut, Malacca, et toutes les Indes.» L'interprète, qui avait compris le discours du marchand, ajouta que son roi était encore beaucoup plus puissant, tant par ses armées de terre que par ses escadres, que le roi de Portugal dont le Siamois venait de parler; que c'était le roi d'Espagne et l'empereur de tout le monde chrétien, et que, s'il eût préféré l'avoir plutôt pour ennemi que pour ami, il aurait envoyé un nombre assez grand de soldats et de vaisseaux pour détruire

l'île entière. Le roi, fort embarrassé, dit qu'il se concerterait avec les siens, et donnerait sa réponse le lendemain. En attendant, il fit apporter aux députés du capitaine général un déjeuner de plusieurs mets, tous composés de viande, dans des vases de porcelaine.

» Nos députés ayant raconté ce qui leur était arrivé, le roi de Massana, qui après le roi de Zebu était le plus puissant de ces îles, descendit à terre pour annoncer les bonnes dispositions de notre capitaine général envers le roi de Zebu.

» Le lendemain, l'écrivain de notre vaisseau et l'interprète allèrent à Zebu. Le roi vint au-devant d'eux, accompagné de ses officiers, et après avoir fait asseoir nos deux députés devant lui, il leur dit que, convaincu par ce qu'il venait d'entendre, non-seulement il ne prétendait aucun droit, mais que, si on l'exigeait, il était prêt à se rendre lui-même tributaire du roi de Castille. On lui répondit que l'on ne demandait autre chose que le privilége d'avoir le commerce exclusif de son île. Le roi y consentit, et chargea les députés d'assurer le capitaine général que, s'il voulait être véritablement son ami, il devait se tirer du sang de son bras droit et le lui envoyer, et qu'il en ferait autant de son côté; ce qui serait de part et d'autre le signe d'une amitié loyale et inébranlable. L'interprète l'assura que la chose se ferait comme il le désirait. Alors le roi lui dit que tous les capitaines ses amis qui entraient dans

son port, lui faisaient des présens, et qu'ils en recevaient d'autres en retour; qu'il laissait au capitaine le choix de donner le premier ces présens ou de les recevoir. L'interprète répondit que, puisqu'il paraissait mettre tant d'importance à cet usage, il n'avait qu'à commencer; à quoi le roi consentit.

» Le mardi matin, le roi de Massana vint à bord de notre vaisseau avec le marchand maure, et après avoir salué le capitaine de la part du roi de Zebu, il lui annonça que ce prince était occupé à rassembler tous les vivres qu'il pouvait trouver pour lui en faire présent, et que dans l'après-midi il lui enverrait son neveu avec quelques-uns de ses ministres pour établir la paix. Le capitaine les remercia, et il leur fit en même temps voir un homme armé de pied en cap, en leur disant que, dans le cas qu'il fallût combattre, nous nous armerions tous de la même manière. Le Maure fut saisi de peur en voyant un homme armé de cette manière; mais le capitaine le tranquillisa en l'assurant que nos armes étaient aussi avantageuses à nos amis que fatales à nos adversaires; que nous étions en état de dissiper tous les ennemis de notre roi et de notre foi avec autant de facilité que nous en avions à nous essuyer la sueur du front avec un mouchoir. Le capitaine prit ce ton fier et menaçant pour que le Maure allât en rendre compte au roi.

» Effectivement, après dîner nous vîmes venir à bord le neveu du roi, qui était son héri-

tier présomptif, le roi de Massana, le Maure, le gouverneur ou ministre, et le prevôt major avec huit chefs de l'île, chargés de conclure un traité de paix et d'alliance avec nous. Le capitaine les reçut avec beaucoup de dignité : il s'assit dans un fauteuil de velours rouge, donnant des chaises de la même étoffe au roi de Massana et au prince : les chefs s'assirent sur des chaises de cuir, les autres sur des nattes.

» Le capitaine s'informa si c'était leur coutume de faire les traités en public, et si le prince héréditaire de Zebu et le roi de Massana avaient les pouvoirs nécessaires pour conclure un traité d'alliance avec lui. On répondit qu'ils y étaient autorisés et qu'on pouvait en parler en public. Le capitaine leur fit sentir alors tous les avantages de cette alliance, pria Dieu de la confirmer dans le ciel, et ajouta plusieurs autres choses qui leur inspiraient de l'amour et du respect pour notre religion.

» Il demanda si le roi avait des enfans mâles. On lui répondit qu'il n'avait que des filles, dont l'aînée avait épousé son neveu, qui par cette raison était regardé comme prince héréditaire. En parlant de l'ordre de succession parmi eux, nous apprîmes que, lorsque les pères sont parvenus à un certain âge, l'on n'a plus de considération pour eux, et que le commandement passe alors aux fils. Ce discours scandalisa le capitaine, qui condamna cet usage, attendu que Dieu, qui a créé le ciel et la terre, s'écria-t-il, a expressément ordonné aux enfans

d'honorer leurs père et mère, et menacé de châtier du feu éternel ceux qui transgressent ce commandement; et pour leur faire mieux sentir la force de ce précepte divin, il leur dit que nous étions également soumis aux mêmes lois divines, parce que nous sommes tous également descendus d'Adam et d'Ève. Il ajouta d'autres passages de l'Histoire sainte qui firent grand plaisir à ces insulaires, et excitèrent en eux le désir d'être instruits des principes de notre religion; de sorte qu'ils prièrent le capitaine de leur laisser, à son départ un ou deux hommes capables de les enseigner, et qui seraient fort honorés parmi eux. Mais le capitaine leur fit entendre que la chose la plus essentielle pour eux était de se faire baptiser, ce qui pouvait s'effectuer avant son départ; qu'il ne pouvait maintenant leur laisser parmi eux aucune personne de son équipage; mais qu'il reviendrait un jour leur conduire plusieurs prêtres et moines pour les instruire sur tout ce qui regarde notre sainte religion. Ils témoignèrent leur joie à ce discours, et ajoutèrent qu'ils seraient bien contens de recevoir le baptême, cependant qu'ils voulaient consulter leur roi sur ce sujet. Le capitaine leur dit alors qu'ils ne devaient pas se faire baptiser, soit par la crainte que nous pouvions leur inspirer, soit par l'espoir d'en tirer des avantages temporels, parce que son intention n'était pas d'inquiéter personne parmi eux pour avoir préféré de conserver la foi de ses pères; il ne

dissimula pas toutefois que ceux qui se feraient chrétiens seraient les mieux traités. Tous s'écrièrent que ce n'était ni par crainte ni par complaisance pour nous qu'ils allaient embrasser notre religion, mais qu'ils s'y déterminaient par un mouvement de leur propre volonté.

» Le capitaine leur promit de leur laisser des armes et une armure complète, d'après l'ordre qu'il en avait reçu de son souverain; mais il les avertit en même temps qu'il fallait baptiser aussi leurs femmes, sans quoi ils devaient se séparer d'elles et ne pas les connaître, s'ils ne voulaient pas tomber en péché. Ayant su qu'ils prétendaient avoir de fréquentes apparitions du diable qui leur faisait grand'peur, il les assura que, s'ils devenaient chrétiens le diable n'oserait plus se montrer à eux qu'au moment de la mort. Ces insulaires, émus et persuadés de tout ce qu'ils venaient d'entendre, répondirent qu'ils avaient pleine confiance en lui; sur quoi le capitaine pleura d'attendrissement, et les embrassa tous.

» Il prit alors entre ses mains celle du prince de Zebu et celle du roi de Massana, et dit que par la foi qu'il avait en Dieu, par la fidélité qu'il devait au roi d'Espagne son seigneur, et par l'habit même qu'il portait, il établissait et promettait une paix perpétuelle entre le roi d'Espagne et le roi de Zebu. Les deux ambassadeurs firent la même promesse.

» Après cette cérémonie on servit à déjeuner; ensuite les Indiens présentèrent au capi-

taine, de la part du roi de Zebu, de grands paniers pleins de riz, des cochons, des chèvres et des poules, en faisant leurs excuses de ce que le présent qu'ils offraient n'était pas plus digne d'un si grand personnage.

» De son côté, le capitaine général donna au prince un drap blanc de toile très-fine, un bonnet rouge, quelques filières de verroterie et une tasse de verre dorée, le verre étant très-recherché parmi ces peuples. Il ne fit aucun présent au roi de Massana, parce qu'il venait de lui donner une veste de toile de Cambaie et quelques autres choses. Les personnes qui accompagnaient l'ambassadeur reçurent aussi des dons du capitaine.

» Après que les insulaires furent partis, je fus envoyé à terre avec une autre personne par le capitaine pour porter au roi les présens qui lui étaient destinés; ils consistaient en une veste de soie jaune et violette, faite à la turque, un bonnet rouge et quelques filières de verroterie, le tout dans un plat d'argent, avec deux tasses de verre dorées que nous portions à la main.

» En arrivant dans la ville, nous trouvâmes le roi dans son palais, assis à terre sur une natte de palmier, au milieu d'une foule nombreuse. Il était tout nu, n'ayant qu'une pièce de toile de coton qui couvrait ses parties naturelles, un voile brodé à l'aiguille, autour de la tête, un collier de grand prix au cou, et aux oreilles deux grands cercles d'or enrichis

de pierres précieuses. Il était de petite taille, replet, avait le corps peint de différentes manières par le moyen du feu; il mangeait des œufs de tortue contenus dans deux vases de porcelaine; devant lui étaient quatre cruches pleines de vin de palmier, et couvertes d'herbes odoriférantes. Il buvait au moyen d'un roseau.

» Après que nous lui eûmes rendu notre salut, l'interprète lui dit que le capitaine, son maître, le remerciait du présent qu'il avait reçu, et lui envoyait en retour quelques objets, non comme une récompense, mais comme une marque de l'amitié sincère qu'il venait de contracter avec lui. Alors nous le vêtîmes de la veste, nous lui mîmes le bonnet sur la tête, et nous étalâmes devant lui les autres présens. Avant de lui offrir les tasses de verre, je les baisai et je les élevai au-dessus de ma tête. Le roi en fit de même en les recevant. Ensuite il nous fit manger des œufs de tortue et boire de son vin avec les tuyaux dont il se servait. Pendant que nous mangions, ses députés, qui étaient venus sur le vaisseau, lui rapportèrent tout ce que le capitaine avait dit touchant la paix, et ses exhortations pour embrasser le christianisme.

» Le roi voulait aussi nous donner à souper; mais nous nous excusâmes, et prîmes congé de lui. Le prince, son gendre, nous conduisit dans sa propre maison, où nous trouvâmes quatre jeunes filles qui faisaient de la musique

à leur manière : l'une battait un tambour pareil aux nôtres, mais posé à terre; l'autre avait auprès d'elle deux timbales, et dans chaque main une espèce de petite massue, garnie à l'extrémité de toile de palmier, dont elle frappait tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre; la troisième battait de même une grande timbale la quatrième jouait de deux petites cymbales, qui rendaient un son fort doux. Elles se tenaient toutes si bien en mesure, qu'on devait leur supposer une grande intelligence de la musique. Ces cymbales, qui sont de cuivre, se fabriquent dans le pays de Sign Magno (la Chine), et leur tiennent lieu de cloches : on les appelle *ogon*. Ces insulaires ont aussi une espèce de violon dont les cordes sont de cuivre, et une musette qu'ils nomment *sabin*.

» Ces jeunes filles étaient fort jolies, et presque aussi blanches que nos Européennes; et, quoiqu'elles fussent déjà formées, elles n'en étaient pas moins nues : quelques-unes avaient cependant un morceau de toile d'écorce d'arbre qui leur descendait depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Le bout de leurs oreilles était percé d'un trou fort grand, qu'un cercle de bois maintenait ouvert, et élargissait toujours davantage. Elles avaient les cheveux noirs et longs, et la tête ceinte d'un petit voile. Elles ne portent jamais ni souliers ni aucune autre chaussure. Nous fîmes la collation chez le prince, puis nous retournâmes à nos vaisseaux.

» Un de nos gens étant mort pendant la

nuit, je retournai le 10 au matin chez le roi, avec l'interprète, pour lui demander la permission d'enterrer le corps, et le prier de nous indiquer un lieu pour la sépulture. Le roi était entouré d'un cortége nombreux; il nous répondit que le capitaine pouvait disposer de lui et de tous ses sujets, et, à plus forte raison, de sa terre. J'ajoutai que, pour enterrer le défunt, nous devions consacrer l'endroit de la sépulture et y planter une croix. Le roi y donna son consentement, et dit qu'il adorerait comme nous la croix.

» On consacra le mieux qu'il fut possible un espace même de la ville destiné à servir de sépulture aux chrétiens, selon les rites de l'Église, afin d'inspirer aux insulaires une bonne opinion de nous. Dès le même jour deux hommes y furent enterrés.

» Ayant débarqué ce jour-là beaucoup de marchandises, elles furent déposées dans une maison que le roi prit sous sa protection, ainsi que quatre hommes que le capitaine y laissa pour trafiquer en gros. Ce peuple a des poids et des mesures; ses balances sont faites d'un bâton soutenu au milieu par une corde. A l'extrémité du bâton est suspendu par trois petites cordes le bassin de la balance; à l'autre se trouve un plomb dont la pesanteur équivaut à celle du bassin. On attache au-dessous de ce plomb des poids qui représentent des livres, des demi-livres, et en quantité suffisante pour peser ce qui est mis dans le bassin. Ils ont

aussi leurs mesures de longueur et de capacité.

« Ces insulaires sont adonnés au plaisir et à l'oisiveté. Leurs maisons sont construites en poutres, en planches et en roseaux ; elles ont des chambres comme les nôtres, et sont élevées sur des pilotis. L'espace vide au-dessous sert d'étable et de poulailler : c'est là qu'ils tiennent leurs cochons, leurs chèvres et leurs poules.

» Le 12 nous ouvrîmes notre magasin. Les insulaires admirèrent avec étonnement toutes nos marchandises. Ils échangeaient de l'or pour les gros objets en fer et en cuivre ; les bijoux et les autres petits objets se troquaient contre du riz, des cochons, des chèvres et autres comestibles. On nous donnait dix pièces d'or, chacune de la valeur d'un ducat et demi, pour quatorze livres de fer. Le capitaine général défendit de montrer trop d'empressement pour l'or ; sans cette injonction, chaque matelot aurait vendu tout ce qu'il possédait pour se procurer ce métal, ce qui aurait ruiné pour toujours notre commerce.

» Le roi ayant promis à notre capitaine d'embrasser la religion chrétienne, on avait fixé pour cette cérémonie le dimanche 14 avril. On dressa pour cet effet, dans la place que nous avions déjà consacrée, un échafaud garni de tapisseries et de branches de palmier. Nous allâmes à terre au nombre de quarante, outre deux hommes armés de pied en cap, qui précédaient la bannière royale. Au moment que nous descendîmes sur le rivage, les vaisseaux

firent une décharge de toute l'artillerie, ce qui ne laissa pas d'épouvanter les insulaires. Le capitaine et le roi s'embrassèrent. Nous montâmes sur l'échafaud, où il y avait pour eux deux chaises de velours vert et bleu. Les chefs des insulaires s'assirent sur des coussins, et les autres sur des nattes.

» Le capitaine fit dire au roi que, parmi les autres avantages dont il jouirait en devenant chrétien, il aurait celui de vaincre plus facilement ses ennemis. Le roi répliqua que, même sans cette raison, il était content de se faire chrétien, mais qu'il aurait désiré de pouvoir se faire respecter de certains chefs de l'île qui refusaient de lui être soumis, en disant qu'ils valaient autant que lui et ne voulaient pas lui obéir. Le capitaine fit appeler ces chefs, et chargea les interprètes de leur dire que, s'ils n'obéissaient pas au roi comme à leur souverain, il les ferait tous tuer, et donnerait leurs biens au roi. A cette menace, tous les chefs promirent de reconnaître l'autorité du roi.

» Le capitaine assura le roi qu'il reviendrait dans ce pays avec des forces beaucoup plus considérables, et qu'il le rendrait le plus puissant monarque de toutes ces îles, récompense qu'il croyait lui être due, comme ayant le premier embrassé la religion chrétienne. Le roi leva les mains au ciel, remercia le capitaine, et le pria instamment de laisser chez lui des personnes pour l'instruire dans la religion chrétienne, ce que le capitaine promit de faire,

mais à condition qu'on lui confierait deux fils des principaux de l'île pour les conduire en Espagne, où ils apprendraient la langue espagnole, afin de pouvoir, à leur retour, donner une idée de ce qu'ils y auraient vu. »

Le roi, dont le nom était Raja Humabon, fut baptisé avec le prince héréditaire, le roi de Massana, le marchand maure dont il a déjà été parlé, et plus de cinq cents insulaires. Le roi fut nommé Charles; le prince, Ferdinand; le roi de Massana, Jean, et le marchand maure, Christophe. Les autres reçurent différens noms. On célébra ensuite la messe, puis on alla dîner, à bord, à l'exception du roi, qui s'excusa d'y venir. Après dîner, l'on baptisa la reine, l'épouse du prince, celle du roi de Massana, et plus de quatre cents autres femmes avec des enfans. La reine, jeune et belle personne, était vêtue d'une pièce de toile blanche et noire; elle avait sur la tête un grand chapeau fait de feuilles de palmier en forme de parasol, surmonté d'une triple couronne formée des mêmes feuilles, qui ressemblait à la tiare du pape, et sans laquelle elle ne sort jamais. Sa bouche et ses ongles étaient peints d'un rouge très-vif.

Presque tous les habitans de Zebu et des îls voisines étaient convertis à la religion chrétienne; un seul village refusa de l'embrasser. Aussitôt l'esprit d'intolérance, malheureusement si commun chez les navigateurs et les conquérans du seizième siècle, se déploya dans toute sa fureur. Le village fut brûlé, et l'on

éleva sur ses ruines une croix de bois, parce que les habitans étaient idolâtres; s'ils eussent été mahométans, ajoute Pigafetta, la croix eût été de pierre, pour marquer l'endurcissement de leur cœur.

Magellan descendait tous les jours à terre pour y entendre la messe, à laquelle accouraient aussi plusieurs nouveaux chrétiens; il leur faisait une espèce de catéchisme, et leur expliquait les principaux points de la religion. Il fit prêter serment de fidélité au roi d'Espagne par le roi de Zebu, deux de ses frères, et les principaux chefs de l'île.

Quoique Magellan eût commandé aux nouveaux chrétiens de brûler les idoles, non-seulement ils en gardaient encore, mais ils leur offraient même des sacrifices de viande. Le capitaine général en fut instruit, et réprimanda les insulaires. Ils crurent s'excuser en disant qu'ils faisaient ces sacrifices pour un malade auquel ils espéraient que les idoles rendraient la santé. Ce malade était le frère du roi, qu'on regardait comme l'homme le plus sage et le plus vaillant de l'île. Il était si malade, que depuis quatre jours il ne parlait plus. Magellan leur répondit que, s'ils brûlaient sur-le-champ leurs idoles, et si le prince se faisait baptiser, il guérirait, ajoutant qu'il consentait à perdre la tête, si ce qu'il disait ne s'accomplissait pas. Sur cette assurance, le prince consentit à recevoir le baptême; dès lors il éprouva du soulagement, et graduellement recouvra la santé.

Les temples furent abattus et les idoles brûlées.

« Les idoles de ce pays, ajoute Pigafetta, sont de bois, creuses par-derrière; elles ont les bras et les jambes écartés, et les pieds tournés en haut; leur face est large; il leur sort de la bouche quatre grosses dents semblables à des défenses de sanglier: elles sont généralement peintes. Une des plus singulières cérémonies de ces insulaires est la bénédiction du cochon. On commence la cérémonie par battre quatre grandes timbales; on apporte ensuite trois grands plats, deux chargés de poisson rôti, de gâteaux de riz, et de millet cuit, enveloppés dans des feuilles; sur le troisième sont des linceuls de toile de Cambaie, et deux bandes de toile de palmier. Deux vieilles femmes, dont chacune tient à la main une grande trompette de roseau, se placent sur un des linceuls que l'on a étendus à terre, saluent le soleil, et s'enveloppent des autres toiles. La première de ces deux vieilles se couvre la tête d'un mouchoir, et le lie sur son front de manière à y former deux cornes; et, prenant un autre mouchoir à la main, elle danse et sonne en même temps de la trompette, en invoquant de temps en temps le soleil. L'autre vieille prend une des bandes de toile de palmier, danse et sonne également de la trompette, et, se tournant vers le soleil, lui adresse quelques mots. La première saisit alors l'autre bande de toile de palmier, jette le mouchoir qu'elle tenait à la main, et toutes deux dansent long-temps autour du cochon lié et

couché par terre. Cependant la première continue à parler d'une voix basse au soleil, et l'autre lui répond. On présente ensuite une tasse de vin à la première; elle la prend sans cesser de danser et de s'adresser au soleil, l'approche quatre ou cinq fois de sa bouche en feignant de vouloir boire; mais elle verse la liqueur sur le cœur du cochon; elle rend la tasse. On lui donne une lance qu'elle agite, toujours en dansant et parlant, et la dirige plusieurs fois contre le cœur du cochon, qu'elle perce à la fin d'outre en outre d'un coup prompt et bien mesuré. Aussitôt qu'elle a retiré la lance de la blessure, on la ferme, et on la panse avec des herbes salutaires. Durant toute cette cérémonie brûle un flambeau que la vieille, après avoir tué le cochon, prend et met dans sa bouche pour l'éteindre. L'autre vieille trempe dans le sang du cochon le bout de sa trompette, et en touche le front des assistans, en commençant par celui de son mari; mais elle ne vint pas à nous. Les deux vieilles se déshabillent, mangent ce qui se trouve sur les deux premiers plats, et invitent les femmes à prendre part au festin. On épile ensuite le cochon au feu. Jamais on ne mange de cet animal qu'il n'ait été auparavant purifié de cette manière. Les vieilles femmes seules peuvent accomplir cette cérémonie.

» J'ai aussi été témoin de cérémonies singulières qui s'observent à la mort de leurs chefs. Les femmes les plus considérables du pays, vê-

tues de longues robes blanches, se rendirent à la maison du mort, au milieu de laquelle le cadavre était placé dans une caisse; on tendit alentour des cordes pour former une espèce d'enceinte. On attacha à ces cordes des branches d'arbres, et au milieu de ces branches on suspendit des draps de coton en forme de pavillons. Les femmes, suivies chacune d'une domestique qui la rafraîchissait avec un éventail de feuille de palmier, s'assirent sous ces pavillons. D'autres femmes, l'air triste, étaient assises autour de la chambre. L'une d'elles coupa avec un couteau les cheveux du défunt. Une autre, qui avait été sa femme principale, s'étendit sur lui, et appliqua toutes les parties de son corps contre le sien. Tandis que la première coupait les cheveux, celle-ci pleurait; elle chantait quand la première s'arrêtait. Tout autour de la chambre étaient placés des vases de porcelaine remplis de feu, où l'on jetait par intervalle de la myrrhe, du storax et du benjoin, ce qui répandait une odeur fort agréable. Ces cérémonies continuent cinq à six jours, pendant lesquels le mort reste dans la maison. Je crois que l'on a soin de l'embaumer avec du camphre pour le préserver de la putréfaction. Enfin on ferme la caisse avec des chevilles de bois, et on la porte au cimetière, qui est un endroit clos et couvert de planches.

» On nous assura que toutes les nuits un oiseau noir de la grosseur d'un corbeau venait à minuit se percher sur les maisons, et par

ses cris faisait peur aux chiens, qui se mettaient tous à hurler, et ne cessaient qu'à l'aube du jour. Nous fûmes témoins de ce phénomène, dont on ne voulut jamais nous dire la cause.

» Ces îles abondent en provisions. Outre les animaux que j'ai déjà nommés, on y trouve des chiens et des chats, qu'on mange également; il y croît du riz, du millet, et d'autres grains, des oranges, des citrons, des cannes à sucre, des cocotiers, des citrouilles, de l'ail, du gingembre; on y récolte du miel; on y fait du vin de palmier; l'or y est commun. Lorsqu'un des nôtres allait à terre, soit de jour, soit de nuit, il trouvait toujours des Indiens qui l'invitaient à manger et à boire. Ils ne donnent à tous leurs mets qu'une demi-cuisson, et les salent extrêmement, ce qui les porte à boire beaucoup : c'est avec des tuyaux qu'ils hument le vin contenu dans les vases. Ils passent ordinairement cinq à six heures à table. »

La réception amicale que les Espagnols avaient éprouvée dans cet archipel promettait une issue heureuse à leur expédition. Il en fut autrement. Le courage bouillant de leur chef les précipita dans des difficultés qui lui furent surtout fatales. Près de l'île de Zebu se trouve l'île de Matan, avec un port du même nom. Le 26 avril, un des deux chefs de cette île où Magellan avait déjà brûlé un village, lui envoya un de ses fils avec deux chèvres, en lui faisant dire que, s'il ne lui donnait pas tout ce qu'il lui avait promis, c'était la faute de l'autre

chef, qui ne voulait pas reconnaître l'autorité du roi d'Espagne; enfin il lui demandait du secours pour attaquer son ennemi. Magellan envoya dire à l'autre roi qu'il brûlerait ses villages, s'il ne payait pas le tribut. « Qu'il vienne, répondit le chef, je l'attends. » Magellan fait aussitôt armer trois barques, y embarque soixante hommes, et se met à leur tête. Serrano lui représente que les vaisseaux sont en mauvais état, qu'une poignée d'hommes pourrait s'en emparer, que cette entreprise est peu utile, mais qu'au moins, s'il veut absolument l'exécuter, il en charge un autre et n'expose pas sa personne. Magellan répond qu'en bon pasteur il ne doit pas abandonner son troupeau.

Le roi de Zebu avait engagé Magellan de renoncer à son dessein, parce qu'il avait été informé que deux autres chefs avaient joint leurs forces à celles du roi de Matan. C'en était assez pour enflammer davantage l'ardeur du capitaine général, avide de dangers où il croyait voir de la gloire. Le roi de Zebu, s'apercevant que sa résolution était inébranlable, voulut l'accompagner avec mille hommes, et les principaux de son île, qui le suivirent dans trente balangais.

On attérit à Matan à deux heures du matin. Le roi de Zebu engage Magellan de ne pas attaquer avant le jour, parce qu'il savait bien que les insulaires avaient creusé entre le rivage et leurs maisons des fossés profonds garnis de pieux pointus où ses gens périraient. Il le prie de lui laisser commencer le combat avec ses

mille Indiens, et ajoute que, le secourant ensuite avec ses Castillans, il remportera infailliblement la victoire. Mais Magellan le remercie de sa bonne volonté, et l'invite à rester dans ses balangais à considérer comment les Castillans combattent.

» Le 27, au point du jour, dit Pigafetta, nous sautâmes dans l'eau jusqu'aux cuisses, les chaloupes ne pouvant approcher de terre à cause des rochers et des bancs de sable. Nous étions quarante-neuf en tout, ayant laissé onze personnes pour garder nos embarcations. Nous fûmes obligés de marcher quelque temps dans l'eau avant de pouvoir gagner la terre.

» Nous allâmes droit au village, où nous ne trouvâmes personne; mais à peine eûmes-nous mis le feu aux maisons, qu'un bataillon de cinq cents insulaires nous prit en flanc d'un côté; tandis que nous nous défendions contre celui-là, il en parut un second d'un autre côté; enfin un troisième nous attaqua de front. Ils se précipitaient sur nous en jetant des cris horribles. Notre capitaine fut obligé de diviser sa petite troupe en deux pelotons; mais nous chargeâmes ces barbares avec tant de vigueur que nous pûmes nous réunir. Cependant ils combattaient avec un acharnement sans égal; les blessures qu'ils recevaient ne faisaient que les rendre plus furieux. D'ailleurs, se fiant à la supériorité du nombre, ils nous jetaient des nuées de lances de roseaux, de pieux endurcis au feu, des pierres, de la terre, de sorte

qu'il nous était fort difficile de nous défendre. Une flèche empoisonnée vint percer la jambe du capitaine. On avait combattu la plus grande partie de la journée; la poudre manquait aux arquebusiers, et les flèches aux arbalétriers; les Indiens nous serrèrent de plus près.

» S'étant aperçus que leurs coups ne nous faisaient aucun mal quand ils étaient portés à notre tête ou à notre corps, à cause de notre armure, mais que nos jambes étaient sans défense, ils ne dirigaient plus leurs flèches, leurs lances et leurs pierres que contre nos jambes, et en si grande quantité, que nous ne pûmes y résister. Les bombardes que nous avions sur nos chaloupes ne nous étaient d'aucune utilité, parce que les bas-fonds les empêchaient d'approcher de terre assez près pour nous secourir. Le capitaine, voyant notre situation critique, ordonna la retraite. Nous nous retirâmes donc sans cesser de combattre; nous étions déjà à la distance d'un trait d'arbalète de nos canots, ayant de l'eau jusqu'aux genoux; les insulaires nous poursuivaient toujours de près; ils reprenaient leurs lances, et nous jetaient la même jusqu'à six fois. Comme ils connaissaient notre capitaine, c'était principalement vers lui qu'ils dirigeaient leurs coups; deux fois ils firent tomber son casque; cependant il ne céda pas, et nous combattions en petit nombre à ses côtés. Ce combat, si inégal, dura près d'une heure. Un insulaire réussit enfin à pousser le bout de sa lance dans le front du capitaine; ce vaillant

homme, irrité, le perça de la sienne, qu'il lui laissa dans le corps. Il voulut tirer son épée; mais il ne put en venir à bout, parce qu'il avait reçu une grave blessure au bras droit. Les Indiens, qui s'en apercurent, se précipitèrent sur lui; l'un d'eux lui asséna un si furieux coup de sabre sur la jambe gauche, qu'il le fit tomber sur le visage; alors, ils le tuèrent à coups de lance. C'est ainsi que périt notre guide, notre lumière, notre soutien.

» Lorsqu'il tomba, et qu'il se vit accablé par les ennemis, il se tourna plusieurs fois vers nous pour voir si nous avions pu nous sauver. Comme il n'y avait aucun d'entre nous qui ne fût blessé, et que nous nous trouvions tous hors d'état de le secourir ou de le venger, nous gagnâmes nos canots. C'est donc à notre capitaine que nous dûmes notre salut, parce qu'au moment où il périt les insulaires se jetèrent en foule vers l'endroit où il était tombé.

» Cette malheureuse bataille se donna le 27 avril 1521, qui était un samedi, jour que le capitaine avait choisi lui-même, parce qu'il l'avait en dévotion particulière. Huit de nos gens et quatre Indiens baptisés périrent avec lui, et peu d'entre nous retournèrent à nos vaisseaux sans être blessés. Ceux qui étaient restés dans les chaloupes voulurent nous protéger avec les bombardes, mais la grande distance où ils étaient fut cause qu'elles nous firent plus de mal qu'à nos ennemis, qui cependant perdirent quinze hommes. »

Herréra dit que le roi de Zebu, voyant Magellan mort, et le péril imminent dans lequel se trouvaient les Castillans, péril dans lequel il serait lui-même enveloppé, résolut de les secourir, et le fit si à propos, qu'ils eurent le temps de se retirer dans leurs vaisseaux, où leurs lamentations commencèrent quand ils se virent sans capitaine, à cause de la grande affection qu'ils lui portaient, et de celle qu'il leur témoignait. Ils avaient, ajoute-t-il, tant d'amour pour lui, qu'ils eussent souffert tous les travaux imaginables pour l'accompagner.

Magellan, quoique d'une taille extrêmement petite, savait prendre un grand ascendant sur les autres hommes; on a vu sa fermeté dans les périls de toute espèce qu'il surmonta par son audace. Il se comporta dans certaines circonstances avec une rigueur qui tient presque de la férocité; toutefois il faut convenir qu'il sut se concilier les esprits, puisque, dans une occasion critique, son propre équipage et une partie de ceux des autres vaisseaux se déclarèrent pour lui et soutinrent son autorité.

Le roi de Zebu, du consentement des Espagnols, envoya dire aux habitans de Matan que, s'ils voulaient rendre les corps des soldats tués, et particulièrement celui du capitaine général, on leur donnerait la quantité de marchandise qu'ils pourraient demander; mais ils répondirent que rien ne pourrait les engager à se défaire du corps d'un homme tel que Magellan, et qu'ils voulaient le garder comme un

monument de leur victoire sur les chrétiens. Le corps de ce vaillant homme resta donc au pouvoir de ces barbares, et fut privé des honneurs que les compagnons de ses travaux voulaient lui rendre.

« Mais, s'écrie Pigafetta, la gloire de Magellan lui survivra. Il était orné de toutes les vertus; il montra toujours une constance inébranlable au milieu de ses grandes adversités. En mer, il se condamnait lui-même à de plus grandes privations que le reste de l'équipage. Versé plus qu'aucun autre dans la connaissance des cartes nautiques, il possédait parfaitement l'art de la navigation, ainsi qu'il l'a prouvé en faisant le tour du monde, qu'aucun autre n'avait osé tenter avant lui. »

Le lendemain de la mort de Magellan, les équipages des navires élurent pour lui succéder Édouard Barbosa, Portugais et son neveu, et Jean Serrano, Espagnol. Mais ces nouveaux commandans n'exercèrent pas leurs fonctions bien long-temps. Le malheur semblait poursuivre l'escadre depuis qu'elle avait perdu celui qui l'avait le premier conduite dans ces régions lointaines. Le roi de Zebu, sous prétexte de resserrer l'alliance conclue avec les Espagnols, les invita le 1er. mai à un festin, annonçant en même temps qu'il voulait leur remettre le présent dont il avait intention de faire hommage au roi de Castille. Barbosa fit appeler les capitaines pour leur dire qu'il allait se rendre à l'invitation du roi de Zebu. Serra-

no, qui craignait quelque perfidie, tâcha de le dissuader de ce dessein, ajoutant que dans les conjonctures actuelles c'était une témérité de sortir des vaisseaux, et que le roi de Zebu pouvait fort bien envoyer son présent. Barbosa persista dans sa résolution, et piqua tellement par sa réponse l'amour-propre de Serrano que celui-ci sauta le premier dans la chaloupe. Les Espagnols étaient au nombre de vingt-quatre, les mieux portans de l'équipage, ajoute Herréra. Il y en eut deux qui, soupçonnant les Indiens de mauvaise foi, revinrent à bord des vaisseaux. A peine les autres étaient-ils assis pour dîner, qu'ils furent tous égorgés, à l'exception de Serrano qui s'était fait aimer des insulaires. On attribua ce désastre aux insinuations de l'interprète qui, maltraité par Barbosa, avait quitté la flotte et fait entrer le roi de Zebu dans ses projets de vengeance. Les Espagnols qui étaient sur les vaisseaux entendirent les cris plaintifs de leurs compagnons. Aussitôt ils levèrent l'ancre, s'approchèrent du rivage et tirèrent plusieurs coups de bombarde sur les maisons. Ils virent alors Serrano que l'on conduisait nu et garrotté vers le bord de la mer. Il les pria de ne plus tirer, sans quoi les Indiens allaient le massacrer; puis il leur raconta la catastrophe de ses compagnons, ajoutant que l'interprète s'était joint aux insulaires. Il conjura les Espagnols restés à bord de le racheter avec des marchandises, parce qu'autrement les Indiens le tueraient. Mais

Jean Carvallo, qui avait la principale autorité, et quelques autres, refusèrent de traiter de la rançon de Serrano, défendirent même aux canots d'approcher de terre, firent lever l'ancre et mirent à la voile. On vit ramener Serrano au village; et à peine y fut-il entré que l'on entendit de grands cris. On aperçut aussi les insulaires qui travaillaient à abattre les croix élevées sur leur terrain.

Les Espagnols allèrent mouiller à la pointe de l'île de Botol, éloignée de dix-huit lieues de Zebu; et voyant leur nombre tellement diminué qu'il ne suffisait plus pour manœuvrer trois navires, ils brûlèrent *la Conception*, qui était le plus vieux. Carvallo commanda *la Trinité*, et Gonçale-Gomez-d'Espinosa, *la Victoire*. Comme ils avaient acquis à Zebu des lumières sur les Moluques, ils se mirent à la recherche de ces îles.

Ils abordèrent à Butuan, qui est une ville de Mindanao. Le roi vint au vaisseau, et pour donner une preuve d'amitié et d'alliance, il se tira du sang de la main gauche, et s'en frotta la poitrine et le bout de la langue. Tous les Espagnols firent la même cérémonie. Quelques-uns allèrent à terre et accompagnèrent le roi à sa maison, située sur une rivière qui était à deux lieues de distance du mouillage; ils y allèrent dans des pirogues que les principaux personnages de la suite du prince conduisaient à la rame. « En entrant dans la maison à deux heures du matin, dit Pigafetta, on

vint à notre rencontre avec des flambeaux faits avec des cannes et des feuilles de palmier, roulées et remplies de la résine appelée *anime*. Pendant qu'on préparait le souper, le roi, avec deux chefs et deux femmes assez jolies, vidèrent un grand vase plein de vin de palmier, sans rien manger. Ils m'invitèrent à boire comme eux; mais je m'excusai en disant que j'avais déjà soupé, et je ne bus qu'un coup. En buvant, ils pratiquaient les mêmes cérémonies que le roi de Massana. On servit dans des jattes de porcelaine le souper, qui n'était composé que de riz et de poisson fort salé. Ils mangeaient le riz en guise de pain. Voici comment ils le font cuire : on met dans un grand pot de terre qui ressemble à nos marmites une grande feuille qui couvre entièrement le dedans du vase; ensuite on y jette l'eau et le riz, et on couvre le pot. On laisse bouillir le tout jusqu'à ce que le riz ait acquis la fermeté de notre pain, et on l'en tire par morceaux. C'est de cette manière qu'on cuit le riz dans toutes les îles de ces parages.

» Le souper fini, le roi fit apporter une natte de roseaux avec une autre faite de feuilles de palmier, et un oreiller de feuilles. C'était mon lit, où je couchai avec un des chefs; le roi alla coucher ailleurs avec ses deux femmes.

» Le lendemain je fis une tournée dans l'île; j'entrai dans plusieurs cases habitées comme celles des autres îles; j'y vis beaucoup d'ustensiles et fort peu de vivres. Après le dîner, je

réussis à faire comprendre au roi, par mes gestes, que je désirais de voir la reine ; il en parut ravi, et nous nous mîmes en chemin vers la cime d'une montagne où est sa demeure. Je lui fis une révérence qu'elle me rendit. Elle était occupée à tresser des nattes de palmier pour un lit. Je m'assis auprès d'elle. Toute sa maison était garnie de vases de porcelaine appendus aux parois, ainsi que quatre timbales de diverses grandeurs. Un grand nombre d'esclaves des deux sexes étaient au service de la reine. Je retournai déjeuner à la case du roi ; ce prince fit apporter des cannes à sucre.

» Nous trouvâmes dans cette île des cochons, des chèvres, du riz, du gingembre, et tout ce que nous avions vu dans les autres ; mais l'or y est la production la plus abondante. On m'indiqua des vallons, en me faisant entendre par des gestes qu'il y avait dans ces lieux plus d'or que nous n'avions de cheveux sur la tête ; mais que faute de fer l'exploitation de ce métal exigerait trop de travail.

» Ayant demandé à retourner aux vaisseaux, le roi et quelques-uns des principaux de l'île voulurent m'y accompagner dans le même balangai. Pendant que nous descendions la rivière, je vis sur un monticule, à droite, trois hommes pendus à un arbre. Ayant demandé ce que cela signifiait, on me répondit que c'étaient des malfaiteurs. »

Les Espagnols apprirent à Butuan qu'au nord-ouest, à deux journées de distance, était située

l'île de Lozon (Luçon), d'une étendue considérable, et où venaient tous les ans six à huit jonques de peuples appelés *Lequies* (insulaires de Lieou-Kieou), pour y commercer.

Les Espagnols firent route ensuite à l'ouest-sud-ouest, et abordèrent à Cagayan, île presque déserte. Le petit nombre des habitans étaient des Maures exilés de Bourné (Bornéo) : « Ils vont nus, ajoute Pigafetta, comme ceux des autres îles, et sont armés de sarbacanes et de carquois pleins de flèches qu'ils empoisonnent avec des herbes ; ils ont aussi des poignards avec des manches garnis d'or et de pierres précieuses, des lances, des massues et de petites cuirasses faites de peaux de buffle. Ils nous crurent des dieux ou des saints. Il y a dans cette île de grands arbres, mais peu de vivres ; elle est par 7° 30′ au nord de la ligne équinoxiale.

« En suivant la même direction, nous arrivâmes à une grande île bien pourvue de toutes sortes de vivres, ce qui fut un grand bonheur pour nous ; car nous étions si affamés et si mal approvisionnés, que nous nous vîmes plusieurs fois sur le point d'abandonner nos vaisseaux et de nous établir sur quelque terre pour y terminer nos jours. Cette île se nomme *Palaoan* (Palaouan ou Paragoa). Les insulaires font cuire le riz sous le feu, dans des cannes ou des vases de bois ; de cette manière il se conserve plus long-temps que celui qu'on fait cuire dans des marmites. Du même riz on tire, au moyen d'une espèce d'alambic, un vin

meilleur et plus fort que le vin de palmier. En un mot, cette île fut pour nous une terre promise. Elle est par 9° 20′ au nord de la ligne équinoxiale. »

On fit alliance avec le roi, en observant, de même que dans les autres îles, la cérémonie de se tirer du sang et de s'en frotter. « Les habitans de Palaoan, selon le récit de Pigafetta, vont nus comme tous ces peuples; mais ils aiment à s'orner de bagues, de chaînettes de laiton et de grelots; ce qui leur plaît néanmoins le plus est le fil d'archal, auquel ils attachent leurs hameçons. Presque tous cultivent leurs propres champs; ils ont des sarbacanes et de grosses flèches de bois, longues de plus d'une palme, et garnies d'un harpon. Quelques-unes ont la pointe d'une arête de poisson, et d'autres de roseau empoisonné avec une certaine herbe. Ces flèches sont garnies par le haut, non de plumes, mais d'un bois fort mou et fort léger. Au bout des sarbacanes ils attachent un fer, et quand ils n'ont plus de flèches, ils se servent de la sarbacane en forme de lance.

» Ils ont aussi d'assez grands coqs domestiques, qu'ils ne mangent pas, par une espèce de superstition; mais ils les entretiennent pour les faire combattre entre eux. A cette occasion l'on fait des gageures, et l'on propose des prix pour les propriétaires des coqs vainqueurs.

» On navigua ensuite au sud-ouest; on reconnut une grande île (Bornéo) dont on suivit la côte pendant cinquante lieues avant de

trouver un mouillage. Le lendemain 9 juillet, le roi envoya aux vaisseaux une assez belle pirogue remplie de provisions. Six jours après trois autres pirogues apportèrent encore des provisions et des mets préparés. Ceux qui montaient ces embarcations témoignèrent aux Espagnols une grande satisfaction de les voir arriver dans leur île pour faire du bois et de l'eau, et les assurèrent qu'ils pouvaient y trafiquer autant qu'il leur plairait. Un accueil si obligeant engagea les Espagnols à se rendre auprès du roi, au nombre de sept, et à lui porter des présens. Gomez d'Espinosa, capitaine de *la Victoire*, était à leur tête. Ils s'embarquèrent dans une des trois pirogues.

» Étant arrivés à la ville (Bornéo), nous fûmes obligés, dit Pigafetta, de rester dans la pirogue pour attendre l'arrivée de deux éléphans couverts de soie. Nous montâmes sur les éléphans, et nous nous mîmes en marche, précédés de douze hommes portant chacun une partie de nos présens dans un vase de porcelaine couvert de soie. Arrivés à la maison du gouverneur, nous y passâmes la nuit sur des matelas de coton doublés de soie, dans des draps de toile de coton de Cambaie.

» A midi nous allâmes au palais du roi, dans le même équipage que la veille. Toutes les rues par où nous passions étaient bordées d'une haie de soldats armés de lances, d'épées et de massues. Nous mîmes pied à terre dans la cour du palais; nous montâmes par un escalier, ac-

compagnés du gouverneur et de plusieurs officiers, puis nous entrâmes dans un grand salon rempli de courtisans. Nous nous assîmes sur des tapis, et les présens furent placés devant nous. A l'extrémité de ce salon il y avait une salle un peu moins grande, tapissée en soie. L'on haussa deux rideaux de brocart, qui laissèrent voir deux fenêtres par lesquelles l'appartement se trouvait éclairé. Il s'y trouvait trois cents hommes de la garde du roi, armés de poignards, dont la pointe était appuyée sur leurs cuisses. Une porte au fond de cette salle était fermée aussi d'un rideau de brocart; il fut haussé, et nous aperçûmes le roi assis devant une table avec un petit enfant et mâchant du bétel. Derrière lui il n'y avait que des femmes.

» Un des courtisans nous dit alors : « Vous
» ne pouvez parler au roi; mais si vous désirez
» lui faire savoir quelque chose, vous pouvez
» vous adresser à moi; je le dirai à un courti-
» san d'un rang supérieur, celui-ci le dira au
» frère du gouverneur, qui est dans cette salle,
» et qui, au moyen d'une sarbacane placée dans
» un trou de la muraille, exposera vos deman-
» des à un des principaux officiers qui sont au-
» près du roi; et ce dernier les transmettra au
» monarque. »

» Il nous avertit de faire trois révérences au roi, en élevant nos mains jointes au-dessus de nos têtes, et en levant alternativement les pieds. Nous étant conformés à ce cérémonial,

nous fîmes savoir au roi que nous appartenions au roi d'Espagne, qui désirait vivre en paix avec lui, et ne demandait pour ses sujets que la permission de trafiquer dans son île.

» Le roi nous fit répondre qu'il était charmé que le roi d'Espagne fût son ami, et que nous pouvions nous pourvoir dans ses états d'eau et de bois, enfin y trafiquer à notre volonté.

» Nous lui offrîmes alors les présens que nous avions apportés : c'étaient un habit à la turque de velours vert, une chaise de velours violet, cinq brasses de drap rouge, un bonnet, une tasse de verre avec son couvercle, une écritoire dorée, et trois cahiers de papier. A chaque chose qu'il recevait il faisait un petit mouvement de tête. On donna à chacun de nous de la brocatelle, et des draps d'or et de soie, qu'on nous mettait sur l'épaule, ensuite on l'ôtait pour nous le remettre plus tard. On nous servit un déjeuner de clous de girofle et de cannelle, après quoi on laissa tomber tous les rideaux, et l'on ferma les fenêtres.

» Tous ceux qui étaient dans le palais du roi avaient autour de la ceinture du drap d'or pour couvrir les parties naturelles, des poignards avec des manches d'or garnis de pierreries, et plusieurs bagues aux doigts.

» Nous remontâmes sur nos éléphans pour retourner à la maison du gouverneur. Sept hommes nous précédaient portant les présens du roi, qu'on posa sur notre épaule gauche quand nous fûmes arrivés. Nous donnâmes

deux couteaux pour récompense à chacun des sept hommes. »

On apporta aux Espagnols, de la part du roi, un souper copieux : ils dormirent veillés par deux insulaires ; le lendemain ils retournèrent à bord.

« La ville est bâtie dans la mer même, excepté la maison du roi et de quelques-uns des principaux chefs. Elle contient vingt-cinq mille feux. Les maisons sont construites en bois, et portées sur de grosses poutres pour les garantir de l'inondation ; lorsque la marée monte, les femmes qui vendent les denrées comestibles traversent la ville dans des barques. Devant la maison du roi s'élève une grande muraille bâtie de grosses briques, avec des barbacanes comme une forteresse, et munie de cinquante-six bombardes de bronze et six de fer. On en tira plusieurs coups, dit Pigafetta, pendant les deux jours que nous passâmes dans la ville.

» Le roi, qui est Maure, se nomme Raja Siripada. Il est fort replet, et peut avoir environ quarante ans. Il n'est servi que par des femmes, qui sont les filles des principaux habitans de l'île. Personne ne peut lui parler que par le moyen d'une sarbacane, comme nous avons été obligés de le faire. Il a dix secrétaires occupés à écrire ce qui le concerne sur des écorces d'arbre très-minces, qu'on nomme *chirisoles*. Il ne sort jamais de son palais que pour aller à la chasse. »

Gomez d'Espinosa, après avoir raconté à Carvallo tout ce qu'il avait vu, lui conseilla de s'éloigner jusqu'à ce qu'ils eussent une connaissance plus particulière de ce peuple; le commandant suivit cet avis. Cependant l'on eut besoin de goudron, et l'on envoya cinq hommes dans un canot pour acheter de la cire, afin d'en faire une préparation qui pût suppléer au goudron. Trois jours se passèrent sans que les Espagnols vissent revenir ces hommes. Les soupçons qu'ils concevaient s'augmentèrent, quand, le 29 juillet, ils aperçurent près d'eux plusieurs grandes jonques, et cent cinquante tungoulis ou petites barques qui s'avançaient vers eux en trois divisions. Aussitôt ils mirent à la voile avec tant de précipitation, qu'ils abandonnèrent une ancre. Ils commencèrent par attaquer les jonques, et en prirent une dans laquelle était le fils du roi de l'île de Luçon, qui venait d'une expédition contre une petite île au sud de Bornéo.

Carvallo rendit la liberté à ce chef, moyennant une forte somme d'or, particularité dont il n'instruisit pas ses compagnons; il se contenta de leur dire que le prisonnier avait promis de renvoyer les Castillans; mais il n'en revint que deux. Les trois autres, parmi lesquels était le fils de Carvallo, furent retenus à terre. Les Espagnols, de leur côté, gardèrent à bord seize insulaires et trois femmes pour les conduire en Europe.

Pigafetta, en parlant des productions de

Bornéo, nomme le camphre qui suinte goutte à goutte d'un arbre appelé *cappor;* il ajoute qu'on y trouve aussi de la cannelle, du gingembre, des mirobolans, des cannes à sucre, des oranges, des citrons, etc. Parmi les animaux l'on y voit des éléphans, des chevaux, des buffles, des cochons, des chèvres, des poules, des oies, des corbeaux, et plusieurs autres espèces d'oiseaux.

« On dit, continue Pigafetta, que le roi de Burné a deux perles grosses comme des œufs de poule, et si parfaitement rondes, qu'étant posées sur une table bien unie, elles ne peuvent jamais rester en repos. Quand nous lui apportâmes nos présens, je lui fis connaître par mes gestes que je désirais beaucoup de les voir: il promit de nous les montrer, mais nous ne les avons jamais vues. Quelques-uns des chefs me dirent qu'ils les connaissaient.

» Les Maures de ce pays ont une monnaie de bronze perforée au milieu pour qu'on puisse l'enfiler. D'un côté, elle porte quatre lettres qui sont les quatre caractères du grand roi de la Chine. On l'appelle *Pici.* Les marchandises qu'on recherche davantage sont le cuivre, le vif-argent, le cinabre, le verre, les draps de laine, les toiles, mais surtout le fer et les armes.

» Ayant vu à Burné beaucoup de porcelaine, je voulus prendre des informations sur cet objet. On me dit qu'on la fait avec une espèce de terre blanche qu'on laisse sous terre pendant

un demi-siècle pour la raffiner ; de sorte qu'ils ont un proverbe qui dit que le père s'enterre pour le fils. On prétend que, si l'on met du poison dans l'un de ces vases de porcelaine, il se casse sur-le-champ.

» L'île de Burné est si grande, que pour en faire le tour avec un navire il faudrait employer trois mois et demi. Les habitans sont, les uns maures, les autres gentils. L'inimitié entre les deux peuples est si grande, qu'il ne se passe pas de jour sans qu'il n'y ait entre eux des querelles et des combats. Le roi des gentils est aussi puissant que le roi des Maures ; il n'est cependant pas si vain, et il paraît même qu'il serait facile d'introduire chez lui le christianisme.

» Les Maures vont nus comme tous les habitans de ces climats ; ils pratiquent toutes les cérémonies de la loi de Mahomet. Maures et gentils se baignent fort souvent, et font grand usage du vif-argent pour les onctions et médecines. »

En partant du port où ils avaient relâché, les Espagnols suivirent la côte nord-est de l'île de Bornéo, pour chercher un lieu propre à radouber leurs navires ; ils en trouvèrent un dans l'île de Cimbonbon, située à 8° 7′ au nord de la ligne (1) ; mais comme ils manquaient de beaucoup de choses nécessaires à leur opération, ils furent obligés d'y employer

(1) C'est probablement une des îles situées entre Bornéo et Pouloan, ou Paragoa. Elles sont peu connues.

quarante-deux jours. Chacun mettait la main à l'œuvre ; mais ce qui leur coûtait le plus de peine, c'était d'aller couper le bois dans les forêts, parce que tout le terrain était couvert de broussailles et de buissons épineux, et qu'ils marchaient pieds nus.

On tua dans cette île un très-grand sanglier, dont la tête, qui avait deux palmes et demie de longueur, avait de très-grosses défenses, c'est le babiroussa. On y voit aussi des crocodiles, des coquillages de toutes les espèces, et de très-grandes tortues.

Avant d'aborder à cette île, les Espagnols avaient pris une jonque, dans laquelle ils trouvèrent plus de trente mille cocos, qui furent un très-grand soulagement pour eux. Ils la quittaient à peine qu'ils en rencontrèrent une autre dont ils s'emparèrent : mais comme elle portait un gouverneur de Pouloan, où ils avaient été si bien reçus, ils la mirent en liberté, en se bornant à exiger des vivres pour leurs provisions.

Comme les Espagnols avaient reconnu que Jean Carvallo n'avait pas la capacité nécessaire pour commander l'expédition, on le remit dans son emploi de pilote-major. Comez d'Espinosa fut nommé capitaine de *la Trinité*, et Sébastien del Caño, capitaine de *la Victoire ;* puis l'on continua de chercher les Moluques ; on fit route à l'est, on passa près de Cagayan-Soulou ; on côtoya Zolo (Soulou), Taghima (Bassilan), et on attérit à Mindanao, afin d'y prendre une connaissance exacte de la route des Moluques,

Les Espagnols s'étaient emparés d'un bignadai, espèce de barque qui ressemble à une pirogue. Il s'y trouvait un frère du roi de Mindanao, qui assura qu'il savait très-bien la route des Moluques; sur son rapport, ils changèrent de direction, mirent le cap au sud-est, et rencontrèrent diverses îles, entre autres Sarangani (Sirangan), où, le 28 d'octobre, ils prirent par force deux pilotes pour les conduire aux Moluques. Selon l'avis de ces nouveaux guides, ils coururent au sud-ouest, et passèrent au milieu de huit îles en partie habitées, et en partie désertes, qui forment une espèce de rue, au bout de laquelle ils se trouvèrent vis-à-vis d'une île assez belle et fort grande, nommée *Kanghir*. Comme le vent contraire les obligeait de louvoyer pour en doubler la pointe septentrionale, les prisonniers qu'ils avaient faits à Sirangan se sauvèrent à la nage avec le frère du roi de Mindanao.

Ils passèrent devant un grand nombre d'îles, en continuant à suivre la direction du sud-ouest, et le 6 novembre, ils en reconnurent quatre assez hautes à quatorze lieues dans l'est. Le pilote qu'ils avaient pris à Sirangan leur dit que c'étaient les Moluques. « Nous rendîmes alors grâce à Dieu, ajoute Pigafetta, et en réjouissance nous fîmes une décharge de toute notre artillerie; on ne sera pas étonné de la grande joie que nous éprouvâmes à la vue de ces îles, quand on considèrera qu'il y avait vingt-sept mois moins deux jours que nous cou-

rions les mers, et que nous avions visité une infinité d'îles, toujours en cherchant les Moluques.

» Les Portugais ont débité que les îles Moluques sont placées au milieu d'une mer impraticable à cause des bas-fonds qu'on rencontre partout, et de l'atmosphère nébuleuse et couverte de brouillards; cependant nous avons trouvé le contraire; et jamais nous n'eûmes moins de cent brasses d'eau jusqu'aux Moluques mêmes.

» Le vendredi, 8 du mois de novembre, trois heures avant le coucher du soleil, nous entrâmes dans le port de l'île de Tadore (Tidor.) Nous allâmes mouiller près de la terre par vingt brasses d'eau, et tirâmes toute notre artillerie.

» Le lendemain le roi vint dans une pirogue, et fit le tour de nos vaisseaux. Nous allâmes à sa rencontre avec nos canots, pour lui témoigner notre reconnaissance : il nous fit entrer dans sa pirogue, où nous nous plaçâmes auprès de lui. Il était assis sous un parasol de soie qui le couvrait entièrement. Devant lui se tenait un de ses fils qui portait le sceptre royal : deux hommes avec des vases d'or pleins d'eau pour lui laver les mains, et deux autres avec des coffrets dorés remplis de bétel. Il nous complimenta sur notre arrivée, en nous disant que depuis long-temps il avait rêvé que des navires devaient venir des pays lointains aux Moluques; que, pour s'assurer si ce songe était véritable, il avait examiné la lune, dans la-

quelle il avait remarqué que ces vaisseaux arrivaient effectivement, et que c'était nous qu'il attendait.

» Il monta ensuite sur la capitane, et nous lui baisâmes tous la main. On le conduisit au gaillard d'arrière et dans la chambre, où, pour ne pas être obligé de se baisser, il voulut entrer par le capot. Nous le fîmes asseoir sur une chaise de velours rouge, et lui endossâmes une veste à la turque, de velours jaune; et, pour lui témoigner mieux notre respect, nous nous assîmes sur le plancher vis-à-vis de lui.

» Lorsqu'il eut appris qui nous étions, et le but de notre voyage, il nous dit que lui et tous ses peuples seraient très-contens d'être les amis et les vassaux du roi d'Espagne; qu'il nous recevait dans son île comme ses propres enfans; que nous pouvions descendre à terre et y demeurer comme dans nos maisons, et que, pour l'amour du roi, notre souverain, il voulait que dorénavant son île portât le nom de Castille.

» Nous lui fîmes alors présent de la chaise sur laquelle il était assis, et de l'habit que nous lui avions endossé. Nous lui donnâmes aussi une pièce de drap fin, quatre brasses d'écarlate, une veste de brocart, des coupons de damas jaune, et d'autres étoffes de l'Inde, tissues en or et en soie, une pièce de toile de Cambaie très-blanche, deux bonnets, six filières de verroterie, douze couteaux; trois grands miroirs, six ciseaux, six peignes, quelques

tasses de verre dorées, et d'autres objets. Nous offrîmes à son fils un coupon de brocart d'or et de soie, un grand miroir, un bonnet et deux couteaux. Chacun des neuf principaux personnages qui l'accompagnaient reçut un coupon de soie, un bonnet et deux couteaux. Nous fîmes aussi des dons à tous ceux qui se trouvaient à sa suite, tels qu'un bonnet, un couteau, etc., jusqu'a ce que le roi nous eût avertis de ne plus rien donner. Il dit qu'il était fâché de n'avoir rien à présenter au roi d'Espagne qui fût digne de lui; mais qu'il ne pouvait offrir que sa personne. Il nous invita d'approcher avec nos vaisseaux des habitations, ajoutant que, si quelqu'un des siens osait pendant la nuit essayer de nous voler, nous n'avions qu'à le tuer à coups de fusil. Après cela il partit fort satisfait de nous; mais il ne voulut jamais incliner la tête, malgré toutes les révérences que nous fîmes. A son départ, nous le saluâmes d'une salve de toute notre artillerie.

» Ce roi est Maure, âgé à peu près de quarante-cinq ans, assez bien fait et d'une belle physionomie. Il était vêtu d'une chemise très-fine, avec les manches brodées en or; une draperie lui descendait de la ceinture jusqu'aux pieds, qui étaient nus. Un très-beau voile de soie couvrait sa tête en forme de mitre. Son nom est Raja Mansour; il est grand astrologue. »

Dans un nouvel entretien, le roi de Tidor

protesta de son attachement pour les Espagnols; et, voyant leur empressement à charger leurs vaisseaux de clous de girofle, il leur dit que, n'ayant pas dans son île la quantité de clous secs dont ils avaient besoin, il irait en chercher à l'île de Bachian.

Le 12 novembre, les Espagnols portèrent à terre, dans un hangar, les marchandises qu'ils destinaient aux échanges. Le trafic eut lieu sans la moindre difficulté; et le mercredi 18 décembre, les vaisseaux étant chargés de clous de girofle, et bien approvisionnés de vivres, on fit toutes les dispositions pour le départ. *La Victoire* appareilla la première, et gagna le large, où elle attendit *la Trinité*. Celle-ci avait beaucoup de peine à lever l'ancre; on s'aperçut d'une voie d'eau. Ce navire fut obligé de rester à Tidor pour la réparer. Comme on craignait que *la Victoire* ne fût trop chargée, on la fit rentrer dans le port; on porta une partie de la cargaison à terre, et tout étant prêt pour le départ, que l'on ne pouvait retarder pour ne pas laisser passer la saison favorable, ce bâtiment quitta Tidor le 11 décembre, à midi.

Les Espagnols, durant leur séjour à Tidor, vécurent constamment en bonne intelligence avec les habitans. Le roi envoya son fils à Motir pour y chercher des clous de girofle, afin que les cargaisons fussent plus promptement complétées; il cherchait à prévenir les désirs de ses hôtes; ceux-ci, de leur côté, faisaient

tout ce qu'ils croyaient lui être agréable. Les Indiens qu'ils avaient pris dans les jonques dont ils s'étaient emparés trouvèrent moyen de parler au roi; il s'intéressa en leur faveur, et pria Espinosa de les lui donner pour qu'il pût les renvoyer chez eux, ce qui rendrait le nom espagnol cher et respectable à tous ces peuples. On lui remit les trois femmes et tous les hommes, à l'exception de ceux de Bornéo. Quelques jours après, les Espagnols ayant refusé d'aller à terre prendre part à un grand festin qu'il voulait leur donner, parce que le souvenir de la catastrophe de Zebu leur faisait soupçonner une trahison, il vint à bord sur leur demande, sans la moindre défiance. Ils avaient prétexté que, voulant partir au plus tôt, ils le priaient de les excuser, et cependant l'attendaient pour lui remettre les esclaves qu'ils lui avaient promis. Il leur dit que, lorsqu'il était chez eux, il se regardait comme dans sa propre maison; qu'ils les priait de ne pas hâter leur départ, attendu que la saison n'était pas encore bien favorable, et qu'ils pourraient rencontrer des bâtimens de leurs ennemis les Portugais. « Si vous partez, ajou- » ta-t-il, sans me laisser le temps de préparer » pour votre roi des présens dignes de lui, » tous les rois mes voisins diront que je suis » un ingrat d'avoir reçu des présens de la part » d'un si grand prince que le roi de Castille » sans lui rien envoyer en retour; ils diront » aussi que vous ne partez ainsi à la hâte que

» par la crainte d'une trahison de ma part, et » toute ma vie j'aurai le nom d'un traître. » Alors il fit apporter le Coran, le baisa dévotement et le porta plusieurs fois sur sa tête en prononçant des prières; puis il jura par Dieu et par ce livre sacré qu'il serait toujours ami fidèle du roi d'Espagne. Le commerce s'établit librement entre les insulaires et les Espagnols, et ceux-ci achetèrent autant de clous de girofle qu'ils voulurent. On leur en apportait de toutes parts, car le roi envoyait des présens à ses voisins pour qu'ils en fournissent aux Espagnols, et allait lui-même les y engager.

Les Espagnols apprirent que, huit mois avant leur arrivée à Tidor, François Serrano, l'ami et le parent de Magellan, et celui qui lui avait suggéré l'idée d'entreprendre son voyage, était mort à Ternate. Ils apprirent aussi que le roi de Portugal avait fait partir d'Europe une flotte pour intercepter les vaisseaux de Magellan à leur entrée dans la mer des Indes; que, sachant ensuite que ce navigateur était allé aux Moluques par l'ouest, il avait ordonné à son gouverneur-général dans les Indes d'envoyer six vaisseaux contre lui; mais que des événemens avaient forcé de les expédier d'un autre côté; enfin que toutes les tentatives essayées par les Portugais contre les Espagnols dans les Moluques avaient échoué. Deux de leurs jonques et une caravelle étaient venues peu de temps auparavant à Bachian; les équipages des deux jonques ayant commis des

atrocités avaient été massacrés, et la caravelle était retournée à Malacca, laissant les deux autres bâtimens avec leur cargaison de girofle et diverses marchandises.

Ces détails furent communiqués aux Espagnols par Pierre-Alphonse Lorosa, Portugais, venu aux Indes depuis seize ans, dont il en avait passé dix aux Moluques. Il y était arrivé avec les premiers Portugais qui s'y établirent; mais cette nation gardait le plus profond silence sur cette découverte. Ce Lorosa, cédant aux instances des Espagnols, se rendit à leur bord avec sa femme et tous ses effets pour retourner en Europe avec eux.

Pigafetta donne sur les Moluques différens détails que nous allons offrir à nos lecteurs, parce qu'il est curieux de les comparer avec ceux qui nous ont été transmis par d'autres voyageurs arrivés plus tard dans cet archipel lointain.

« Les îles où croissent les girofliers sont au nombre de cinq : Ternate, Tidor, Motir, Machian et Bachian ; Ternate est la principale. Le dernier roi dominait presque entièrement sur les quatre autres. Tidor, où nous étions, a son roi particulier ; Motir et Machian n'en ont point. Leur gouvernement est populaire ; et lorsque les rois de Ternate et de Tidor sont en guerre entre eux, ces deux républiques démocratiques fournissent des combattans aux deux partis. Bachian a son roi.

» Il n'y avait pas plus de cinquante ans que

le mahométisme s'était établi dans ces îles. Lorsque le roi vint à bord de la capitane, il se boucha le nez, à cause de l'odeur de lard qu'il sentait partout. Il nous pria, peu de jours après notre arrivée, de tuer tous les cochons que nous avions à bord, pour lesquels il nous offrit une ample compensation en chèvres et en volaille. Nous eûmes cette complaisance pour lui, et nous les tuâmes dans l'entrepont, afin que les Maures ne s'en aperçussent pas; car ils avaient une telle répugnance pour ces animaux, que, lorsqu'ils en rencontraient par hasard, ils fermaient les yeux et se bouchaient le nez pour ne pas les voir et n'en pas sentir l'odeur.

» Vis-à-vis de Tidor est Giaïlolo (Gilolo), très-grande île habitée par les Maures et les gentils. Les Maures y ont deux rois, dont l'un, à ce que nous dit le roi de Tidor, a eu six cents enfans, et l'autre cinq cent vingt-cinq. Les gentils n'ont pas autant de femmes que les Maures, et sont moins superstitieux. La première chose qu'ils rencontrent le matin est l'objet de leur adoration pendant toute la journée. Le roi des gentils, nommé Raja Papoua, est très-riche en or, et habite l'intérieur de l'île. On y voit croître parmi les rochers des roseaux aussi gros que la jambe d'un homme, qui sont remplis d'une eau fort agréable à boire; nous en achetâmes plusieurs. L'île de Giaïlolo est si grande, qu'un canot a de la peine à en faire le tour en quatre mois.

» Un des rois maures de Giaïlolo vint à notre bord : nous lui fîmes des présens qui lui plurent beaucoup. Il nous dit fort gracieusement que, puisque nous étions les amis du roi de Tidor, nous devions aussi être les siens, puisqu'il aimait ce roi comme son propre fils. Il nous invita à l'aller voir dans son pays, en nous assurant qu'il nous y ferait rendre de grands honneurs. Il est très-puissant et fort respecté dans toutes les îles des environs.

» En m'informant des usages de Tidor, j'appris que le roi peut avoir pour son plaisir autant de femmes qu'il le trouve bon; mais une seule est réputée son épouse, et toutes les autres ne sont que ses esclaves. Il avait hors de la ville une grande maison où logeaient deux cents de ses femmes les plus jolies, avec un pareil nombre d'autres destinées à les servir. Le roi mange toujours seul, ou avec son épouse, sur une espèce d'estrade élevée, d'où il voit toutes ses femmes assises autour de lui; et après avoir dîné, il choisit la compagne de sa couche pour la nuit suivante. Lorsque le roi a fini son repas, ses femmes mangent toutes ensemble, s'il y consent; sinon, chacune va dîner en particulier dans sa chambre. Personne ne peut voir les femmes du roi sans une permission expresse de sa part; et si quelque imprudent osait approcher de leur habitation, soit de jour, soit de nuit, il serait tué sur-le-champ. Pour garnir de femmes le sérail du roi, chaque famille est obligée de lui fournir une ou deux

filles. Raja Sultan Mansour avait vingt-six enfans, dont huit garçons et dix-huit filles. Il y avait dans l'île de Tidor une espèce d'évêque (moufti), qui avait quarante femmes et un grand nombre d'enfans.

» Les maisons des insulaires sont construites comme celles des îles que nous avions déjà vues, mais moins élevées au-dessus de terre, et entourées de cannes en forme de haie. Les femmes de ce pays sont laides; elles vont nues comme celles des autres îles, n'ayant que les parties sexuelles couvertes d'un pagne fait d'écorce d'arbre. Les hommes vont également nus, et, malgré la laideur de leurs femmes, ils en sont très-jaloux. Ils étaient surtout fâchés de nous voir quelquefois arriver à terre avec nos brayettes ouvertes, parce qu'ils s'imaginaient que cela pourrait donner des tentations à leurs femmes. Tout le monde va pieds nus.

» Pour faire leurs étoffes d'écorce d'arbre, ils prennent un morceau d'écorce et le laissent dans l'eau jusqu'à ce qu'il s'amollisse. Ils le battent ensuite avec des gourdins pour l'étendre en long et en large autant qu'ils le jugent convenable; de façon qu'il devient semblable à une étoffe de soie écrue, avec des fils entrelacés intérieurement comme s'il était tissu.

» Ils font leur pain avec le bois d'un arbre qui ressemble au palmier. Ils prennent un morceau de ce bois, et en ôtent certaines épines noires et longues. Ensuite ils le pilent et en

font du pain qu'ils appellent *sagou*. Ils font provision de ce pain pour leurs voyages de mer. »

Pigafetta décrit avec assez d'exactitude le giroflier, le muscadier et le gingembre. Il dit que chaque habitant possède quelques girofliers, auxquels il veille lui-même, et dont il va recueillir les fruits, mais sans en soigner la culture. Dans chaque île, on donne un nom différent aux clous de girofle. On les appelle *ghomodes* à Tidor, *bongalavan* à Sirangan, et *chianche* aux Moluques.

Le roi de Bachian obtint du roi de Ternate la permission de descendre à terre pour conclure une alliance avec les Espagnols; cette permission était nécessaire, parce que l'étiquette ne permet pas qu'un roi mette le pied sur la terre d'un autre. Le roi de Bachian promit de réserver pour les Espagnols tous les clous de girofle que les Portugais avaient laissés dans son île. Il en aurait volontiers donné une très-grande quantité; mais les bâtimens étaient déjà si chargés, qu'ils n'en purent prendre que deux bahars.

Il donna aussi pour le roi d'Espagne deux oiseaux de paradis. Pigafetta, en les décrivant, dit qu'ils ont des pieds et des jambes comme les autres oiseaux : ainsi il était bien éloigné de partager l'erreur des écrivains qui, cent ans plus tard, soutenaient encore que cet oiseau miraculeux ne pouvait se reposer sur les arbres, parce qu'il n'avait pas de pieds. Pigafetta parle aussi des perroquets blancs, appelés *catara*, et

des rouges appelés *nori*, qu'on trouve dans les Moluques. Ceux-ci sont les plus recherchés, non-seulement par la beauté de leur plumage, mais aussi parce qu'ils prononcent plus distinctement que les autres les mots qu'on leur apprend. Un de ces perroquets se vend un bahar de clous de girofle.

La Trinité, après s'être radoubée à Tidor, en partit le 16 avril 1522, laissant dans cette île une partie de sa cargaison, et cinq Castillans, tant pour garder les marchandises que pour former une espèce de comptoir qui pût aider les premiers navires que l'on s'attendait à voir arriver d'Espagne aux Moluques. Parvenu dans la haute mer, Espinosa voulut faire route à l'est pour gagner l'Amérique, mais les vents contraires le forcèrent à remonter jusqu'à 27° de latitude nord, où il vit une île peuplée de sauvages. Il en prit un, et s'éleva ensuite jusqu'à 42°, où une tempête affreuse brisa son grand mât. Fatigué de tenir la mer depuis quatre mois, il chercha un refuge dans une île voisine de celle où il avait abordé précédemment. La plus grande partie de l'équipage était malade; il mit à terre l'Indien qu'il avait pris, et qui revint avec deux autres chargés de cannes à sucre et d'autres rafraîchissemens. Quatre matelots espagnols se sauvèrent à terre. Espinosa, reconnaissant l'impossibilité de poursuivre sa route à l'est, reprit celle des Moluques dont il était éloigné de trois cents lieues. Durant la traversée, qui fut d'un

mois et demi, il perdit vingt-sept hommes. Arrivé à Ternate, il y trouva les Portugais établis; Antoine de Brito, leur chef, s'empara de *la Trinité*, de la cargaison et des papiers, et permit à Espinosa de retourner en Espagne. Après cinq ans d'absence, cet infortuné navigateur y revint en 1524.

La Victoire fut le seul des cinq de l'escadre qui revit l'Europe. Elle avait quitté Tidor le 21 décembre 1521. Elle passa au milieu de plusieurs îles et fit route au sud-sud-ouest. A Boorou, les Espagnols trouvèrent des vivres en abondance. Pigafetta décrit plusieurs fruits de cette île : le comilicai, qui est de la forme d'un cône de pin, a le goût exquis. On le trouve dans toutes les Moluques. C'est l'ananas. Plusieurs îles voisines sont habitées par des peuples anthropophages. Échappée à une tempête, *la Victoire* attérit à Malloua près de Solor. « Les habitans, dit Pigafetta, sont sauvages et ressemblent plutôt à des bêtes brutes qu'à des hommes : ils sont anthropophages et vont tout nus, sauf un petit morceau d'écorce d'arbre à la ceinture : mais, quand ils vont combattre, ils se couvrent la poitrine, le dos et les flancs de morceaux de peaux de buffle, ornés de coquillages et de dents de cochon; ils s'attachent par-devant et par-derrière des queues faites de peaux de chèvres. Leurs cheveux sont retroussés sur leur tête, au moyen d'une espèce de peigne de cannes à longues dents, qui passent de part en part. Ils enveloppent leurs bar-

bes dans des feuilles, et l'enferment dans des étuis de roseau. Cette mode nous fit beaucoup rire. En un mot, ce sont les hommes les plus laids que nous ayons rencontrés pendant tout notre voyage.

» Ils ont des sacs faits de feuilles d'arbre dans lesquels ils enferment leur manger et leur boisson. Leurs arcs, ainsi que leurs flèches, sont faits de roseaux. Aussitôt que leurs femmes nous aperçurent, elles s'avancèrent vers nous l'arc à la main, dans une attitude menaçante; mais nous ne leur eûmes pas plus tôt fait quelques petits présens, que nous devînmes leurs bons amis.

» Nous passâmes quinze jours dans cette île pour radouber les flancs de notre vaisseau qui avait beaucoup souffert. Nous y trouvâmes des chèvres, des poules, du poisson, des cocos, de la cire et du poivre. Pour une livre de vieux fer, on nous donnait quinze livres de cire.

» Il y a deux espèces de poivre, le long et le rond. Les fruits du poivre long ressemblent aux fleurs en grappe du noisetier. La plante a l'aspect du lierre, et s'attache de la même manière contre les troncs des arbres; les feuilles sont pareilles à celles du mûrier. Ce poivre s'appelle *louli*. Le poivre rond croît de la même manière, mais ses fruits sont en épis comme ceux du millet; on les égrène de même; ce poivre se nomme *lada*. Les champs sont couverts de poivriers dont on forme des berceaux. »

L'île de Malloua est par 8° 30'. Les Espagnols avaient déjà des pilotes des Moluques; ils prirent encore, à Malloua, un homme qui se chargea de les conduire à une île abondante en vivres.

Un des pilotes moluquois raconta aux Espagnols que dans ces parages il y avait l'île d'Aroucheto, dont les habitans n'ont pas au delà d'une coudée de haut, et dont les oreilles sont aussi longues que tout leur corps; de sorte que, lorsqu'ils se couchent, l'une leur sert de matelas, et l'autre de couverture. Ils ont les cheveux coupés, et vont tout nus. Leur voix est aigre; ils courent avec beaucoup d'agilité; ils habitent sous terre, vivant de poisson, et d'une espèce de fruit qu'ils trouvent entre l'écorce et la partie ligneuse d'un arbre. Ce fruit, qui est blanc, et rond comme les confitures de coriandre, se nomme *ambulon*. Nous aurions volontiers visité cette île, dit Pigafetta, si les bancs de sable et les courans ne nous en avaient pas empêchés.

Le 25 janvier 1522, les Espagnols, ayant parcouru cinq lieues au sud-sud-ouest, parvinrent à Timor. Ils furent obligés de s'emparer d'un chef pour se procurer des vivres. En le renvoyant à terre, ils lui firent des présens, ce qui leur acquit son amitié.

Les mœurs et les productions de cette île ressemblaient à celles des archipels que les Espagnols avaient déjà visités; mais ce qu'elle offre de particulier est le sandal blanc, qui est

l'objet d'un grand commerce. Les Espagnols recueillirent, à Timor, divers renseignemens sur les îles voisines, sur Java et sur le continent de l'Asie. Pigafetta convient qu'on leur fit beaucoup de contes. Il est inutile de les rapporter; mais il ne l'est pas de remarquer que ce goût de débiter des fables n'a pas dégénéré chez les peuples des archipels du sud de l'Asie orientale, car ils en ont aussi raconté très-sérieusement aux navigateurs modernes.

Le 11 février, les Espagnols quittèrent l'île de Timor, et entrèrent dans la grande mer appelée Laout-Chidol. La crainte des Portugais leur fit éviter l'approche des terres, et notamment de Sumatra. Pour doubler le cap de Bonne-Espérance, ils s'élevèrent jusqu'à 42° de latitude sud. Les vents contraires, qui finirent par une terrible tempête, les retinrent pendant neuf semaines dans ces parages. « Quelques-uns d'entre nous, dit Pigafetta, et surtout les malades, auraient voulu prendre terre à Mozambique, où il y a un établissement portugais, à cause des voies d'eau qui s'étaient déclarées dans le vaisseau, du froid piquant que nous ressentions, mais surtout parce que nous n'avions plus que du riz et de l'eau pour nous sustenter; car toute la viande que, faute de sel, nous n'avions pu saler, était putréfiée. Cependant la plus grande partie de l'équipage étant plus attachée à l'honneur qu'à la vie même, nous résolûmes de faire tous nos efforts

pour retourner en Espagne, quelques dangers que nous eussions encore à courir. »

Les Espagnols doublèrent le cap le 6 mai; mais il fallut s'en approcher à la distance de cinq lieues, sans quoi ils n'en seraient jamais venus à bout. Ils naviguèrent encore deux mois sans interruption, et perdirent vingt-un hommes, tant chrétiens qu'Indiens, et observèrent, en jetant les corps à la mer, que ceux des chrétiens restaient toujours la face tournée vers le ciel, tandis que ceux des Indiens avaient le visage plongé dans la mer.

Ils manquaient totalement de vivres. « Si le ciel, s'écrie Pigafetta, ne nous eût pas accordé un temps favorable, nous serions tous morts de faim. » Le 7 juillet, la disette les força de mouiller à San-Iago, une des îles du cap Vert. Un canot alla à terre avec treize hommes. Comme on était en terre ennemie, ils cachèrent de quels pays ils venaient; on ajouta foi à leurs discours, et on leur fournit des vivres. Cependant, le canot étant retourné à terre une troisième fois, Caño s'aperçut qu'on le retenait et qu'on faisait des mouvemens pour s'emparer de son navire. Aussitôt il appareilla, et, poursuivant heureusement sa route, il entra dans le port de San-Lucar le 6 septembre 1522, après un voyage de trois ans et quatorze jours. Il n'avait plus avec lui que dix-huit hommes d'équipage, épuisés de fatigue, et la plupart malades.

Comme la route des Espagnols avait été de

l'ouest à l'est, dans le sens du mouvement diurne du soleil, cet astre, régulateur du temps, avait fait, par rapport à eux, un tour de moins que par rapport à ceux qui étaient restés dans le même lieu ; ils furent donc surpris, en arrivant, de ne compter que le 5 septembre au lieu du 6 que tout le monde comptait en Europe. Cette particularité, si facile à expliquer, exerça tous les savans du temps, et donna lieu à beaucoup de raisonnemens faux.

Sébastien del Caño eut ainsi la gloire d'avoir ramené en Europe le premier vaisseau qui eût achevé le tour du globe; voyage qui démontra d'une manière incontestable que la forme de la terre était sphérique. Charles-Quint était alors à Valladolid ; on lui présenta Sébastien del Caño et ses compagnons. Ce monarque, qui savait apprécier le courage et la persévérance nécessaires pour réussir dans les grandes entreprises, récompensa magnifiquement le capitaine de *la Victoire* et ceux qui l'accompagnaient. Ils reçurent des pensions et des distinctions honorables. Caño obtint entre autres des armoiries surmontées d'un globe du monde, avec cette devise : *Primus circumdedisti me*. Le navire *la Victoire* fut soigneusement conservé à Séville, où il finit par périr de vétusté.

CHAPITRE II.

Loaysa, Salazar, Saavedra, Alcazova, Grijalva, Gaëtan, etc.

Le gouvernement espagnol, persuadé par le succès du voyage de *la Victoire* que l'on pouvait aller aux Moluques par la route que ce navire avait parcourue, équipa une flotte de six vaisseaux, commandée par Garcias de Loaysa. Il avait pour second Sébastien del Caño, compagnon de Magellan. La flotte fit voile de la Corogne, au mois de juillet 1525. Avant d'entrer dans le détroit, le bâtiment monté par Caño fut poussé par la tempête contre les rochers, et brisé près du cap des Vierges; les autres furent désemparés. On embouqua néanmoins le détroit le 26 janvier 1526; mais les vents contraires repoussèrent la flotte dans l'Océan atlantique, jusqu'auprès de la rivière de Sainte-Croix, par 49° 45′ de latitude sud, sur la côte des Patagons. Des soldats descendirent à terre, pénétrèrent dans l'intérieur, et en quatre jours de marche ne trouvèrent pas une seule habitation. Ils ne virent que des restes de feu nouvellement éteint. Après bien des traverses, les Espagnols rentrèrent dans le détroit le 8 avril. Des canots portant des sauvages de haute stature, abordèrent les navires; plusieurs

matelots moururent de froid; enfin, le 25 mai, on entra dans le grand Océan.

« Dans quelques endroits où le détroit est le plus resserré, disent les historiens de ce voyage, les montagnes sont si hautes de chaque côté, qu'elles paraissent toucher le ciel. Le froid est extrême dans ces endroits, où le soleil ne pénètre que rarement. La neige, à force de vieillir, y est devenue bleue. Cependant on y trouve de beaux arbres résineux, de bonne eau, de bons poissons, et d'excellens ports. Les marées des deux mers y remontent à soixante-dix lieues en venant de l'est, à trente lieues en venant de l'ouest; vers le milieu du détroit, dont la longueur est de cent lieues, le flux et le reflux sont très-forts. »

Vers les 46° sud, un coup de vent sépara les vaisseaux. Quelques-uns ne se revirent jamais. Épuisé par le chagrin et la fatigue, Loaysa mourut le 31 juillet; Sébastien del Caño, qui prit le commandement après lui, ne lui survécut que quatre jours; il expira le 4 août. Il eut pour successeur Alphonse de Salazar. Le 13 septembre, on découvrit l'île Saint-Barthélemy, par 14° de latitude nord, 15° 42′ nord, 164° 53′ est. Vainement Salazar y voulut mouiller, on ne trouva point de fond à cent brasses; il fallut continuer à naviguer jusqu'aux îles Ladrones. En abordant à celle de Rota ou Saypan, les Espagnols virent venir à eux, dans un canot, un homme qui leur cria dans leur langue : Je suis Galicien, natif de Vigo; je me

nomme Gonsalve; j'ai déserté du navire *la Trinité*, quand il eut quitté les Moluques, avec deux autres de mes camarades que les insulaires ont mis à mort, parce qu'ils avaient commis des imprudences. Nous étions dans une île plus au nord, d'où je suis venu dans celle-ci. J'en parle la langue. Accordez-moi mon pardon, au nom du roi, je retourne avec vous. » Il n'eut pas de peine à l'obtenir. Les habitans apportèrent à l'envi du poisson, des cocos, des fruits, et de l'eau douce, en demandant en espagnol des clous et du fer. « Leurs pirogues ou canots, dit le narrateur, sont d'une ou de deux pièces, et portent une sorte de voile latine très-bien tissue. Les hommes vont entièrement nus; les femmes se couvrent le milieu du corps d'une ceinture de feuilles. Ils adorent les os de leurs ancêtres, qu'ils conservent chez eux dans une espèce de chapelle, où ils les oignent d'huile de coco. Nous ne vîmes dans ces îles aucunes sortes de grains, ni d'autres oiseaux qu'une espèce de tourterelle, dont les insulaires font beaucoup de cas. Ils façonnent le bois avec des cailloux, n'ayant aucune sorte de métal. Ils sont bien faits; ils s'oignent le corps d'huile de coco. Plusieurs portent la barbe longue. Les femmes comme les hommes se couvrent la tête d'un large chapeau; leurs armes sont la fronde et des bâtons garnis de l'os du bras d'un homme, dentelé comme une scie. Ce qu'ils estiment le plus, ce sont les écailles de tortue, dont ils font des hameçons et des peignes. »

Ces insulaires avaient bien accueilli les Espagnols. Ils ne leur avaient pas donné de sujet de plainte, comme à Magellan, par leurs nombreux larcins : quelle fut la récompense de tant de bonhomie? Salazar, après être resté cinq jours à Saypan, en enleva furtivement onze hommes pour travailler à la pompe, car son navire faisait eau de toutes parts. Dans cette occurrence, Salazar méritait le nom de brigand. Il est de toute justice de le lui donner, puisque les insulaires avaient été flétris de la dénomination injurieuse de *larrons*.

Salazar, après cet exploit, prit le chemin des Moluques; mais il mourut en chemin. Le commandement fut disputé entre Martin Iniguez et Fernand Bastumante, qui avait déjà fait le tour du monde avec Magellan. Iniguez l'emporta, et conduisit le navire à Mindanao, où il arriva le 2 octobre, et alla ensuite à Gilolo et à Tidor.

Lorsque la flotte de Loaysa fut dispersée par les vents, un des petits vaisseaux et une patache restèrent ensemble. Ils furent désolés de la disparition des autres bâtimens, parce que leurs canots avaient été enlevés, et qu'ils étaient mal pourvus de vivres. On ne prenait pas de poissons; on était réduit à vivre des oiseaux qui venaient se percher sur les vergues. Le 11 juillet, étant à 7° au nord de la ligne, les Espagnols aperçurent une terre; ils prirent quelques poissons qui leur apportèrent du sou-

lagement. Enfin le 25 juillet, ils eurent connaissance d'une côte. Elle était garnie de sauvages, qui, avec une bannière blanche, leur faisaient signe d'aborder : par malheur les bas-fonds empêchaient les navires d'approcher de la côte. Dans cette extrémité, Juan d'Arrayzaga, aumônier du bâtiment, offrit de se mettre sur un coffre vide pour gagner le rivage. On lui remit diverses bagatelles pour les donner aux sauvages et se garantir, s'il était possible, d'être tué ou mangé. Il n'était qu'à un demi-quart de lieue de terre, lorsque le coffre tourna; comme on avait eu la précaution de le lier par la ceinture à une corde attachée au coffre, il ne fut pas noyé. Il se croyait plus près du rivage qu'il ne l'était réellement; il fut donc obligé de faire de grands efforts pour le gagner à la nage; mais les forces lui manquèrent, et il serait infailliblement allé à fond, si les sauvages ne fussent entrés dans l'eau pour le secourir. Ils le tirèrent sur le sable à demi mort. Quand il eut repris ses sens, ces hommes l'entourèrent en se prosternant à terre sans proférer une parole. L'aumônier en fit autant. Alors ils chargèrent le coffre sur leurs épaules, et firent signe à l'aumônier de les suivre; de sorte que les gens du vaisseau le perdirent de vue. On le conduisit dans un bois, au delà duquel il trouva des habitations fort propres, avec des vergers. Plus de vingt mille hommes armés d'arcs et de flèches se réunirent sur la route jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez leur chef, qu'il trouva assis sous

un gros arbre. Ils se parlèrent un moment sans se comprendre. Bientôt le cacique lui montra du doigt une croix de bois planté en terre, en lui disant : *Sancta Maria*. A cette vue si consolante, l'aumônier se prosterna en adoration, pleurant de joie. Il apprit qu'il était à Tecoantepec, sur les côtes du Mexique. On porta des vivres à la patache, et on lui indiqua un mouillage où elle jeta l'ancre. Le capitaine descendit à terre, il reçut la visite d'un Espagnol qu'on avait envoyé chercher, et qui le conduisit à Fernand Cortez.

L'arrivée de ces Espagnols confirma ce conquérant dans le projet qu'il avait conçu d'envoyer à la recherche des îles de l'Épicerie, à travers du grand Océan. Il fit équiper trois vaisseaux, et donna le commandement de cette escadre à Alvar de Saavedra, son parent, qui partit du port de Xevatlancico, dans la province de Soconusco. Le 31 octobre 1526, une tempête le sépara de ses deux conserves. Le 6 janvier 1527, il découvrit un groupe d'îles qu'il nomma *islas de los Reyes* (îles des Rois), par 11° de latitude nord, et 189 de longitude. Les insulaires sont de haute taille et robustes, ont la peau noire et le visage très-barbu. Ils portent de grands chapeaux, se servent de lames de roseaux, fabriquent de belles pirogues et de jolies nattes. Ils se couvrent les parties naturelles d'une petite natte, laissant le reste du corps nu.

Saavedra attérit à Mindanao, puis aux Mo-

luques, où les Portugais et les Espagnols se faisaient une cruelle guerre. Il trouva à Tidor plusieurs personnes de l'équipage de Magellan, et une partie de celui de Loaysa. Ceux-ci étaient alors commandés par Fernand de Valdaya, qui avait empoisonné Martin Iniguez pour lui succéder, ce qu'il avoua à sa mort, arrivée peu de temps après, dans un combat où Saavedra battit les Portugais.

Cet amiral fit voile de Tidor, le 3 juin 1528, pour retourner au Mexique. Après un calme de trente jours et une navigation de deux cent cinquante lieues, il surgit aux Iles d'Or. C'était une partie de la Nouvelle-Guinée. Les habitans de ces îles sont des nègres à cheveux crépus. Ils vont nus, portant des armes ferrées et de bonnes épées. Cent autres lieues de traversée amenèrent Saavedra en d'autres îles, habitées de même par des nègres armés de flèches; il en prit trois qu'il emmena, et ayant encore navigué cent cinquante lieues, il trouva des îles à 1° au nord de l'équateur, peuplées d'hommes blancs, et s'émerveilla fort de cette différence de couleur dans l'espèce humaine, à si peu de distance. Ils s'efforcèrent de grimper sur le navire, et lancèrent des pierres avec la fronde. Saavedra fit ensuite route au nord et au nord-ouest, jusqu'à 14°, où un vent violent du nord-est le repoussa du côté d'où il venait jusqu'aux îles Ladrones. Le vent ne lui permit pas d'y mouiller, et il fut chassé sur les côtes de Mindanao.

Saavedra repartit une seconde fois de Tidor en 1529 pour gagner le Mexique; il suivit la même route que dans le voyage précédent, et revit les îles dont il avait enlevé trois nègres. L'un d'eux s'était fait chrétien et annonçait de l'intelligence. Saavedra l'envoya dire à ses compatriotes qu'il venait pour commercer avec eux, mais non pour leur faire du mal; mais à peine l'insulaire mettait le pied sur le rivage, qu'il fut tué par les siens. Alors l'amiral leva l'ancre, et, naviguant au nord-est, découvrit cinq petites îles, la plus grande de quatre lieues de long. Les insulaires étaient nus, noirs et barbus; ils avaient de petites pirogues à voiles turques en feuilles de palmier. Cinq de ces sauvages s'avancèrent vers le navire en criant d'une voix menaçante; ils semblaient dire que l'on amenât les voiles. Un d'eux jeta une pierre contre le vaisseau d'une telle force, qu'il fendit une planche du bordage. On leur tira un coup de mousquet qui n'atteignit personne; ils se sauvèrent. Ces îles sont à 7° au nord de l'équateur, à moitié chemin de Tidor au Mexique. Ce sont probablement les îles des Barbus. Quatre-vingts lieues plus loin, toujours dans la direction du nord-est, on mouilla près d'îles basses, par 12° nord. Des hommes, qui puisaient de l'eau, firent signe aux Espagnols avec une bannière. Sept pirogues vinrent à la proue du navire. Vingt insulaires y montèrent avec une femme qui avait l'air d'une sorcière. Elle toucha de la main tous les Espagnols les uns

après les autres. L'amiral leur fit donner un manteau et un peigne; il les régala, leur demanda par signes leur amitié; ce qu'ils parurent bien recevoir; de sorte qu'un Castillan se hasarda d'aller à terre avec eux. Les chefs le reçurent à la descente. Ils le menèrent dans leurs maisons, qu'il trouva logeables et couvertes de feuilles de palmier. Ce peuple est blanc; il se peint le corps et les bras. Les femmes sont jolies, à grands cheveux noirs, et vêtues de nattes très-fines. Leurs armes sont des bâtons brûlés, leur nourriture du poisson et des cocos. L'amiral descendit à terre; les chefs vinrent le recevoir. Un d'eux parut très-curieux de savoir ce que c'était qu'un fusil qu'il voyait. On le lui expliqua : il demanda qu'on le tirât, mais, quand le coup partit, la foule des insulaires tomba par terre à demi morte d'épouvante, puis s'enfuit, en tremblant, vers un bois de palmier. Les chefs seuls restèrent, quoique fort effrayés aussi. L'amiral tomba malade, ce qui força de faire quelque séjour dans cette île. Les habitans portèrent au vaisseau deux mille cocos, et aidèrent de bonne grâce l'équipage à remplir les barriques d'eau fraîche.

Quand le vaisseau eut repassé le tropique, il retrouva les vents d'est qui le repoussèrent hors de sa route. L'amiral mourut sur ces entrefaites, et recommanda au pilote de tâcher de s'élever à 30° nord (1), et alors, si le vent

(1) On voit que l'on savait dès lors qu'il faut s'élever au

ne changeait pas, de retourner à Tidor, où il consignerait le vaisseau et tous les effets appartenans à la couronne d'Espagne, entre les mains du capitaine Fernand de la Torre, ce qui fut exécuté.

En 1533, Cortez expédia Diego Hurtado et Fernand de Grijalva pour faire des découvertes dans le grand Océan; mais elles se bornèrent à celle d'une île par 20° 30′ nord, et environ 108° de longitude ouest. Après beaucoup de peine, on y mouilla sur vingt-cinq brasses; elle est partagée par une haute montagne, et paraît avoir vingt-cinq lieues de tour. Elle était couverte de bois touffus. On y trouva quantité de tourterelles et des oiseaux de proie; on entendit des cris de quadrupèdes. Les côtes parurent très-poissonneuses. L'on y remplit quelques barils d'eau de pluie un peu saumâtre. Elle fut nommé île *Saint-Thomas*, d'après le jour de la découverte. Les gens de l'équipage assurèrent avoir vu distinctement deux hommes marins, probablement de grands phoques.

Simon de Alcazova, Portugais au service d'Espagne, fut chargé en 1534 de conduire une colonie au Pérou. Il partit de San-Lucar avec son escadre, et le 17 janvier 1535 il jeta l'ancre à l'embouchure du Rio-Gallego, sur la côte des Patagons. La crainte d'arriver trop tard au détroit de Magellan l'empêcha de

delà du 30°. parallèle pour trouver des vents d'ouest qui conduisent directement à la côte de Californie.

faire aiguade à cette rivière; de sorte que l'on souffrit une si grande disette d'eau pendant cinquante jours, que les chats et les chiens des navires burent du vin pur, ne pouvant supporter l'eau de mer. En approchant du détroit, on vit sur le rivage une vingtaine de Patagons qui paraissaient joyeux de l'arrivée des Espagnols.

Le temps devint si mauvais et si froid quand on se fut engagé dans le détroit, qu'à force d'instances on détermina Alcazova à retourner aux îles qui sont à l'entrée orientale. On y mouilla donc, et deux cents hommes débarquèrent sur la côte du continent, l'amiral à leur tête, pour aller à la découverte. Alcazova, déjà malade, ne put soutenir les fatigues de la marche, et revint au camp avec les plus faibles de la troupe, laissant le commandement à Rodrigue de la Isla. Celui-ci tira au nord-ouest, et souffrit beaucoup de la soif dans un trajet de vingt-cinq lieues, jusqu'à une rivière étroite, rapide et profonde, située entre deux montagnes, qui reçut le nom de Guadalquivir. Quatre femmes se trouvaient là avec un vieillard, occupées à moudre une graine qui faisait leur nourriture avec la chair de guanaco. Le vieillard en avait un apprivoisé qui lui servait à en attraper d'autres au piége quand ils venaient boire à la rivière. Les Espagnols, ayant construit un radeau, et pris les femmes pour guides, passèrent la rivière, traversèrent à gué un ruisseau bordé d'osiers, franchirent des

montagnes, et retrouvèrent le même ruisseau dans lequel ils pêchèrent de bon poisson semblable au saumon. Leur provision de biscuit tirait sur sa fin; la plupart voulurent retourner sur leurs pas malgré les signes des femmes indiennes et de trois autres qu'ils avaient rencontrées depuis, qui leur donnaient à entendre qu'un peu plus loin ils trouveraient une nation portant des anneaux d'or aux bras et aux oreilles. La Isla leur représenta vainement qu'étant à quatre-vingt-dix lieues des vaisseaux, ils ne pouvaient les regagner sans courir le risque de mourir de faim, et qu'au moins fallait-il suivre le cours de la rivière jusqu'à la mer, et par ce moyen se procurer du poisson. Les Espagnols persistèrent à retourner par la même route. Durant quarante jours ils ne vécurent que de racines, et arrivèrent presque morts de faim aux vaisseaux, où de nouveaux malheurs les attendaient encore. L'équipage s'était révolté contre Alcazova et l'avait massacré; il refusa l'entrée du vaisseau à la Isla et à ses compagnons, qui furent obligés d'errer encore quinze jours sur le rivage, éprouvant une disette affreuse. Cependant la division se mit entre les chefs des mutins. La Isla, qui en fut informé, réussit à gagner quelques officiers touchés de sa malheureuse situation, et, par leur moyen, parvint à faire sentir aux moins coupables l'énormité de leur crime. Ceux-ci se saisirent des deux chefs de la révolte. Alors la Isla, montant sur le vaisseau amiral, attaqua

les autres, s'en empara, fit couper la tête aux principaux conjurés, et mena la flotte à Espagnola, où les coupables furent punis de mort.

Cortez, toujours animé du désir des découvertes, fit encore armer, en 1536, deux vaisseaux pour reconnaître les îles qui se trouvent sous la ligne jusqu'aux Moluques; mais, informé que les affaires de Pizarre au Pérou étaient dans une situation très-critique, il recommanda aux deux bâtimens de toucher d'abord aux côtes du Pérou. L'un devait poursuivre le voyage à l'est, et l'autre retourner au Mexique. En conséquence de ces instructions, Grijalva, dont il a été question plus haut, partit de Payta, dans le Pérou, au commencement d'avril 1537. Il était arrivé à 29° sud, lorsque son mât se fendit. Aussitôt il revint vers la ligne : il l'avait passée, et se trouvait à 2° nord. Le mât acheva de se rompre. L'ayant réparé autant qu'il lui fut possible, il courut jusqu'à 25° nord. Il se proposait d'attérir à la Californie; les vents l'éloignèrent constamment de terre : il gouverna sur la ligne. Son équipage le pressait de se rendre aux Moluques; il refusa, disant qu'il ne pouvait entrer dans les possessions portugaises sans passer pour un traître. Une révolte éclata; Grijalva fut tué avec son neveu Lobo d'Avalos. Le maître qu'on lui donna pour successeur fit aussitôt voile pour les Moluques; mais, surpris par les calmes, il ne pût arriver qu'aux îles de la Nouvelle-Guinée. Il ne lui restait plus que sept

hommes; tous les autres étaient morts de faim et de fatigue. Le vaisseau, qui tenait la mer depuis dix mois, faisait eau de toutes parts. Pour éviter de couler à fond, les Espagnols furent obligés de se mettre dans un canot, et côtoyèrent une île qu'ils nommèrent *Crespos*. Les insulaires, qui étaient des nègres, vinrent à bord, défoncèrent le canot, firent les Espagnols prisonniers, et allèrent les vendre dans les îles voisines. Quelques-uns furent conduits aux Moluques, où Antoine Galvan paya leur rançon, et les renvoya en Espagne.

En 1538, Cortez expédia pour Ternate-Fernand, Alvarado, qu'il connaissait pour un homme de cœur, et qu'il ne voulait pas laisser languir dans le repos. Alvarado courut plus de mille lieues sans rencontrer aucune terre. Par les 2° nord il découvrit une île appelée Asea; cinq cents lieues plus loin, l'île des Pêcheurs; ensuite, Hayme, autre île au sud de la ligne; puis Apia. Retournant au nord, il surgit à Coroa, située par 1° nord; puis à Meousum, sous la ligne, et à Boufou. Les habitans de toutes ces îles sont noirs, et ont les cheveux crépus. Ce sont des Papous. On y voit un oiseau de la grosseur d'une grue : il ne vole pas; ses ailes lui aident seulement à courir. Les insulaires parent leurs idoles des petites plumes de cet oiseau. Alvarado eut plusieurs combats à soutenir avec eux. Il reconnut ensuite les îles Gouelles, situées à 1° nord à l'est et à l'ouest, et à cinquante lieues de Ternate. Il attérit à

Moro, passa devant les Moluques : mais les habitans ne voulurent pas le laisser descendre à terre sans une permission de Galvan.

Malgré le mauvais succès de l'entreprise d'Alcazova, la difficulté de traverser l'isthme de Darien pour parvenir au grand Océan et gagner le Pérou engagea l'Espagne à faire de nouvelles tentatives pour y arriver par le détroit de Magellan. Guttierès de Carvajal, évêque de Placentia, fit armer à ses frais trois vaisseaux, qui firent voile de Séville en août 1539, sous le commandement d'Alfonse de Camargo. Le 20 janvier 1540, ils mouillèrent près du cap des Vierges, à 52° 20′ sud. Entrés dans le détroit, le vaisseau amiral fut brisé contre les rochers; l'équipage put se sauver à terre. Camargo, sur le second bâtiment, arriva dans le grand Océan, et surgit en très-mauvais état au port d'Aréquipa. Le troisième bâtiment, après avoir essuyé bien des misères, revint en Europe par l'Océan atlantique.

Les événemens désastreux qui avaient accablé toutes les expéditions essayées depuis celle de Magellan, dégoûtèrent les Espagnols du passage par le détroit. On se borna donc, pour assurer désormais contre les pirates le trajet par terre d'une mer à l'autre, à fortifier la ville de Nombre de Dios dans l'isthme de Panama.

Cependant, les vice-rois du Mexique continuaient à faire des tentatives pour arriver aux Moluques par le grand Océan. Jean Gaëtan, pilote italien au service d'Espagne, partit du

port de la Nativité le 1er. novembre 1542. On fit route à l'ouest pendant trente jours; durant ce temps on parcourut neuf cents lieues, et on eut connaissance de diverses îles, dont quelques-unes avaient déjà été découvertes : Saint-Thomas, à cent quatre-vingts lieues des côtes du Mexique, par 20° 40′ nord; deux cents lieues plus loin, Roca Partida par 20° nord : toutes deux inhabitées; les îles des Rois qui s'étendent du 9e. au 11e. parallèle nord; vingt lieues au delà, par 10°, les îles du Corail; les Jardins, par 9° 30′; deux cent quatre-vingts lieues plus avant, la Matelote; et trente lieues plus loin, l'Arezife.

Les habitans des îles des Rois et des îles du Corail sont de pauvres gens qui vont nus, n'ayant qu'une espèce de brayette. Ils ont des poules semblables à celle d'Europe. La côte est bordée de corail; l'île produit des cocos et d'autres fruits. On n'y trouva ni or ni argent, objet constant des recherches des Espagnols. Les îles des Jardins plaisent à la vue par les beaux palmiers dont elles sont couvertes ; de même que la Matelote, peuplée d'assez bonnes gens, qui donnèrent aux Espagnols un peu de poisson et de cocos. Arezife, qui est plus grande, a près de vingt-cinq lieues de tour. Son nom, qui signifie chaussée, indique qu'elle est composée d'îlots réunis par des récifs de corail qui forment comme des chaussées. On y vit aussi beaucoup de palmiers.

Les Espagnols, sans s'arrêter, se hâtèrent

d'arriver aux Philippines, d'où ils envoyèrent leur conserve au Mexique pour rendre compte au vice-roi de leur heureux trajet; ils allèrent ensuite à Tidor et à Gilolo. Les Portugais, qui voyaient avec peine que leurs voisins et leurs rivaux en Europe vinssent partager les profits qu'ils retiraient du commerce des épiceries, protestèrent contre le projet formé par les Espagnols de s'établir aux Moluques, disant que ces îles, et même celles qui se trouvaient à cinq cents lieues plus à l'est, appartenaient au roi de Portugal en vertu de la donation d'Alexandre VI. Il paraît que le commandant espagnol se laissa ou intimider ou gagner par les Portugais; car il refusa d'accepter l'offre du roi de Tidor, qui voulait lui donner un navire tout neuf en remplacement du sien que l'on avait déclaré hors d'état de tenir la mer; ce prince proposait en outre de se reconnaître vassal du roi d'Espagne. Cependant tout l'équipage, et entre autres Gaëtan, voulait retourner au Mexique. Le capitaine l'emporta et tint à l'exécution d'un accord qui le mettait à la disposition des Portugais, et les Espagnols furent menés à Malaca.

Gaëtan soutient dans sa relation que, selon le règlement d'Alexandre VI, les Moluques et les Célèbes se trouvent dans le lot assigné à l'Espagne; il prétend avoir observé que les Portugais dressaient des cartes de ces parages dans lesquelles ils mettaient des longitudes fautives, qui étaient à leur avantage. Il ajoute que, s'étant aperçus de ses connaissances dans ces ma-

tières, et de son habileté dans la navigation lorsqu'il alla des Moluques à Malaca, ils s'efforcèrent de le débaucher du service de l'Espagne et de l'attirer à celui de leur roi. Il rejeta leurs offres, qui étaient très-brillantes, se promettant bien, à son retour en Europe, d'instruire l'empereur Charles-Quint de ce qui se pratiquait à l'extrémité de l'Orient au préjudice de ses droits. Il tint parole, et publia une relation qui malheureusement est trop succincte; mais peut-être n'en avons-nous qu'un extrait. On voit par ce qui précède qu'il avait en deux fois fait le tour du monde.

Bernard de La Torre, qui commandait le bâtiment expédié en aviso des Moluques au Mexique par le capitaine du navire de Gaëtan, en 1543, se rapprocha de la ligne, et découvrit à 30° sud une côte qu'il prolongea pendant six cent cinquante lieues; il y surgit par 6° sud, et trouva le pays habité par des nègres à cheveux crépus; c'est un peuple fort agile, qui porte pour armes des lances et des flèches non empoisonnées.

Les vaisseaux espagnols avaient les premiers fait le tour du monde en allant de l'orient à l'occident; les premiers aussi ils traversèrent le détroit de Magellan d'occident en orient. Dès l'année 1557, le gouverneur général du Chili, fils de don Antonio de Mendoça, vice-roi du Pérou, chargea le capitaine Juan Ladrilleros, qui s'était fait connaître avantageusement dans les guerres civiles du Pérou, d'aller reconnaître

l'entrée du détroit par le grand Océan. Ladrilleros avait deux vaisseaux sous ses ordres, *le San-Luis*, qu'il montait, et *le San-Sebastian*, commandé par Cortès Ogea. Fernand et Pedro Gallego, deux habiles navigateurs, étaient employés dans l'expédition en qualité de pilotes.

Ladrilleros, ayant fait voile du port de Valdivia, prolongea la côte jusqu'à la hauteur de l'embouchure du détroit : des observations mal faites qui lui donnèrent de faux résultats, et l'ignorance de ses guides, le firent se méprendre sur la véritable entrée. Trois fois il s'engagea dans divers canaux qui se rencontrent sur cette côte, dont il a donné une description très-détaillée. Il parvint enfin à trouver le vrai détroit, et séjourna dans le port de Nuestra Senora de los Remedios, environ quatre mois, depuis la fin de mars jusqu'au 22 juillet. Il suivit, reconnut et visita les côtes du détroit dans le plus grand détail, comme le lui prescrivaient ses instructions, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'embouchure orientale. Parvenu à cette extrémité du canal, il revint sur ses pas, répéta dans sa traversée de retour les mêmes reconnaissances qu'il avait faites en allant; et, après avoir essuyé les plus grandes fatigues, et vu périr plusieurs de ses compagnons, il rentra dans le port de Valdivia, d'où il était parti.

Ce voyage des Espagnols au détroit est le premier qui ait renversé l'opinion accréditée et dénuée de fondement, qu'il n'était pas possible de rentrer du grand Océan dans l'Océan

atlantique par ce passage; mais en même temps il a donné lieu à des fables qui se trouvent insérées dans quelques collections de voyages: on a supposé que Ladrilleros avait découvert plusieurs passages autres que le détroit de Magellan. Mais ce navigateur dit expressément dans son Routier qu'en passant du grand Océan austral dans l'Océan atlantique méridional, on peut, dans la bonne saison, traverser le détroit en cinq ou six jours.

CHAPITRE III.

Premier voyage de Mendaña.

En 1567, le licencié don Lope Garcia de Castro, gouverneur du Pérou, jaloux de faire la découverte des terres australes, dont les voyages que nous avons rapportés précédemment donnaient lieu de soupçonner l'existence, chargea de cette expédition don Alvar de Mendaña de Neyra, son neveu, qui eut pour pilote Fernand Gallego, le plus habile homme de mer de son temps, celui qui avait été employé dans l'expédition de Ladrilleros.

Mendaña fit voile du Callao le 10 janvier 1567. A quatorze cent cinquante lieues, dans l'ouest, de la côte du Pérou, il découvrit, par 6° 45′ sud, une petite île habitée par une race d'hommes de couleur de bronze; il la nomma *Île de Jésus*.

Il poursuivit sa route à l'ouest, et, après avoir employé dix-sept jours à faire cent soixante lieues avec des vents contraires et opposés à sa marche, il rencontra une batture qui s'étendait du nord-ouest au sud-ouest, sur une longueur d'environ quinze lieues, dans le milieu de laquelle s'élevaient quelques îlots; elle fut nommée *Baxos de la Candelaria* (les Basses de la Chandeleur), nom qui paraît indiquer le jour de la découverte. Le milieu de la batture est à 6° 15′ sud. On aperçut une autre terre sur laquelle on porta, et on y laissa tomber l'ancre dans un port qui fut appelé *Santa-Isabel de la Estrella* (Sainte-Élisabeth de l'Étoile.)

Les insulaires adorent des serpens, des crapauds, et d'autres animaux. Leur teint est bronzé, leurs cheveux sont crépus; ils n'ont de couvert que les parties naturelles. Ils se nourrissent de cocos, et d'une espèce de racine qu'ils nomment *venaous*. Ils ne mangent point de viande, et ne connaissent pas l'usage des liqueurs fermentées; aussi ont-ils le teint plus clair que les premiers que l'on avait vus. Mais on ne peut douter qu'ils ne soient anthropophages, le cacique ayant envoyé en présent à Mendaña un quartier d'enfant auquel tenaient le bras et la main. Le général espagnol le fit enterrer en présence de ceux qui l'avaient apporté : ils parurent offensés et confus du mauvais succès de leur ambassade, et se retirèrent la tête baissée.

On peut remarquer ici une contradiction manifeste dans le récit de l'historien espagnol: quelques lignes plus haut, il dit que les sauvages de Santa-Isabel ne mangeaient pas de viande. Pour l'honneur de l'espèce humaine, tenons-nous-en à son premier mot; d'ailleurs ce qui suit le confirme, puisqu'il est constant qu'en général les sauvages qui habitent les îles du grand Océan mangent les prisonniers qu'ils font à la guerre, mais non les enfans; or ceux dont il est question dans cette relation n'avaient pas le barbare usage de dévorer la chair des captifs.

« Ce peuple, continue l'historien, est divisé en tribus qui sont entre elles dans un état de guerre continuelle; les prisonniers sont condamnés à l'esclavage. »

Mendaña fit dire la première messe qui eût jamais été célébrée sur cette terre. Il y fit construire un brigantin qui fut armé de dix-huit soldats et douze matelots. Le mestre de camp Pedro de Ortega, ayant sous lui Gallego, en prit le commandement, et le bâtiment fut expédié pour aller en découverte.

Ortega fit route au sud-est, suivant la direction de la côte, et à 8° sud il trouva deux petites îles couvertes de palmiers, et qui n'étaient distantes que de six lieues du port de l'Estrella. Il rencontra encore plusieurs autres îles sur la même route. Il vit aussi une grande baie, avec huit petites îles, toutes habitées par des hommes armés d'épées de bois, d'arcs et de flèches.

A quatorze lieues est et ouest de cette baie se présenta une grande île, que les naturels du pays nomment *Malaïka :* au milieu sont deux îlots attenant chacun à une pointe, par 8° sud. Les Espagnols nommèrent cette île, *isla de Ramos* (île des Rameaux), du jour où s'en fit la découverte.

En prolongeant la côte de l'île de Santa-Isabel, on rencontra un port et un cap par 9°, et à environ quatorze lieues du golfe précédent. Le cap fut nommé *cabo Prieto* (cap Noir). Dans le sud-est de ce cap, et à neuf lieues de distance, on vit plusieurs îles, et on vint mouiller à celle qu'on découvrit la première. Elle peut avoir cinq lieues de circuit ; elle est environnée de récifs. On la nomma *la Galera* (la Galère). A une lieue de celle-ci, une autre île de douze lieues d'étendue, nord-ouest et sud-est du cabo Prieto, et à neuf lieues de distance de cette pointe, se présenta à la vue. Elle est bien peuplée, on y voit des parties cultivées et encloses. Cet aspect lui a fait donner le nom de *Buena-Vista* (Bonne-Vue); et on jugea qu'elle devait être très-fertile. Sa latitude est 9° 30′ sud. On aperçut autour de celle-ci plusieurs petites îles peuplées, et cinq autres formant un cordon qui s'étend de l'est à l'ouest. On descendit à la première de ces îles. Ses habitans teignent leurs cheveux en rouge: l'explosion des armes à feu leur causait une grande épouvante: quand ils veulent s'armer, ils sonnent l'alarme avec des conques et des tam-

bours. Ils sont anthropophages. Le contour de cette île est de vingt-cinq lieues; sa latitude 9° 30′. Elle reçut le nom de *la Florida* (la Fleurie); les trois autres furent nommées *San-Dimas*, *San-German*, et *Guadalupe;* et une autre située dans le sud-est des cinq premières fut appelée *Sesarga*. Celle-ci peut avoir huit lieues de tour; elle est par 9° 45′ sud, à cinq lieues de distance sud-est et nord-ouest de Buena-Vista. Elle est élevée, de forme ronde, et bien peuplée; elle abonde en ignames, et en une autre racine, probablement celle du tarou (*arum esculentum*). On y trouva des cochons. On remarque au milieu de l'île un volcan qui vomit sans cesse une épaisse fumée.

« On en découvrit incontinent une autre d'une vaste étendue, arrosée par une rivière dont le lit est large et profond; plusieurs de ses habitans, hommes, femmes et enfans, arrivèrent dans des pirogues pour voir les Espagnols. Ortega alla visiter un village où il vit des corbeilles remplies de gingembre vert, et d'autres bonnes racines; il aperçut aussi des cochons. Le nom de *Guadalcanar* fut donné à l'île, et la rivière reçut celui d'*Ortega*.

» En quittant Guadalcanar, Ortega se mit en route pour regagner le port de l'Estrella; et, pour se conformer aux ordres du général qui lui avait prescrit de faire le tour de l'île de Santa-Isabel, il vint repasser près du cabo Prieto. A sept lieues dans l'ouest-sud-ouest, et à cinq lieues de distance, il découvrit une

autre île qui fut nommée *San-Jorge* (Saint-George). Elle forme avec celle de Santa-Isabel un canal dont l'entrée, qui regarde le sud-est, a six lieues de longueur sur une de large, dans la partie de l'ouest. On y trouve un port qui pourrait recevoir mille vaisseaux mouillés sur huit, et douze brasses de l'eau la plus liquide ; l'entrée en est au sud-est, et la sortie au nord-ouest : là, un des bords présente un village composé de plus de trois cents cases. On trouva dans l'île de Saint-George quelques perles, auxquelles les habitans ne paraissaient attacher aucun prix ; ils en donnèrent un grand nombre pour racheter une de leurs pirogues dont les Espagnols s'étaient emparés.

» On prolongea la côte méridionale de Santa-Isabel, et après avoir couru quarante lieues, on rencontra des récifs très-étendus, sur lesquels on vit un grand nombre de canots des Indiens occupés à la pêche. Ils se réunirent tous pour venir attaquer le brigantin ; ils décochèrent leurs traits, et s'enfuirent. On distingua parmi ces récifs plusieurs petites îles habitées, et d'autres désertes.

» Au voisinage de la pointe la plus occidentale de Santa-Isabel, qui est située par 7° 30′ sud, on trouva plusieurs îles, qui sont toutes peuplées ; on y vit des chauves-souris dont l'envergure est de cinq pieds.

» La longueur de Santa-Isabel est de quatre-vingt-quinze lieues, sa largeur de vingt, et son circuit de plus de deux cents.

» Après avoir contourné et doublé l'île par sa partie occidentale, Ortega retrouva les mêmes vents d'est et de sud-est qui lui avaient été si favorables pour parvenir, mais qui devenaient contraires à la route qu'il avait à faire à l'est pour regagner le port où la flotte de Mendaña était ancrée. Voyant l'impossibilité de remonter la côte avec des vents si opposés à sa navigation, il prit le parti de faire embarquer dans un canot neuf soldats, un matelot, et un insulaire qu'il s'était attaché, et de les expédier pour aller rendre compte au général des découvertes qu'ils avaient faites, et des causes qui retardaient leur retour. Le canot côtoya la terre, jusqu'à ce qu'échouant sur un récif, il y fut mis en pièces. Les gens de l'équipage se sauvèrent avec peine. Toute la poudre avait été mouillée; cet accident les engagea à retourner en arrière pour aller au-devant du brigantin. Ils marchèrent à cet effet toute la nuit, ne quittant pas le rivage, passant de pointe en pointe sur les rochers, et craignant toujours d'être assaillis par les insulaires. Ils rencontrèrent une croix qu'ils avaient plantée dans un endroit où le canot avait abordé; ils firent chrétiennement un acte d'adoration, et ils résolurent d'attendre le brigantin pendant trois jours, et, s'il n'avait pas paru dans cet intervalle, de construire un radeau pour gagner le port où ils devaient retrouver la flotte. Ils étaient plongés dans cette affliction lorsque, à leur grand étonnement, le brigantin se mon-

tra à leur vue. Ils firent avec un pavillon des signaux qui furent aperçus ; le bâtiment serra la côte, les reçut à bord, et continua sa route jusqu'au port de la Estrella où Mendaña attendait son retour. A leur arrivée, ils apprirent la mort de quelques-uns de leurs compatriotes, et en trouvèrent d'autres malades. Le général se décida alors à quitter le port, et passa entre les récifs qui en forment l'entrée.

» Il fit route avec les vents d'est, quelquefois forcés, et parvint à une plage de l'île Guadalcanar. On chercha un autre port que celui où le brigantin avait abordé lorsqu'il fit la découverte de l'île, et on le trouva près d'une rivière qui fut nommée *Gallego*. Le port reçut le nom de *la Cruz* (port de la Croix). Le lendemain, on prit possession de cette terre pour le roi d'Espagne, et on érigea une croix sur une petite colline, en présence de quelques insulaires qui troublèrent la cérémonie en tirant des flèches sur les Espagnols. La mousqueterie tua deux Indiens; le reste prit la fuite. Cependant, Fernand Enriquez, Gallego et trente soldats furent détachés pour visiter le pays. Pendant qu'ils cherchaient à découvrir une rivière, ils furent assaillis par un si grand nombre de naturels, qu'ils furent contraints d'abandonner leur recherche pour s'occuper uniquement de leur défense. Les matelots assurèrent que la rivière charriait beaucoup d'or; et à leur retour ils rapportèrent deux poules et un coq, les premiers que jusqu'alors

on eût vus. Mendaña en éprouva un grande satisfaction ; chaque jour lui procurait la découverte de nouvelles terres ; et chaque découverte ajoutait à ses espérances sur les richesses qu'on en pouvait attendre.

» Il se décida à expédier de nouveau le brigantin, sous le commandement de don Fernando et d'Ortega. Ils firent route à l'est-sud-est ; et à deux lieues de distance, ils trouvèrent la rivière Ortega, près de laquelle ils avaient mouillé la première fois, et ils découvrirent une côte couverte d'habitations. Ils abordèrent à plusieurs îles, et reconnurent plusieurs rivières dont il serait trop long de faire l'énumération, quelquefois rencontrant de l'opposition, d'autres fois éprouvant une réception amicale de la part des habitans. Ils rejoignirent enfin la flotte, et apprirent avec douleur que, pendant leur absence, neuf de leurs compagnons et le pourvoyeur de la flotte, étant occupés à terre à faire de l'eau, avaient été massacrés par les insulaires. Jusqu'alors le chef du district s'était montré ami de Mendaña, mais les Espagnols ayant enlevé un jeune Indien et n'ayant pas voulu le rendre sur les instances de ce cacique, son affection se convertit en haine. »

Huit jours s'étaient écoulés depuis ce malheureux événement, lorsque Mendaña résolut d'en tirer vengeance. Il ordonna au capitaine Pedro Sarmiento de descendre à terre avec toute sa troupe, et de faire porter son ressen-

timent sur les habitations comme sur les habitans. Il fut trop bien obéi : on tua vingt hommes, on brûla plusieurs maisons, et l'on revint à bord. Une seconde descente avec cinquante soldats eut lieu. On détruisit encore par le feu plusieurs habitations, et l'on trouva dans quelques-unes des morceaux de chemises et d'habits, et d'autres dépouilles des Espagnols qui avaient été tués.

Le 13 juin, la flotte remit à la voile, et, après avoir remonté de deux lieues au vent, jusqu'au point ou le brigantin s'était élevé, on aperçut plusieurs villages. On se dirigea de là sur une île qui fut nommée *San-Christoval* (Saint-Christophe) : les vaisseaux y mouillèrent, et le général descendit à terre. Les insulaires déclarèrent par signes aux Espagnols qu'ils ne voulaient pas qu'ils vinssent plus loin, et qu'ils eussent à se rembarquer : mais comme ils reconnurent qu'on n'avait aucun égard à leur défense, ils se mirent à faire les grimaces et les contorsions les plus extraordinaires, à agiter leur corps comme des convulsionnaires, à gratter la terre avec leurs pieds et avec leurs mains; et, courant ensuite à la mer, ils jetaient de l'eau en l'air, et faisaient divers gestes aussi étranges. On sonna de la trompette pour demander du secours; Sarmiento accourut aussitôt avec sa troupe à l'endroit où se trouvait le général. Les Indiens s'avancèrent d'un air menaçant vers les Espagnols : chacun d'eux était armé de deux à trois dards; d'autres por-

taient des arcs, des flèches et des espèces de sabres en bois, garnis dans toute leur longueur de pierre à fusil. Ils approchèrent de si près, que, s'ils eussent décoché leurs traits et lancé leurs dards, tous auraient porté. Mais comme ils continuaient à marcher en avant malgré les signes de se retirer, qui leur furent faits à plusieurs reprises, le général ordonna qu'on fît feu sur eux : un Indien fut tué, l'épouvante fit prendre la fuite aux autres. Les Espagnols s'avancèrent jusqu'à un village où ils trouvèrent une si grande quantité de cocos et d'autres fruits, qu'un vaisseau en eût eu sa charge ; ils employèrent le reste de la journée à transporter des rafraîchissemens pour leurs compatriotes restés à bord. La nuit approchant, ils se rembarquèrent avec leur butin, et les insulaires n'osèrent pas les inquiéter dans leur retraite. Le port de l'île San-Christoval, où la flotte était mouillée, est située à 11° sud; l'île est étroite et montueuse.

Le brigantin fut expédié une troisième fois pour étendre les découvertes. Il rencontra deux îles séparées l'une de l'autre par un canal de trois lieues. La première reçut le nom de *Santa-Catalina* (Sainte-Catherine); la seconde celui de *Santa-Anna* (Sainte-Anne). Celle-ci est basse et de forme ronde ; et au milieu s'élève un terrain qui a l'apparence d'un château : elle est bien peuplée et fertile; on y trouve des cochons et des poules. La partie de l'est offre un bon port. Les Espagnols, en met-

tant pied à terre, furent investis par les Indiens. Ceux-ci étaient armés de plusieurs dards et de flèches, et poussaient de grands cris. Leurs corps étaient peints de diverses couleurs, leurs têtes ornées de branches d'arbres, et leurs reins ceints d'une espèce d'écharpe. Ils attaquèrent les Espagnols avec audace, et dans une première décharge ils en blessèrent trois. Ils donnèrent une grande idée de leur force; l'un d'eux lança un dard contre le commandant du détachement avec une telle furie, que la lance perça le bouclier, traversa le bras de part en part, et en sortit de la longueur d'une palme. On fit feu sur eux; on en tua deux, et la terreur dispersa le reste. Le détachement se rembarqua, et le brigantin rejoignit la flotte après avoir côtoyé l'île de San-Christoval. Gallego rapporta qu'on n'avait découvert aucune autre terre de ce côté; mais il assurait en même temps que de celui de l'ouest on ne pouvait manquer d'en trouver une qui devait être très-étendue.

Le général assembla en conseil les capitaines et les pilotes pour délibérer sur la situation de la flotte, et déterminer ses opérations ultérieures. Il fut décidé que, le mauvais état des agrès et des câbles, et le défaut de provisions ne permettant pas de pousser plus loin les découvertes, on ferait route pour s'élever en latitude et regagner par le nord les côtes de l'Amérique. On répara les vaisseaux le mieux qu'il fut possible, et la flotte se remit en mer.

Elle employa sept jours à remonter l'île de San-Christoval; et, dirigeant ensuite sa route vers la partie du nord, après avoir éprouvé des contrariétés de temps, et fait quelques découvertes de peu d'importance, manquant de vivres et d'eau, et démâtée d'une partie de ses mâts, elle aborda enfin aux côtes du Pérou, dans le commencement de mars 1568. Elle termina ainsi le voyage le plus mémorable que les Espagnols eussent entrepris depuis la découverte du Nouveau-Monde, et qui donna naissance à tant de fables dont leurs historiens ont entretenu l'Europe pendant un siècle.

En effet, l'opinion que l'on conçut de la richesse de ces îles leur fit donner le nom d'*îles de Salomon ;* on les nomma aussi les îles de l'Occident par excellence, parce qu'elles sont situées à l'est du Pérou. On présuma qu'elles tenaient à la Nouvelle-Guinée; on les vanta comme jouissant d'un climat salubre, et comme abondant en productions nécessaires à la subsistance de l'homme; enfin on supposa que les métaux précieux, objet de toutes les recherches à cette époque, y étaient communs; cependant, malgré ces préventions favorables pour une nouvelle expédition, Mendaña, qui voulait reconnaître sa découverte, ne put effectuer ce projet aussitôt qu'il le désirait. Le gouvernement était occupé de desseins qui attiraient son attention d'un autre côté.

Les navigateurs modernes ont retrouvé les îles de Salomon, sans se douter que ce fussent

les mêmes terres que Mendaña avait vues; c'est pourquoi ils leur ont donné des noms nouveaux. Carteret, en 1767; Bougainville, en 1768, Surville, en 1669; Shortland, en 1788, ont successivement vu différentes portions de ces îles, et les ont nommées *île Gower*, *île Inattendue*, *archipel des Arsacides*, *New-Georgia* (Nouvelle-Géorgie).

CHAPITRE IV.

Juan Fernandès.

JUAN FERNANDÈS, pilote espagnol établi au Pérou, faisait habituellement la navigation du Callao au Chili, et, suivant l'usage pratiqué dans ce temps, il rangeait d'assez près la côte de l'Amérique méridionale. Il reconnut que les vents du sud qui règnent généralement près de la terre, dans ces latitudes, rendaient cette traversée extrêmement longue et pénible, tandis qu'au contraire on retournait du Chili au Pérou avec la plus grande facilité. Fernandès pensa donc que, s'il poussait plus au large, il pourrait bien ne plus rencontrer ces vents si contraires quand il allait du nord au sud. Il ne s'éloigna d'abord de la côte qu'autant qu'il fut nécessaire pour n'être plus retardé par l'obstacle qu'il voulait éviter; et dès qu'il se vit dans des parages où il trouva des vents qui

accéléraient sa marche vers le sud, il prit sa direction vers ce point; puis, arrivé à la hauteur de la côte du Chili, il fit route à l'est vers le point auquel il voulait aborder. Il y arriva sans aucune difficulté, et après une traversée achevée en bien moins de temps que l'on n'en mettait auparavant en suivant de près la côte. De même, il fut de retour au Pérou bien avant le temps auquel on l'y attendait. On fut surpris de la promptitude de ce voyage. Elle parut si extraordinaire, qu'au lieu de savoir gré à Fernandès de la sagacité qui lui avait indiqué le moyen d'abréger le terme ordinaire des voyages entre le Pérou et le Chili, on l'accusa de magie, et l'on fut sur le point de le traîner au tribunal de l'inquisition et de lui faire son procès comme sorcier.

Dans une de ses traversées, Fernandès eut connaissance, en 1570, des îles qui, depuis cette époque, ont porté son nom; il obtint du gouvernement espagnol la concession de ce petit archipel; quelques écrivains prétendent, au contraire, qu'il la demanda inutilement. Quoi qu'il en soit, il essaya d'y former un établissement; mais, après y avoir séjourné peu de temps, il l'abandonna, en y laissant des chèvres qui s'y multiplièrent tellement qu'elles peuplèrent l'île.

Les îles de Juan Fernandès sont au nombre de trois, à cent dix lieues de distance de la côte du Chili. La plus grande et la plus orientale, nommée par les Espagnols *isla mas à*

Tierra (île de Terre), est située par 33° 40′ de latitude sud, et 80° 18′ de longitude à l'ouest de Paris. Elle est montueuse et coupée par des vallées fertiles. Au premier aspect, elle paraît remplie de crevasses et de précipices; mais, à mesure qu'on en approche, elle présente une apparence plus agréable. Sa forme est irrégulière; elle gît du sud-ouest au nord-est; elle a près de cinq lieues de long sur une lieue deux tiers de large. Dans la partie du sud, s'ouvre une baie avec un mouillage, par vingt-cinq brasses, à deux encâblures de terre; la pointe de l'est offre deux baies avec de l'eau douce et un bon mouillage. Le climat y est doux et tempéré. Les gelées et la grêle y sont rares, les pluies quelquefois très-abondantes. L'intérieur est bien boisé; les côtes sont très-poissonneuses.

Vers le sud-sud-ouest de son extrémité occidentale, à une demi-lieue de distance, est l'île aux Chèvres. Elle est très-petite.

La troisième est presqu'à l'ouest, à trente-quatre lieues de la première; les Espagnols la nomment *isla mas à Fuera* (île de Dehors). Elle est par 33° 45′ sud, et 81° 57′ à l'ouest de Paris, et, de même que la première, entrecoupée de montagnes et de vallées; mais les montagnes sont plus hautes et plus arides. La partie du sud peut s'apercevoir de vingt-cinq lieues en mer. On y trouve un bon mouillage au nord et à l'est. Ces îles sont fréquentées par une espèce de grands phoques nommés lions de mer. Elles ont été souvent visitées par les na-

vigateurs qui ont parcouru le grand Océan, et il en sera plus d'une fois fait mention dans la suite.

En 1574, Fernandès découvrit par 25° 30′ sud les deux îles de Saint-Félix et Saint-Ambroise, qui sont très-petites. Ainsi que les précédentes, elles étaient inhabitées.

Encouragé par ces découvertes, et flatté de l'espoir d'en faire de plus importantes, Fernandès, en 1576, s'éloigna encore plus du continent que dans ses précédens voyages, et parcourut à peu près quarante degrés en longitude vers l'ouest et le sud-ouest. Après un mois de navigation il rencontra une côte que toutes les apparences lui firent regarder comme celle d'un continent. Le pays était agréable et fertile; les habitans étaient blancs, bien faits et vêtus d'habillement de toile. Ils accueillirent parfaitement les Espagnols. Ceux-ci, dont le navire était très-petit et assez mal équipé, contens d'avoir trouvé la terre australe, objet des vœux de tous les navigateurs, firent voile vers le Chili, après être convenus de garder un profond silence sur cette découverte; ils se proposaient de revenir dans ce pays avec un armement plus considérable. Des causes quelconques forcèrent Fernandès à différer l'exécution de son dessein; il mourut, et cette affaire tomba dans l'oubli. Suivant d'autres versions, il communiqua en partie le secret de sa découverte à quelques personnes qui ne songèrent plus à la poursuivre quand il fut mort.

Quelques écrivains ont supposé que la grande terre vue par Fernandès était la Nouvelle-Zélande. Cependant ce pays est éloigné de la côte de l'Amérique meridionale de plus de cent degrés en longitude, et dans la règle ordinaire on ne parcourt pas une route aussi longue en un mois; mais cela n'est pourtant pas impossible. La position de cette contrée ne s'accorde donc pas avec celle de la terre reconnue par Fernandès, puisque celle-ci n'était qu'à 40° à l'ouest de l'Amérique méridionale; toutefois il faut observer sur ce point, que l'historien qui nous a transmis l'histoire de cette navigation n'était pas géographe, et qu'il a bien pu ne pas en raconter les circonstances avec une exactitude rigoureuse; d'ailleurs il n'en parlait que sur le rapport d'autrui. On ne peut au reste raisonnablement contester l'authenticité de ce qu'il avance; car il cite entre autres témoignages celui d'un officier auquel Fernandès avait montré la carte qu'il avait dressée du continent dont il avait eu le premier connaissance. Fernandès a pu aussi, par des motifs particuliers, indiquer d'une manière inexacte la position de la nouvelle terre. Enfin il est peut-être convenable de considérer que l'espace immense qui se trouve entre le Chili et la Nouvelle-Zélande a été rarement parcouru sous le parallèle du 40e. degré austral; c'est ce que l'on peut vérifier en comparant entre elles les cartes sur lesquelles sont tracées les routes des navigateurs qui ont traversé le grand Océan. Il est possible qu'il

existe sous ce parallèle une ou plusieurs grandes îles qui n'aient pas encore été aperçues, et que l'une soit celle à laquelle aborda Juan Fernandès. Cette opinion a été celle de plusieurs savans géographes, et le contraire n'a pas encore été démontré par un fait. La seule présomption qui puisse la faire révoquer en doute, c'est que cette île serait trop éloignée d'une grande terre, et les principes de la géographie physique, fondés sur l'observation de la disposition générale des terres à la surface du globe, nous montrent que toutes les îles considérables sont peu éloignées d'un continent. On ne pourrait donc s'attendre à rencontrer, dans les parages dont il est question que des îles de peu d'étendue.

CHAPITRE V.

Drake. Sarmiento. Cavendish.

La découverte du détroit de Magellan fut regardée par toutes les nations de l'Europe comme un avantage commun auquel tous les navigateurs avaient le même droit. Les efforts que fit l'Espagne en divers temps pour en exclure les étrangers n'aboutirent qu'à d'excessives dépenses, dont elle reconnut enfin l'inutilité. Les Anglais tentèrent les premiers cette route avec d'autant plus d'audace qu'aux pé-

rils du détroit que Magellan leur avait appris à surmonter ils avaient à joindre les obstacles dont ils étaient menacés par les Espagnols.

Personne ne profita plus heureusement du nouveau passage découvert par Magellan que le fameux Francis Drake, qui, en 1577, imagina d'aller par cette route surprendre les Espagnols sur les côtes du Chili, du Pérou et du Mexique, où ils croyaient qu'il était presque impossible d'arriver par le grand Océan. Il partit le 15 novembre avec une flotte de deux bâtimens, une flûte, une barque et une chaloupe; et le 5 avril de l'année suivante il arriva heureusement à la vue du Brésil. Les vents ne le favorisèrent pas moins jusqu'à la rivière de la Plata, et de là jusqu'au port que Magellan avait nommé *Saint-Julien*.

L'escadre ayant quitté le port Saint-Julien le 17 août 1578, entra le 20 dans le détroit de Magellan. Le canal parut fort sinueux, comme s'il eût été sans passage. Cette incertitude décida le général à jeter l'ancre, et à s'embarquer dans un canot pour aller lui-même à la découverte du passage. Il eut bientôt reconnu la possibilité de faire route par le nord. En revenant au mouillage, il fit la rencontre d'un canot qui portait plusieurs Indiens. Les Anglais eurent le bonheur de sortir du détroit et d'entrer dans le grand Océan dès le 6 septembre, c'est-à-dire de faire en dix-sept jours un passage où des navigateurs moins heureux ont employé jusqu'à neuf mois. Ils furent jetés le 7, par une

tempête, à 57° de latitude, c'est-à-dire à quatre degrés et demi au sud de l'entrée occidentale du détroit. La flûte *le Marigold* fut séparée de la flotte. Depuis le 7 septembre jusqu'au 7 octobre, tous les efforts des Anglais pour découvrir quelques terres furent inutiles. Ce ne fut que le dernier jour qu'à l'entrée de la nuit ils attrapèrent avec beaucoup de peine un mouillage un peu au nord du cap Pillar, où le 6 septembre ils voulaient déposer un acte de possession.

Ils n'y jouirent pas long-temps de la tranquillité qu'ils avaient espéré y trouver. La violence du vent et la furie de la mer les forcèrent d'abandonner leurs ancres et leurs câbles ; et bientôt *l'Élisabeth*, vaisseau monté par le vice-amiral John Winter, fut séparé de la flotte. Sa séparation fut due à la négligence de ceux qui en avaient la conduite, et peut-être plus encore au désir de retourner dans leur patrie, que quelques autres ne cessaient de manifester ; car on apprit dans la suite que dès le lendemain 8 octobre ce vaisseau avait regagné l'entrée du détroit ; que par cette voie il avait repassé dans l'Océan atlantique, et que le 2 juin de l'année suivante il était arrivé en Angleterre.

De ce mouillage, qui fut nommé *the bay of Parting of Friends* (la baie de la séparation des Amis), chassés par un second coup de vent, les Anglais dérivèrent de nouveau, et furent portés jusqu'à 55° sud, parmi les îles situées

au sud de la Terre du Feu. Ils y mouillèrent, et reconnurent que plusieurs ouvertures qui laissent à la mer un libre passage à travers cette terre sont des détroits aussi larges que celui par lequel passa Magellan. Cet abri leur procura deux jours de repos. Ils trouvèrent dans ces îles de l'eau douce, quelques autres secours, et entre autres des plantes antiscorbutiques.

Mais cet état de tranquillité ne fut pas de longue durée; bientôt le vent reprit toute sa force, la mer toute sa fureur. Le soulèvement des vagues fit déraper les ancres; en laisser tomber d'autres eût été inutile; déployer une voile eût été offrir de la pâture à la rage du vent. Ils ne voyaient du côté de terre qu'une côte hérissée de rochers et de dangers. On commençait à n'entrevoir aucun moyen de salut. Heureusement, à quelques lieues au sud du dernier mouillage, ils se retrouvèrent parmi les mêmes îles, et ils espérèrent enfin d'y obtenir quelque repos.

Ils virent les naturels de ces terres naviguant d'une île à l'autre dans leurs canots avec leurs femmes et leurs enfans, et ils firent quelques échanges avec eux. Au bout de trois jours, une reprise de la même tempête vint les assaillir au mouillage; il fallut encore abandonner une ancre et une partie de son câble, et se mettre à la merci des flots jusqu'à ce qu'enfin ils atteignirent à la partie la plus méridionale de ces terres, et ils découvrirent ainsi

l'extrémité de l'Amérique la plus voisine du pôle antarctique.

« La pointe extrême ou le cap le plus méridional de ces îles, dit Fletcher, aumônier de Drake, qui a écrit la relation de ce voyage, est à 56 degrés de latitude; au delà de ce point il n'existe aucun continent, aucune île plus au sud. L'Océan atlantique et le grand Océan se joignent ici pour ne former qu'un seul et immense océan. Nos fatigues, nos dangers, nos craintes, eurent enfin un terme le 28 d'octobre, époque où nous eûmes atteint la partie la plus méridionale de ces îles. Nous y observâmes que la durée de la nuit n'y était que de deux heures. Notre amiral imposa à tout cet archipel austral le nom d'*îles Élisabéthides*.

» Après avoir employé deux jours à faire rafraîchir notre équipage et à visiter ces îles, nous remîmes à la voile le 30 d'octobre. Le lendemain nous rencontrâmes deux îles qu'on peut appeler des magasins de subsistances; nous y trouvâmes une quantité d'oiseaux si considérable, que non-seulement notre vaisseau en fut abondamment pourvu, mais qu'encore tous ceux que la tempête avait séparés de la flotte en eussent pu être également approvisionnés. »

On a long-temps supposé que les terres vues par Drake étaient situées à deux cents lieues à l'ouest de l'extrémité méridionale de l'Amérique; plusieurs géographes les plaçaient à 57° de latitude australe, d'autres à 60°; quelques-

uns même les portaient jusque sous le cercle polaire antarctique. Ces variations dans la position qu'on leur assignait tenaient aux variations qui se trouvent dans les diverses relations du voyage de Drake, et aux différentes manières dont elles ont été interprétées. Grâce aux savantes recherches de Fleurieu, on sait aujourd'hui que ces terres font partie de la côte méridionale de la Terre du Feu, et des îles encore mal connues qui sont situées plus au sud. Ce savant géographe a prouvé aussi que Drake reconnut alors le cap le plus méridional découvert plus tard, et dont la gloire aurait dû lui rester.

Drake fit ensuite route au nord-ouest, puis au nord, et le 20 novembre il attérit à l'île de la Mocha, au sud du Chili, à 38° 30' de latitude, où il avait fixé le rendez-vous de sa flotte. Ne voyant paraître aucun de ses vaisseaux, il continua sa route au nord, le long des côtes du Chili, du Pérou et du Mexique.

La suite de sa course dans le grand Océan n'offre qu'une scène continuelle de victoires et de prospérités. Il prit un si grand nombre de vaisseaux espagnols et si richement chargés, qu'au commencement de l'année suivante, les Anglais étant rassasiés d'or et d'argent, toutes leurs idées se tournèrent à choisir une route sûre pour retourner en Angleterre avec leurs trésors.

Il s'en présentait deux : celle du détroit de Magellan, par laquelle ils étaient venus; et l'au-

tre par le grand Océan, dont l'étendue est effrayante, puis par les Moluques et le cap de Bonne-Espérance. Deux raisons portèrent Drake à rejeter la route du détroit de Magellan. Premièrement les Espagnols, qui avaient eu le temps de rassembler leurs forces sur les côtes du Pérou et du Chili, lui parurent beaucoup plus redoutables à son retour, pour des vaisseaux chargés de richesses, qu'ils n'avaient pu l'être à son arrivée, et pour des aventuriers qui ne cherchaient alors que l'occasion de s'enrichir au prix de leur sang. En second lieu, il se formait une idée terrible de la bouche du détroit, du côté du grand Océan. Il en avait essuyé les pluies, les tempêtes, les rafales; et ses meilleurs pilotes ne se rappelaient pas sans frayeur les écueils qu'ils avaient observés sur cette côte.

On résolut de chercher un passage le long de la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, et, si l'on n'y pouvait parvenir, de prendre la route des îles Moluques et de revenir en Europe par le cap de Bonne-Espérance.

Le 5 juin 1579, à 42° de latitude nord, l'air devint si froid, que, tout l'équipage ayant beaucoup à souffrir, et la peine croissant à mesure qu'on avançait vers le pôle arctique, on prit le parti de retourner à 38°. On découvrit à cette hauteur une terre à laquelle il y avait peu d'apparence que les Espagnols ou d'autres nations de l'Europe eussent jamais abordé. Elle parut basse et unie. Bientôt on aperçut une bonne baie, où l'escadre fut portée par un vent favo-

rable; Drake y fit jeter l'ancre avec confiance à la vue d'un grand nombre de cabanes qui bordaient le rivage.

Les habitans marquèrent moins d'effroi que d'admiration en voyant avancer des masses flottantes qui devaient être pour eux un spectacle fort nouveau. Ils s'approchèrent des premiers Anglais qui descendirent sur le sable; et, loin de les traiter en ennemis, ils leur firent des caresses et des présens. Drake, pour répondre à leur humanité, fit distribuer parmi eux quelques pièces d'étoffes, qu'ils reçurent avec de grandes marques de joie. Les hommes étaient absolument nus; mais leurs femmes avaient les épaules couvertes d'une peau velue de daim ou de quelque autre animal; et, de la ceinture jusqu'aux genoux, elles portaient en forme de tablier une espèce de toile composée d'écorce d'arbre. Leurs maisons, qui étaient fort près de la mer, ressemblaient par la forme à nos colombiers, c'est-à-dire, qu'elles étaient rondes et sans fenêtres, avec une seule porte et une ouverture au sommet, pour servir de passage à la fumée. Leurs lits n'étaient que des rameaux de sapin et d'autres arbres, disposés en cercle autour du foyer, qui formait le centre de chaque cabane.

Pendant tout le séjour que les Anglais firent dans cette baie, ils ne cessèrent pas de recevoir la visite de ces honnêtes sauvages, qui leur apportaient tantôt de fort beaux panaches de plumes, tantôt des sacs remplis de feuilles sè-

ches de tabac. Mais, avant de s'approcher d'une petite colline où le général avait fait dresser des tentes, ils s'arrêtèrent pour discourir entre eux ; ensuite, laissant leurs arcs et leurs flèches dans le même lieu, ils s'avancèrent pour faire leurs présens. La première fois que leurs femmes vinrent avec eux, elles s'arrêtèrent aussi, mais ce fut pour s'égratigner les joues en poussant des lamentations et des cris pitoyables. Drake s'imagina que, prenant les Anglais pour des dieux, c'était une sorte de sacrifice qu'elles voulaient leur faire. Il donna ordre à ses gens de se mettre en prières, pour faire connaître apparemment qu'ils avaient eux-mêmes une divinité puissante à laquelle ils rendaient leurs adorations. Il fit lire publiquement quelques chapitres des saintes écritures. Les sauvages se rendirent fort attentifs. Après cette lecture, ils s'approchèrent modestement des tentes, et Drake fut extrêmement surpris de les voir rendre aux Anglais tout ce qu'ils en avaient reçu.

Il jugea que la nouvelle de son arrivée s'était répandue plus loin; car peu de jours après on les vit paraître en plus grand nombre, et deux d'entre eux, s'étant séparés des autres, lui firent connaître par diverses marques de respect auxquelles il ne put se méprendre qu'ils l'avaient distingué pour le chef de sa troupe. Ils continuèrent leurs signes, par lesquels il crut comprendre aussi qu'ils venaient de la part de quelque personne puissante, ou peut-être de leur roi, et qu'ils lui demandaient un gage de

confiance sur lequel ce prince ou ce seigneur pût hasarder lui-même une visite. Le discours dont ces signes furent accompagnés dura près d'une demi heure. Drake s'efforça de leur faire entendre à son tour qu'il leur voulait toutes sortes de biens. Il leur offrit des présens pour celui qui les avait envoyés. Cette offre, qu'ils acceptèrent de fort bonne grâce, parut leur causer beaucoup de joie. On vit bientôt venir, entre plusieurs sauvages, un homme de fort belle taille et d'un air assez gracieux, qu'on ne put méconnaître pour leur roi. Il marchait gravement, et son cortége poussait autour de lui des cris et des chants. Un officier de bonne mine, qui le précédait de quelques pas, portait une masse ou un sceptre d'où pendaient trois longues chaînes faites d'os ou de corne. Le roi et tous ceux qui environnaient sa personne étaient vêtus de peaux; les autres étaient nus; mais ils avaient le visage peint, les uns de blanc, les autres de noir, et quelques-uns de différentes couleurs. Ils avaient avec eux un fort grand nombre d'enfans; et, sans distinction d'âge, ils portaient tous dans leurs mains quelques présens.

Drake, quoique prévenu en faveur d'une nation si douce, ne voulut pas recevoir sans précaution une troupe dont le nombre l'emportait de beaucoup sur la sienne. Il donna ordre à ses gens de se tenir sous les armes, et de se ranger autour de leurs tentes, dont ils s'était fait comme un petit fort, défendu d'un

bon rempart. Le roi ne parut point effrayé de ces dispositions : il salua tous les Anglais. Celui qui portait son sceptre ayant appelé un autre officier, auquel il dit quelque chose d'une voix basse, celui-ci répéta fort haut ce que l'autre lui disait, et cette sorte de harangue dura fort long-temps. Ensuite le roi s'approcha du fort avec les hommes et les femmes de son cortége, après avoir fait signe au peuple et à tous les enfans de demeurer en arrière. Alors celui qui portait le sceptre entonna un chant, et commença une danse avec une grâce et une mesure qui causèrent de l'admiration aux Anglais. Le roi, son cortége et tout le peuple suivirent cet exemple. Enfin Drake, charmé du spectacle et guéri de ses défiances, leur permit d'entrer en chantant et en dansant dans le fort et dans les tentes.

Après la danse, le roi s'assit et pressa le général, par des signes, de s'asseoir près de lui. D'autres signes, par lesquels il continua de s'expliquer, ne semblèrent d'abord marquer que de l'affection et des offres de service ; mais les Anglais se crurent bientôt obligés de leur donner un sens plus étendu. Le roi, prenant la plus grande des deux couronnes de plumes qui étaient suspendues au sceptre, la mit sur la tête de Drake ; ensuite il lui passa autour du cou les trois chaînes, en recommençant à chanter avec tout son peuple. Il fit cette cérémonie d'un air grave et respectueux, et, par par intervalles, il répétait le nom d'*Hioh*, que

les Anglais prirent pour un terme de déférence ou pour un titre de dignité. Drake ne fit pas difficulté de recevoir le sceptre et la couronne au nom de la reine d'Angleterre, en souhaitant que toutes les richesses du pays fussent transportées quelque jour à Londres pour la gloire et le bonheur de sa patrie.

Le peuple s'écarta aussitôt à quelque distance, et parut se livrer à des exercices de religion. Quelques Anglais, poussés par la curiosité, voulurent être témoins de cette nouvelle scène. Ils virent plusieurs troupes de sauvages qui prenaient le plus jeune d'entre eux, et qui, se mettant en cercle autour de lui, jetaient des cris fort tristes, en s'égratignant le visage et se piquant la peau jusqu'au sang. Drake ne put douter qu'ils ne le prissent pour un dieu, lorsqu'il les vit revenir pour lui montrer leurs égratignures et leurs plaies. Il leur fit donner des emplâtres et des onguens, dont ils admirèrent beaucoup la vertu; et leur folle erreur ne faisant qu'augmenter, ils continuèrent leurs sacrifices de trois en trois jours. Mais les Anglais trouvèrent enfin le moyen de leur faire comprendre que cette extravagance leur déplaisait.

Drake ayant pris possession du pays pour la reine sa maîtresse, lui donna le nom de *Nouvelle-Albion*, non-seulement parce qu'il se crut le premier qui l'eût découvert, mais parce qu'il lui trouva beaucoup de ressemblance avec l'Angleterre par la verdure et la

beauté de ses côtes. Il fit graver sur une lame de cuivre le nom, le portrait et les armes de la reine, son propre nom, l'an et le jour où il était arrivé, et les faveurs qu'il avait reçues de la nation. Cette lame fut clouée sur la face d'un pilier de pierre qu'il fit élever au milieu du fort.

Lorsqu'on eut fait les réparations nécessaires aux vaisseaux, le général observa plus soigneusement le pays, et se fit un amusement de visiter plusieurs habitations des sauvages. Il ne vit presque aucune terre qui ne portât les apparences de quelque mine d'or ou d'argent. Les daims y sont en si grand nombre, qu'on les rencontre par milliers. On trouve de toutes parts une sorte de lapins ou de lièvres. Les sauvages en mangent la chair, qu'ils trouvent de fort bon goût, et font tant de cas de la peau, que la robe de leur roi en était composée.

Le départ de l'escadre le 25 juillet leur causa de vifs regrets. Drake s'était déterminé à prendre sa route par les Moluques, dans la crainte des dangers qu'il prévoyait par le nord. Il rencontra plusieurs îles jusqu'au 14 novembre, qu'il eut la vue de Ternate, où il obtint du roi toutes sortes de faveurs, et la liberté du commerce. De là, passant par les îles de Célèbes et de Java, il arriva le 18 juin 1580 au cap de Bonne-Espérance, sans avoir eu la vue d'aucune terre, et le 22 juillet à Sierra-Léona. Enfin, le 3 novembre de la même année, c'est-à-dire, trois ans moins douze jours après son départ,

il acheva le tour du monde en mouillant heureusement au port de Plymouth.

Le succès de ce voyage et les richesses immenses que Drake rapporta donnèrent lieu à ses ennemis de le traiter de pirate, parce qu'à l'époque de son expédition, l'Angleterre n'était pas en guerre ouverte avec l'Espagne. Les partisans de Drake faisaient, au contraire, son éloge, et prétendaient qu'il avait eu raison de piller les Espagnols dans les pays d'où ils tiraient leurs richesses, leur ravissant par-là les moyens de nuire à l'Angleterre. Élisabeth fixa l'idée que l'on devait avoir. Le 5 avril 1581, elle se rendit à bord du vaisseau de Drake, qui était venu mouiller dans la Tamise, à Deptford, près de Londres ; elle dîna sur ce bâtiment, arma Drake chevalier, et approuva sa conduite. En même temps elle ordonna que l'on conservât ce vaisseau avec soin, afin qu'il fût un monument durable de la gloire de Drake et de celle de son pays. Lorsque ce vaisseau tomba de vétusté, on fit avec les débris un grand fauteuil qui se conserve encore à l'université d'Oxford.

Le passage de Drake par le détroit de Magellan alarma si vivement les Espagnols, que, pour assurer la tranquillité de leurs établissemens, en fermant la seule voie qui les exposait alors à l'invasion des étrangers, ils prirent la résolution d'y bâtir un fort. Pedro de Sarmiento, qui avait donné l'idée du projet, fut chargé de son exécution. Il avait fait, en 1579,

un voyage du Chili au détroit de Magellan, pour reconnaître le pays. En traversant le passage, il vit que la Terre du Feu était coupée d'un grand nombre de canaux qui aboutissaient à la mer; il eut souvent à combattre les naturels du pays, et, enfin parvenu à l'extrémité du côté de l'Océan atlantique, il s'arrêta dans une baie, et prit possession de toute la contrée au nom du roi d'Espagne. Arrivé dans ce royaume, il vint à bout, par de beaux récits de persuader à Philippe II, contre l'avis du duc d'Albe, de bâtir une forteresse dans le détroit. Une flotte de vingt-trois vaisseaux fut donc expédiée en 1581. Dispersée par plusieurs tempêtes successives, il ne parvint au détroit de Magellan que trois vaisseaux. Sarmiento débarqua heureusement quatre cents hommes et trente femmes à la pointe de Possession, où il fit bâtir un fort qu'il appela *Nom de Jésus*, et le munit de provisions de bouche pour huit mois. Un des vaisseaux périt, l'autre fut expédié pour demander des secours en Espagne. Sarmiento se rendit ensuite par terre à un port situé plus au sud, où il bâtit une ville qu'il nomma *Philippeville*. Mais la rigueur de l'hiver qui commençait l'empêcha d'achever l'ouvrage. Cependant il munit la place d'une bonne artillerie. Ensuite il s'embarqua pour aller au Brésil avec vingt-cinq matelots chercher des renforts; mais il eut le malheur d'être pris dans sa route par le fameux Walter Raleigh, qui le conduisit en Angleterre.

Thomas Cavendish, encouragé par la réputation de Drake, partit de Plymouth le 22 juillet 1586, avec trois vaisseaux qui le firent arriver le 17 décembre au port Désiré, sur la côte des Patagons.

Le 6 janvier 1587, il entra dans le détroit. Le 7, il prit sur le rivage un misérable Espagnol, nommé Hernando, qui restait seul des quatre cents hommes de la même nation laissés en ce lieu par Sarmiento pour y fonder une colonie; le reste était mort de faim et de misère. Il arriva le 10 à Philippeville, dont les murs subsistaient encore.

Les Espagnols avaient pris soin d'enterrer leur artillerie, et l'on n'en voyait plus que les affûts. Cavendish fit déterrer et transporter à bord toutes les pièces. Philippeville était située sans contredit dans l'endroit le plus avantageux du détroit pour le bois et l'eau; elle avait une église. On y voyait un gibet auquel un criminel était encore attaché. Il paraissait que les Espagnols y avaient été long-temps réduits à ne vivre que de moules. Cavendish n'y trouva pas d'autres vivres, à l'exception de quelques daims, qui descendaient des montagnes pour se rafraîchir au bord de la rivière. Ces Espagnols s'étaient flattés de se rendre les seuls maîtres du détroit; mais pendant plus de deux ans qu'ils occupèrent leur ville, ils n'y virent rien croître ni rien prospérer. D'un autre côté ils furent souvent attaqués par les Indiens, jusqu'à ce qu'ayant consommé toutes les pro-

visions, ils moururent presque tous de faim dans leurs maisons, où les Anglais trouvèrent leurs cadavres tout vêtus. L'air en était encore infecté. Vingt-quatre de ces malheureux et deux femmes, qui étaient demeurés vivans, avaient pris le parti d'ensevelir dans la terre leurs meubles et tout ce qu'ils n'avaient pas eu la force d'emporter, pour abandonner cette funeste demeure, et se mettre en chemin le long du rivage, dans l'espoir d'y trouver de quoi soutenir leur misérable vie. Ils n'avaient pris que leurs arquebuses et quelques ustensiles; mais, à l'exception de quelques oiseaux de mer qu'ils avaient tués par intervalles, ils n'avaient vécu, pendant l'espace d'un an, que de racines et de feuilles. Enfin ils résolurent de prendre leur route vers le Rio de la Plata, ainsi qu'Hernando le dit aux Anglais; mais l'on ne sait ce qu'ils devinrent.

Cavendish changea le nom de leur malheureuse colonie en celui de *Port de Famine*, qu'il a conservé depuis. Le 14 il parvint à la pointe la plus méridionale de l'Amérique, et la nomma *cap Froward.* Il donna aussi le nom de *baie d'Élisabeth* à une baie sablonneuse qui est à vingt lieues au nord-ouest de ce cap. Deux lieues plus loin, il trouva une rivière d'eau douce, et quantité de sauvages très-farouches qui mangeaient de la viande toute crue, et qui lui parurent anthropophages. Il pensa que c'étaient eux qui avaient détruit la colonie de Philippeville; car on trouva chez

eux des couteaux, des lames d'épées rompues, et d'autres ferremens dont ils avaient garni la pointe de leurs flèches. Ils firent tout ce qu'ils purent pour attirer les Anglais à eux, et pour les faire entrer plus avant dans la rivière; mais Cavendish, devinant leur dessein, donna ordre de leur tirer un coup de canon qui en tua plusieurs. Il se trouva dans le grand Océan le 24 février.

Le reste de son voyage ne contient que diverses expéditions sur les côtes du Chili, du Pérou et de la Nouvelle-Espagne, avec sa route aux Philippines, et son retour en Angleterre par le cap de Bonne-Espérance. Il rentra chargé de richesses dans le port de Plymouth, le 9 septembre 1588.

Cavendish se trouva si bien de sa première expédition, qu'il équipa une flotte de cinq vaisseaux pour en entreprendre une seconde. Elle mit à la voile de Plymouth le 6 août 1591. Ses vaisseaux, dispersés par la tempête sur la côte des Patagons, se rassemblèrent le 18 mars 1592 dans le port Désiré, à l'exception d'un, qui reprit la route de l'Angleterre. On éprouva un froid excessif dans le détroit de Magellan; en effet, c'était l'hiver dans ces latitudes australes. On parvint jusqu'à quatre lieues du détroit, du côté du grand Océan; là, des tempêtes violentes chassèrent les vaisseaux dans un goulet très-resserré, où ils furent retenus un mois, souffrant extrêmement de la disette des vivres. Le dégoût s'empara des équipages; ils voulu-

rent aller relâcher au Brésil. L'amiral, malgré sa répugnance, fut obligé d'y consentir. On abandonna inhumainement sur la côte, près le cap Froward, les malades de l'équipage. Rentrée dans l'Océan atlantique, des coups de vent terribles accueillirent la flotte. Davis, le même qui avait découvert, le long du Groënland, le détroit auquel on a donné son nom, commandait en second sous Cavendish. Il saisit cette occasion pour le quitter. Il découvrit sur sa route une terre qui fut plus tard vue par Hawkins; et, après des fatigues sans nombre, il arriva, en juin 1593, à Berhaven en Irlande. Cavendish s'était engagé deux fois dans le détroit, et toujours les vents l'avaient repoussé; le dépit et le chagrin s'emparèrent de lui; il mourut en mer le 11 juillet 1593, après avoir écrit une relation de ses désastres; elle est datée de 8° de latitude nord. La flotte, qui avait été maltraitée par les Portugais sur la côte du Brésil, arriva en Irlande en très-mauvais état.

L'entreprise de Jean Chiley n'avait pas été plus heureuse. Encouragé par le succès du premier voyage de Cavendish, il partit de Plymouth le 5 août 1589, avec trois vaisseaux et deux pinasses. Un seul arriva au port Désiré, où il attendit vainement les autres. Il entra dans le détroit le 1er. janvier 1590 : un coup de vent lui enleva sa chaloupe et les hommes qui la montaient; débarqué au port Famine, les sauvages lui tuèrent sept hommes. Il s'a-

vança ensuite plusieurs fois à dix lieues au delà du cap Froward ; mais il fut toujours repoussé par les vents et les courans. Ayant perdu trois ancres et trente-huit hommes, et voyant les autres très-disposés à la révolte, il rentra le 14 février dans l'Océan atlantique, et mourut de chagrin. Le bâtiment, dont l'équipage était réduit à six hommes, fit naufrage près de Cherbourg.

Richard Hawkins, fils d'un célèbre marin, avait aussi été tenté par les succès de Drake et de Cavendish. Il fit voile de Plymouth le 8 avril 1593, avec trois bâtimens, et entra avec un seul dans le détroit de Magellan, le 10 février 1594. Le 2 de ce mois, il avait découvert par 51 degrés sud une terre à laquelle il donna le nom de *Hawkins's maiden land* (Terre de la vierge de Hawkins), en l'honneur de la reine Élisabeth. C'est une des îles Falkloud ou Malouines, déjà vue par Davis; mais Hawkins ne le pouvait pas savoir. Il éprouva de rudes tempêtes dans le détroit, et ne parvint qu'avec beaucoup de peine dans le grand Océan. Son séjour dans le détroit lui fournit l'occasion d'y faire plusieurs observations utiles. Il dit entre autres qu'il conseille à ceux qui ont bonne provision d'eau et de bois, s'ils ont le vent favorable, de tenir la haute mer, sans passer par le détroit, tout le terrain au sud n'étant qu'un amas d'îles autour desquelles il se persuade qu'on peut tourner sans aller d'une mer à l'autre. On voit qu'il avait

deviné ce que d'autres ont découvert par la suite.

Arrivé dans le grand Océan, Hawkins ne voulait commencer à se montrer le long de la côte, et à faire des prises sur les Espagnols, qu'après être parvenu dans les environs de Lima; son équipage le força de s'en rapprocher dès qu'ils furent devant le Chili. Il prit un assez grand nombre de bâtimens espagnols, et navigua ainsi jusqu'à l'île de Puna, près de la ligne. Le vice-roi du Pérou envoya contre lui une flotte de six vaisseaux qui le rencontrèrent dans les environs d'Atacama, où il était redescendu en rangeant la côte. Grièvement blessé, et forcé de céder au nombre, il fut pris le 22 juin 1594, et ne revint en Angleterre qu'après plusieurs années de captivité.

Les malheurs éprouvés dans ces dernières expéditions dégoûtèrent pour long-temps les Anglais des entreprises dans le grand Océan. Aucune de celles qu'ils avaient tentées n'avait eu, comme on l'a vu, les découvertes pour objet. Ce ne fut que bien plus tard qu'ils se proposèrent ce noble but.

CHAPITRE IV.

Second voyage de Mendaña.

Malgré les sollicitations de Mendaña, plusieurs années s'écoulèrent avant que le gouvernement du Pérou s'occupât du projet de former un établissement aux îles de Salomon, découvertes en 1568. Ce ne fut qu'en 1595 que cette idée reprit faveur. Don Garcias de Mendoça, marquis de Ganète, était alors vice-roi du Pérou. Il reçut ordre du cabinet de Madrid de faire équiper une flotte de quatre vaisseaux, et d'en donner le commandement à Mendaña. Doña Isabel de Barretos, épouse du général, et ses trois beaux-frères, l'accompagnèrent dans cette expédition. Pedro Fernandez Quiros fut nommé premier pilote de la flotte, composée de quatre vaisseaux : la capitane, nommée *le San-Hieronimo*, l'amirante *la Santa-Isabel*, la flûte *le San-Felipe*, et la frégate *la Santa-Catalina*. On se proposait d'établir une colonie dans l'île San-Christoval, où l'on serait placé avantageusement pour pousser les recherches dans l'hémisphère méridional, et découvrir enfin ce continent austral, l'objet de tous les vœux, le but de toutes les entreprises, parce que l'on fondait les plus brillantes espérances sur sa richesse. On embarqua trois cent

soixante-huit hommes, la plupart mariés; deux cent huit étaient en état de porter les armes.

La flotte de Mendaña fit voile du Callao le 11 avril 1595. Elle compléta ses équipages à Chereppe, et ses provisions à Payta, quitta ce dernier port le 16 de juin, et fit route à l'ouest.

Le 21 de juillet, étant à mille lieues des côtes du Pérou, l'observation donna 10° 50′ sud. Le soir, on eut la vue d'une île à dix lieues de distance dans le nord-ouest; on se crut déjà au terme des recherches; on chanta le *te Deum*.

Le lendemain on s'approcha de la terre et d'un port voisin d'une montagne. On se vit à l'instant environné de soixante-dix pirogues, montées par à peu près quatre cents Indiens presque blancs, bien faits, de belle taille et absolument nus. Ils montraient du doigt leur île et leur port; ils parlaient fort haut, et répétaient souvent Atalout et Analout. Arrivés aux navires, ils offraient des cocos, une espèce de noix, un certain mets particulier ressemblant à de la pâte enveloppée dans des feuilles, de bonnes bananes et de l'eau. On en atteignit un, et on le tira par la main dans le vaisseau. Les autres, excités par ses témoignages de reconnaissance des bons traitemens qu'on lui faisait, entrèrent au nombre de plus de quarante : on leur fit des présens; mais ils finirent par devenir d'autant plus incommodes, qu'ils pillaient tout ce qu'ils trouvaient sous leur main. On leur fit signe de se retirer; ils refusèrent. On tira une pièce d'artillerie, ils sau-

tèrent tous dans la mer, et regagnèrent à la nage leurs canots. Un seul se tenait ferme au pied d'une table, sans qu'il fût possible de lui faire lâcher prise, jusqu'à ce qu'un solat le blessât à la main de la pointe de son épée. Les autres, auxquels il montrà sa blessure, le prirent dans leurs canots. Ce fut le signal de la bataille. Les Indiens commencèrent par attacher une corde au mât de beaupré du vaisseau pour le tirer à terre; leurs efforts furent inutiles. L'un d'eux, qui portait un parasol de palmier, les rangea en bataille: un autre vieillard, remarquable par la longueur de sa barbe, menaçait les Espagnols du geste et des yeux. Tous s'animaient au combat. Quelques-uns agitaient des bâtons en guise de lances, faisant mine de vouloir les darder. D'autres lançaient des pierres avec leurs frondes: un soldat fut blessé. On fut obligé de faire feu. Le vieillard fut tué avec neuf autres insulaires, quelques-uns furent blessés, les hostilités cessèrent. Trois d'entre eux vinrent demander la paix; ils paraissaient désirer qu'on mouillât dans leur port; on ne le voulut pas; ils se retirèrent en laissant quelques cocos.

Cette île fût nommée *la Madalena*. Elle parut avoir dix lieues de tour; elle est extrêmement peuplée, belle, haute et montueuse du côté de la mer. Le port est à la côte du sud. Mendaña, qui ne la reconnaissait pas, assura son équipage que ce n'était pas celle qu'ils cherchaient.

A peu de distance de cette île, on en vit

trois autres. La première, au nord-ouest, fut nommée *San-Pedro;* on n'en approcha point; elle est bien boisée et peu élevée; la seconde, au nord-ouest de celle-ci, reçut le nom de *la Dominica*. Son aspect est charmant; elle est entrecoupée de belles plaines, et de hauteurs également chargées d'arbres. La troisième île, au sud de la Dominica, fut nommée *Santa-Cristina*. Le canal qui les sépare est profond et libre d'écueils.

Santa-Cristina est bien peuplée. Le port au sud de l'île reçut le nom de *Madre de Dios;* il est à l'abri de tous les vents. On trouve sur cette île d'excellente eau douce, des poules, des cochons, et plusieurs sortes de fruits délicieux. Les historiens espagnols en décrivent plusieurs, entre autres un qui doit être le fruit de l'arbre à pain. Le climat parut très-sain, les Espagnols n'y éprouvèrent ni serein ni rosée du matin : il tomba quelques grains de pluie qui ne furent pas forts. L'air y est si sec, dit l'historien espagnol, que les linges mouillés qu'on laissait sur la terre durant la nuit se trouvaient secs le lendemain matin, sans qu'on eût pris la précaution de les étendre.

Mendaña avait rangé la Dominica, se proposant de mouiller dans la première baie qui se présenterait. Plusieurs insulaires se détachèrent du rivage pour reconnaître les Espagnols. Ils étaient généralement de couleur bronzée. Un vieillard, d'un extérieur imposant, portait d'une main un rameau vert, et de l'autre un

morceau d'étoffe blanche. Ils criaient de toutes leurs forces, comme pour faire approcher les vaisseaux du village, que ce vieillard montrait avec son grand chapeau. Le commandant l'aurait bien voulu; mais la houle brisait avec trop de force pour débarquer commodément; d'ailleurs le port était à l'est, et il eût été difficile d'en sortir, parce que le vent qui soufflait constamment de ce côté était très-frais. La frégate rapporta qu'un Indien qui était venu à bord avait montré une force extraordinaire, en soulevant un veau par les oreilles. En même temps quatre insulaires de bonne mine montèrent sur la capitane. Après y être restés quelques instans, l'un d'eux se saisit d'une petite chienne, et, poussant un cri, tous les quatre sautèrent à la mer, et nagèrent avec l'animal pour gagner leurs pirogues.

Le lendemain, 25 juillet, Mendaña fit sa descente sur l'île Sainte-Christine, en bon ordre et au son du tambour. Il marcha ainsi jusqu'à un village, où, voyant les Indiens paisibles, il fit halte et les appela. Ils étaient à peu près trois cents qui tournaient autour de sa troupe. Pour que leur nombre n'incommodât pas les Espagnols, Mendaña fit tracer une ligne à terre, en indiquant aux insulaires de ne pas la passer. Ceux-ci comprirent les signes; ils apportèrent de l'eau et divers fruits. Les femmes sortirent de leurs maisons, et vinrent familièrement s'asseoir avec les étrangers. Elles étaient fort belles, et ne paraissaient pas farouches.

Le mestre de camp Manrique, montrant aux Indiens des pièces à eau, leur fit signe de les remplir; ils répondirent par d'autres signes aux Espagnols de se charger eux-mêmes de ce travail; puis ils prirent quatre de ces barriques et les emportèrent en s'enfuyant, ce qui obligea de tirer sur eux.

Le 28 Mendaña vint à terre avec sa femme pour entendre la messe. Un grand nombre d'Indiens y assistèrent paisiblement à genoux, gardant le plus profond silence, et imitant tous les mouvemens des Espagnols. Une très-jolie Indienne s'assit auprès de dona Isabel; la chevelure blonde de cette dame fixait particulièrement ses regards : elle lui fit signe d'en couper une boucle et de la lui donner; mais voyant qu'Isabel avait l'air de la craindre et se reculait, elle se retira pour ne pas lui déplaire.

Mendaña visita les environs du port, examina les productions du pays, fit bêcher un terrain où l'on sema du maïs devant les insulaires; et après s'être entretenu familièrement avec eux, il revint à bord, laissant à terre Manrique avec un détachement.

Il avait à peine quitté le rivage, que les soldats espagnols, par leur conduite imprudente, irritèrent les insulaires. Ceux-ci, indignés de l'insolence de ces étrangers qu'ils avaient reçus avec tant d'amitié, firent pleuvoir sur eux une grêle de traits et de pierres; il n'y eut pourtant qu'un soldat de blessé à la jambe. Après

cet acte d'hostilité, ils abandonnèrent le village et se retirèrent dans les bois avec leurs femmes et leurs enfans. Poursuivis par les Espagnols qui tiraient sur eux, ils se réfugièrent sur les montagnes et s'y fortifièrent.

Les Indiens, retranchés sur trois hauteurs, semblaient se donner des signaux le matin et le soir, en poussant de grands cris dont le bruit retentissait dans les vallées. Ils lançaient continuellement des pierres et des traits, et paraissaient méditer une attaque; mais Manrique prit toutes les précautions que la prudence exigeait pour n'être pas surpris. Il plaça des corps-de-garde avancés pour éclairer les mouvemens des Indiens, et protégea par un fort détachement les marins qui remplissaient les barriques, et les femmes de l'équipage qui se divertissaient sur le bord de la mer.

Les Indiens, convaincus de la faiblesse de leurs armes contre des ennemis si redoutables, demandèrent la paix. Plusieurs se présentèrent sans armes devant les Espagnols, et leur offrirent des bananes et d'autres fruits. Ils parurent demander avec instance qu'on leur permît de retourner dans leurs maisons, ce qui leur fut accordé. Dès ce moment, ils apportèrent au quartier des Espagnols toutes sortes de provisions, et cherchèrent à se concilier leur bienveillance.

L'un d'eux se lia d'une si étroite amitié avec l'aumônier, qu'ils se donnaient réciproquement le nom de camarade. Le prêtre enseignait

à son nouvel ami à faire le signe de la croix, et à prononcer *Jésus-Marie*. La bonne intelligence s'était tellement rétablie entre les deux peuples, que chaque Espagnol avait son ami particulier. Ils se promenaient familièrement ensemble, et ne se séparaient qu'en se serrant la main et se nommant *amigos;* enfin, tous les insulaires virent avec chagrin les préparatifs de départ des Espagnols.

Cette île est haute dans le milieu; les naturels ont le teint beaucoup plus foncé que ceux de la Madalena; d'ailleurs ils leur ressemblent en tout, et parlent la même langue. Les femmes ont le teint plus clair que les hommes, le visage joli, les mains petites et bien faites, la taille bien prise. Elles sont vêtues, de la poitrine en bas, d'un tissu fin d'écorce de palmier. L'air de santé de tous ces insulaires ne permettait pas de douter de la douceur et de la salubrité de leur climat.

Leur village est disposé sur deux lignes; un pavé règne le long des maisons; le reste forme une place bordée d'arbres touffus. Les maisons paraissent communes à plusieurs familles, si l'on en juge du moins par le grand nombre de places pour coucher marquées dans chacune. Ces maisons sont élevées au-dessus du sol; elles ont des toits pointus comme celles d'Europe; les portes sont basses, et les fenêtres percées vis-à-vis dans le mur opposé.

A quelque distance de ce village, les Espagnols virent une enceinte de palissade ouverte

à l'ouest, et disposée autour d'une maison dont la porte était tournée au nord; ils y trouvèrent des figures de bois grossièrement sculptées, devant lesquelles étaient posées des offrandes. Les Espagnols prirent un cochon, et se disposaient à enlever le reste des provisions, lorsque les Indiens les arrêtèrent en leur faisant signe de n'y pas toucher, parce que c'étaient les mets des dieux qu'il fallait respecter.

Leurs pirogues sont creusées avec beaucoup de soin dans un seul tronc d'arbre, et recouvertes de planches liées au corps du bâtiment par des cordes d'écorce de cocotier. Quelques-unes contiennent jusqu'à trente ou quarante rameurs. Ils les façonnent avec des outils faits des arêtes de gros poissons et de coquillages aiguisés sur de gros cailloux.

Les Indiens, voyant un nègre avec les Espagnols, montrèrent le sud, faisant entendre qu'il s'y trouvait des pays habités par des hommes de cette couleur; qu'ils allaient quelquefois les combattre dans leurs grandes pirogues, et que ces nègres se servaient de flèches. Mais la difficulté de se comprendre réciproquement s'opposait à ce qu'on pût prendre des renseignemens bien positifs.

Mendaña prit possession de l'archipel au nom du roi d'Espagne, le nomma *las Marquesas de Mendoça*, en l'honneur du vice-roi du Pérou, et fit élever sur le rivage quatre croix, sur l'une desquelles on grava l'année du voyage et le jour de prise de possession.

L'escadre ravitaillée quitta Santa-Cristina le 5 août, et continua de faire route dans l'ouest. Le quatrième jour après le départ, le général annonça aux équipages que ce jour même ils verraient les terres qu'ils cherchaient.

On ne conçoit pas son calcul : il supposait que les îles de Salomon étaient éloignées de quinze cents lieues de la côte du Pérou; il estimait n'en avoir parcouru que mille quand il attérit aux Marquesas; or, comment pouvait-il espérer de faire cinq cents lieues dans quatre jours? L'historien espagnol ajoute que l'équipage, voyant pendant plusieurs jours que la prédiction du général ne se réalisait pas, en fut déconcerté, d'autant plus que l'eau commençait à manquer; mais on avait fait de l'eau à Santa-Cristina, ce qui peut faire supposer que l'article est déplacé dans l'historien espagnol, et que son véritable lieu ne doit être qu'après la rencontre dont on va parler.

On avait déjà parcouru quatre cents lieues depuis Santa-Cristina, lorsque, le 20 août, l'on découvrit quatre petites îles basses où l'on apercevait des plages de sable, et qui étaient couvertes de cocotiers très-hauts et d'autres arbres. Ces quatre îles sont disposées en carré, et occupent un espace d'environ huit lieues de circuit. Un banc de sable, qui les enveloppe depuis le sud-ouest par le nord jusqu'à l'est, en défend l'accès dans cette partie, et on distingue une roche élevée sur la pointe du récif qui porte dans le sud-ouest. On fit quelques

tentatives pour trouver un mouillage; mais bientôt on abandonna le projet d'aborder à ces îles, et on les quitta sans avoir pu connaître si elles étaient habitées. On les nomma îles de San-Bernardo, le saint du jour où s'en était faite la découverte.

Ces îles ont été reconnues en 1765 par Byron, qui les nomma *îles du Danger*.

Le vent avait soufflé jusqu'alors de l'est ou de l'est-sud-est; il passa au sud-est, et y resta jusqu'à la fin du voyage; on ne cessait pas de voir de gros nuages épais, et diversement coloriés, ce qui faisait croire qu'on était dans le voisinage de quelque terre. On continua de courir à l'ouest; et, en conformité des ordres de Mendaña qui avait prescrit de ne pas descendre jusqu'à 12° de latitude, et de ne pas s'élever jusqu'à 8°, on se maintenait, autant qu'on le pouvait, entre le dixième et le onzième parallèle.

Le mardi 29 août, étant à 10° 40′ sud, et à quinze cent trente-cinq lieues des côtes du Pérou, l'on eut connaissance d'une petite île basse, ronde, couverte d'arbres, d'une lieue de circuit, et entourée d'un récif qui en cernait les approches; elle fut nommée *la Solitaria* (la Solitaire).

Le général ordonna à la frégate et à la flûte de ranger le récif, et de passer en dedans, s'il se présentait quelque coupure, afin de faire sur cette île de l'eau et du bois dont l'amirante avait le plus grand besoin. Ces vaisseaux lais-

sèrent tomber l'ancre par dix brasses d'eau, et firent à la capitane le signal de s'éloigner, parce que le fond, semé de brisans que la limpidité de l'eau laissait apercevoir, était si inégal, que de cent brasses il s'élevait tout à coup à dix, sans pouvoir montrer de sonde l'instant d'après. Les vaisseaux engagés dans ces écueils coururent le plus grand danger; on se hâta de regagner le large.

L'impatience commençait à s'emparer des esprits, et déjà les murmures éclataient parmi les équipages de la flotte. Le 7 septembre, le ciel était extrêmement couvert; en conséquence, Quiros fit précéder les vaisseaux par la flûte et par la frégate, avec ordre de se tenir toujours en vue l'une de l'autre, et à celle de la capitane, afin d'avertir des terres ou des basses qu'elles pourraient découvrir; mais la crainte du danger l'emporta sur le devoir; dès que la nuit fut fermée, la flûte et la frégate restèrent en arrière. La capitane avança avec toutes les précautions que demandait l'obscurité d'une telle nuit. A neuf heures, on apercevait l'amirante; à onze heures, un nuage épais couvrit l'horizon à bas-bord du bâtiment. On doutait si l'on voyait la terre ou un nuage; mais à l'instant même le nuage creva, et il survint un violent grain de pluie et de vent. Ce grain passé, l'on découvrit clairement la terre; la capitane n'en était pas éloignée de plus d'une lieue. Cette nouvelle causa une joie générale; chacun s'empressait de regarder cette terre si

long-temps attendue. La capitane mit en travers et fit des signaux aux autres vaisseaux. La flûte et la frégate répondirent seules. Au jour, on ne vit plus l'amirante, et depuis l'on n'eut plus de nouvelles de ce vaisseau.

La terre que l'on avait découverte parut fort étendue; on s'assura par la suite que c'était une grande île qui peut avoir quatre-vingt-dix ou cent lieues de circuit; elle était couverte d'arbres jusque sur la cime des plus hautes montagnes. Les bois sont si épais, que l'on ne découvre le sol que dans les endroits défrichés par les Indiens pour leurs plantations. On mouilla dans un port de la côte nord.

Au nord de cette île, à huit lieues de distance, on en vit une autre remarquable par un volcan qui vomit continuellement des flammes. Dans le nord-est de l'île du volcan, à sept ou huit lieues de distance, sont plusieurs petites îles habitées, entourées d'un récif. On reconnut aussi plusieurs autres grandes îles autour de l'île principale, et dans le sud-est d'autres moins grandes; les unes et les autres habitées.

L'île du volcan est absolument aride; ses côtes escarpées n'offrent ni port, ni lieu propre au débarquement. Peu de jours après que l'on eut mouillé dans le port de la grande île, le sommet du volcan sauta en l'air avec une violente explosion. Le bruit de cette éruption fut entendu jusqu'au port, et la commotion se fit sentir jusqu'aux vaisseaux qui étaient à dix lieues de distance.

L'île principale reçut le nom de *Santa-Cruz*. Le général envoya la frégate pour reconnaître le volcan et chercher l'amirante. Cette recherche et deux autres qui eurent lieu ensuite furent infructueuses. Comme les vaisseaux s'approchaient de la terre, on vit arriver une petite pirogue à la voile, qui fut bientôt suivie de cinquante autres. Les Indiens poussaient de grands cris, et semblaient, par leurs signes, appeler les gens des vaisseaux, qui leur répondirent par d'autres signes pour les inviter à s'approcher; mais en même temps ils se tenaient sur leurs gardes.

Lorsque les pirogues furent à portée, on reconnut que ces insulaires étaient aussi noirs que les nègres d'Afrique; tous avaient des cheveux crépus, qu'ils teignent en blanc, en jaune, en rouge, et en d'autres couleurs. Ils se rasent le devant de la tête, et se rougissent les dents. Ils étaient nus, à l'exception des parties naturelles, qu'ils couvrent d'une étoffe très-fine. La plupart avaient sur le visage et sur le corps des figures diversement dessinées, et des raies de différentes couleurs, mêlées d'un noir luisant, et imprimées sur la peau en traits ineffaçables. Ils portent des colliers, des bracelets, des ceintures faites avec des dents de poissons, de la nacre de perle et des coquillages, et même de petits grains d'or ou de bois noir. Leurs pirogues sont de deux espèces; les unes, qui ne sont que des troncs d'arbres creusés, servent pour la navigation le long des côtes; d'autres,

plus grandes et accouplées, sont employées dans les trajets d'une île à l'autre et pour faire la guerre. Ils ont pour armes des arcs, des flèches, des sabres d'un bois très-dur et très-pesant, des lances et des frondes. Leurs flèches sont empennées et faites de roseau, armées d'une longue pointe d'os ou de bois durci au feu. Ces pointes, toujours très-aigues, sont quelquefois carrées et garnies sur les angles de petites pointes couchées en arrière pour rendre la blessure plus dangereuse. Ces sauvages avaient en bandoulière des havresacs de feuilles de palmier fort bien travaillés, et remplis d'une espèce de biscuit fait d'une racine dont ils se nourrissent.

Mendaña, en les voyant, crut reconnaître les habitans des îles Salomon, et pensa qu'il avait enfin retrouvé cet archipel; mais, en leur adressant la parole dans la langue qu'il avait apprise dans son premier voyage, il ne put ni les comprendre ni s'en faire entendre. Les insulaires considéraient les vaisseaux d'un air de surprise. On ne put les engager à monter à bord. Les pirogues, après avoir tourné quelque temps autour des vaisseaux, se réunirent pour tenir conseil. Le résultat de cette conférence fut de se préparer au combat. Un vieillard, qui semblait être leur chef, les animait de la voix et du geste. A l'instant on les vit saisir leurs arcs et leurs flèches; le vieillard était l'âme de tous leurs mouvemens; ses ordres passaient rapidement à toutes les pirogues.

Ils furent quelque temps irrésolus; mais tout à coup, poussant un grand cri, ils firent voler sur les vaisseaux une nuée de flèches qui ne blessèrent personne. Les Espagnols étaient prêts à tirer; ils firent feu. A cette première décharge, un Indien tomba raide mort, plusieurs furent blessés, et les autres, jetant leurs armes, saisirent leurs pagaies, et ramèrent vers le rivage avec précipitation et dans le plus grand désordre.

Les vaisseaux laissèrent tomber l'ancre à l'entrée d'une baie où quelques rochers leur procuraient une espèce d'abri; le fond était de mauvaise tenue; la capitane chassa sur ses ancres et faillit à se briser sur les écueils. Grâce à la présence d'esprit et à l'activité de Mendaña, elle échappa au danger. Le lendemain, au point du jour, il s'embarqua sur la flotte et trouva un petit port à l'abri du vent de sud-est. Les Espagnols, ayant voulu descendre à terre, furent si mal reçus par les habitans, qu'après les avoir dispersés ils se rembarquèrent. On tint la mer toute la nuit. Le jour suivant Mendaña trouva un meilleur port à l'abri de tous les vents. Il y mouilla près d'une bourgade où toute la nuit on entendit les divertissemens des Indiens qui dansaient au son du tambour et de quelques autres instrumens.

Les Indiens accoururent pour voir le vaisseau; la plupart avaient la tête et les narines parées de fleurs rouges. Quelques-uns se laissèrent persuader de monter à bord de la ca-

pitane, laissant leurs armes dans leurs pirogues. De ce nombre était un homme de bonne mine, maigre, les cheveux blancs, âgé d'environ soixante ans, coiffé de plumes bleues, rouges et jaunes, et armé d'un arc à pointes d'os. Deux personnes qui paraissaient supérieures aux autres se tenaient à ses côtés. On vit bien à sa parure et au respect que lui marquaient les Indiens que c'était un de leurs principaux chefs.

Le général l'accueillit affectueusement; il le prit par la main et lui fit entendre qu'il était le commandant de la petite flotte. L'Indien dit qu'il se nommait Malopé; et moi Mendaña, répondit le général. A l'instant l'Indien lui fit entendre qu'il fallait faire un échange de noms; qu'il porterait désormais celui de Mendaña, si le général voulait accepter celui de Malopé. L'échange parut combler de joie ce bon vieillard. Il dit aussi qu'il s'appelait Tauriqué, ce que l'on prit pour un titre équivalent à celui de chef ou de cacique. Mendaña lui fit présent de quelques bagatelles qu'il reçut avec beaucoup de reconnaissance. Les soldats distribuèrent aussi divers colifichets aux Indiens, qui pendirent à leur cou tout ce qu'on leur donnait.

Les Indiens venaient sans cesse à bord des vaisseaux espagnols; ils leur apportaient des vivres; mais cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée. Le cinquième jour, Malopé, qui faisait de fréquentes visites au général pour

lequel il paraissait avoir une affection particulière, arriva, et fut bientôt suivi de cinquante canots, au fond desquels les historiens espagnols prétendent que les Indiens avaient caché des armes. Malopé, voyant un soldat prendre son fusil, sortit brusquement de la capitane, se rembarqua dans sa pirogue, malgré les efforts qu'on fit pour le retenir, et gagna précipitamment le rivage, où les siens le reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Le reste du jour, on vit les pirogues aller et venir avec une vitesse incroyable d'un rivage à l'autre; les Indiens enlevaient leurs effets des maisons voisines du port. Toute la nuit ils entretinrent des feux allumés de l'autre côté de la baie. Ces apparences n'annonçaient pas des dispositions pacifiques. On ne demeura pas long-temps dans l'incertitude. Le matin, la chaloupe de la flûte étant allée à l'aiguade, tomba dans une embuscade d'Indiens qui poursuivirent les Espagnols à coups de flèches jusqu'à leurs embarcations; mais le feu des vaisseaux les contraignit de se retirer.

Pour tirer vengeance de cette perfidie, le général envoya Manrique à la tête de trente hommes, avec ordre de mettre tout à feu et à sang. Les Indiens firent bonne contenance, et ne prirent la fuite qu'après avoir perdu cinq hommes. Les Espagnols coupèrent plusieurs cocotiers, brûlèrent des maisons, détruisirent des canots, et se rembarquèrent sans qu'on leur eût tué personne. Dans une autre des-

cente, les Indiens, surpris dans un village voisin, auquel on mit le feu, se défendirent vaillamment; plusieurs restèrent sur la place. Les Espagnols revinrent de cette expédition avec deux soldats blessés.

Le village appartenait à Malopé, qui vint le soir à bord de la capitane, et se plaignit amèrement au général d'être traité en ennemi, faisant entendre que les Indiens de l'autre côté de la baie avaient commis les premières hostilités, et qu'il était prêt à se joindre aux Espagnols pour punir les agresseurs. Le général tâcha de lui donner quelque satisfaction, et lui fit de nouvelles protestations d'amitié.

Le 21 septembre, la flotte était sous voile pour aller dans un port plus grand et plus commode, situé une demi-lieue plus loin dans la même baie, lorsque la frégate envoyée peu de jours auparavant à la reconnaissance de la côte, que l'on n'avait pas encore visitée, revint annoncer qu'elle avait trouvé une nouvelle baie, mais qu'elle n'avait pas découvert la moindre trace de l'amirante. On prit la route de cette nouvelle baie. Pendant la nuit, les Indiens ne cessèrent pas de pousser des cris. Au point du jour, on les vit s'avancer sur le rivage au nombre de plus de cinq cents. Arrivés à l'endroit le plus proche des vaisseaux, ils tirèrent des flèches; mais voyant qu'ils étaient trop éloignés des Espagnols pour les atteindre, ils se jetèrent à la nage, se saisirent des bouées, et s'efforcèrent de traîner les bâtimens à terre.

Lorenço Barreto, capitaine de la frégate, se mit dans une chaloupe avec quinze soldats, et alla contre les insulaires. Une partie de sa troupe couvrait l'autre avec des boucliers; malgré cette précaution, deux Espagnols furent percés de flèches. Les insulaires, voyant trois des leurs étendus par terre, prirent la fuite en enlevant leurs morts.

Le 23, Manrique proposa de nettoyer un terrain élevé qui se trouvait dans le voisinage d'une belle source, pour y jeter les fondemens de la colonie que l'on voulait établir. Le choix du terrain ne fut pas approuvé de beaucoup de soldats, surtout de ceux qui étaient mariés. Ils représentèrent au général que le lieu était malsain, et qu'il valait mieux s'établir dans un village des Indiens où l'on trouverait les maisons toutes bâties et plus saines, puisqu'elles avaient déjà été habitées. A leur prière, Mendãñá descendit à terre. On délibéra sur le choix du terrain. Le plus grand nombre des soldats étaient de l'avis de Manrique, et avaient déjà commencé le travail. Le dessein de Mendaña aurait été d'établir la colonie sur une pointe rase à l'entrée de la baie; mais les soldats travaillaient avec tant d'ardeur, qu'il ne voulut pas interrompre ce qu'ils avaient commencé. Les ouvrages furent bientôt achevés, et chacun eut sa maison où il s'arrangea le mieux qu'il lui fut possible.

L'établissement fut fait près d'une belle source et d'une rivière de grandeur médiocre,

dans la baie que le général nomma *la Graciosa*, par la sûreté et la commodité qu'elle offre aux vaisseaux. Elle est au nord-ouest de l'île. Les cochons, les poules, les pigeons ramiers, les tourterelles de la petite espèce, les perdrix, les oies, les hérons blancs et gris, et d'autres oiseaux qu'on ne reconnut pas, abondent à Santa-Cruz. On y voit des lézards noirs et des fourmis; mais on n'y est point incommodé par les moustiques, ce qui est extraordinaire pour un lieu situé si près de la ligne. La mer nourrit plusieurs sortes de poissons; les Indiens les pêchent avec une espèce de tramail fait d'un fil qui paraît être du fil de pite : des morceaux d'un bois léger tiennent lieu de liége, des pierres servent de plomb. Le pays est très-fertile; on y trouve, entre autres, six espèces de bananes, des cocos, de grosses amandes dont le brou est triangulaire et la chair d'un très-bon goût, divers autres fruits que l'on avait remarqués aux Marquesas de Mendoça, et entre autres celui que les Espagnols appelaient le blanc-manger (le fruit à pain).

Quelques espèces de racines tiennent lieu de pain; on les fait bouillir ou rôtir. Les Indiens en préparent beaucoup de biscuit qu'ils font sécher au feu ou au soleil; il est fort nourrissant. Le gingembre croît sans culture. L'osier tient lieu de corde aux insulaires. On trouve à Santa-Cruz des coquillages curieux semblables à ceux qu'on apporte de la Chine, et diverses espèces de perles. En un mot, cette île ne

manque de rien de ce qui est nécessaire à la vie; elle est bien cultivée et très-peuplée. Le climat y est semblable à celui des autres pays situés par cette latitude. On y entendit du tonnerre, on y vit des éclairs, on y essuya beaucoup de grains. L'île n'est pas très-haute; il y a cependant des chaînes de montagnes, des vallées et des plaines.

Les Espagnols séjournèrent deux mois et huit jours à Santa-Cruz; ils vivaient en assez bonne harmonie avec les insulaires, lorsqu'un événement affreux vint la détruire à jamais. L'insubordination régnait dans la troupe; des soldats malintentionnés tuèrent en trahison Malopé, qui avait donné aux Espagnols tant de marques d'affection. Cette violation impardonnable des droits de l'hospitalité acheva de rompre les faibles liens qui retenaient encore quelques insulaires. Dès cet instant tout commerce cessa, toute communication fut interrompue, tout secours fut supprimé, et les Indiens se préparèrent à venger la mort de Malopé. En vain Mendaña crut les fléchir par la punition du coupable qui fut exécuté à mort; il ne fut pas possible de les apaiser.

Dans le même temps, la mésintelligence qui s'était déjà manifestée dans les états-majors de la flotte fit explosion; les officiers se divisèrent, les équipages passèrent bientôt de la mutinerie à la révolte, et Mendaña se vit forcé d'en punir les auteurs. Le mestre-de camp Manrique, convaincu d'avoir excité les troubles, fut con-

damné ainsi qu'un autre à avoir la tête tranchée : un enseigne fut pendu. La douleur que ces tristes événemens causèrent à Mendaña acheva d'épuiser ses forces, que les fatigues de ses deux voyages avaient considérablement affaiblies. Il mourut le 18 octobre, après avoir nommé par son testament sa femme pour lui succéder dans le commandement de la flotte, et son beau-frère don Lorenço Barreto, capitaine général sous les ordres de doña Isabel. C'est le premier et l'unique exemple que l'on ait vu d'une flotte commandée par une femme.

Les insulaires, irrités de la mort de Malopé, étaient en guerre ouverte avec les Espagnols. Barreto se mit un jour en tête d'envoyer un détachement de vingt soldats commandés par un officier, pour se saisir de quelques jeunes Indiens auxquels il se proposait de faire apprendre la langue espagnole. Les soldats effectuèrent la descente malgré la résistance des insulaires; mais ensuite ceux-ci les chargèrent avec vigueur. Barreto accourut à leur secours et fut blessé à la jambe. Depuis que les hostilités avaient commencé, les Indiens ne discontinuaient pas de tirer des flèches contre les Espagnols qu'ils voyaient. Ceux-ci ramassaient les flèches, et donnaient de leur pointe contre leurs boucliers pour faire croire aux insulaires qu'ils étaient invulnérables. Les insulaires leur faisaient signe d'en frapper de même leurs yeux et leurs jambes, et comme les Espagnols s'en gardaient bien, leurs ennemis en conclurent

qu'il ne fallait plus les tirer qu'aux jambes et au visage, et réussirent à en blesser plusieurs.

Barreto, après avoir pourvu de son mieux aux besoins du camp, retourna sur son bord et envoya pour la troisième fois la frégate à la recherche de l'amirante. Le capitaine, à son retour, amena huit jeunes gens bien faits, et rapporta aussi de cette course quelques grandes coquilles d'huîtres perlières. On se saisit ensuite de trois Indiennes et de six enfans de l'île de Santa-Cruz. On prétendait les garder en otage pour mettre fin aux attaques continuelles des insulaires. Les maris vinrent les visiter plusieurs fois; d'autres insulaires se joignirent à eux, et demandèrent ces femmes. Les Espagnols étaient les plus faibles, ils se montrèrent justes et humains; ils les rendirent. Les Indiens partirent, à ce qu'il parut, satisfaits et contens.

Cependant la blessure de Barreto empira : il mourut le 2 de novembre. L'équipage était excédé de fatigues et de maladies. Une poignée d'Indiens bien résolus aurait suffi pour achever la ruine du nouvel établissement. Il fut en conséquence décidé que l'on y renoncerait. Après avoir achevé la provision d'eau et de bois, tout le monde se rembarqua le 7 de novembre.

La gouvernante, ayant assemblé les pilotes de la flotte, les consulta sur la route à tenir pour aller à la recherche de l'île San-Christoval,

et ensuite à Manille, où son dessein était de prendre des renforts pour venir mettre la dernière main à l'établissement.

Les trois vaisseaux appareillèrent en fort mauvais état le 18 novembre. On chercha vainement l'île San-Christoval pendant deux jours; alors on fit voile pour Manille. On suivit une direction qui devait écarter de la Nouvelle-Guinée, qu'on jugeait voisine; on craignait de s'en approcher, pour ne pas s'embarrasser dans les îles qui l'environnent. Quiros aurait bien désiré reconnaître cette terre; mais le triste état de la flotte ne permettait pas de s'arrêter.

Au 10 décembre on se trouvait à 30′ de latitude australe. Depuis quelques jours on s'apercevait que la flûte cherchait à fausser compagnie. La gouvernante fit dire au capitaine qu'il serait puni comme traître, s'il s'écartait. Mais celui-ci, qui regardait la perte de la capitane comme infaillible à cause de son mauvais état, ne tint aucun compte de ces menaces, et dès la nuit suivante il disparut.

Les maladies causaient de grands ravages; presque tous les jours on jetait au moins un mort à la mer. Les manœuvres du bâtiment étaient ou usées ou pouries, et, pour comble de mal, on manquait de rechanges.

Le 19 décembre, étant par 3° 30′ de latitude nord, la capitane s'aperçut que la frégate avait beaucoup de peine à suivre. Quiros proposa plusieurs fois d'en prendre l'équipage à bord, et de l'abandonner. La gouvernante ne

fut pas de cet avis. A la nuit on perdit de vue la frégate. Quiros l'attendit jusqu'au lendemain au soir; mais l'impatience gagnait les soldats. Il n'était pas temps, selon eux, de s'amuser à attendre les autres lorsque l'on courait risque de se perdre soi-même.

Le 23 on eut connaissance d'une île vers laquelle on gouverna, dans l'espérance d'y trouver un port et des provisions. La nuit tombait. Quiros, craignant les écueils, ordonna de virer de bord; on exécutait mal ses ordres, on lui adressait des représentations; alors il se chargea lui-même de manœuvrer, et, prenant la barre du gouvernail, fit prendre une autre route au vaisseau. On reconnut au jour qu'il l'avait sauvé; car même alors on ne put aborder à l'île à cause des nombreux écueils dont elle est entourée. Elle est habitée, et située par 6° nord; sa forme est presque ronde, et son circuit de trente lieues. Elle n'est pas très-haute. A trois lieues à l'ouest on vit quatre îles rases, ainsi que d'autres qui en sont voisines, et qui toutes sont entourées de récifs.

On voyait les Indiens sortir d'entre ces îles dans leurs canots. Ne pouvant passer par-dessus les récifs, ils sautaient dessus, et faisaient des gestes aux Espagnols pour les appeler. Sur le soir un Indien sortit du milieu des écueils, seul dans un canot. Il était trop loin pour que l'on pût voir s'il avait de la barbe, car on était dans le parage des îles des Barbus. Il parut être de bonne taille, nu, ayant les cheveux longs.

et épars. Il mangeait quelque chose de blanc, et portait à sa bouche une écale de coco, dans laquelle il buvait, selon l'apparence. Il ne voulut pas s'approcher, quelques signes qu'on lui fît.

Le 3 janvier 1596, on reconnut, au point du jour, les îles de Guam et de la Serpana, dans l'archipel des Ladrones; on passa entre ces deux îles; les habitans vinrent dans leurs pirogues apporter des cocos, des bananes, d'autres fruits, des cannes de sucre, et diverses sortes de poissons.

Quiros cherchait le cap du Saint-Esprit, la pointe la plus orientale de l'île de Samar; mais il n'avait jamais navigué dans ces parages. Le 14 janvier, on vit, au point du jour, le sommet d'une haute montagne: la brume la fit bientôt perdre de vue; les récifs, les brisans et les rochers obligeaient d'ailleurs de n'avancer qu'avec précaution et la sonde à la main. On entra par un canal bordé d'écueils, dans une baie qui joignait le cap du Saint-Esprit, première terre des Philippines. Ainsi Quiros avait suivi la route convenable pour attérir au point qu'il voulait trouver.

Quand les Espagnols surent qu'ils étaient au cap du Saint-Esprit, leur joie fut extrême. On leur fournit en abondance les vivres si nécessaires à des gens affamés; ils en usèrent avec si peu de discrétion, que plusieurs en moururent. Ils souffrirent encore beaucoup avant d'arriver à Manille, au travers du dédale d'îles

qui se trouvaient sur leur route. Le vaisseau dut entièrement son salut à la fermeté de Quiros. Enfin, le 11 février, ils mouillèrent dans le port de Cavite, à deux lieues de Manille : ils avaient perdu cinquante hommes dans leur traversée depuis l'île de Santa-Cruz. L'équipage pleurait de joie; tous tendaient les mains aux Espagnols, au milieu desquels ils se trouvaient. Ceux-ci restaient consternés et muets de saisissement à la vue de tant de malades et de squelettes nus qui criaient, surtout les femmes : « Nous mourons de faim et de soif; donnez-nous de quoi manger. »

Dès que l'on fut descendu à terre, un nombre infini de personnes, poussées par la charité ou la curiosité, accoururent pour voir tous ces malheureux, et apportèrent des vivres en si grande abondance, que bientôt il y en eut de reste. Dona Isabel fit son entrée au bruit du canon et de la mousqueterie. Toutes les troupes étaient sous les armes : elle fut haranguée par tous les corps. Les femmes et tous les gens de l'équipage furent logés aux frais du public. La plupart des femmes se marièrent à Manille, excepté cinq qui se firent religieuses.

On ne revit jamais la frégate. On apprit par la suite qu'on l'avait trouvée, toutes voiles dehors, échouée sur une côte : tout l'équipage était mort à bord. La flûte surgit à Mindanao. L'équipage mourait de faim : il fut amené à Manille.

Quiros reconduisit dona Isabel de Manille à

Mexico. Quant à lui, il alla de Mexico à Lima, pour remettre à don Luis de Velasco, successeur de don Garcias de Mendoça, dans la vice-royauté du Pérou, les mémoires relatifs à l'expédition qu'il venait de diriger, et le solliciter de lui fournir des vaisseaux, des hommes, et tout ce qui était nécessaire pour continuer la recherche des terres australes inconnues. Nous verrons bientôt quel fut le fruit de ces sollicitations.

L'archipel de Santa-Cruz, découvert par Mendaña, dans son second voyage, fut reconnu de nouveau en 1767 par le capitaine anglais Carteret, qui lui imposa le nom d'*îles de la reine Charlotte*.

CHAPITRE VII.

Simon de Cordes. Sebald de Weert. Olivier de Noort.

Le désir d'acquérir des richesses aux Indes, et plus encore le désir d'affaiblir les forces de l'Espagne, dont les Provinces-Unies travaillaient à secouer le joug, porta les habitans de ces pays à chercher, à l'exemple des Anglais, à traverser le détroit de Magellan, pour courir sus aux navires espagnols dans le grand Océan, et s'enrichir par le butin que ces prises leur procureraient. On équipa donc à Rotterdam

cinq bâtimens, commandés par Jacques Mahu, qui bientôt après, par sa mort arrivée durant le voyage, laissa sa place à Simon de Cordes. Les quatre autres capitaines étaient Balthazard de Cordes, Gerard van Beuningen, Jurien van Bockholt, auquel succéda Derik Guerik, et Sébald de Weert.

La flotte mit à la voile le 27 juin 1598. Elle eut beaucoup à souffrir des vents contraires, de la négligence et de l'ignorance des pilotes, de la disette des vivres. Après avoir été jetée sur les côtes de Guinée, d'où elle eut beaucoup de peine à s'éloigner, elle n'entra dans le détroit de Magellan que le 6 avril 1599. Le nombre des malades était considérable. On entra dans une baie qui reçut le nom de Simon de Cordes. La flotte y fut retenue jusqu'au 3 septembre. Outre l'excès de la faim et du froid, les Hollandais y avaient été fort maltraités par les sauvages; et si l'imagination ne leur fit pas grossir les objets de leur crainte, on doit prendre, sur leur récit, une étrange idée des barbares habitans de ces âpres contrées. De Cordes étant allé avec deux chaloupes à une île située vis-à-vis de la baie, il y trouva sept canots remplis de sauvages, qui n'avaient pas moins de dix ou onze pieds de haut, et dont la couleur était rousse et la chevelure fort longue. Aussitôt qu'ils eurent aperçu les chaloupes, ils descendirent à terre, d'où ils jetèrent une si grande quantité de pierres, que les Hollandais n'osèrent s'en approcher. Alors, se flat-

tant de leur avoir inspiré de l'effroi, ils se rembarquèrent tous dans leurs canots pour fondre avec de grands cris sur les chaloupes. De Cordes les laissa venir jusqu'à la portée du fusil, et fit faire sur eux une décharge qui en tua quatre ou cinq. Ils retournèrent à terre, où, dans leur fureur, ils arrachèrent de leurs propres mains des arbres qui paraissaient gros de neuf ou dix pouces, pour s'en faire des retranchemens et des armes. Tous ces sauvages étaient entièrement nus, à l'exceptoin d'un seul qui avait autour du cou une peau de phoque, qui lui couvrait le dos et les épaules. Leurs armes étaient des flèches d'un bois fort dur, qu'ils lançaient vigoureusement avec la main, et dont la pointe avait la forme d'un harpon. Elle demeurait dans le corps de ceux qui en étaient blessés, n'étant attachée au bout du bois qu'avec des boyaux de phoque; et ce n'était pas sans beaucoup de peine qu'on l'en tirait, parce qu'elle pénétrait fort avant. La prudence obligea l'amiral d'abandonner ces furieux; mais d'autres Hollandais, qui furent surpris peu de jours après, ne se dégagèrent pas avec le même bonheur. Ils perdirent plusieurs de leurs gens; et l'amiral ayant envoyé au même lieu des forces plus nombreuses, on n'y trouva plus de ces hommes cruels, ou plutôt de ces bêtes brutes, mais on y vit d'horribles marques de leur brutalité. Ils avaient inhumainement défiguré les cadavres des morts.

La tempête dispersa la flotte lorsqu'elle en-

trait dans le grand Océan. De Cordes, après avoir été le jouet des vents pendant cinquante-quatre jours, vint mouiller sur la côte du Chili par les 46° sud. Il y fut rejoint par le vaisseau de Beuningen. Quand ils eurent renouvelé leurs provisions, ils firent voile, le 27 novembre, pour gagner le Japon. Les Hollandais, dans leur longue navigation, rencontrèrent, par les 16° nord, des îles habitées par des anthropophages. Le 24 février 1600, le vaisseau amiral disparut, et depuis l'on n'en eut plus de nouvelles. Beuningen aborda le 24 février 1600 à Bungo, dans l'île de Kiusiu, au Japon. Deux des autres vaisseaux de la flotte furent pris par les Espagnols et les Portugais.

Quand le vaisseau de Beuningen atterit à Bungo, il n'y avait plus à bord que six hommes en état de faire le service. Aussitôt ils furent arrêtés et mis en prison, et le vaisseau fut mis en séquestre jusqu'à ce que l'on eût reçu des ordres de la cour. Adams, Anglais de nation, et pilote du vaisseau, fut mandé par l'empereur, qui eut de fréquentes conférences avec lui, et lui donna milles preuves de bonté; enfin sa faveur fut si grande, que ce monarque lui fit une fortune considérable, et lui déclara que, ne pouvant se passer de lui, il devait perdre la pensée de revoir jamais sa patrie.

L'empereur voulait aussi retenir les Hollandais; mais, au bout de cinq ans, Adams obtint de lui de les laisser partir. Ce fut pendant leur séjour que Beuningen sut par son adresse

jeter les fondemens du commerce que sa nation a depuis établi au Japon.

Beuningen partit donc au bout de cinq ans, et alla aux Moluques, où il trouva une flotte hollandaise. Il y obtint le commandement d'un navire, mais peu de temps après il fut tué près de Malacca, dans un combat naval contre les Portugais.

Sebald de Weert revint seul en Hollande. Sa douleur fut extrême quand, après la tempête, la brume s'étant dissipée, il se vit seul séparé du reste de la flotte. La mer continuait à être furieuse ; un vent violent d'ouest empêchait d'avancer vers l'embouchure du détroit. Les matelots mouraient de faim, non qu'ils n'eussent une ration de vivres suffisante, mais parce qu'à force de s'être accoutumés à manger des coquillages, leur estomac ne pouvait se contenter de peu.

Il fallut donc retourner chercher une rade dans le détroit, en attendant l'approche de l'été. Ils la trouvèrent le 1er. d'octobre dans une baie, à sept lieues de l'embouchure qu'ils nommèrent *baie des Soucis*, parce qu'ils y passèrent vingt-un jours dans un chagrin et une peine extrêmes, étant obligés d'aller à terre incessamment pour y chercher d'assez mauvaise nourriture, qui, à l'exception de quelques oiseaux, n'était que de moules et de limaçons qu'ils trouvaient collés contre les rochers.

Cependant l'approche des longs jours, et le renouvellement de la saison, ne rendaient pas

le temps plus beau. Les matelots n'eurent jamais le loisir de se sécher, quoiqu'ils eussent du feu jour et nuit; ils ne purent même trouver l'occasion d'ôter les voiles des vergues ; car, toutes les fois qu'ils les étendirent pour les faire sécher, parce que le temps semblait le permettre, il ne durait jamais assez pour qu'elles ne fussent plus mouillées.

Un jour qu'ils étaient à chercher des vivres, ils découvrirent trois canots conduits par des sauvages, qui, ayant découvert la chaloupe, sautèrent à terre, et grimpèrent comme des singes sur les montagnes. On ne trouva dans les canots que de jeunes pingoins, des harpons de bois, de petites peaux de bêtes sauvages, et d'autres bagatelles; mais les Hollandais aperçurent au pied d'une montagne voisine une femme avec deux petits enfans, laquelle faisait tous ses efforts pour se sauver. Elle fut prise et conduite à bord, sans qu'on remarquât sur son visage aucun air de tristesse ou d'émotion. Sa taille était médiocre, et sa couleur rousse. Elle avait le ventre pendant, l'air farouche, les cheveux courts et qui paraissaient coupés jusqu'aux oreilles. Pour ornement, elle portait au cou des coquilles de limacons, et par derrière une peau de phoque qui lui couvrait les épaules, et qui était attachée sous sa gorge avec des cordes de boyaux. Le reste de son corps était nu. Les mamelles lui pendaient comme des pis de vache; elle avait la bouche grande, les jambes tortues, et les talons fort

courts. Elle refusa de manger de la viande cuite. On lui offrit quelques oiseaux qui se trouvaient dans la chaloupe, et qu'elle reçut avidement; son premier soin fut d'en arracher les plus grandes plumes ; ensuite elle les ouvrit avec des coquilles de moules, en les coupant derrière l'aile droite, au-dessus de l'estomac et entre les deux cuisses : elle les vida, c'est-à-dire qu'elle jeta le fiel, les entrailles et le cœur; mais ayant passé le foie sur le feu, elle le mangea, si cru, que le sang en coulait de ses lèvres. Pour vider le gésier, elle commença par le retourner; et, le tenant d'un côté entre les dents, et de l'autre avec la main gauche, elle le nettoya deux ou trois fois de la main droite, et elle le mangea sans autre apprêt que de l'avoir fait un peu chauffer. Les autres parties du corps, elle les déchira de ses dents avec tant d'avidité, que le sang en ruisselait sur son sein. Ses enfans mangèrent comme elle de cette chair crue. L'un, qui était une fille, paraissait âgé de quatre ans; l'autre ne pouvait avoir plus de six mois, quoiqu'il eût déjà beaucoup de dents et qu'il marchât seul.

Leur manière de manger était accompagnée d'un air fort sérieux, sans que la mère fît jamais le moindre sourire, pendant que les matelots riaient aux éclats : après son repas, elle se mit sur ses talons, dans la posture ordinaire d'une guenon. Pour dormir, elle se plia comme en un monceau; les genoux lui touchaient au menton, et son petit enfant, qu'elle

tenait entre ses bras, avait la bouche à sa mamelle. On la retint deux jours à bord. De Weert la fit reconduire au rivage, après lui avoir fait mettre une robe qui avait des demi-manches et qui lui descendait aux genoux, avec un bonnet sur la tête et quelques grains de verroterie autour des bras et du cou. Il lui fit aussi présent d'un petit miroir, d'un couteau, d'un clou et d'une alène, dont elle parut fort satisfaite. On vêtit le plus jeune de ses enfans d'une robe verte, avec quelques grains de verre; l'autre fut retenu et conduit en Hollande. Cette séparation parut chagriner la mère; cependant elle descendit volontairement dans la chaloupe, sans faire aucun effort pour emmener sa fille.

Le 16 décembre, de Weert éprouva une joie bien vive en voyant une chaloupe qui naviguait vers son bâtiment; il crut que c'était celle d'un des vaisseaux de la flotte. Sa surprise fut encore plus grande en apprenant qu'elle appartenait à celle de l'amiral Olivier de Noort qui venait de Hollande, et qu'il ne tarda pas à voir arriver. Il aurait bien voulu faire route vers le grand Océan avec ces nouveaux venus; mais le mauvais état de son vaisseau ne le lui permit pas. De Noort ne put lui donner une provision de biscuit, dont il craignait de manquer lui-même. Alors de Weert le quitta et s'avança vers l'île aux Pingoins pour faire une provision de ces oiseaux, sans laquelle il aurait dû s'attendre à périr de faim sur la route. Il arriva le 12 jan-

vier à la petite île aux Pingoins. Pendant qu'on s'occupait de faire la provision, un terrible coup de mer brisa presque entièrement l'unique canot qui restait, laissant tous les gens de l'équipage (car il n'y avait que trois mousses à la garde du vaisseau) dans la crainte de finir leurs jours sur cette île déserte. Cependant, à force de travail, on vint à bout de réparer le canot. En chassant, on trouva dans un des creux des pingoins une femme qui s'y tenait cachée : Olivier de Noort était descendu dans cette île; et quelques sauvages qui s'y trouvaient alors ayant tué deux de ses gens, il les avait exterminés tous, à la réserve de cette femme, qui s'était apparemment dérobée, mais qui avait reçu néanmoins quelques blessures dont elle faisait voir les cicatrices. Elle avait le visage peint, et sur le corps une espèce de manteau de peau de bêtes et d'oiseaux, cousu avec assez d'art, qui lui descendait jusqu'aux genoux; à la ceinture elle portait une autre peau qui lui couvrait les cuisses. Sa taille était grande, et ses forces paraissaient proportionnées : elle avait les cheveux coupés assez courts, au lieu qu'au nord comme au sud les hommes les portent fort longs. De Weert offrit un couteau à cette femme, qui l'accepta d'un air satisfait, et qui lui fit entendre, par reconnaissance, qu'il trouverait beaucoup plus d'oiseaux dans la plus grande des deux îles. On la laissa dans le lieu où elle était, quoiqu'elle parût souhaiter d'être transportée au continent.

Enfin Sebald de Weert sortit du détroit le 21 janvier, après neuf mois d'un pénible et dangereux séjour dans ces horribles parages.

Le 24, se trouvant à la vue de trois petites îles qui n'étaient point encore marquées dans les cartes, il leur donna son nom, qu'elles ont porté depuis dans toutes les relations des voyageurs, et que l'ignorance de son origine a fait quelquefois défigurer. Elles sont situées à la pointe du nord-ouest des îles Malouines, par 51° 7′ de latitude sud, et 61° 15′ à l'ouest de Paris.

Après quelques nouvelles courses, le vaisseau de Sebald entra dans la Manche britannique le 6 juillet, et jeta l'ancre le 13, au port de Rotterdam, avec trente-six hommes qui lui restaient de cent cinq avec lesquels il était parti.

Olivier de Noort, que Sebald de Weert avait rencontré dans le détroit, était parti de Rotterdam, le 13 septembre 1598, avec deux vaisseaux, *le Maurice* et *le Henri-Frédéric*, et deux yachts, *la Concorde* et *l'Espérance*, qui portaient ensemble deux cent quarante-huit hommes d'équipage. Un pilote anglais, qui avait fait le même voyage avec Thomas Cavendish, était le seul guide à qui les Hollandais pussent accorder leur confiance. Ils entrèrent le 9 février 1599 dans le Rio-Janeiro. Noort se promettait d'y effrayer du moins le fort portugais; mais il le trouva si bien pourvu pour sa défense, qu'après avoir inutilement perdu quelques hommes, il sortit le 13 de la rivière.

Les tempêtes qui étaient fréquentes, et l'approche de l'hiver faisant craindre des dangers insurmontables au détroit de Magellan, il parut nécessaire au conseil de chercher une retraite jusqu'au retour de la belle saison. On eut les vents si contraires, qu'après avoir été repoussé fort long-temps sur la côte du Brésil, on fut obligé d'y mouiller le 2 juillet, à l'île Sainte-Claire, au nord du cap Frio. Les alarmes continuelles de Noort et la nécessité où il se vit de brûler l'yacht *la Concorde*, qui manquait d'hommes pour la manœuvre, le déterminèrent à se rendre au port *Désiré;* les trois vaisseaux le découvrirent le 20 septembre.

Le 5 octobre, Noort se fit conduire par deux chaloupes bien armées pour aller reconnaître l'étendue du port. Il avança si loin pendant la marée, qu'au retour du flot les chaloupes demeurèrent à sec. On ne vit paraître personne; mais on aperçut des tombeaux. Le pays est désert, uni, sans arbres, et n'offre que des traces de cerfs et de buffles. Des oiseaux, grands comme des autruches, y sont en fort grand nombre et très-farouches. On en découvrit un nid dans lequel il y avait dix-neuf œufs, mais dont l'oiseau s'envola.

Le 20 on crut voir des hommes vers la partie septentrionale : Noort s'y transporta aussitôt avec les deux chaloupes, et, s'étant avancé dans le pays, il ne rencontra personne. Il n'avait laissé que cinq hommes pour la garde des chaloupes, avec ordre de demeurer sur le

grapin, à quelque distance du rivage. Mais comme le froid était fort vif, ils ne laissèrent pas de s'approcher de la terre dans une des chaloupes pour trouver le moyen de se réchauffer. Une troupe de sauvages qui se tenait en embuscade parut tout d'un coup, et tira sur eux quantité de flèches, dont trois Hollandais furent tués d'abord. Ces barbares se retirèrent aussitôt. Ils avaient la taille fort haute, les cheveux longs, la peau assez blanche, le visage peint et le regard farouche. Le général ayant fait ouvrir les morts, on trouva que les flèches leur avaient traversé le cœur, le foie et le poumon. Toutes les recherches des Hollandais ne purent leur faire découvrir la trace de ces hommes cruels.

Quatorze mois s'étaient passés à s'approcher du détroit de Magellan, et cette navigation avait coûté environ cent hommes. Enfin les dangers qui restaient à craindre paraissant moins terribles que ceux du retardement, on résolut d'embouquer le détroit. La première tentative, faite le 5 novembre, réussit mal, et donna même lieu à de fâcheux démêlés entre Noort et son vice-amiral. Le 13, elle fut recommencée avec aussi peu de succès.

Ce ne fut que le 24, avec une fatigue incroyable, que l'amiral et le yacht traversèrent enfin le premier pas, tandis que le vice-amiral demeura fort loin à l'arrière. Le 25, ils furent portés par le flot dans la seconde passe du détroit. La côte méridionale offrait une pointe

de terre, puis fuyait au sud. Ils la nommèrent le *cap de Nassau*. Deux lieues plus loin, on trouve deux îles, dans la plus petite desquelles, et la plus avancée au nord, ils découvrirent des hommes. Quelques matelots y furent envoyés dans une chaloupe. A leur approche, les sauvages montèrent sur les rochers, et du sommet leur jetèrent des pingoins; mais ils leur faisaient signe en même temps de se retirer. Les Hollandais, ne laissant point d'avancer, reçurent bientôt une nuée de flèches. Cependant ils descendirent dans l'île, et leur hardiesse fit disparaître aussitôt les sauvages. Ils aperçurent sur la pente de la colline une caverne dont l'accès leur parut difficile; mais ils s'obstinèrent à en approcher par des lieux fort escarpés, dans l'opinion qu'elle servait de retraite aux insulaires; en effet, ils y en trouvèrent plusieurs qui se défendirent long-temps à coups de flèches, et qui se firent tuer jusqu'au dernier. Quoique la plupart des Hollandais fussent blessés, ils entrèrent alors dans la caverne, où ils trouvèrent des femmes entassées les unes sur les autres et sur leurs enfans, pour les garantir des coups. On prit quatre garçons et deux filles. Un de ces jeunes sauvages ayant appris assez promptement la langue hollandaise, on sut de lui l'état et le nom du pays.

Cette nation s'appelle *Enoo*. Elle habite un pays qui se nomme *Cossi*. La petite île porte le nom de *Talke;* et l'autre, qui est plus grande, celui de *Castemme*. On y trouve une grande

quantité de pingoins, dont les habitans font leur nourriture. De la peau de ces oiseaux ils se font une espèce de manteau, qui est leur unique habillement. Leurs habitations sont des cavernes qu'ils creusent dans la terre. Noort jugea qu'il avait passé du continent dans ces îles. Chaque famille habite en particulier; mais toutes les familles d'une même race demeurent dans le même lieu, et forment un petit peuple qui a peu de communication avec les autres. Le jeune prisonnier nomma trois autres races : les *Kemenetes*, qui habitaient le pays de *Karai;* les *Kennekas*, qui occupaient celui de *Karamai;* et les *Karaïques*, qui étaient en possession d'un lieu nommé *Marina*. La taille commune de tous ces peuples est à peu près celle des Hollandais de moyenne grandeur. Ils ont la poitrine large et relevée, le front et le visage peints. Les hommes laissent pendre leurs cheveux sur le dos et sur le front; les femmes se les coupent. Les peaux dont ils se servent ne seraient pas cousues avec plus d'adresse par nos plus habiles pelletiers. On trouve, plus loin dans les terres, un autre peuple nommé *Titimenen*, dont le pays s'appelle *Koin*. Les hommes y sont d'une taille gigantesque, et font souvent la guerre à leurs voisins. Noort leur donne dix à onze pieds de hauteur, et les croit anthropophages.

De Noort chercha vers le port Famine les ruines de Philippeville; mais il n'en put apercevoir aucun vestige. Ensuite, ayant trouvé

Sebald de Weert mouillé dans une baie au delà du cap Froward, il s'avança vers une autre qui reçut le nom de *baie du prince Maurice*. Quoiqu'on fût alors au milieu de l'été de ces climats, car on était à la fin de décembre, des amas de glaces énormes encombraient les lieux enfoncés. Le vice-amiral de l'escadre, convaincu de rébellion et de tentative de s'évader avec son vaisseau, fut abandonné à la baie Maurice avec quelques provisions. Enfin, après beaucoup de contrariétés, Noort entra dans le grand Océan le 27 février 1600, et gouverna au nord-ouest avec un vent favorable. Le 8 de mars, on fit la revue des équipages qui consistaient encore en cent quarante-sept hommes; mais le 14, le second vaisseau de l'escadre disparut par un temps brumeux. Le 21, on découvrit les terres, que l'on reconnut bientôt pour la côte du Chili.

Les Hollandais mouillèrent à l'île de la Mocha, communiquèrent avec les Indiens, sur lesquels Noort donne des détails intéressans; puis ils poursuivirent leur route au nord le long des côtes occidentales de l'Amérique, prirent beaucoup de bâtimens espagnols, et se dirigèrent vers les îles Ladrones. Cette navigation parut d'une longueur infinie aux équipages hollandais, qui n'avaient pas connu jusqu'alors l'immensité de ces mers. Ils n'arrivèrent que le 15 de septembre à la vue d'une de ces îles.

Le matin du 16, ils étaient encore à plus

d'une lieue du rivage lorsqu'ils virent paraître un grand nombre de pirogues qui leur apportèrent des cocos, des bananes, des cannes à sucre et du poisson. Toutes ces provisions furent échangées pour du fer, dont les insulaires étaient fort avides, et qu'ils nommaient *hierro*, comme les Espagnols, parce que tous les ans ils voyaient dans leur île quelque vaisseau de cette nation. Les Hollandais comptèrent plus de deux cents de ces pirogues, montées chacune de trois, quatre ou cinq hommes. Dans cette confusion, les vaisseaux passèrent sur deux de ces petits bâtimens; mais les insulaires, qui savent nager parfaitement, y rentrèrent aussitôt, et se présentèrent avec la même ardeur.

Ces îles, suivant la remarque de Noort, avaient été justement nommées *îles des Larrons*, parce que les habitans étaient livrés au larcin, et qu'ils le commettaient avec une adresse surprenante. Ils trompèrent plusieurs fois les Hollandais. Quelques-uns leur présentèrent, sur des paniers de feuilles de cocotiers, du riz si bien arrangé, qu'à la première vue on s'imaginait qu'il y en eût beaucoup; mais après l'échange on trouvait sous le riz des coquilles ou des feuilles. Cette ruse était d'autant plus sûre que, pour commercer d'abord avec eux, il fallait attacher au bout d'une corde le morceau de fer qu'on leur offrait, le laisser pendre dans leurs canots, où ils avaient la liberté de l'examiner, et retirer de même ce qu'ils

donnaient en échange, après l'avoir montré à la même distance. Deux vinrent à bord; on leur offrit à boire et à manger; mais ils ne pensaient qu'à voler tout ce qui se présentait à leurs yeux. Un d'entre eux, voyant une épée entre les mains d'un Hollandais, ne fit pas difficulté de la lui arracher; et, s'étant jeté dans les flots, il eut le bonheur d'échapper en plongeant. On tira néanmoins plusieurs coups sur ce larron et sur plusieurs autres qui emportèrent aussi divers instrumens; mais ils faisaient tant de chemin sous l'eau qu'ils y étaient à couvert des coups. Ceux qui n'avaient point encore eu l'occasion d'exercer leur adresse demeuraient tranquilles, comme s'ils avaient ignoré tout ce qui se passait à leur vue. On les aurait pris pour des animaux amphibies qui pouvaient vivre également sur la terre et dans l'eau. Noort fit jeter devant eux cinq morceaux de fer à la mer pour se donner le plaisir de les voir plonger librement; ils les retirèrent en si peu de temps qu'on ne pouvait leur refuser de l'admiration. Leurs pirogues excitèrent l'étonnement des Hollandais. Il vint plusieurs femmes à bord; elles étaient nues comme les hommes, à l'exception du milieu du corps, qu'elles se couvrent d'une simple feuille. Leur taille est plus haute et mieux fournie que celle des Européens; mais la plupart ont le visage difforme. Quelques-uns avaient le nez défiguré par des maladies honteuses; du moins c'est ce qu'ils faisaient entendre eux-mêmes par leurs signes;

leur bouche était resserrée jusqu'à ne consister que dans un petit trou. Cette île, que les Hollandais prirent pour celle de Guam, leur parut d'environ vingt lieues de tour. Ils n'en découvrirent pas d'autres.

Après y avoir pris des rafraîchissemens, ils recommencèrent à gouverner vers les Philippines. Le 14 octobre, ils découvrirent la terre. Noort ne fut pas mieux traité par les Espagnols des Philippines qu'il ne l'avait été par les Portugais. On combattit avec un égal désavantage de part et d'autre, puisque l'amiral espagnol et un des vaisseaux hollandais furent coulés à fond. Noort alla mouiller à l'île de Bornéo, et revint par le cap de Bonne-Espérance au port de Rotterdam, le 26 août 1601, ayant mis près de trois ans à faire le tour du monde.

FIN DU VINGT-UNIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

QUATRIÈME PARTIE. — VOYAGES AU POLE BORÉAL.

LIVRE IV.

GROENLAND.

CINQUIÈME PARTIE. — VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN.

LIVRE PREMIER.

FIN DE LA TABLE.